This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

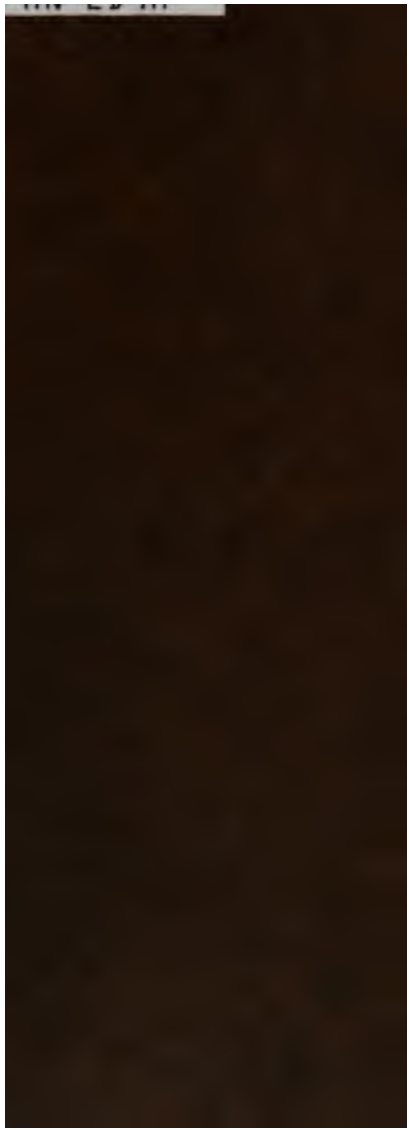
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Ch. TARANNE
LIBRAIRE

10867 (3e ex)

Lap. 2 IX. 45.

# TRAITEZ DE PIETÉ, COMPOSEZ

Par M. HAMON.

Pour l'Instruction & la consolation des Religieuses de P. R.

*A l'occasion des differentes épreuves auſquelles elles ont été expoſées.*

Accipite armaturam Dei, ut poſſitis reſiſtere in die malo, & in omnibus perfecti, ſtare. *Epiſt.* 6. 13.

Prenez toutes ces armes de Dieu, pour pouvoir reſiſter au jour mauvais & demeurer fermes étant munis de tout.

A AMSTERDAM,
Chez NICOLAS POTGIETER,
Libraire C. vis-à-vis
la Bourſe. 1727.

KD 63017

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUN 20 1962

# AVERTISSEMENT.

LE seul nom de M. Hamon fait l'éloge de tout ce qui est sorti de sa plume, ou pour mieux dire, de son cœur : & tous ses Ouvrages portent un caractere de pieté, d'onction, & de lumiere si respectable, qu'on ne peut assez sentir l'obligation qu'on a à M. Nicole, de s'être donné la peine de les recueillir lui-même, & d'avoir enrichi le Public d'un tresor dont il joüit depuis long-tems.

On peut voir l'estime qu'ils meritent dans les excellentes Prefaces que M. Nicole a mises à la tête de *la Priere continuelle ; du Tableau des qualitez & des devoirs des Pasteurs ; de l'Explication du Cantique des Cantiques ; & des Traitez de Pieté.*

On en jugeroit encore mieux par un autre Ouvrage admirable qui a pour titre *Soliloques sur le Pſ.* 118. s'il n'étoit pas devenu si rare. C'est une effusion de cœur tout-à-fait ten-

dre & lumineuſe. Cet Ouvrage a été écrit d'abord en latin, & dans un goût digne de la pieté & de la beauté du génie de ſon Auteur.

M. Hamon avoit fait pour les Religieuſes de Port-Royal des Traitez que l'on donne aujourd'hui. On ſçait que l'amour de la verité & de la juſtice avoit expoſées ces ſaintes Filles aux épreuves les plus rudes, & les plus capables d'accabler la foibleſſe humaine, & de tenter la pieté même. La Providence avoit rendu ce ſaint homme le Compagnon & le témoin de leurs ſouffrances, & il les avoit ſuivies avec un zèle & une charité infatigables dans toutes les circonſtances differentes de leurs humiliations. Une foi vive & éclairée lui fit chercher dans les grands principes de la Religion, dont il avoit une parfaite connoiſſance, les conſolations ſolides & abondantes qu'on ne manque jamais d'y trouver; & elles remplacerent avec avantage toutes les privations où l'on réduiſoit ces fidéles Epouſes de Jeſus-Chriſt,

M. Hamon, en leur communiquant les penſées que Dieu lui avoit données ſur l'état affligeant où elles ſe trouvoient, ne fit que leur mettre en main ces armes de lumiere & de juſtice dont l'Apôtre veut que tous les Chrétiens ſoient revêtus; & qui ne ſont autre choſe que la charité, la douceur & la patience. Elles s'en ſervirent avec ſuccés, & elles ont triomphé aux yeux de Dieu & des Anges. Heureux ceux qui les employeront après elles pour la défenſe de la Verité avec la même humilité & la même confiance? La Verité les délivrera, & ils régneront éternellement avec elle.

On croit faire plaiſir au Lecteur de lui donner ici un petit Abregé de la vie de M. Hamon. Il eſt tiré du Necrologe de Port-Royal des Champs.

M. Hamon étoit Docteur en Medecine de la Faculté de Paris. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit acquis par ſon ſçavoir & ſon éloquence une grande réputation dans le monde; & il avoit ſujet de prétendre à quelque établiſ-

lement fort avantageux : mais touché tout d'un coup de l'Esprit de Dieu, & persuadé de la vanité de ce que l'on appelle fortune ; il résolut d'abandonner entierement la sienne, & de se retirer dans quelque solitude. M. de Harlay depuis Premier Président du Parlement de Paris, dont il avoit été Précepteur, ayant appris son dessein, & ne pouvant souffrir son éloignement, le pressa d'accepter un Benefice qu'il avoit à une de ses Terres à la campagne, où il lui auroit été libre de vivre seul, & aussi retiré qu'ailleurs. Mais cette sorte de retraite ne parût pas à M. Hamon convenir aux mouvemens de penitence que Dieu lui inspiroit ; parce qu'elle ne l'éloignoit pas assez du monde, ni des pretentions qu'il pouvoit y avoir.

Il chercha donc un autre conseil, & Dieu qui connoissoit la sincerité de son cœur, lui en fit trouver un tel qu'il le desiroit en la personne de M. de Singlin qu'il prit pour son Directeur, & qui le détermina à entrer

dans la voye que Dieu avoit déja commencé de lui marquer. Il rompit genereusement tous les liens où l'on vouloit l'engager ; & il vint âgé de 33. ans se retirer dans cette solitude pour y vivre caché & inconnu au monde. Sur le champ il vendit son bien de patrimoine, & en distribua le prix aux pauvres sans se rien réserver ; voulant être pauvre lui-même le reste de ses jours pour l'amour de Jesus-Christ.

D'abord il s'occupa au travail de la campagne, labourant la terre, & s'employant à d'autres choses penibles & laborieuses. Dans la suite du tems il se trouva obligé de rentrer dans l'exercice de la Medecine. Mais comme il ne s'y rendit que dans la seule vûë du service qu'il pouvoit rendre aux pauvres & aux Religieuses de la Maison, il avoit de la peine à souffrir qu'on l'engageât dans des visites de malades de considération & du monde ; & il en évitoit l'occasion de tout son pouvoir. Son humilité le portoit à mépriser absolument

cette estime generale que sa réputation lui avoit acquise ; & l'éloignement qu'il avoit du monde, lui faisoit fuïr toutes les occasions de commerce avec les personnes qui en avoient l'esprit ou les maximes. Il étoit exact au contraire à tout ce qui pouvoit regarder l'emploi, auquel sa charité l'avoit engagé ; toûjours prêt à assister ses malades soit de jour, soit de nuit ; toûjours disposé à en souffrir les foiblesses & à les dissimuler, sans jamais se lasser ou témoigner de l'ennui dans les plus opiniâtres maladies, où souvent il trouvoit dequoi exercer sa patience, après y avoir épuisé ses remedes.

Son habileté & sa grande experience ne le rendoient ni plus hardi, ni moins défiant de soi-même. Dans les maladies les plus importantes, il étoit toûjours disposé à prendre conseil, sans faire distinction des personnes. Il joignoit à ses soins beaucoup de prieres pour les malades qu'il traitoit ; & on l'a vû

souvent, lorsqu'il en avoit de considerables, aller en sortant du Monastere dans l'Eglise, où il passoit quelque tems à prier, afin d'attirer la benediction de Dieu sur les remedes qu'il avoit ordonné; ou pour lui demander sa lumiere, lorsqu'il étoit indéterminé sur ce qu'il avoit à faire.

Dans les voyages qu'il faisoit à la campagne pour visiter les malades, il portoit toûjours un Livre soit pour prier, soit pour lire. Il sembloit pourtant que ce secours fût inutile pour entretenir sa pieté; parce que tout ce qu'il voyoit l'appliquoit à Dieu, & qu'il trouvoit dans les choses mêmes les plus indifferentes de quoi s'édifier, & des sujets de loüer Dieu, d'admirer sa puissance, de tirer des instructions & des régles pour la conduite de sa vie. On s'étonnoit même quelquefois jusqu'à quel point alloit sa spiritualité, qui lui faisoit trouver Dieu & les plus hautes veritez de la foi & de la religion dans des choses, qui eussent

été à d'autres un objet de distraction pour ne rien dire de plus.

Il faisoit ordinairement toutes ses visites à pied, & souvent des quatre à cinq lieuës à jeun. Il n'assistoit pas seulement les pauvres de son conseil; mais encore de sa main; leur portant lui-même des remedes, & leur rendant dans l'occasion les services les plus bas. Il leur procuroit aussi toute l'assistance qu'il pouvoit par les aumônes; & comme il s'étoit réduit à n'en pouvoir plus faire de son bien, il y suppléoit en leur donnant tous les jours ce qu'il s'ôtoit à soi-même de la nourriture qu'on lui préparoit.

Non-seulement il aimoit les pauvres, mais il aimoit aussi la pauvreté; & il l'aimoit autant que les riches peuvent aimer les richesses. Il s'épargnoit tout à soi-même: ses habits & tout son extérieur ne respiroient que la pauvreté & l'humilité. Il pratiquoit la mortification en toutes choses, & son zéle pour la penitence lui en fournissoit des su-

jets auſquels d'autres n'auroient jamais penſé. Il ne ſe chauffoit preſque jamais ; ne faiſoit point de feu dans ſa chambre, même dans les plus grands hivers, quoiqu'elle fût à un dernier étage & dans le galetas du bâtiment. Il y eſt neanmoins demeuré juſqu'à la mort, malgré les grandes incommoditez, ſur-tout dans les dernieres années de ſa vie, d'avoir à monter & à deſcendre auſſi ſouvent que ſon emploi l'y obligeoit. Il couchoit ſur un ais ; dormoit très-peu, ſe levoit toutes les nuits pour aſſiſter à Matines, qu'il a ſonnées pendant pluſieurs années que nous n'avions point de cloches au-dedans. Il ne ſe recouchoit point après Matines ; & c'étoit ordinairement cette heure-là qu'il prenoit pour écrire ; non-ſeulement parce qu'il en étoit rempli de ſaintes penſées, mais auſſi pour s'empêcher de dormir, regardant le ſommeil d'après Matines, comme un dangereux ennemi qui favoriſoit ſa pareſſe, & lui déroboit un tems ſi propre à la

lecture & à l'étude, de sorte que la crainte qu'il en avoit, lui faisoit passer par-dessus cette autre crainte d'écrire, qui lui causoit bien de la peine, & un scrupule qui l'a souvent porté à brûler ses écrits après les avoir composez.

Il y avoit près de quinze ans qu'il rendoit à cette Communauté toutes sortes de services dans son emploi, lorsqu'il parût que Dieu vouloit donner la derniere perfection à sa charité & à sa vertu, en l'exposant à une des plus grandes épreuves. Il avoit porté avec nous les premiers troubles arrivez à nôtre Maison; & il s'y trouvoit trop lié pour pouvoir jamais l'abandonner dans quelque état d'affliction où elle pût être réduite. Mais Dieu voulût éprouver sa foi & sa fermeté en une autre maniere. L'occasion s'en presenta en 1664. qu'il se vit obligé de se retirer & de quitter cette solitude, où il croyoit finir ses jours, pour prévenir l'ordre qu'il devoit recevoir, comme on en étoit averti

Cette absence, qui dura neuf mois, ne diminua rien de sa charité pour ce Monastere; & il le fit bien paroître en ne retardant pas d'un moment son retour, si-tôt qu'il eut appris que l'on nous l'accordoit en considération de la quantité de malades qui avoient besoin de sa presence.

Comme il avoit préféré de se venir renfermer avec nous à la liberté dont il avoit joüi par-tout ailleurs, il embrassa aussi toutes les suites de cet engagement. Il s'y assujettit même de telle sorte, que pendant près de quatre ans il ne sortit [illegible]is de sa chambre que pour aller à l'Eglise aux heures qui lui étoient prescrites, ne fit aucun voyage pour visiter les malades à la campagne que rarement & toûjours accompagné d'un garde; & n'entra point dans le Monastere, sans avoir la Tourriere du dehors pour témoin de ses paroles & de ses actions. Il porta son traitement avec une patience & une humilité, qui édifioient

ceux-mêmes qui en agiſſant de la ſorte, prétendoient ne faire que ſuivre leurs ordres.

Toute ſon occupation dans le loiſir que lui donnoit cette captivité, étoit la priere & la lecture de la parole de Dieu, dont il faiſoit le ſujet de ſa méditation jour & nuit, & où il a puiſé la matiere de tant d'écrits lumineux & pleins d'onction, qu'il a compoſez pour la plûpart dans ce tems-là, & qui preſentement édifient toute l'Egliſe.

Il joignit à la priere & à une ſi ſainte occupation un jeûne encore plus rigoureux qu'il ne l'avoit pratiqué auparavant. Il mangeoit peu, ce qu'il continua toûjours depuis; ne vivoit que de pain de ſon, & gardoit dans tout le reſte de ſa nourriture une abſtinence ſevere qu'il n'a interrompuë que lorſqu'il y étoit contraint par quelque maladie conſiderable. C'eſt ce qu'il fit dans les derniers jours de celle qui l'a conduite à la mort, ou plûtôt, comme nous avons ſujet de l'eſperer, à la verita-

ble vie & à un repos éternel ; n'en ayant pris aucun sur la terre pendant trente-six ans qu'il a perséveré dans une penitence sans relâche, & dans un exercice continuel de charité. Il est enterré dans le Cimetiere de dehors comme il l'a souhaité ; & l'on grava sur sa pierre sépulcrale cette épitaphe.

# EPITAPHE.

ICi repose M. JEAN HAMON, Medecin, qui après avoir passé sa jeunesse à acquerir les sciences humaines & l'intelligence de l'Ecriture Sainte, se rendit très-habile dans la langue grecque & la latine. Voyant croître tous les jours la réputation qu'il se faisoit dans l'Université de Paris par son éloquence & son habileté dans l'art de la Medecine, il craignit avec sujet les flâteries séduisantes de la renommée & l'orgueil de la vie. Saisi tout-à-coup d'un saint transport, il distribua sur le champ le prix de son patrimoine aux pauvres ; & n'ayant encore que 33. ans, il se retira

*HIc quiescit* JOANNES HAMON *Medicus ; qui adolescentiâ in studiis literarum & sacra Scriptura meditatione transactâ, latinè, græcèque egregiè doctus, eum in Academiâ Parisiensi eloquentiæ laude floreret, & medendi peritiâ indies claresceret, fama blandientis insidias & superbiam vitæ metuens, spiritûs impetu subitò perstrictus, patrimonii pretio in sinum pau-*

*perum festinanter effuso, in solitudinem hanc quàm diù meditabatur se pr-ripuit an. ætat. 33. ubi primùm opere rustico exercitus, mox professionì pristinæ redditus, membra Redemptoris infirma curans in pauperibus, inter quos ancillas Christi quasi sponsas Domini sui suspexit, veste vilissimâ, jejuniis propè quotidianis, cubatione in asseribus, pervigiliis, precatione & meditatione diù noctùque perpetua, lucubrationibus amorem Dei ubique spirantibus cumulavit ærumnas medendi quas toleravit per annos 35. quotidiano, pedestri viginti duorum plùs minùs milliariorum itinere, quòd sæpissimè jejunus conficiebat; villarum obiens ægros eorumque commodis serviens, consilio, manu, medi-*

dans ce desert, où depuis long-tems il avoit dessein de se cacher. Là sa premiere occupation fut de cultiver la terre. Ensuite ayant repris sa profession de Medecin, il s'en servit pour soigner les membres infirmes de J. C. en la personne des pauvres, parmi lesquels il honora toûjours les Religieuses comme les Epouses de son Seigneur. Il continua l'exercice de cet art pendant 35. ans avec des peines & des fatigues incroyables, ausquelles il ajoûta un nouveau merite par ses veilles & les autres austeritez de sa vie; portant des habits très-pauvres, jeûnant presque tous les jours, couchant sur des ais, priant & méditant presque continuellement la nuit & le jour, passant la plus grande partie des nuits à composer des ouvrages qui respirent partout l'amour de Dieu. Tous les jours il faisoit à pied, & très-souvent à jeun jusqu'à 7. lieuës de chemin ou environ; allant de village en village visiter les pauvres malades qu'il soulageoit en diférentes manieres, les uns par ses conseils, les autres en leur rendans les services les plus bas; ceux-ci par des

remedes, & ceux-là par la nourriture dont il se privoit lui-même. Il passa 22. ans à ne manger que du pain de son, & ne boire que de l'eau, qu'il prenoit debout, seul & en cachette. Ayant vécu toute sa vie avec la même vigilance, que si chaque jour en eût dû être le dernier, il la termina avec joye par une mort paisible, comme il l'avoit souhaitté, pour vivre éternellement, le 22. Fevrier 1687. âgé de 69. ans, au milieu des prieres & des larmes de ses compagnons de solitude, tout occupé dans un profond silence du souvenir des misericordes du Seigneur, les yeux, l'esprit & le cœur tournez vers Jesus-Christ Médiateur entre Dieu & les hommes.

*camentis, alimentis quibus se defraudabat, pane furfureo & aqua, idque clam & solus & stando, per annos 22. sustentans vitam, quam ut sapienter duxerat, quasi quotidie moriturus, inter fratrum preces & lacrymas in alto silentio misericordias Domini recolens, atque in Mediatorem Dei & hominum* JESUM CHRISTUM *oculis, mente, corde defixus, exiit ad votum suum tranquillo, lætus, ut æternum victurus, vitam clausit in Domino, annos natus 69. VIII. Kalend. Mart.* 1687.

Par M. DODART.

# TABLE

## Des Traitez contenus en ce Volume.


*DE la conduite qu'on doit tenir lorſqu'on eſt menacé de perſécution, ou que le bruit court qu'elle n'eſt pas éloignée*, pag. 1.

*De la ſéparation des perſonnes qui nous étoient utiles pour nôtre ſalut, & des diſpoſitions dans leſquelles il faut la ſouffrir*, 55

*De la privation du Sacrement de Penitence*, 85

*Autre Traité ſur la Confeſſion*, 108

*De la privation de l'Euchariſtie*, 203

*De la diſperſion ou ſéparation*, 255

*De la privation de la Meſſe; & de la neceſſité d'un Sacrifice perpétuel pour les perſonnes qui ſont ſincerement à Dieu*, 307

*De la privation du Viatique*, 335

*De la privation de l'Extrême-Onction*, 367

*De l'agonie*, 391

*De la privation de la Sepulture Eccleſiaſtique*, 410

*Qu'on ne doit jamais tant eſperer de Dieu*,

*que lorſque tout paroît deſeſperé du côté des hommes,* 446

*Qu'il ne ſert de rien de s'approcher des Sacremens, ou d'en être privé, même pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, ſi l'on n'a d'ailleurs une ſolide & veritable pieté, qui ſeule eſt utile à tout.* 467

Fin de la Table

# TRAITEZ DE PIETE' SUR DIVERS SUJETS.

IL y a de la difference entre les menaces & les bruits d'une perſécution. Les menaces ne viennent que des perſonnes qui font ou qui deſirent le mal ; & les bruits peuvent ſe répandre ſans que ces perſonnes y ayent donné lieu, quelquefois même contre leur intention.

Rien n'arrive ſans l'ordre de Dieu ou ſans ſa permiſſion particuliere ; & nos ennemis inviſibles, qui n'ont point d'autre occupation que de travailler à nous perdre, profitent de tous les évenemens pour en tirer quelque avantage contre nous. Nous ne devons donc pas regarder ces bruits comme de purs effets du hazard, quand ils viennent juſques à nous ; nous devons au contraire les recevoir dans l'eſprit de la foi, qui nous rend toutes choſes utiles ; & pour faire échoüer les deſſeins que ces bruits effrayans donnent,

au démon occaſion de former contre nous, nous devons autant qu'il nous eſt poſſible entrer dans le deſſein de Dieu, & les regarder comme des moyens que la Providence nous preſente pour nous procurer nôtre propre bien.

Le démon tâche de nous effrayer par la vûë du mal qu'on nous annonce, il s'efforce de nous inquiéter & de nous fatiguer par l'incertitude des évenemens; & en nous jettant dans l'impatience & dans le découragement, il eſpere que nous ſerons vaincus avant même le tems du combat, ou que du moins affoiblis par la crainte, nous ſerons hors d'état de ſoutenir l'attaque lorſqu'on nous la livrera. Le deſſein de Dieu au contraire, eſt que nous nous tenions ſur nos gardes, que nous ſoyons plus vigilans; que nous nous préparions à tout évenement, que nous ayons ſoin de nous fortifier par toutes ſortes de ſaints exercices, que nous nous revêtions (Rom. 13. 12.) *des armes de lumiere*, comme parle l'Apôtre: par l'uſage deſquelles nous évitons de tomber dans les ténébres, & nous ſurmontons le Prince des ténébres mêmes.

On doit donc regarder ces ſortes de bruits comme des embûches du démon, de même qu'on doit les enviſager comme des avertiſſemens de Dieu, qui veut nous

éprouver & reconnoître par la maniere dont nous recevons ces sortes de nouvelles, si nous lui sommes fidélement attachez. Un Capitaine se leve quelquefois la nuit, pour voir par lui-même si l'on fait bonne garde, & il se plaît à faire donner de fausses allarmes, pour juger par la contenance de ses soldats, de leur courage & de leurs dispositions. Dieu de même se sert de ces bruits vagues pour nous éprouver, & pour nous faire sentir à nous-mêmes quel est nôtre état; afin que ne nous trouvant pas assez forts pour résister aux maux dont nous nous croyons menacez, nous ayons soin de remédier à nôtre foiblesse, pendant qu'il en est encore tems.

Jesus-Christ dont toute la vie est l'Instruction & le modéle des Chrétiens, nous apprend par sa conduite de quelle maniere il faut écouter les bruits qui se répandent d'une persécution prochaine. Les Pharisiens vinrent lui dire, (Luc. 13. & 31. & seq.) *allez-vous-en, sortez de ce lieu, car Herode a résolu de vous faire mourir.* J. C. leur répondit: *Allez dire à ce renard; je chasse les démons & je rends la santé aux malades, aujourd'hui & demain, & le troisiéme jour je serai consommé par ma mort. Cependant il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain; car il ne faut pas qu'un Prophéte souffre la mort ailleurs*

*que dans Jerusalem. Jerusalem, Jerusalem qui tuë les Prophêtes & qui lapide ceux qui sont envoyez vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, &c. Le tems s'approche que vos maisons demeureront desertes, &c.* Cette réponse du Fils de Dieu nous donne une grande instruction, lorsque quelque persécution est annoncée par le bruit public.

Premierement, elle nous apprend à nous élever au-dessus de nos ennemis, & à ne pas nous laisser aller à une crainte basse & servile. Car il est remarquable que J. C. qui étoit la douceur même, & qui ne répondoit rien aux plus grandes injures de ses ennemis, ne parle presque point d'eux avec quelque force, que dans cette occasion où l'on veut le faire craindre. Non-seulement il ne craint pas, mais il parle avec une fermeté capable d'imprimer de la crainte : voilà ce que nous devons imiter. Ce n'est pas que nous devions mépriser ceux qui nous persécutent. Car au contraire, quand c'est la foi qui nous releve ainsi le courage, nous nous humilions en même-tems ; & il n'y a rien de si humble que ceux, qui pleins de confiance en Dieu seul, s'élevent au-dessus de la crainte du monde. Dans la confiance que nous avons en la protection de Dieu qui nous deffend, nous devons tellement

mépriſer le mal que nos ennemis peuvent nous faire, que nous faſſions voir qu'il n'y a que lui ſeul que nous craignons. C'eſt le renard que nous devons mépriſer, ce n'eſt pas Herode : c'eſt-à-dire que nous ne devons faire aucun état de la politique artificieuſe dont nos ennemis ſe ſervent auprès des Puiſſances afin de nous perdre, & qu'il faut que nous la foulions aux pieds, dans le même tems que nous gemiſſons pour eux, & que nous les plaignons, comme l'exemple de J. C. nous dit que nous ſommes obligez de faire.

Secondement, ces bruits au lieu de nous décourager ou de nous attriſter, ce qui eſt le deſſein du démon, doivent nous animer à perſeverer avec encore plus de ſoin dans l'exercice de la penitence & des bonnes œuvres ; car que dit J. C. à ceux qui lui annonçoient la mauvaiſe volonté d'Herode ? *Je chaſſe les démons & je rend la ſanté aux malades aujourd'hui & demain, &c. cependant il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain.* Voyez-vous bien l'obligation où nous ſommes en pareille conjoncture, de ne nous point relâcher dans la pratique des bonnes œuvres, & de ne pas perdre un des momens que nous avons en nôtre diſpoſition pour faire le bien. Car, comme il eſt dit dans l'Apocalypſe, que le Diable redouble ſe-

efforts pour nous perdre quand il apprend qu'il n'a plus que peu de tems pour y travailler, (Apoc. 12. 12.) *quia modicum tempus habet*; de même quand nous apprenons que Dieu veut peut-être abreger le tems de nôtre penitence, & que les hommes nous priveront de la liberté, nous devons-nous hâter de faire tout le bien dont nous sommes capables, parce que dans la suite nous ne pourions pas faire ce que nous voudrions : heureuses les personnes qui apprennent qu'on les cherche pour les faire mourir, dans le tems qu'elles ne s'occupent qu'à chasser le démon de leur cœur, & à se guérir elles-mêmes ; car la persécution est pour elles une couronne & un vrai sujet de joye. Voilà l'état où nous doit trouver la persécution, ou du moins nous devons tâcher qu'elle nous y trouve. Ainsi, que les nouvelles semblables à celles que l'on disoit au Sauveur, nous portent à commencer tout de bon à travailler à nôtre sanctification, si nous ne l'avons pas encore fait : & si nous avons déja commencé à le faire, qu'elles nous engagent à continuer. Disons avec J. C. *Il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain* ; & apprenons de ces paroles, que quand il ne nous resteroit que deux jours, ou que même nous n'en n'aurions qu'un, car il les divise peut-être exprès

en disant *aujourd'hui & demain*, nous devrions l'employer tout entier à nous fortifier contre nos ennemis, au lieu de le perdre à nous livrer à des idées effrayantes & à nous répandre en plaintes inutiles.

Troisiémement, au lieu de fuïr lâchement la persécution, comme font plusieurs personnes, nous devons l'envisager avec cette sainte hardiesse qui naît de l'amour de J. C. & de sa croix. Le Sauveur dit que *le troisiéme jour il sera consommé par sa mort :* & quoi qu'il sçût bien qu'Herode ne le feroit point mourir, & ne contribuëroit pas même à sa mort, il ne laisse pas de parler de la sorte, & de dire qu'il sera consommé ; pour nous apprendre que quand même nous serions assûrez que les nouvelles de la persécution seroient fausses, nous ne devons pas laisser de nous en servir pour penser serieusement, & nous préparer à la mort : parce que quoique la nouvelle soit fausse, elle peut nous servir à témoigner nôtre amour à J. C. comme nous le pourrons voir dans la suite. Quand nous apprenons donc que nos ennemis forment des desseins contre nous, nous ne pouvons rien faire de plus utile, que de penser à nôtre fin, qui peut être n'est pas éloignée. Il y a tant de personnes qui ne seront pas si heureuses que de

donner leur vie à J. C. qui eſt mort pour nous, & qui néanmoins mourront dans peu de tems, & peut-être avec des douleurs plus vives & plus aiguës que ſi les hommes les faiſoient mourir. Diſons-nous à nous-mêmes que nous pouvons être bientôt conſommez par la mort, qu'elle peut être proche, & que de quelque côté qu'elle vienne, elle ne peut pas être fort éloignée. Cette penſée ſeule jointe à une pleine confiance au ſecours que nous devons attendre de Dieu, ſera capable de de nous raſſûrer.

Quatriémement, nous devons détourner nôtre vûë de la puiſſance des hommes pour n'enviſager que celle de Dieu, qui a tellement nôtre vie & nôtre mort entre ſes mains, que toute la méchanceté des créatures ne peut nous faire mourir plûtôt, ni dans un autre lieu, ni d'une autre maniere qu'il ne le voudra; & c'eſt ce que nous apprend ici J. C. par ces paroles, *il ne faut point qu'un Prophête ſouffre la mort ailleurs que dans Jeruſalem.* Le Seigneur vouloit marquer que ſon heure n'étoit point encore venuë, & qu'il étoit impoſſible qu'il mourût autre part que ſur le Calvaire qui étoit le champ de bataille que ſon pere lui avoit deſtiné de toute éternité pour y triompher de la mort par ſa mort même. Nous ne pou-

vons pas ſçavoir comme lui où nous mourrons, mais nous devons ſçavoir que quoique l'on puiſſe dire & que l'on puiſſe faire, on ne peut changer le deſſein de Dieu ſur nous; & que par conſéquent nous n'avons qu'à demeurer en paix, & attendre nôtre heure : il l'a marquée, & elle arrivera indubitablement de la maniere qu'il l'a marquée, quelque oppoſition qu'il y ait de nôtre part ou de celle des autres. Diſons-nous donc à nous-mêmes, de quoi nous mettons-nous tant en peine ? ſi Dieu veut que nous mourrions à Jeruſalem, nous ne mourrons que-là. Les hommes ont la puiſſance de nous faire mourir, mais c'eſt Dieu qui leur donne cette puiſſance, quand ils l'ont, & qui ne s'en dépoüille pas lui-même en la leur donnant. Ils peuvent faire, comme dit S. Auguſtin, ce que peut faire un champignon, *quod fungus malus*; qui eſt de faire mourir; mais ils ne le feront que quand l'heure ſera venuë pour le faire, & que la nôtre ſera de même venuë pour le ſouffrir.

Cinquiémement, nous n'avons pas de charité pour ceux qui nous perſécutent & nous ne les aimons pas comme nous y ſommes obligez, ſi nous ne ſommes pas plus ſenſibles au mal qu'ils ſe font à eux-mêmes qu'à celui que nous en recevons.

Car si nous avons de la foi nous ne pouvons ignorer que le mal qu'ils nous font est le fondement du plus grand bien que nous puissions recevoir de Dieu, n'y ayant point de beatitude au delà de la huitiéme ; & que la satisfaction qu'ils se donnent en nous faisant persécuter & en nous persécutant eux-mêmes, est l'effet de la plus grande colere de Dieu sur eux, n'y ayant point un plus grand aveuglement & de plus grande misere, que de haïr dans ses propres freres les dons de Dieu ; que si nous les aimons comme nous le devons, puisqu'ils sont aussi nos freres ; il est impossible que nous n'ayons de la douleur de voir le mal qu'ils se font à cause de nous : Nous n'en sommes pas la cause ; mais du moins nous en sommes l'occasion. Qui ne seroit pas fâché de voir qu'un insensé nous auroit arraché nôtre épée d'entre les mains, & s'en seroit tué malheureusement, quoiqu'il ait eu dessein de nous en tuër nous-mêmes ? Mais quand ce malheur n'arriveroit point à nôtre occasion, il suffit qu'il arrive à nos freres pour en devoir être touchez. Personne ne se noye & ne se tuë devant nous & à nos yeux que nous n'en n'ayons de l'horreur : Si les sentimens de la charité sont aussi vivans en nous que les sentimens de la nature, ils nous feront jetter un cri de

douleur, & nous dirons avec J. C. & par son esprit : *O Jerusalem Jerusalem* ! Nous ne pouvons pas ajoûter le reste, parce que nous n'avons jamais rien fait pour les sauver, mais au moins nous aurons compassion de leur perte, & nous les plaindrons.

Remarquons que J. C. ne parle plus de sa mort, mais seulement de celle de ses ennemis qui devoient le faire mourir ; qu'il ne se plaint point du mal qu'ils veulent lui faire, mais seulement de celui qu'ils se feront à eux-mêmes. Car il n'y a rien de si vrai, que nous ne pouvons jamais plaindre nos ennemis quand nous nous plaignons nous-mêmes si aisément. Il ne faut point se plaindre soi-même, afin de les plaindre. Lorsque nous nous plaignons, nous nous mettons au hazard de perdre nôtre couronne, & nous les aigrissons encore, ce qui est augmenter leur perte : Au lieu qu'en les plaignant, & n'ayant pour eux que des sentimens de douceur & de tendresse, nous nous sauvons indubitablement, & nous faisons ce que nous pouvons pour les sauver. *Jerusalem Jerusalem.* Voyez-vous avec quelle impetuosité & quelle force ce torrent de charité sort de ce divin cœur tout enflammé d'amour pour nous. *Jerusalem, Jerusalem* ! Voilà ce qui a été cause que les pre-

miers Chrétiens n'avoient qu'une douleur en souffrant, comme le remarque Tertullien, c'est qu'ils sçavoient bien que ceux qui les faisoient souffrir de la sorte en seroient rigoureusement punis : *quod nulla civitas impunè latura sit sanguinis nostri effusionem.* Voilà ce que nous devons imiter ; voila les sentimens que nous devons avoir quand nous souffrons, ou que nous apprenons qu'on veut nous faire souffrir.

En sixiéme lieu, puisqu'enfin ils veulent se perdre, nous devons nous servir de leur perte même pour nous sauver & pour concevoir une plus grande horreur du peché, de l'amour du monde, & de nous-mêmes. Lavons nos mains dans leur sang, s'ils sont toûjours obstinez à vouloir répandre le nôtre. Pensons à cet étang de feu & de souffre dans lequel ils courent se précipiter. Pensons à l'etrange abandonnement où ils sont & à la vengeance que Dieu tirera de leurs crimes. De telles pensées nous fortifient & nous disposent à demeurer fermes. C'est ce que J. C. nous apprend en disant à tous ses ennemis & aux habitans de Jerusalem, [Luc. 13. 25.] *le tems s'approche que vos maisons demeureront desertes.* Craignons de ne pas reconnoître le tems de la visite de Dieu, de peur qu'il ne nous abandonne de même qu'il les a abandonné.

Faiſons réflexions ſur les excellentes leçons qu'une ſimple nouvelle, quoique fauſſe, donne à J. C. occaſion de faire aux Chrétiens. C'eſt uniquement pour nôtre inſtruction que ce Divin Sauveur voulût qu'on lui dît une telle nouvelle & qu'il voulût faire une telle réponſe. Quand on nous dira la même choſe & que la perſécution va fondre ſur nous, nous devons mettre toute nôtre confiance en Dieu, afin de ne rien craindre de tout le mal que nous peuvent faire les hommes. Nous devons demeurer fermes dans la voye de Dieu, & nous animer encore davantage à y courir. Nous devons regarder la mort de plus près, afin de nous accoûtumer peu à peu à ne la pas craindre, nous devons mépriſer toute la puiſſance des hommes afin de rendre hommage à celle de Dieu qui fait toûjours ce qu'il veut. Nous devons redoubler nôtre charité pour nos ennemis, ce qui eſt le moyen de ſurmonter tous leurs efforts, & de n'en être jamais vaincus. Enfin nous devons faire de ſerieuſes & utiles réflexions ſur leur perte, afin d'éviter la nôtre & de nous confirmer de plus en plus dans la bonne voye.

Qu'heureuſes ſeroient les nouvelles de la perſécution, ſi elles faiſoient en nous un effet ſi ſalutaire ? Elles nous meriteroient ſans doute la grace d'en être déli-

vrez comme le furent les trois jeunes hommes de la fournaise de Babylone ; où elles nous meriteroient la grace de la souffrir d'une maniere digne de Dieu, ce qui seroit encore une plus grande grace. Nous serions délivrez avec de telles dispositions à la vûë de tout le monde comme le furent ces trois Israëlites à la gloire du Peuple de Dieu, où nous le serions invisiblement avec les sept freres Machabées, ce qui seroit pour nous un plus grand triomphe & une délivrance complete. Une seule nouvelle de persécution qui viendroit à nous lorsque nous sommes dans des dispositions si relevées & si dignes de Jesus-Christ suffiroit pour nous procurer une abondance de biens. Que nous en perdons tous les jours sans y penser ! Et que Dieu nous demandera un grand compte de toutes les occasions favorables qu'il nous presente si souvent & si gratuitement, sans que même nous y prenions garde, sans que nous ayons soin de l'en loüer & d'en tirer aucun avantage !

Peut-être que Dieu aura attaché à une telle nouvelle, qu'on nous dira, toutes les graces qu'il veut nous faire, & nous perdrons peut-être ces biens précieux, faute d'ouvrir les yeux pour les voir, & les mains pour les recuëillir. Il passe devant nous pendant que nous pensons à

autre choſe, & nous le la ſſons ainſi paſſer. Il ſe peut faire que nous n'aurons point d'autre part à la perſécution, que cette nouvelle que nous en apprenons, & que nous viendrons enſuite à mourir les mains & le cœur vuides ; au lieu que ſi nous l'avions reçüë dans des diſpoſitions dignes de Dieu, il nous auroit récompenſez comme ayant effectivement ſouffert perſécution pour ſon ſaint nom. Quand nous ſommes prêts de faire quelque choſe pour lui, il eſt toûjours prêts de nous en donner la récompenſe ; & il ne prend jamais garde ſi les mains ſont vuides quand le cœur eſt plein. Car, comme dit Saint Auguſtin, *Une bonne volonté ſuffit à elle-même & ſuffit à Dieu*, parce que la plénitude du ſalut y eſt. Nous aurions été récompenſez pour des maux que nous n'aurions point ſoufferts, ſi nous avions été dans une vraye diſpoſition de les ſouffrir. C'eſt auſſi ce que dit Saint Cyprien des Confeſſeurs qui n'étoient pas morts par la main des bourreaux. *Pour ce qui les regarde, ils ont ſouffert ce qu'ils ont été réſolus de ſouffrir. Celui qui devant Dieu s'eſt préſenté aux tourmens & à la mort, a enduré veritablement tout ce qu'il a voulu endurer. Quod in illis eſt, toleraverunt quidquid tolerare parati & prompti fuerant. Qui ſe tormentis & morti ſub oculis Dei obtulit paſſus eſt quidquid pati voluit.*

Nous pouvons dire de même que ceux, qui ayant appris qu'ils vont être persécutez, se soumettent à l'ordre de Dieu, adorent sa conduite, & se mettent dans l'état où il faut être pour recevoir la croix de Jesus-Christ l'ont reçûë déja quand ils viendroient à mourir sans la recevoir. Cette nouvelle, peut être fausse qu'ils ont apprise, a été pour eux l'occasion d'une veritable victoire. Ils ont vaincu sans voir les ennemis, & ils ont triomphé sans combattre par cette humble & sincere acceptation de tous les maux qu'il plairoit à Dieu de leur envoyer, tant est vrai ce que dit le même Saint Cyprien, que *la foy qui est préparée au martyre ne peut être sans la récompense des martyrs, sine præmio non erit fides quæ erat ad martyrium præparata.*

Tout est si grand dans l'Eglise, que les moindres choses y deviennent grandes, pourvû que nôtre foi ne soit pas petite; & il n'y a pas jusqu'à une simple nouvelle dont Dieu ne puisse se servir pour nous délivrer de nos ennemis avec magnificence, & nous faire entrer dans la plénitude de son salut. Mais si l'exemple de Jesus-Christ est trop relevé pour nous, parce que nous sommes foibles, quoique nous soyons obligez de l'imiter; imitons du moins son Apôtre, & tâchons de pratiquer dans ces nouvelles de captivité & de persécution

que nous apprenons tous les jours, ce qu'il a pratiqué ſi glorieuſement dans de ſemblables rencontres. Apprenons à imiter le maître, en imitant ſon fidéle diſciple, afin que nôtre foy étant ſoutenuë par de ſi grands exemples, ne nous abandonne point dans le beſoin.

Saint Luc dans les 20. & 21. Chapitres des Actes nous dit, que ce grand Apôtre ayant appris avec certitude qu'il alloit être expoſé à une furieuſe perſécution dans la ville de Jeruſalem, s'éleva par la grandeur de ſa foy au-deſſus de tous les maux qu'il apprenoit de jour en jour lui être préparez, au lieu de reculer comme il en étoit prié inſtamment par les fideles de tous les endroits où il paſſoit; il alla ſans differer, où il croyoit être appellé par Jeſus-Chriſt pour y être crucifié avec lui, ſi telle étoit la volonté du Seigneur. L'exemple de ſaint Paul nous apprendra à imiter celui de Jeſus-Chriſt. Nous allons voir avec quel eſprit nous devons recevoir les nouvelles des maux dont nous ſommes menacez, & de quelle maniere il faut s'y préparer. Je ne ferai que rapporter les propres paroles du ſaint Hiſtorien de l'Apôtre qui a été le témoin oculaire de ſa grande foy, & qui ne dit rien que ce qu'il a entendu ſortir de ſa bouche.

Voici ce que dit S. Paul à ceux d'Epheſe.

Act. 20. v. 22. *&c. Je m'en vais à Jerusalem, sans que je sçache ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, le S. Esprit me fait connoître que des chaînes & des afflictions m'y sont préparées. Mais je ne crains rien de toutes ces choses, & ma vie ne m'est point plus précieuse que mon salut : il me suffit que j'achève ma course avec joye, & que j'accomplisse le ministere que j'ai reçû du Seigneur Jesus, qui est de prêcher l'Evangile de la grace de Dieu.* S. Luc ajoûte que l'Apôtre & lui étant arrivez à Tyr, ils y trouverent des Disciples qui *disoient par l'esprit à S. Paul qu'il n'allât point à Jerusalem*, & comme on l'en prioit avec encore plus d'instance à Cesarée, ensuite de la prédiction d'Agabus. Il répondit : *Que faites-vous de pleurer ainsi, & de m'attendrir le cœur ? Je vous declare que je suis prêts de souffrir à Jerusalem, non-seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jesus.*

On voit une parfaite imitation de J. C. dans ces belles paroles de S. Paul, ayant appris des nouvelles si assûrées de sa prochaine captivité, il ne craint point ; voilà le premier sacrifice qu'il offre à Dieu, sacrifice de sa confiance & de sa foy. Et comme Jesus-Christ témoigna à ceux qui lui firent part du prétendu dessein d'Herode, *qu'il falloit qu'il continuât de marcher*, Saint Paul témoigne aussi la même chose dans une

pareille conjoncture, en disant qu'il lui suffit *d'achever sa course.* Jesus-Christ ne discontinuë point *de chasser les démons, & de rendre la santé aux malades.* Et Saint Paul ne se met point en peine que d'accomplir le ministere dont il étoit chargé, qui consistoit à prêcher l'Evangile de la grace de Dieu, qui est l'Evangile de nôtre liberté & de nôtre santé. Jesus-Christ parle de la mort qu'il devoit souffrir à Jerusalem, & Saint Paul dit qu'il est prêt d'y souffrir la prison & la mort même. Jesus-Christ est plus touché de compassion du mal des autres que du sien propre, & les larmes des disciples font plus d'impression sur l'esprit de S. Paul, que la crainte de sa propre captivité & de ses chaînes. Ce grand Apôtre n'est point affligé de ce qu'il doit souffrir pour l'Evangile, mais de ce que les autres s'affligent pour lui; & sans doute il étoit encore plus affligé de l'aveuglement des Juifs qui lui rendoient le mal pour le bien, puisqu'il dit ailleurs qu'il étoit *saisi d'une tristesse profonde*, & que son cœur étoit pressé sans cesse d'une douleur violente, desirant non-seulement de mourir, mais d'être anathême pour ces barbares qui le persécutoient par tout, & qu'il appelle ses freres.

L'exemple de S. Paul a quelque chose que nous ne pouvons pas trouver dans

celui que nous presente un Dieu-homme aussi vraiment Dieu que vraiment homme; J. C. sçavoit tout ce qui lui devoit arriver, mais son Apôtre qui n'étoit qu'un homme ne le sçavoit pas. Ce qui nous est d'ordinaire plus pénible dans ces sortes de nouvelles, est l'incertitude où l'on est des differentes especes de maux dont on peut être affligé; & c'est ce que l'Evangile semble marquer dans l'endroit où il est dit, (*Luc* 21. 26.) que les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux dont tout le monde sera menacé. Car souvent l'attente des maux nous est plus pénible que les maux mêmes. Nous trouvons donc en cela nôtre consolation dans S. Paul qui étoit un homme comme nous, & qui étoit dans l'ignorance comme nous de tous les maux qui lui devoient arriver, quoiqu'il apprît de tous côtez qu'il lui en arriveroit de très-grands. Le S. Esprit lui faisoit dire dans toutes les villes par où il passoit qu'il seroit chargé de chaînes à Jerusalem, & qu'il y souffriroit beaucoup, sans vouloir lui spécifier ce qu'il y souffriroit: d'où nous pouvons conclure que ces nouvelles surprenantes & qui effrayent la nature nous sont utiles pour nous réveiller de nôtre assoupissement ordinaire, & qu'il ne nous est pas moins avantageux de n'en sçavoir pas plus, afin que nous nous tenions tou-

jours dans une humble dépendance de la miſericorde de Dieu & de ſa conduite ſur nous.

Qui aura la préſomption de vouloir pénétrer dans l'avenir, pour ſçavoir ce qui lui doit arriver, puiſque ſaint Paul n'y pénétre point, & qu'il demeure de bon cœur dans l'ignorance comme nous ? qui s'inquiétera de cette incertitude où nous ſommes de toutes choſes ? puiſque ſaint Paul y eſt auſſi-bien que nous, & qu'il ſemble qu'il s'en glorifie à la face de l'Egliſe, *ſans que je ſçache*, dit-il, *ce qui me doit arriver.* Il ne nous eût pas dit ſi librement quelque grande révélation qu'il auroit euë de même qu'il nous dit ſon ignorance, qui en effet nous eſt plus utile que n'auroit été une revelation. Ce grand Apôtre ſe vante de ne ſçavoir point ce que nous deſirerions de ſçavoir, & il eſt ravi au contraire d'apprendre dans toutes les villes ce que nous n'apprenons qu'avec peine, que de grandes afflictions lui ſont préparées. Cette connoiſſance que Dieu nous donne par les nouvelles qu'il nous en fait apprendre nous inquiéte, & nous ne ſommes pas moins inquiétez par l'ignorance où il nous laiſſe de tout le reſte, au lieu que ce grand Saint glorifioit également Dieu, & par la connoiſſance qui lui étoit donnée de ſes chaînes, & par l'igno-

rance où il étoit de toutes les circonſtances qui les devoient accompagner.

Plût à Dieu que nous puiſſions imiter la tranquilité de S. Paul, au moins dans l'ignorance où il étoit du genre d'afflictions qu'il auroit à ſouffrir, & que nous fuſſions contens comme lui de ne ſçavoir point ce que Dieu veut faire de nous, nous contentant de ſçavoir qu'il deſire de nous faire ſouffrir. Que le ſacrifice que ce grand Apôtre faiſoit à Dieu continuellement de cette ignorance ſi utile lui étoit agreable ? Puiſque le Seigneur l'avertiſſant ſi ſouvent qu'il devoit ſouffrir, ne l'avertiſſoit pas de ce qu'il ſouffriróit : Dieu ſe fait comme un plaiſir de lui donner ſans ceſſe & par toutes ſortes de perſonnes les nouvelles de ſa prochaine captivité, & de ne lui en pas faire dire davantage. *Dans toutes les villes*, dit-il, *par où je paſſe, le S. Eſprit me fait connoître que des chaînes & des afflictions me ſont préparées ſans que je ſçache ce qui me doit arriver* : cela n'étoit pas fortuit ; & cette conduite que nous admirons dans l'Apôtre, & qui nous cauſe de l'inquiétude, étoit digne de la *ſageſſe de Dieu*. Le Sacrifice que Job faiſoit au Seigneur chaque fois qu'il apprenoit la perte qu'il avoit faite de quelques uns de ſes biens, ne pût être plus agreable à Dieu, que celui que lui faiſoit S. Paul à chaque

avertiſſement qu'il recevoit des maux qu'il devoit ſouffrir. Le premier ſçavoit préciſément quel étoit celui de ſes biens qu'il avoit perdu, l'Apôtre ignoroit quel étoit le genre de peines dont ſon corps devoit être affligé. Le vrai moyen de plaire au Seigneur quand nous apprenons de ſemblables nouvelles, eſt de mépriſer tout ce que peuvent faire ſouffrir les Puiſſances de la terre, & de ne craindre que Dieu. C'eſt de ne point s'inquiéter des menaces des hommes, & de ſe repoſer ſur le ſecours du Ciel.

S. Paul *ne craint rien de toutes ces choſes*, & le S. Eſprit ordonne qu'il en apprenne ſi ſouvent les nouvelles, afin de nous apprendre à nous-mêmes la fermeté de ſon Apôtre, & combien il lui eſt agreable de voir une ame intrépide au milieu des plus terribles menaces. Il n'a point voulu qu'il ſçût quels maux il devoit ſouffrir, afin que ſe préparant à ſouffrir toutes ſortes de maux pour l'amour de Jeſus-Chriſt, il en reçût la récompenſe. Il n'eût pas dit : *Je ne crains rien de toutes ces choſes*, & il n'eût point parlé ſi generalement s'il eût ſçû en particulier quelles étoient les choſes qu'il devoit ſouffrir. Sa patience eſt d'autant plus grande, que ſa connoiſſance eſt moins étenduë, & il ſouffre devant Dieu toutes ſortes de maux, parce qu'il ne ſçait point

quels maux il doit ſouffrir. Il lui ſuffit d'achever ſa courſe, c'eſt à-dire, qu'il lui ſuffit de porter par tout la croix de Jeſus-Chriſt, & de la planter par tout, ne l'honorant pas moins par la grandeur de ſes ſouffrances, que par le miniſtere de la parole. *La courſe de S. Paul* conſiſtoit à faire toûjours du bien & à ſouffrir toûjours du mal. Heureuſes les ames qui peuvent dire comme lui : *cela me ſuffit.* Car ſi nous étions contens de ſouffrir, nous ſerions contens de tout ; & nous ne nous plaindrions jamais de rien. Celui qui veut bien ce qui eſt de plus rude & de plus fâcheux, eſt ſatisfait de tout.

Voilà le modéle que nous devrions ſuivre lorſque le démon veut nous effrayer par de fauſſes nouvelles de perſécution, ou que Dieu veut nous avertir de nous y préparer par de veritables. Si nous recevions ces nouvelles dans la paix de Dieu, & dans la joye du S. Eſprit, qui ſont deux vertus inſéparables l'une de l'autre, nous recevrions la perſécution même dans des diſpoſitions toutes ſaintes ; elle nous deviendroit très-avantageuſe ; & il pourroit arriver, comme nous avons dit, que nous recevrions la récompenſe de la perſécution, ſans avoir été perſécutez. Ces nouvelles que l'on apprend dans l'ordre de Dieu ſont utiles aux forts, parce que leur donnant

donnant occaſion de ſe préparer à tout, & de commencer leur ſacrifice, ils commencent auſſi de joüir des fruits de la victoire, avant le tems même du combat, ce qui leur fera remporter une victoire plus entiere & plus parfaite : mais ces nouvelles ne ſont pas moins utiles aux foibles & leur ſont encore plus neceſſaires, parce qu'elles ſont pour eux un avertiſſement de ſe fortifier par la penitence pour ſe mettre en état de pouvoir vaincre un ennemi qui eſt plus fort qu'eux, & auquel ils voyent bien qu'ils ſont incapables de réſiſter ſans recevoir un grand ſecours.

C'eſt ce qui les rend plus vigilans & plus fervens dans la priere, qui eſt le premier moyen que nous avons pour obtenir du Seigneur un puiſſant ſecours. Comme nôtre ennemi a vingt mille hommes, & que nous n'en avons pas même dix mille, nous avons le tems de conſulter en repos devant Dieu ce que nous avons à faire. Car on ne conſulte jamais bien quand on eſt preſſé. Ce ſont ces nouvelles qui nous font prendre le loiſir & le repos, ſans lequel nous ne reconnoîtrions pas même que nous ſommes les plus foibles ; ce ſont elles qui nous obligent d'aller demander la paix de bonne heure, non pas à l'ennemi qui nous veut perdre, mais à ce grand Roy qui peut nous ſecourir & nous ſauver. Si nous avons

la paix avec lui, il n'y a point d'ennemi qui ſoit aſſez fort pour nous vaincre, de même qu'il n'y en a point, quelque foible qu'il ſoit, qui ne triomphe de nous, ſi nous avons rompu la paix avec Dieu. C'eſt donc une grande miſericorde que le Seigneur nous fait de nous donner avis que les ennemis viennent fondre ſur nous, afin qu'avant de les avoir ſur les bras, & d'en être accablé, nous ayons le tems de faire nôtre paix avec lui, ce qui ſera le moyen de nous défendre avec vigueur & de remporter la victoire.

Si nous avions été ſurpris, étant foibles comme nous ſommes, il eſt viſible que nous aurions été vaincus, au lieu que ces nouvelles que nous apprenons, ſi nous en faiſons un bon uſage, nous ſauvent la vie, parce qu'elle nous donnent le moyen de nous aller mettre ſous le protection de Dieu qui nous rendra invincibles, parce qu'il eſt abſolument impoſſible d'être jamais vaincus avec lui. On ne peut être que vaincu en l'abandonnant, & on ne peut que vaincre en le ſuivant. C'eſt pourquoi ayant appris que nos ennemis nous cherchent, allons nous jetter entre ſes bras: c'eſt-là où ils ne ſçauroient nous ſuivre & où nous les vaincrons.

Quand donc nous avons appris des nouvelles de perſécution, nous n'avons qu'à

faire ce que nous voyons que l'on fait dans les villes qui craignent un Siege. Comme perſonne ne demeure oiſif & qu'on s'occupe inceſſamment à ſe fortifier, & à faire l'exercice afin de n'être pas neuf quand il faudra prendre les armes pour repouſſer l'ennemi, nous n'avons qu'à faire la même choſe; fortifions-nous ſans ceſſe par la pénitence, & donnons nous le jour & la nuit aux exercices de la guerre ſpirituelle, comme nous le conſeille S. Proſper dans ſes beaux vers.

*Exercere fidem divinis convenit armis*
*Conſilioque omnes anticipare minas.*

En reconnoiſſant humblement devant Dieu que nous ſommes foibles, nous éludons les artifices de nos ennemis, & nous devenons les plus forts; voilà comme il faut les prévenir. Accoûtumons nous à ne les pas craindre, & à mépriſer tout ce que les hommes peuvent faire contre Dieu, voilà l'exercice de nôtre foy. Imitons J. C. & ſon Apôtre, & revêtons-nous de toutes ces grandes vertus dont ils nous ont montré l'exemple dans une ſemblable conjoncture. Outre l'exemple de l'Apôtre nous avons les armes dont il s'eſt ſervi. Ce ſont *ces armes de lumiere* qui nous feront vaincre toute la puiſſance des tenebres, & qui nous rendront ſemblables à ce

soldat de la foy dont parle Tertullien ; *totus de Apostolo armatus.*

( Ephes. 6. ) *Que la verité soit la ceinture de nos reins.* L'attachement à la verité tient le cœur ferme, comme la ceinture soutient le corps. Que la justice soit nôtre cuirasse. Il n'y a point de meilleure défense de la charité que l'humilité qui est toute nôtre justice, selon que nous l'apprend Jesus-Christ dans l'Evangile. Que nos pieds soient bien munis, afin que nos propres desirs qui sont comme les pieds de l'ame, selon saint Augustin, soient bien soumis à la Justice, & qu'ils ne nous exposent pas à nos ennemis, comme le craignoit David ; *ne tradas me à desiderio meo peccatori* ; servons-nous sur-tout du *bouclier de la foi pour pouvoir repousser & éteindre tous les traits enflammez du malin esprit* ; parce que d'un côté la concupiscence est toûjours foible quand la foi est forte, & que de l'autre nous n'avons qu'à demeurer fermes dans la foi de nos Peres pour être assûrez de la victoire. *La foi qui est la dot des vierges*, comme dit si bien S. Ambroise, *fides dos virginum*, est aussi l'armure la plus naturelle des vierges, parce que cette vertu fait toutes leurs richesses aussi-bien que toute leur force. *Prenons encore le casque qui est l'esperance du salut*, parce qu'il est impossible que nous perdions jamais J. C.

pendant que nous n'eſpererons qu'en ſa grace. Enfin, *prenons l'épée du S. Eſprit qui eſt la parole de Dieu, car il n'y en a point une autre qui lui ſoit ſemblable, non eſt hnic alter ſimilis.* Cette parole divine qui a créé le monde, & qui tuëra l'antechriſt à la fin du monde, ſera elle-même nôtre victoire. Ayons toûjours entre les mains une telle épée, & nous ne ſerons jamais vaincus. Que cette parole ſainte ſoit toûjours la régle de tous nos ſentimens & de toute nôtre conduite, & nous aurons toûjours entre les mains cette épée qui nous rendra invincibles contre tous les efforts de tout le monde & de tout l'enfer. Nous aurons toûjours cette épée entre les mains lorſque nous invoquerons Dieu en eſprit & en tout tems par toute ſorte de ſupplications & de prieres, & que nous nous emploirons avec une vigilance & une perſévérance continuelle à prier pour tous les Saints; car la parole de Dieu eſt une ſource de priere : d'où vient que l'Apôtre joint immédiatement la priere à l'épée ſpirituelle. Si nous faiſons proviſion de telles armes, ſi nous nous exerçons de la ſorte à ce combat, il n'y aura point d'ennemi qui puiſſe nous vaincre. Mais il ne faut pas oublier dans le bruit d'un Siege de nous fermer de tous côtez de bonnes

murailles, comme firent ceux de Bethulie ; *muris circumdederunt vicos suos.* Car il n'y a rien qui soit effectivement si avantageux dans ces sortes de combats, que de s'accoutumer à la solitude, qui est un fort rempart qui nous met à couvert de nos ennemis. Quand on est bien enfermé on est bien fort, bouchons toutes les avenuës de nos sens en demeurant toûjours recuëillis, & joignons à la muraille de cette solitude intérieure & extérieure cette autre muraille de la pauvreté de laquelle sainte Claire se servoit pour fortifier ses Monasteres. Campons-nous sur le haut des montagnes qui sont à l'entour de Jerusalem, & qui sont pour nous ; faisons provision de bled pour le combat, *frumenta in præparationem pugnæ.* Car comme dit S. Augustin, quand on se nourrit comme il faut de la parole de Dieu durant la paix, on le trouve fort durant la guerre, & saint Ambroise a grande raison de dire que la méditation de la loi fait que nous ne succombons point à la persécution, & que les plus grandes adversitez n'ont point la force de nous abattre : *legis meditatio facit ut tempora tribulationis, tempora quibus humiliamur aliquibus adversis sustinere & tolerare possimus, ut neque humiliato nimis neque dejecto frangamur affectu.* Sur-tout ne sortons point de la voye étroite, *ubi angustum iter,*

Car il y a plus à compter sur un petit nombre de personnes qui demeurent fermes dans le chemin étroit du salut, que sur la *multitude* qui court dans la voye large. Enfin, écoutons le grand Prêtre des Juifs qui nous assure de la victoire, si nous continuons de nous préparer toûjours de la sorte à soutenir la guerre qu'on nous veut faire. (Judith. 4. 12.) *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manêtes permâseritis in jejuniis & orationibus in conspectu Domini.*

Si ceux de Bethulie n'eussent point appris qu'on venoit les assieger, & qu'ils n'eussent eu aucunes nouvelles de leurs ennemis; il est certain qu'ils ne se fussent pas si bien préparez. Ces nouvelles leur furent bien avantageuses, puisqu'elles les empêcherent d'être vaincus. Tâchons de tirer le même avantage de celles que nous apprenons tous les jours, & de ces bruits qui courent si souvent d'une plus grande persécution; préparons-nous au combat comme ils firent. Mais préparons nous-y d'une maniere spirituelle, parce que nos ennemis sont des esprits, & que les armes avec lesquelles nous pouvons les vaincre sont spirituelles. Ceux qui reçoivent les plus grands coups dans cette guerre en conservant toûjours la foi sont les plus forts; & ceux qui y meurent sont veritablement victorieux, puisqu'on ne sur-

monte ici qu'en souffrant ; accoûtumons nous à souffrir ce qu'il y a de plus pénible dans la persécution, en souffrant ce qu'il y a de plus mortifiant dans la penitence. Accoûtumons-nous à souffrir de nos ennemis en souffrant de nos freres. Nous ne demeurerons victorieux de nos ennemis qu'à proportion que nous les aimerons, c'est pourquoi aimons-les. La charité est nôtre victoire, & la récompense de la victoire. Nous ne pouvons vaincre qu'en aimant, & nous ne pouvons être couronnez que par l'amour.

Ne craignons donc point nos ennemis qu'il faut aimer. Nous ne pouvons les aimer quand nous les craignons, & nous ne pouvons les vaincre sans les aimer. Que les bruits de persécution éteignent en nous l'amour du monde qui nous affoiblit, & qui nous fait vaincre par nos ennemis, qui seront toûjours aussi foibles contre nous que nous serons pauvres. Evitons la présomption de ceux qui se promettent trop de leur force, & la timidité de ceux qui ne se promettent pas assez de celle de Dieu. Ne cherchons pas trop l'occasion du combat, & ne la fuyons pas trop, attendant en tout l'ordre de Dieu, & esperant tout de sa seule misericorde. Car, comme dit fort bien S. Cyprien, Dieu demande plûtôt de nous une humble con-

feſſion qu'une proteſtation trop hardie ; puiſque l'humilité eſt toute nôtre force. *Nos confiteri magis voluit quam profiteri.*

Prions Dieu de tout nôtre cœur, qu'en faiſant un ſaint uſage des nouvelles que nous apprenons & des bruits qui courent, nous entrions dans les ſaintes diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour vaincre dans la guerre qu'on veut nous faire, puiſque Dieu ne nous parle ſi ſouvent de nos ennemis & de leurs deſſeins, qu'afin que nous nous préparions à les combattre. *Amen amen. Fiat fiat.*

## *DES MENACES.*

LEs hommes peuvent nous faire ſouffrir pluſieurs ſortes de maux ; l'Ecriture cependant n'en parle d'ordinaire que comme de ſimples menaces ; comme ſi ce qu'ils peuvent faire contre nous ſe réduiſoit à de ſimples paroles. Ne craignez point, diſent les Prophêtes, ce que peut vous faire un homme pécheur. *Ne timueritis à verbis viri peccatoris* ; il n'y a rien de ſi commun que ce que Dieu dit aux Prophêtes, (Iſ. 37. 6.) *ne craignez point leurs diſcours, ne craignez point leurs paroles; ne craignez point leurs viſages.* [*Ezechiel* 2. 6.] Ce qui paroît encore plus extraordinaire, eſt que Dieu ayant dit à Ezechiel de n'avoir aucune crainte des mê-

chans ; *tu ergo fili hominis ne timeas eos* ; il ajoûte ne craignez point ce qu'ils peuvent vous dire, *neque sermones eorum timeas* ; comme si les menaces qu'ils font étoient un aussi grand mal que celui qu'ils peuvent nous faire.

Il me semble qu'on peut tirer de-là une grande instruction, & que cela nous apprend que tous les maux que les hommes peuvent nous faire, lors même que leur puissance est aussi grande que leur haine, ne sont point de veritables maux, & qu'ils n'en ont que l'apparence. Car, outre que le plus souvent ce n'est que nôtre imagination qui nous effraye, & qui nous fait souffrir par les idées fâcheuses que nous donne la crainte naturelle que nous avons de toutes sortes de souffrances : lors même que nous souffrons effectivement quelque mal, c'est si peu de chose, il dure si peu de tems, & il est tellement au-dehors de nous, lorsque Dieu nous arme de sa patience, que les Saints ne le considerent que comme un son qui frape les sens & qui disparoît presque aussitôt. S. Paul nous assûre qu'il n'y a rien de si leger, & il en parle comme d'un moment, (2. Cor. 4. 17.) *momentaneum & leve*, & il dit ailleurs que tous ces combats se passent au-dehors : (2. Cor. 7. 5.) *foris pugnæ*. Ce qui me fait juger que l'Ecriture se plaît à appeller du

nom de paroles tous les maux extérieurs, excepté le peché, pour nous apprendre que comme une parole n'eſt qu'au-dehors, n'eſt qu'un peu d'air agité & ne ſubſiſte que dans le tems qu'on la prononce : de même tous les maux de cette vie ne ſont qu'au dehors de nous, ſi nous nous tenons au-dedans de nous-mêmes avec Dieu, ſelon le conſeil de S. Auguſtin ; ils ſont très-legers, ſi nous les comparons à la grandeur des récompenſes qui les ſuivent, & ils ne durent qu'un moment, ſi nous les comparons à l'éternité.

Si nous pouvions avoir la même idée de tous ces maux dans le tems que nous les ſouffrons, que nous en aurons après que nous les aurons ſoufferts, & qu'il n'y aura plus de tems pour nous les faire paroître longs, nous trouverions en effet qu'il n'y auroit rien de ſi juſte que ces expreſſions du S. Eſprit, qui nous apprennent à mépriſer les maux du monde, & nous diſions avec les grands Saints de l'Ancien Teſtament en nous exhortant les uns les autres, s'il falloit ſouffrir, *ne timueritis à verbis viri peccatoris.* Ce ſont les ſens qui nous trompent & qui ſont trompez, ou plûtôt qui ne ſont pas capables de comprendre la verité, mais c'eſt la foi qui ne peut nous tromper, & qui ne peut être trompée, comme elle nous éleve au-

dessus des sens, nous ne jugeons pas des choses selon que nous les ressentons, mais selon ce qu'elles sont, en nous détachant des fausses idées de la nature pour demeurer inviolablement attachez à la verité qui les condamne.

Que si les plus grands maux du monde selon le langage des Saints, ne doivent être regardez que comme des paroles qui frapent l'air; que sera-ce que des menaces qui ne sont que menaces, & qui souvent ne se trouvent suivies d'aucun effet? De quelle maniere faudra-t'il regarder de simples paroles qui ne nous font aucun mal, excepté celui que nous voulons nous faire nous-mêmes. Cependant la foiblesse de l'homme est si grande, que nous craignons jusqu'à des paroles, & qu'il n'est souvent besoin que de la moindre menace pour nous vaincre. C'est nôtre crainte qui nous surmonte: ce n'est qu'une menace qui n'auroit eu aucun effet si nous l'avions méprisée, & qui nous abattant fait que nous sommes vaincus avant le combat.

C'est pourquoi on peut regarder les menaces comme un instrument de persécution; & comme le diable s'en sert pour nous affoiblir, il est bon de nous fortifier contre ce mal apparent qui ne laisse pas d'avoir contre nous des suites aussi fâcheuses, que si c'étoit un vrai mal. Car

comme le peché nous a rendus ſi foibles, qu'il ne faut pas même d'adverſaire pour nous vaincre ; à plus forte raiſon, il n'y a point d'adverſaire, quelque foible qu'il ſoit, qui ne puiſſe nous vaincre. S. Cyprien rapporte qu'à la premiere perſécution qui s'éleva de ſon tems, une grande partie des fidéles ſuccomba aux premieres menaces de l'ennemi, *ad prima ſtatim verba minantis inimici maximus fratrum numerus fidem ſuam prodidit.* Ce qui peut nous apprendre que quand on aime le monde, on eſt foible par tout, & que les plus grands avantages qu'on peut avoir, ou à cauſe du tems, ou à cauſe des lieux, ne ſervent de rien ; ſi nous demeurons toûjours imparfaits, & que nous n'ayons point de ſoin d'avancer dans la pieté. Quand nous ſerions au tems de ſaint Cyprien, qui a été un tems de la plus grande ſainteté de l'Egliſe, quand nous aurions ce grand Saint à nôtre tête, ou que la perſécution nous trouveroit dans la compagnie même des Apôtres, ſi nous ne renoncions entierement à nôtre amour propre, nous ſuccomberions. Judas a ſuccombé, & ſans perſécution : il n'en a point fallu pour vaincre Ananie & Saphire au temps des Apôtres, à plus forte raiſon la perſecution les eût vaincus, ſi elle les eût trouvez dans la malheureuſe diſpoſition où ils étoient

& qui peut nous perdre. Il n'y a que ſes menaces qu'il faut craindre, mais il ne nous menace que pour nous ſauver ; au lieu que les hommes qui ne nous menacent point de ſa part & pour l'amour de lui, ne nous menacét que pour nous perdre.

Fortifions-nous donc par les menaces de Dieu, afin de ne nous point affoiblir par les menaces des hommes. *Aimons ce que promet le Tout-puiſſant, & nous mépriſerons facilement les promeſſes ou les menaces que nous peut faire le monde qui eſt ſi impuiſſant.* C'eſt S. Auguſtin qui nous le dit : *Ama quod promittit omnipotens, time quod minatur omnipotens, & vileſcit omnis mundus ſive promittens, ſive terrens.* Comme il n'y a rien à eſperer après le Ciel, il n'y a rien à craindre après l'enfer. Il faut donc que l'eſperance de poſſeder Dieu nous faſſe regarder toutes les autres eſperances comme viles & mépriſables, & que la crainte de le perdre nous délivre de toutes ſortes d'autres craintes. Qui craint comme il faut de perdre Dieu, ne craint plus rien. On ne ſe plaint point d'un autre bruit, lorſqu'il tonne, & que le tonnere eſt ſi fort qu'il fait tout trembler : or peut dire même qu'on ne s'aperçoit pas de tout autre bruit. Car en effet, quand on entend quelque choſe de terrible, on n'entend plus rien autre choſe.

C'eſt pourquoi ſi la crainte des jugemens de Dieu, & la terreur de ſes menaces demeuroient vivement gravées dans le fond de notre cœur, nous ſerions inſenſibles à toutes les craintes & à toutes les menaces du monde; & nous ne nous laiſſerions point ſurmonter par une parole non plus qu'Eliſée, duquel l'Ecriture dit, *nec ſuperavit illum verbum aliquod.* (*Eccli.* 48 14) Voilà comme les Saints ſont puiſſans & redoutables, non pas parce qu'ils ſçavent ſe vanger, mais parce qu'ils ſçavent ſouffrir: c'eſt cette grande crainte de Dieu qui les empêchant de craindre les hommes, les rend plus forts que tous les hommes; d'où vient que l'Ecriture dit de ce Prophête: (*Eccli.* 48 13. *in diebus ſuis non pertimuit principem & potentiâ nemo vicet illum*, perſonne ne l'a ſurmonté, parce qu'il n'a redouté perſonne. Il n'a rien apprehendé, parce qu'il n'a redouté perſonne. Il n'a rien apprehendé, parce qu'il n'a rien eſperé ſur la terre. *Perſonne ne le ſurmonta en puiſſance*, parce qu'il fut toûjours près de tout ſouffrir. Car, comme dit ſi bien S. Auguſtin, ce ne ſont pas ceux qui demeurent expoſez à toutes ſortes de violences, & qui les ſouffrent avec patience & avec joye qui ſont vaincus, mais ce ſont ceux qui cedent à l'injuſtice par la crainte qu'ils ont de les ſouffrir: *Non itaque calcatur ab hominibus qui patitur perſe-*

*cutionem, ſed qui perſecutionem timendo infatuatur.* C'eſt ainſi que perſonne n'a été plus puiſſant que les Prophêtes, parce qu'ils ont mépriſé les menaces des hommes, & qu'ils n'ont jamais craint perſonnes plus que Dieu. ( Eccli. 48. 13. ) *Potentia nemo vicit illum.*

Voilà ce qui a fait les grands Evêques & les grands martirs, c'eſt que tous les maux qu'on leur pouvoit faire ne leur paroiſſoient point de maux : car il eſt impoſſible que les menaces ne nous ſoient ſenſibles, quand nous craignons les choſes dont on nous menace ; mais quand nous les mépriſons par la foi, qui ne nous met devant les yeux que la puiſſance de Dieu, les menaces des hommes ne ſont que de vaines paroles, & il ne nous eſt pas bien difficile de les mépriſer. C'eſt ainſi qu'un Prefet de l'Empereur ayant menacé ſaint Baſile de le dépoüiller de tout, & de l'envoyer en exil, ce grand Saint lui répondit avec une froideur que lui donnoit ſon ardente charité. *Si vous avez quelqu'autre menace à faire, faites-là-nous, car pour ce qui eſt de celle là elle ne me regarde point. Un pauvre n'a rien à perdre, & celui qui aime Dieu le trouve par tout. Si vous avez beſoin de cet habit tout uſé & tout déchiré, & de quelques Livres qui ſont tout mon bien, je vous les abandonnerai de bon cœur. Si quid*

*aliud habes id nobis minare, horum enim omnium quæ commemorasti nihil nos attingit, &c. nisi fortè laceris & detritis his pannis indiges ac paucis libellis in quibus omnes mihi facultates & copiæ sunt, &c.* S. Gregoire de Naziance qui rapporte cette belle histoire, remarqua que le Prefet demeura effrayé lui-même, loin d'avoir épouventé S. Basile, & on pourroit appliquer à ce grand Evêque une parole d'un Poëte

*Meruitque timeri non metuens.*

Ainsi Saint Basile plus puissant que les grands de l'Empire & que l'Empereur même triomphoit; non par une victoire de vanité, ce qui lui eût été impossible, mais *par la victoire de charité*, comme le dit admirablement Saint Gregoire de Nysse son frere, qui nous apprend que cette grande intrépidité ne venoit que de son détachement & de sa parfaite pauvreté. Comme il n'aimoit rien de tout ce qu'on pouvoit lui ôter, il ne donnoit aucune prise sur lui, ses ennemis qui étoient ceux de la foy ne sçavoient par où le prendre, *cum nihil in se haberet quo teneretur.* Il n'y a rien effectivement de si mou & de si lâche que les riches, comme dit S. Chrysostome. Un des meilleurs moyens de reconnoître si nous sommes veritablement pauvres de J. C. seroit de voir si nous sommes timides. Tremblons nous devant

les grands du monde ; manquons-nous de force & de courage pour leur réſiſter, lorſqu'il s'agit de l'intérêt de Dieu & de la juſtice, nous aurions fait cent fois le vœu de pauvreté, que nous ſerions riches devant Dieu, & que nous devrions beaucoup appréhender d'être un jour condamnez avec les riches.

Les menaces n'étonnent donc jamais les pauvres, quand ils ſont veritablement pauvres. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'elles ne puiſſent nuire aux ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, il faut qu'elles leur ſervent. Le diable n'eſt pas aſſez vaincu s'il ne perd où il croyoit pouvoir gagner. Il eſperoit nous abattre en nous faiſant menacer, il penſoit à nous affoiblir, il faut donc que les menaces contribuënt à nous encourager & à nous fortifier ; cela eſt facile ſi nous faiſons enſorte qu'elles nous éloignent encore davantage de l'amour du monde & de nous-mêmes. Car comme il étoit facile au Roy d'Iſraël, lors qu'Elizée l'avoit averti que les Syriens étoient en embuſcade dans quelque lieu, de les éviter & de ne s'y laiſſer pas ſurprendre : auſſi quand nous avons appris que nos ennemis nous menacent de nous priver de quelque commodité, ou de nous dépoüiller de quelque bien, nous n'ovons qu'à en retirer nôtre affection, & nous ſommes en aſſû-

rance. Dieu ſoit beni, nos ennemis ſont pour ainſi dire, nos Prophêtes. Ils nous découvrent eux-mêmes tous leurs deſſeins, c'eſt à nous à prendre nos précautions. Leur propre colere les trahit, & leurs menaces nous inſtruiſent. Si nous demeurons attachez aux biens periſſables qu'ils prétendent nous enlever, nous tombons effectivement dans leurs embuſcades, & nous devenons leurs captifs; ce qui nous eſt d'autant moins pardonnable, que nous en étions bien avertis, & que nous le ſçavions de leur propre bouche. Mais ſi leurs menaces nous ouvrent les yeux, ſi elles nous engagent à rompre promptement nos chaînes, nous nous mettrons en ſûreté en leur abandonnant les lieux vuides: il n'y ſera rien demeuré qui ſoit à nous, quand nous en aurons retiré toute nôtre affection.

Comme nous ne ſommes pas aſſez forts, recourons à Dieu qui eſt toute nôtre force, c'eſt le ſecond avantage que nous pouvons retirer des menaces de nos ennemis, puiſque ces menaces nous obligent de demander à Dieu avec plus d'inſtance ſa protection, dans un tems où il nous eſt encore plus facile de reconnoître le grand beſoin que nous en avons, & que nous voyons de nos propres yeux. Car ſi ces menaces ne nous ſervoient qu'à nous rendre plus

vigilans, & qu'elles ne nous rendîſſent pas auſſi plus affectionnez à la priere, elles nous ſerviroient de peu, parce qu'il eſt inutile de veiller ſi l'on ne prie, & qu'on peut dire que nous ne veillons effectivement qu'à proportion que nous prions. Les menaces de nos ennemis nous rendent plus vigilans, quand elles nous rendent plus attentifs à la priere; c'eſt à dire, quand nous nous défions davantage de nous mêmes, & que nous mettons toute nôtre confiance en Dieu, ce que ſaint Auguſtin comprend en deux paroles : *cavete vigilando & orando.*

Ces menaces ne nous ſont-elles pas bien avantageuſes, puiſqu'elles nous ſont une occaſion de renoncer plus parfaitement au monde, & de recourir avec plus d'ardeur à Dieu par la priere de la Foi, ce qui eſt le vrai moïen de vaincre le monde. (2. *Mac.* 14. 33.) C'eſt ainſi que Nicanor ayant menacé les Juifs qu'il ruineroit le Temple & qu'il abattroit l'Autel, fut cauſe qu'ils prierent Dieu avec plus de ferveur, ce qui obligea Dieu de ſe vanger de cet homme ſacrilége. Non-ſeulement cet impie ne ruina pas le Temple, comme il en avoit menacé, mais ce fût parce qu'il en avoit menacé qu'il ne le ruina pas : Dieu s'étant voulu ſervir de ſon impieté pour porter ſon peuple à une plus grande pieté afin

de lui faire miſericorde ſelon le deſſein qu'il en avoit. Ainſi les menaces de cet impie qui ſe vantoit de raſer le Temple, contribuërent en leur maniere à conſerver le Temple, parce qu'elles engagerent les Juifs à prier Dieu avec plus de zèle, ce qui étoit neceſſaire pour le conſerver.

C'eſt ainſi que le ſage Roy Ezechias ſe ſervit avantageuſement des menaces & des blaſphêmes de Sennacherib. (4. *Reg.* 19. 11.) Car au lieu de s'affoiblir par les lettres inſolentes & impies de ce miſerable, il les porta dans le Temple & les preſenta à Dieu. Il ne s'arrêta point à répondre à ce ſuperbe qui étoit le plus fort, ce qui n'eût ſervi de rien, mais il le confondit devant Dieu où il étoit le plus foible. Il plaida ſa cauſe avec les lettres mêmes de ſon ennemi, & il l'a gagna en la preſence de Dieu, lorſqu'elle pouvoit paroître toute perduë en la preſence des hommes. Les menaces de Sennacherib furent très utiles à Ezechias, & je ne ſçai s'il eût obtenu ſi facilement une ſi grande victoire ſans ce ſecours.

Quand les Princes des Prêtres eurent menacé les Apôtres, ceux-ci ne manquerent pas d'en faire le rapport aux Fidéles, comme d'une choſe qui leur étoit avantageuſe pour attirer la miſericorde de Dieu, *après qu'on les eût laiſſez aller*, dit S. Luc, *ils vînrent trouver leurs Freres*,

( Act. 4. ) *& ils leur raconterent tout ce que les Princes des Prêtres & les Senateurs leur avoient dit. Ce qu'ayant entendu, ils éleverent tous leur voix à Dieu dans l'union d'un même esprit, & ils lui dirent : Seigneur vous êtes le Dieu qui avez fait le Ciel & la Terre, &c. Maintenant donc, Seigneur, considerez leurs menaces donnez à vos serviteurs la force d'annoncer vôtre parole avec une entiere liberté, & étendez vôtre main pour faire des guérisons miraculeuses, & des prodiges.* L'Eglise est redevable de cette sainte & admirable priere aux menaces des Juifs. Que de benedictions n'attirerent-elles pas sur ces grands saints, que de charité, que d'union, que de zèle, que d'actions de graces, que de foi ! *Ils éleverent tous leurs voix*, c'est-à-dire, qu'ils prierent avec plus d'instance ; car avant cela ils prioient toûjours. La priere fut plus fervente & plus enflammée, parce qu'ils éleverent leurs voix ; & elle fût plus generale, parce qu'ils l'éleverent tous. Voyez comme Dieu ne nous exauce jamais davantage, que lorsque les hommes nous menacent. Car lorsque le monde a plus de dureté pour nous, c'est alors que le Seigneur nous témoigne plus de bonté. ( Act. 4. ) *Lorsqu'ils eurent achevé leurs prieres, le lieu où ils étoient assemblez trembla, ils furent tous remplis du S. Esprit, & ils annoncerent la parole de Dieu avec hardesse*

Il.

Il faut remarquer que non-seulement tout ce qu'ils avoient demandé leur fut accordé; mais qu'ils reçûrent encore plus qu'ils n'avoient demandé ; parce qu'ils reçûrent avec une nouvelle abondance le Saint Esprit, & que le lieu où ils étoient assemblez trembla ; Dieu ayant voulu leur témoigner même par un miracle sensible, combien leur priere & leur foi lui étoient agreables.

Le Seigneur n'est pas changé, & il ne sera pas moins misericordieux aujourd'hui, si nous avons la même foi quand nos ennemis nous menaceront : ayons recours à lui comme firent ces saints, il nous exaucera de même, nous ne meritons pas qu'il fasse un tel miracle devant nous ; peut-être même ne nous seroit-il pas utile ; mais au lieu de miracles visibles, il en fera d'invisibles. Le plus grand des miracles est qu'il donne son esprit à des hommes qui en ont un qui est si opposé au sien. Prions-le quand on nous menace, & il nous donnera cet Esprit Saint avec abondance ; ce qui nous tiendra lieu de tout autre miracle. Ne perdons point les avantages que nous presentent les menaces que nous font nos ennemis ; que nôtre foi nous les rende toutes utiles ; qu'elles nous servent à ne

mettre plus nôtre confiance qu'en Dieu ; & à ranimer nôtre priere qui eſt ſi languiſſante. Quand ils parleront plus haut, & qu'ils éleveront leur voix pour nous confondre devant les hommes, élevons la nôtre pour nous humilier devant Dieu. Peut-être que nôtre affliction nous tiendra lieu de merite, comme diſoit autrefois S. Bernard ; peut-être que nôtre peu de bonne volonté ſe trouvera excuſée devant lui par leur mauvaiſe volonté : Puiſque nous n'avons rien à lui offrir, offrons lui les menaces de nos ennemis, & prions-le de ſuppléer par le mal qu'on nous veut faire ou qu'on nous fait, à tout le bien que nous ne faiſons pas, & que nous devrions faire. Diſons-lui avec ce peuple affligé dont la deſolation nous eſt exprimée d'une maniere ſi touchante dans les Machabées : *Vous ſçavez, Seigneur, les deſſeins qu'ils forment contre nous Comment pourrons nous ſubſiſter devant eux ; ſi vous-même, ô mon Dieu, ne nous aſſiſtez.* [ 1. Machab. 3. 53. ] *Tu ſcis Domine quæ cogitant in nos. Quomodo poterimus ſubſiſtere ante faciem eorum, niſi tu Deus adjuves nos.*

S. Ambroiſe avoit grande raiſon de dire qu'on procuroit un avantage ſolide aux Fidèles en les menaçant. *Que perſonne ne craigne*, diſoit-il ; *que perſonne n'ait peur.*

*On fait plus de bien aux vrais Chrétiens quand on les menace. Nemo metuat, nemo formidet, plus confert fidelibus qui minatur.* On leur fait plus de bien ; parce que plus les ſerviteurs de Dieu ſont menacez, plus ils ſe détachent du monde, plus ils s'uniſſent au ſouverain bien. C'eſt pourquoi, au lieu que les menaces affoibliſſent les perſonnes qui ont peu de foi, & les mettent en danger d'être vaincus à l'heure du combat, elles fortifient au contraire ceux qui ont beaucoup de foi ; & elles les mettent en état de vaincre. Les menaces lient les uns, & délient les autres. Ce ſont pour les foibles comme des paroles enchantées qui leur ôtent toute la force ; & ce ſont pour les autres comme la voix d'une trompette qui les anime au combat, & qui leur donne plus de courage & de force.

Le démon, en nous ménaçans, prétend nous détourner de l'attention que nous devons toûjours avoir à Dieu ; il voudroit fixer inſenſiblement nos yeux ſur le monde ; il travaille à nous intimider, afin de diminuer nôtre confiance en Dieu. Il ne peut être maître de nôtre cœur, s'il n'y excite quelque paſſion qui l'applique au monde ; parce que ce ſont nos paſſions qui établiſſent en nous le regne du monde qui eſt le ſien. Il eſt perdu quand une ame

n'a de desirs, de crainte, que pour Dieu seul. Car Dieu étant tout nôtre trésor, il est aussi toute nôtre force : c'est pourquoi quand l'ennemi ne peut faire autre chose, il a recours aux menaces qui lui donnent le moyen de s'approcher plus près d'une ame, & de s'en rendre le maître, si elle ne se tient pas assez sur ses gardes.

Mais si au contraire, au lieu de se dissiper par des craintes & des plaintes inutiles, on se recueille encore davantage ; si l'on se jette avec confiance entre les bras de Dieu qui les tient toûjours ouverts pour nous recevoir, le démon est vaincu & il n'a plus de ressource. (*Matth.* 20. 30.) Imitons donc ces aveugles de l'Evangile, qui commençoient déja en quelque façon de voir clair, parce qu'ils imploroient le secours de J. C. d'un ton de voix qu'ils élevoient d'autant plus haut qu'on vouloit les empêcher de crier. Non-seulement ils ne cesserent point de demander misericorde ; mais les obstacles qu'on vouloit apporter à leur priere les engagerent à la continuer avec plus d'ardeur. Le démon nous fait menacer pour nous empêcher de prier ; prions encore avec plus d'instance. Il veut nous faire penser à autre chose qu'à Dieu ; unissons-nous encore davantage au Seigneur par nos pensées, & par nos desirs. Il veut nous

donner de l'inquiétude ; cherchons nôtre repos en Dieu. Il tâche d'affoiblir la confiance que nous avons en Jesus-Christ ; *Esperons* en nôtre Sauveur avec une nouvelle confiance. Souvenons-nous continuellement qu'il est le maître & le Souverain Seigneur de tous les démons & de tous les hommes ; fortifions nôtre esperance par les menaces même que l'ennemi nous fait faire pour l'affoiblir : enfin, regardons ces menaces comme d'heureux présages pour la victoire que nous avons à remporter sur lui. J'ai une grande confiance qu'il n'est pas le maître de mon cœur, puisqu'il l'assiege de si loin. Je ne suis point fâché de le voir faire. *Quand c'est le Diable qui assiege*, dit admirablement saint Ambroise, *c'est un grand préjugé que c'est Jesus-Christ qui est assiegé.* Or, s'il est assiegé dans nous & avec nous, nous n'avons qu'à lui demeurer fidéles, & certainement nous serons délivrez : *Ubi Diabolus assidet, ibi Christus includitur, & murorum spiritualium septa deffendit* : c'est pourquoi nous n'avons qu'à mépriser toutes les menaces de persécution qu'on peut nous faire, & demeurer fermes dans la pratique de cette parole de l'Evangile que Jesus-Christ répéte trois fois dans le même endroit : pour nous en montrer l'impor-

tance : [ Matth. 10. 20. &c. ] *Ne les craignez donc point : ne craignez point ceux qui tuent le corps & qui ne peuvent tuer l'ame, ainſi ne craignez point.* Dieu nous en faſſe la grace par ſa ſainte miſericorde, car nous n'aurons jamais rien à craindre, ſi nous ne craignons que lui.

(5)

## De la ſéparation des Perſonnes qui nous étoient utiles pour nôtre ſalut ; & des diſpoſitions dans leſquelles il faut la ſouffrir.

EN conſiderant les ſéparations paſſées & celles dont on menace encore, il m'eſt venu dans la penſée, qu'on ne poſſede point la charité par les ſens ; & que les perſonnes qui nous ſervent devant Dieu, ne nous étant utiles que par la charité qu'elles ont pour nous & que nous avons pour elles, cette vertu peut ſe conſerver toute entiere dans l'abſence que nous ſouffrons, comme elle ſe conſervoit lorſque nous la craignions. Il eſt vrai que quand on a de l'affection pour une perſonne vertueuſe & habile, on ne peut ſe paſſer d'avoir quelque commerce avec elle ; & que c'eſt d'ordinaire la communication qu'on a avec ceux qui ſont à Dieu, & qui prennent ſoin de nous, qui nous porte davantage à Dieu. Mais il n'eſt pas impoſſible d'entretenir ce commerce durant leur abſence, ſans ſe parler & ſans s'écrire ; pourvû que nous parlions d'eux

à Dieu, & qu'ils lui parlent de nous. Comme je m'occupois de cette pensée, j'ay trouvé dans ce que je devois lire de l'Ecriture, ces belles paroles : (Eccli. 27.18.) *Dilige proximum tuum & fide conjungere cum illo.* Cette rencontre si heureuse m'a paru un effet de la Providence; & j'ai connu par-là que nous ne pouvons avoir de veritable union avec les personnes que nous chérissons que par la foi qui nous lie avec elles; & que cette foi qui est au-dessus des sens, est le seul sujet & le seul motif des saintes affections; comme la cupidité qui ne s'attache qu'aux sens, est la seule cause des passions. Or, comme la foi, selon le témoignage de l'Apôtre, ne regarde point les choses visibles, mais celles qui ne se voyent pas : (Heb. 11. 1.) *Fides argumentum non apparentium*; il est clair que l'absence des personnes que nous aimons en Dieu, au lieu d'empêcher l'union que nous pouvons avoir avec elles, augmente plûtôt cette même union en la détachant des sens qui s'accordent si peu avec la foi, qui doit être neanmoins la seule regle de cette union, comme l'Ecriture le dit : *Fide conjungere.* Si donc la foi est necessaire pour aimer comme il faut, & si l'on n'aime veritablement & légitimement que par la foi, comme on ne vit que par elle, *Justus ex fide vivit*; il n'est point necessaire que les

personnes soient presentes & que nous les voyons, pour demeurer unis avec elles; puisque la foi qui fait cette union est indépendante des sens.

Au contraire, on pourroit dire que la presence nuit souvent à cette union; & que comme il faut être très-parfait pour demeurer élevé au-dessus des sens, lors même qu'on en fait usage; il est aussi très-difficile quand on rencontre dans un même personne l'objet de la foi & celui des sens, de ne suivre que le jugement de la foi, & non point celui des sens, il est très-difficile de n'être uni que par la foi à une personne avec laquelle on est uni par les sens, en la voyant, en lui parlant, & en joüissant de la douceur de sa conversation. C'est pourquoi il est bien plus aisé en plusieurs rencontres, de ne se servir point des sens, que de les moderer & de les régler. Quand l'amitié est veritable, l'absence la purifie, & la rend toute de foi & toute spirituelle; au lieu que la presence la rend souvent, si on ne veille beaucoup sur soi-même, toute humaine & toute sensuelle.

Et en effet, si l'on prend garde à l'expérience qu'on peut avoir, on trouvera souvent que les personnes religieuses qui ont le plus de liaison & de familiarité avec celles qui les conduisent, qui les voyent toûjours, & qui leur parlent toûjours,

au lieu de profiter de plus en plus des exemples de toutes sortes de Vertus qu'elles ont continuellement devant les yeux, en profitent moins. C'est que cette union n'est qu'extérieure, & non point intérieure. Ce n'est point la foi qui fait cette union ; ce ne sont que les sens ; ce n'est que la coûtume, ce n'est que la nature ; & c'est pour cela que toute l'imperfection des sens & de la nature s'y rencontre ; & qu'au lieu d'y trouver de l'avantage, on n'y trouve souvent que sa ruine. On n'avance que par la foi, & on ne se sauve que par la foi : tout le reste n'est qu'amusement & que tromperie. Qui ne verroit qu'une fois l'année sa Supérieure, mais qui ne verroit que Jesus-Christ en la voyant ; qui s'humilieroit devant elle comme devant Jesus Christ ; qui trembleroit devant elle dans le fond du cœur comme devant Jesus-Christ, demeureroit plus unie avec elle, & en remporteroit plus d'édification que celle qui la voyant tous les jours, ne trouveroit en elle que sa propre satisfaction & sa propre consolation. Nous nous accoutumons à ce que nous voyons, & nous ne considerons point ce que nous croyons. Les sens l'emportent au-dessus de la foi qui demeure comme opprimée sous l'activité des sens, c'est ce que dit l'Ecriture : ( Eccli. 23. )

*Souvenez-vous de vôtre pere & de vôtre mere ; parce que vous êtes au milieu des Grands ! de peur que Dieu ne vous oublie en leur presence ; & que devenant insensé par la trop grande familiarité que vous aurez avec eux, vous ne tombiez dans la confusion, & que vous ne souhaitiez alors de n'être point né. Memento patris & matris tuæ ; in medio enim magnatorum consistis ; ne forte obliviscatur te Deus in conspectu illorum, & assiduitate tuâ infatuatus, improperium patiaris, & maluisses non natsi.* Que veut dire cela ? Dieu nous oublie-t'il parce que nous voïons nôtre pere & nôtre mere ? *Ne obliviscatur te in conspectu illorum.* Quel est le sens de ces paroles ? C'est-à-dire, que Dieu nous oublie & qu'il nous abandonne, parce que nous ne voyons que qu'il nous donne pour peres & pour meres que des yeux du corps, & non pas des yeux de la foi. Il nous oublie *en leur presence* : *in conspectu illorum* ; parce que nous ne considerons que leur presence. Ce ne sont pas eux-mêmes que nous devons voir ; c'est Jesus-Christ que nous devons voir en les voyant ; ce sont des Ambassadeurs de Jesus-Christ qu'il nous envoye ; c'est donc un crime de les traiter comme des particuliers, puisqu'ils sont toûjours revêtus de la dignité & de l'autorité de Jesus-Christ qu'ils representent ; & c'est encore ce que dit l'Ecriture : *In medio autem*

*magnatorum consistis.* Ce sont des Princes & des Grands avec qui nous sommes, elle avoit dit auparavant que nous devions nous souvenir de nôtre pere & de nôtre mere; & elle ajoûte aussi-tôt, que nous conversons avec des Princes. C'est que nos peres & nos meres spirituels qui nous engendrent à Jesus-Christ, & qui nous sont envoyez comme Ambassadeurs de Jesus-Christ, sont veritablement des Princes, mais de la Cour de Jesus-Christ. Car si les Ambassadeurs des Rois de la terre sont grands Seigneurs que sera-ce des Ambassadeurs du Roy du Ciel.

Nous sommes donc coupables de ce que nous ne considerons nos peres & nos meres que comme des personnes particulieres, que nous connoissons & que nous voyons tous les jours, nous arrêtant à leurs qualitez naturelles, & à ce qu'ils sont aux yeux du monde, qui ne juge que des apparences, & ne nous arrêtans pas à ce qu'ils sont aux yeux de Dieu, qui les a comme revêtus de sa grandeur, afin que ne pouvant le voir, nous l'honorions en leur personne que nous voyons. Mais au lieu de suivre le jugement de la foi, nous ne suivons que celui des sens, & nous disons comme les Juifs : *ne les avons-nous pas parmi nous & sous nos yeux.* (Matt. 13.) *Nonne parentes ejus apud nos sunt?* Car s'ils ont des

défauts, comme perſonne n'en eſt exemt, nous les remarquons ; s'il nous déplaiſent en quelque choſe, nous nous en éloignons s'ils nous plaiſent, nous nous y attachons ; s'ils ont beaucoup de mérite, nous nous en élevons, s'ils paroiſſent en avoir moins, nous les mépriſons. En un mot, nous conſiderons en eux ce que nous voyons & ce que nous entendons ? & nous ne conſiderons point J. C. que nous y croyons, parce que les ſens ſont tout vivant en nous, & que la foi y eſt preſque morte. C'eſt pourquoi comme nous ne voyons point Jeſus-Chriſt en eux, quand ils nous parlent pour lui ; auſſi Jeſus-Chriſt ne les écoute point, quand ils lui parlent pour nous ; & il nous oublie comme nous l'oublions : *Ne obliviſcaure in conſpectu illorum.* L'Ecriture ajoûte, *Et aſſiduitate tuâ infatuatus improperium patiaris & maluiſſes non naſci.* C'eſt cette aſſiduité des ſens qui nous remplit de folie ; c'eſt-à-dire, que ne vivant point par la foi qui eſt notre ſageſſe, auſſi-bien que la ſource de notre juſtice, nous ne reſpectons point nos peres & nos meres, parce que nous ſommes accoutumez à les voir ; & au lieu de nous élever au-deſſus des ſens par l'aſſiduité de la foi, nous laiſſons étouffer les ſentimens de la foi par l'aſſiduité des ſens. C'eſt ce qui nous rend ſots & dignes de la colere de Dieu, &

des reproches qu'il nous fera dans le jour de sa vengeance, *Assiduitate tua infatuatus improperium patiaris.* Alors on voudroit n'avoir jamais vécu, parce qu'on n'aura estimé que la vie des sens; *& malusses non nasci.* Et il faut observer que l'Ecriture pour marquer combien est considerable le peché de ceux qui ne jugent de leurs Superieurs que par les sens, se sert de l'expression même de laquelle s'est servi Jesus-Christ pour marquer la grandeur du crime de Judas qui le trahit; *il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais né* (Matth. 26. 24.) *Bonum erat ei si natus non fuisset homo ille.* Ce qui nous doit bien faire connoître que ce n'est pas une legere faute de considerer humainement les personnes qui nous tiennent sa place, & d'abandonner les sentimens de la foi pour ne suivre que ceux de la nature.

Voilà ce que c'est que de n'aimer point ses Superieurs comme il faut, & de ne vouloir pas nous unir à eux par la foi: *Fide conjungere.* Il n'est pas necessaire après cela de voir en particulier tous les desordres qui arrivent de cette union si sensuelle que nous préferons à l'union de la foi. Car il est impossible d'aimer ainsi les personnes, même les plus saintes, que cette amitié ne se ressente de la chair & du sang qui en est le fondement. Quelqu'estime que nous ayons pour elles, il

arrivera bien des rencontres où nous nous plaindrons de leurs manieres. Quand elles ne feront pas ce qu'il nous plaît, nous en aurons du mécontentement; quand elles nous reprendront un peu fortement, nous en aurons de la triteſſe; quand nous croirons qu'elles auront plus d'affection pour d'autres que pour nous, nous en aurons de la jalouſie; ſi elles nous témoignent en quelques occaſions qu'elles ſont ſatisfaites de nous, nous en aurons de la vanité; ſi au contraire elles nous témoignent qu'elles ne le ſont pas, nous tomberons dans l'abatement: nous voudrions leur parler ſouvent, mais c'eſt dans le fond pour nous ſatisfaire, & non pas pour plaire à Dieu; *Semper diſcentes & nunquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* 2. *Tim.* 3. 7. Nous ne pouvons lesquitter, parce que nous ne nous quittons point nous-mêmes. Enfin, la chair eſt la chair, & ce qui eſt ſelon la chair, ne peut être ſelon l'eſprit.

Si donc l'union que l'on peut avoir par les ſens avec les plus grands Saints, eſt ſi défectueuſe; pourquoi tomberions-nous dans le découragement, quand nous ſommes réduits à la ſeule union de la foi qui eſt toûjours ſi avantageuſe. Dès que nous avons de la foi; qu'on nous ôte tant que l'on voudra les perſonnes que nous aimons, nous demeurerons unis avec elles; & ſi nous

n'avons point la foi, demeurons avec elles tant que nous voudrons, nous ne serons point veritablement unis avec elles.

*Fide conjungere.* C'est la foi qui nous unit à Dieu & aux amis de Dieu ; & ce sont les sens qui nous en séparent. Renonçons donc aux sens & à la vie des sens qui nous empêche d'être unis avec ceux mêmes qui sont présens. Vivons de la vie de la foi qui nous tient unis avec ceux mêmes qui sont absens.

Les membres de Jesus-Christ ne vivent donc que par la foi, & ne sont unis entre eux que par la foi. Cette excellente vertu les détache de l'amour des choses visibles qui les feroit mourir ; & c'est le commencement de leur vie. La foi les porte à l'amour des choses invisibles, & c'est où ils trouvent toute leur vie. Les membres de Jesus-Christ ne peuvent être unis entre eux que par la foi, parce qu'ils ne peuvent être séparez du monde & d'eux-mêmes, que par la foi. Cette séparation fait leur union ; car il seroit impossible qu'ils demeurassent unis aux autres, s'ils demeuroient attachez à eux mêmes ou au monde ; & ils sont eux-mêmes ce monde pour lequel Jesus-Christ ne prie pas, s'ils demeurent toûjours fortement attachez à eux-mêmes. C'est donc la foi qui ôte tous les empêchemens qui sont contraires à

cette union ſainte que nous avons avec les perſones que nous aimons en Dieu ; & c'eſt la foi qui fait cette union, ſoit que nous les voyons ou que nous ne les voyons pas. S'ils ſont préſens, la foi nous empêche de nous laiſſer tromper par leur préſence ſenſible, & elle nous fait regarder Dieu en eux : s'ils ſont abſens, cette même foi nous les rend préſens, & nous donne des yeux qui ſont ſi perçans que nous les pouvons toûjours voir quelque part qu'ils ſoient, quand ils ſeroient aux extremitez de la terre. Rien n'eſt éloigné à la foi qui penetre juſqu'au plus haut des Cieux & juſqu'au plus profond de la terre. Ceux qu'elle unit ne peuvent être diviſez par tous les efforts des hommes ; parce que la foi eſt plus forte que tous les hommes ; & que la maniere dont elle nous unit enſemble, étant au deſſus des ſens, eſt au-deſſus de la nature.

Qui peut nous ôter la liberté d'aimer ce que nous aimons ? Qui peut nous empêcher de penſer à ce que nous aimons ? Qui peut nous défendre de nous ſouvenir devant Dieu de nos peres & de nos meres, comme dit l'Ecriture : *Memento patris & matris.* Qui peut trouver mauvais que nous nous préſentions devant lui avec eux, & que nous lui demandions qu'il nous donne encore notre pain par l'entremiſe

de leurs prieres. Quand ils nous voyoient dans quelques foibleſſes, lorſque nous étions devant eux, ils prioient pour nous à préſent qu'ils ne peuvent nous voir, & qu'ils ne ſçauroient connoître à quelles foibleſſes nous ſommes le plus expoſez, & de quelles tentations nous ſommes le plus aſſiegez, ils prient Dieu qu'il nous délivre de toutes nos foibleſſes, & qu'il nous donne la force pour réſiſter à toutes les tentations. Ne pouvant ſçavoir quel eſt le mal de chaque jour, ils prient tous les jours pour tous nos maux. Ce n'étoit pas leur préſence qui les appliquoit à prier Dieu pour nous, c'étoit leur pieté & la miſéricorde de Dieu ſur nous. Adreſſons-nous donc à Dieu, & le prions qu'il ne nous prive point de la charité de nos peres & de nos meres. Demandons lui par nos larmes qu'il ne nous retranche point le ſecours de leurs larmes.

Supplions-le humblement que ſi la violence de nos ennemis viſibles nous a arrachez d'entre leurs bras, l'envie de nos ennemis inviſibles ne puiſſe jamais nous arracher du milieu de leur cœur. Un moyen aſſuré d'obtenir leurs prieres, eſt de prier pour eux, & de prier pour nous : c'eſt ainſi qu'étant orphelins, nous aurons l'avantage d'une protection de Dieu plus particuliere, comme il nous en aſſure lui-

même par ſes Ecritures : *Orphano tu eris adjutor*, & c'eſt ainſi que nous ne ſerons pas même orphelins; parce que nous reſſentirons un plus grand ſecours de nos peres & de nos meres dans leur abſence par la ferveur de leurs prieres continuelles, que nous n'en reſſentions peut-être en leur préſence ; parce que par nos fréquentes importunitez nous les empêchions ſouvent de prier. Il eſt vrai qu'ils ne nous parlent plus ; mais ils parlent à Dieu, afin de l'engager à nous parler. La parole de Dieu eſt bien plus que celle d'un homme. On peut dire auſſi qu'au lieu qu'auparavant ils étoient entre Dieu & nous ; c'eſt à préſent Dieu même qui eſt entre nous & eux. Ils le prioient de ſe ſouvenir de nous ; & c'eſt lui qui les fait à préſent reſſouvenir de nous. En un mot, Dieu eſt comme devenu notre ambaſſadeur auprès d'eux, parce que nous ne pouvons plus par nous-mêmes nous adreſſer à eux.

La Priere donc qui eſt le premier organe de la foi, eſt un moyen très-efficace pour nous tenir toûjours unis à eux, par l'eſprit de la foi ; *fide conjungere* : nous pouvons dire que nous ſommes avec eux, quand ils prient pour nous, & que nous prions pour eux ; & que ſi nous ne ſommes pas enſemble dans un même lieu, nous

sommes ensemble, ce qui est bien davantage, en la presence de Dieu & de Jesus-Christ, qui est le centre de l'union de tous ses membres. Nous ne sommes qu'un entre nous, quand nous ne sommes qu'un avec lui. Cette unité infinie qui consomme toutes les diversitez qui se rencontrent dans nôtre mortalité, si nous tâchons d'entrer dans elle, non-seulement nous rendra présentes les personnes dont on nous a éloignez, mais même nous fera une même chose avec elles. Ne demeurons point dans nous-mêmes, nous n'y rencontrerions qu'une solitude horrible; mais demeurons en la présence de Dieu, où nous trouverons tout ce que nous avons perdu.

Quittons nous nous-mêmes, en nous est le lieu & l'origine de toutes les contrarietez qui peuvent nous séparer les uns des autres, & nous n'y trouvons que de la diversité: mettons-nous devant Dieu où nous ne trouverons que de l'unité, soyons assuré que nous trouverons tout dans cette unité qui est en Dieu, & qui est Dieu même nous ne trouverons rien; & nous perdrons tout dans cette diversité qui est en nous. Quand un membre du corps est uni au chef, il est uni à tous les membres, parce qu'il y a quelque chose du chef dans tous les membres. Les yeux quoique séparez, quand ils voyent, sont

unis dans le même rayon de lumiere. Si vous aimez la verité qui eſt par tout, en quelque lieu que ſoient vos freres, vous êtes avec eux, dit ſaint Auguſtin : *Simul enim fixiſtis aciem, in lumine veritatis*, quoique nous ſoyons éloignez les uns des autres, tout ce qui eſt parfaitement un, peut nous réunir : que les membres de Jeſus-Chriſt ne vivent donc que de la Verité qui les délivrera de la diverſité de leur ſituation. Que les membres de J. C. ne vivent que de la charité qui les approchera tous les uns des autres, & qui les rendra parfaitement un, quand elle ſera devenue parfaite. En quelque lieu que nous ſoyons, la Verité & la Charité nous conduiront à l'Unité, & cette unité eſt Dieu, qui n'eſt que Verité & que Charité. Voilà le lieu Saint où il n'y a point d'abſens, parce que tout ce qui eſt s'y trouve ; & qu'on peut dire que tout ce qui ne s'y trouve point n'eſt point ; puiſqu'il ſe trouve hors de la Verité qui comprend tout, & hors de la Charité qui aſſemble tout.

Qui pourra nous ſéparer de nos meres, ſi nous demeurons de cette maniere avec elles, ſi nous aimons toûjours la Verité qu'elles aiment ; ſi nous conſervons toûjours la charité dont elles ſont remplies ; ſi nous nous tenons en la préſence de Dieu devant lequel elles ſe tiennent jour & nuit,

& ſi nous prions pour elles, lorſque ſans doute elles prient pour nous? Penſons au bien que Dieu leur a fait, & l'en remercions: penſons au bien qu'elles nous ont fait, & les en remercions en la preſence de Dieu qui s'eſt ſervi d'elles pour nous le faire. Si nous cherchons des paroles, outre que nous avons celles de Dieu dont elles ſe ſont nourries, & dont elles nous ont nourries nous-mêmes, nous pouvons nous ſouvenir de celles que nous avons entendues d'elles en pluſieurs rencontres, tâchons d'en tirer le fruit que nous n'en avons pas encore tiré. Qu'elles nous diſent encore au-dedans de nous-mêmes ce qu'elles nous ons dit dans le temps paſſé. C'eſt-là où perſonne ne peut plus les faire taire. Ruminons, pour ainſi dire, ces paroles de vie que nous avons appriſes de leur bouche. Ecoutons-les encore, mais avec plus de reſpect. Ces paroles, quand elles ont été dites la premiere fois, ne faiſoient que paſſer; mais à preſent que nous les avons reçûes dans notre cœur, elles peuvent durer toûjours ſi nous voulons: autant de paroles & autant d'enſeignemens que nous avons appris d'elles, ſi nous avons de la gratitude, ſont autant de nœuds qui forment cette union ſainte, & qui ſerrent nos cœurs par des liens d'une charité qui ſera plus forte que la mort même.

Comme on eſt uni au monde par les effuſions de la cupidité, on eſt uni à Dieu & aux ſerviteurs de Dieu par les mouvemens de la charité. Ces mouvemens purs *qui* ſont formez dans l'ame par le ſaint Eſprit qui la remplit, ſont autant de chaînes qui nous uniſſent avec nos meres & avec nos ſœurs; & qui de pluſieurs cœurs n'en font qu'un, ſelon qu'il eſt dit dans les Actes, *Cor unum & anima una.* Eſperons pour elles, & craignons pour elles. N'ayons de la joye que pour reconnoître les graces que Dieu leur a faites en accompliſſant ſa ſainte volonté en elles, & pour reconnoître celles qu'il nous a faites par leur entremiſe. N'ayons de la triſteſſe que pour ſentir les maux de l'Egliſe qui les attriſtent. Ayons de la douleur de ce qu'elles ſouffrent, mais que ce ſoit une douleur qui ne ſoit pas indigne de leurs ſouffrances, & qui ne nous empêche pas d'en conſiderer le prix. C'eſt ainſi que ſaint Paul qui n'étoit pas ſeulement uni à ſes amis particuliers, mais qui portoit toute l'Egliſe dans ſes entrailles, comme le remarque ſaint Jean Chryſoſtome, ſe réjouiſſoit de tous les biens, & s'affligeoit de tous les maux dans les prieres & les actions de graces qu'il offroit continuellement à Dieu pour elle. Quand on lit ſes Epîtres avec attention, on n'y trouve que

ſa joye & que ſa douleur, que ſa crainte & ſon eſpérance, que les deſirs de ſon cœur & les mouvemens ardens de ſon ame qui lui faiſoient reſſentir en lui-même tout ce qui arrivoit à tous les Fideles. On voit dans tous les Ecrits de ſaint Paul, la charité de ce grand Apôtre. Si nous tâchons de l'imiter en quelque choſe, comme il nous y exhorte lui-même, nous reſſentirons comme il faut, une abſence qui eſt ſi glorieuſe à l'Egliſe, & la foi qui nous tiendra lieu de la préſence des perſonnes que nous aimons, nous unira fortement à elles par autant de différentes chaînes que la charité formera en nous de mouvemens, en nous rendant communs tous leurs biens & tous leurs maux.

Il y a encore un moyen de s'unir par la foi aux perſonnes qui ſouffrent, c'eſt de ſouffrir avec elles, ſi l'occaſion s'en préſente, & de nous diſpoſer du moins à ſouffrir en mortifiant nos paſſions, & en travaillant à ruiner en nous l'amour propre qui nous donne toûjours tant d'éloignement pour les ſouffrances. Si l'on avoit horreur des chaines, on auroit ſans doute peu d'union avec les perſonnes qui en ſont chargées ; afin qu'il y ait de l'union, il faut qu'il y ait de la reſſemblance. C'eſt ce qui fait que ſaint Paul exhorte tous les Chrétiens à regarder la mort de Jeſus-

Christ comme un exemple qu'ils doivent imiter en ce qu'ils pourront pour lui devenir semblables : ( Rom. 6. 5. ) *Complantati similitudini ejus mortis*, c'est ce qui fait qu'il loue les Fidéles de Macédoine, d'avoir reçû le même traitement de ceux de leurs pays, que les Fidéles de Jerusalem avoient reçû des Juifs : [ 1. Thess. 2. 14. ] *Eadem passi estis & vos à contribulibus vestris.*

Nous avons une grande union avec les Saints, quand nous souffrons comme eux, & cette ressemblance dans les souffrances, contribuë sans doute beaucoup à cette union de la foi dont nous parlons : *Fide conjungere.* Tâchons donc d'imiter nos peres & nos meres & nos sœurs en toutes choses, & imitons-les avec joye, afin qu'ayant rendu nôtre vie conforme à la leur, & que participant à present à leurs souffrances, nous participions un jour à leur gloire, qui sera le prix & le comble de nôtre union.

L'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ, ( *Imit. L. 2. c. 9.* ) remarque que *saint Laurent vainquit le siecle en foulant aux pieds tous ses attraits, & en surmontant encore l'attachement qu'il pouvoit avoir pour son Evêque, lorsqu'il souffrit en paix pour l'amour de Jesus-Christ, d'être separé du Pape saint Sixte qu'il aimoit d'une affection si ardente.* D'où il me semble que l'on

peut tirer deux grandes instructions : la premiere, qu'on renonce au monde imparfaitement, si l'on s'attache humainement à ceux qui nous conduisent dans ce renoncement même ; puisqu'il dit clairement que ce saint Martyr vainquit autant le siecle en surmontant l'attachement qu'il avoit pour le bienheureux Pape, q[illegible] foulant aux pieds tous les attraits du [illegible]cle : la seconde, c'est que le martyre de S. Laurent fut peut-être la récompense de son détachement. Car pour mourir patiemment en soutenant les interests de la Verité, S. Augustin demande comme une condition essentielle de surmonter le monde en vivant saintement. Il est visible que ce qui fait la plus grande & la derniere partie de la victoire que l'on remporte contre le monde, doit aussi contribuer le plus à la gloire du Martyre. Et en effet, ce ne fut qu'après la mort du saint Pape, que ce grand Diacre fut honoré du Martyre. Ce fut un heritage qu'il ne reçut qu'après la mort de son pere ; & il le reçut aussitôt aprés sa mort ; pour nous apprendre qu'il n'avoit besoin que de cette mort qui nous devoit faire paroître son détachement, afin d'obtenir la Couronne du Martyre.

Les prieres que saint Sixte faisoit continuellement pour son fidelle Disciple ;

furent plus puiſſantes après qu'il fut ſéparé de lui par la mort, & l'on peut dire que ſa preſence les rendoit plus foibles. Que ſi l'on objecte que ſaint Paul deſiroit de voir les Romains, afin de leur communiquer quelque grace & de ſe conſoler avec eux; il eſt aiſé de répondre que c'étoit une conſolation toute de foi, comme il le dit lui-même; conſolation que l'on peut recevoir, durant l'abſence même, quand on a une grande foi: (Rom. 1. 12.) *Simul conſolari in vobis per eam quæ invicem eſt fidem veſtram atque meam.* Il deſiroit de les voir pour les confirmer: *ad confirmandos vos.* Etant donc bien confirmez & bien enracinez, il n'eut plus beſoin de les voir. Saint Philippe fut peu de tems avec l'Eunuque, parce que ſa foi s'affermit en peu de tems. Quoique Jeſus-Chriſt eût été long-tems avec ſes Apôtres, leur foi fut toûjours foible, & il fallut qu'il s'en ſéparât pour la rendre forte. Quand la foi eſt forte, peu de tems peut ſuffire; & quand elle n'eſt pas forte, nul tems ne ſuffit, & l'abſence eſt ſouvent neceſſaire pour la fortifier, parce qu'en ôtant de devant nous ce qui repaiſſoit les ſens par les apparences trompeuſes de la chair, il ne reſte plus que ce qui peut nourrir l'eſprit par la ſolidité de la foi. C'eſt alors qu'ayant tout perdu au-dehors, nous retrouvons tout au-dedans;

C'eſt alors que n'ayant plus de meres, nous avons plus d'ardeur à recourir à nôtre Pere, qui eſt au défaut de ces meres, nous porte lui-même entre ſes bras, & qui fait par lui-même avec une plus grande abondance de ſon eſprit, à cauſe de ſa puiſſance, ce qu'il faiſoit par elles avec moins de perfection, à cauſe de leur indigence.

On ne peut donc pas ſe plaindre de l'abſence d'une mere, quand il nous reſte toûjours un tel Pere; car quoiqu'en effet cette abſence ſoit trés-fâcheuſe, & que nous perdions beaucoup en perdant une mere qui nous étoit ſi utile; cette perte ſera bien réparée, ſi Jeſus-Chriſt nous fait la miſericorde de vouloir la réparer lui-même; rien ne manque quand Jeſus-Chriſt ſupplée à ce qui manque: s'il ſupplée à l'abſence de nos meres, cette abſence ne nous nuira point. Jettons-nous donc dans ſon ſein; il nous offre de paſſer avec nous le tems que nous aurions paſſé avec elles. Il veut nous donner ce qu'elles nous donnoient. Il nous dit en quelque maniere ce qu'*Elcana diſoit à Anne, que l'Epoux eſt tout à ſon Epouſe.* (1. Reg. 1. 8.) *Numquid non ego melior tibi ſum quam decem filii?* & J. C. nous dit, je ſuis plus que vos meres. Je vous les ai ôtées pour les récompenſer, & je vous récompenſerai ſi vous ſouffrez com-

me il faut que je vous les aye ôtées. Je ſerai vôtre Pere en vous ſoutenant, & je ſerai vôtre Mere en vous conſolant. Vous trouverez tout en moi, quand vous ne trouverez plus rien dans toutes les creatures. Mettez toute vôtre confiance en moi, & je vous ferai trouver en moi tout ce que vous perdez, n'aimez que moi, & vous n'aurez beſoin de perſonne.

Comme il n'y a point d'abſence qui puiſſe empêcher que nous ne ſoyons tous membres d'un corps dont Jeſus Chriſt eſt le chef, il n'y a point auſſi d'abſence & d'éloignement qui nous puiſſe ſéparer les uns des autres, & nous priver de la ſainte union que nous avons enſemble. Les membres de Jeſus-Chriſt ne ſont pas joints par les liens de la nature : ce n'eſt pas le voiſinage & la proximité des lieux qui fait leur union. Ce n'eſt pas la vûë & la communication mutuelle qui les attache les uns aux autres ; c'eſt le ſang de Jeſus-Chriſt qui les anime tous quelque part qu'ils ſoient ; c'eſt la grace de ſon eſprit qui les lie, & qui de pluſieurs cœurs n'en fait plus qu'un. Voilà ce qui les rend proches les uns des autres, quelque éloignez qu'ils ſoient. C'eſt pourquoi l'Apôtre appelle ſouvent du nom de *communication*, la grace qui opere dans les ames indépendamment de toute autre communica-

tion, *communicatio Spiritus ſancti.* C'eſt donc cette communication ſainte, qui ne peut être empêchée par quelque abſence que ce ſoit, & qui empêche même qu'on ne ſoit abſent. On ne peut être loin de Dieu quand on eſt à Dieu : non-ſeulement on n'eſt point abſent de lui, mais il demeure en nous, & nous demeurons en lui. Or il eſt conſtant que nous avons avec nos freres la même union que nous avons avec Dieu; & qu'à proportion que nous ſommes à lui, nous ſommes à eux; quand nous ne ſommes pas éloignez de nôtre chef, nous ne le ſommes pas de ſes membres, parce que quand nous l'aimons, nous les aimons.

Nous n'ignorons pas que dans le corps, lorſqu'il ſe porte bien, il n'y a point d'abſence, entre les parties mêmes qui paroiſſent les plus reculées, parce qu'elles demeurent toutes dans l'union de la nature; les pieds ſont loin du cœur & des entrailles par le dehors; mais ils en ſont bien proches par le dedans. Quelque éloignez que ſoient les membres les uns des autres, la communication de la nature n'eſt jamais interrompuë, s'il n'y a de l'interruption dans la nature même, & ſi quelque cauſe étrangere n'en renverſe l'œconomie. Comment les pieds & tout ce qu'il y a de moins noble dans le corps, pourroient-ils être abſens des parties les plus nobles, puiſqu'il

n'y a point de moment où ils n'en reçoivent leur subsistance ? Ils sont animez par la chaleur des entrailles ; ils vivent du sang & de la vie même du cœur. Chaque mouvement du cœur est pour eux ; & ils ressentent ce mouvement dans l'instant même qu'il se fait ; de maniere que quand ils seroient par impossible dans le centre même du cœur, ils ne joüiroient point plûtôt de ce bienfait de la nature.

La grace est plus puissante que la nature. L'union de la grace qui est toute spirituelle est bien plus efficace que celle de la nature qui est toute terrestre. Cette unité à laquelle nous sommes appellez dans le Corps de J. C. & qui regne dans la diversité de tous les tems & de tous les pays, est toute autre chose que celle qui peut se trouver dans tout ce que nous voyons de la nature.

Jesus-Christ étoit le même hier qu'il est aujourd'hui : *Christus heri & hodie.* S'il est le même dans tous les tems, il est le même dans tous les lieux ; & ce que dit l'Apôtre, *qu'en Jesus-Christ il n'y a point de difference de condition, de sexe & de nation*, nous fait bien voir qu'il n'y a point de diversité qui puisse empêcher l'effet de cette bien-heureuse unité à qui rien n'est contraire & que nôtre seul amour propre détruit.

Si donc il n'y a rien d'absent & d'éloigné dans les corps que forme la nature &

qui ſont tous materiels ; à plus forte raiſon, il n'y a rien d'abſent dans le corps de Jeſus Chriſt qui eſt formé par ſa grace toute-puiſſante & qui eſt tout ſpirituel : en quelque lieu que nous ſoyons ; étant de ce corps, nous ſommes enſemble : quelque part que nous ſoyons nous ne ſommes qu'un : c'eſt pourquoi nous devons ſans ceſſe nous élever au-deſſus de la nature qui nous perd, & ne nous attacher qu'à la foi qui nous ſauve. [1. *Cor.* 7. 31.] Écoutons l'Apôtre qui nous commande de *nous ſervir du monde comme ne nous en ſervant pas, de pleurer comme ne pleurant pas, & de nous réjoüir comme ne nous réjoüiſſant pas: parce que le monde ne fait que paſſer. Præterit enim figura hujus mundi.* C'eſt ainſi qu'il faut pleurer, parce que les afflictions de ce monde ne ſont que des afflictions d'un jour : c'eſt ainſi qu'il faut ſe réjoüir, parce que la joye qu'on peut recevoir dans le monde eſt comme la joïe d'un ſonge qui ne dure qu'une nuit : il faut ſe réjoüir comme ne ſe réjoüiſſant pas, parce qu'un tel bonheur eſt effectivement comme s'il n'étoit pas. Cette maxime eſt generale, & cette grande regle, qui preſcrit de quelle maniere il faut uſer du monde, comprend tout ce qui peut être du monde ; la preſence ſenſible en eſt, puiſque le monde y a droit & qu'il peut nous l'ôter ; quand nous ſommes donc enſemble, ſoyons-y comme n'y étant pas ; parce que

nous pouvons dans peu n'y être plus. Soïons preſens comme ne l'étant pas, parce que cette preſence ſenſible eſt comme une apparition d'un moment : ſoyons abſens comme ne l'étant pas, parce que cette abſcence finira bien-tôt. Soyons abſens comme ne l'étant pas, parce que dans le peu de tems même que dure cette abſcence, nous ne laiſſons pas de demeurer toûjours unis dans l'eſprit de J. C. qui lie tous les membres de J. C. Les enfans de lumiere ſont en plein jour au milieu de la nuit, comme dit S. Cyprien, & l'on peut dire de même que les enfans de l'unité de l'Egliſe ſont preſens entre eux lors même qu'ils ſont abſens.

Comme on ne prend pas garde, quand le bras demeure bien attaché à l'épaule qui eſt ſon lieu naturel, dans quelle ſituation il peut être d'ailleurs, & ſi la main ſe porte au viſage ou au pied, parce que dans les divers mouvemens & les differentes flexions dont elle eſt capable, elle n'eſt pas toûjours dans le même lieu, quoiqu'elle ſoit toûjours en ſa place; il en eſt de même des perſonnes qui nous conduiſent, & deſquelles Dieu ſe ſert comme de ſes mains pour nous diſtribuer ſes biens. On peut les éloigner de nous quant à l'extérieur; mais comme elles ne s'éloignent pas de Dieu, & qu'elles demeurent toûjours attachées à nous par les liens de la

charité que les hommes ne peuvent rompre, elles ne changent point dans tous leurs mouvemens ; & l'on peut dire que demeurant toûjours interposées entre Dieu & nous par le soin & la sollicitude sainte qu'elles ont continuellement de nôtre salut, elles demeurent toûjours dans leur lieu naturel.

C'est ce lieu d'une charité éminente qu'elles occupent dans le corps de Jesus-Christ qui nous est si avantageux, & qui nous les rend toûjours presentes par l'assistance que nous en recevons continuellement devant Dieu en leur absence même, & non pas le lieu sensible & materiel où elles demeuroient tellement avec nous, que nous ne pouvions pas toûjours être avec elles, & que le plus souvent nous en étions éloignez même en leur presence. Nous les voyons dans ce lieu sensible des yeux du corps ; & nous les voyons dans ce lieu de la foi & de la charité des yeux du cœur : nous les voyions souvent ici sans que cela nous servît, parce que nous nous voyions nous-mêmes : nous ne les voyons jamais-là sans une grande utilité pour nous, parce que nous ne voyons que Dieu en elles, lorsque nous ne les voyons qu'en Dieu ; & c'est sanctifier le Seigneur que de les voir de la sorte. Nous demeurions ici avec elles d'une maniere sensible & toute humaine, elles demeurent-là avec

nous de même que les Anges demeurent avec nous. & de même que Dieu y demeure d'une maniere qui eſt d'autant plus efficace qu'elle eſt moins ſenſible.

Le Saint Eſprit eſt le lieu des Saints, comme le dit admirablement Saint Baſile. Tout autre lieu leur eſt étranger, & ils y demeurent comme n'y demeurant point, parce qu'ils demeurent tout entiers où eſt tout leur amour : car ils ſont où ils aiment au-dedans, & non pas où ils habitent au-dehors : ils ſont où ils aiment, & où ils puiſent ce ſaint amour qui les rend heureux. Si nous deſirons donc de ne nous éloigner point de nos Meres, n'éloignons pas de nous le S. Eſprit en le contriſtant, & nous demeurerons toûjours avec elles. Ce lieu eſt grand, il contient tous les membres de Jeſus-Chriſt : ce lieu eſt ſaint, il n'y entre rien d'étranger : ce lieu eſt aſſûré, on n'y craint rien que d'en ſortir : ce lieu eſt divin, il nous rend, pour ainſi dire des Dieux. Nous ſerons indignes de ce lieu ſi auguſte, ſi nous penſons à d'autres lieux. Nous ne le connoiſſons pas & nous ne le meritons pas, ſi nous deſirons quelqu'autre choſe. Le Saint Eſprit ne peut être le lieu de ceux qui demeurent dans eux mêmes: il faut être hors du monde qui ne peut recevoir cet Eſprit Saint, ſi nous voulons être en lui, & y trouver un refuge contre toutes ſortes d'ennemis.

Voilà donc un moyen indubitable de demeurer toûjours avec les perſonnes qui ſont à Dieu ; & c'eſt un moyen bien facile, puiſqu'il ne faut qu'aimer. Si nous voulons avoir plus d'accès auprès d'elles, aimons davantage, ayons plus de charité ſi nous voulons en être plus proches ; il n'y a que des degrez de charité dans ce lieu Saint qui eſt toute charité. On n'y entre & on n'y avance que par la charité.

Imitons parfaitement nos Meres, & nous ſerons unies parfaitement à nos Meres. Toute autre union ne ſert de rien, & toute autre union n'eſt point union : car, (*Matth.* 9. 21.) comme il n'y eut qu'une ſeule femme qui toucha effectivement Jeſus-Chriſt lorſqu'il étoit accablé d'une grande troupe de peuple qui l'environnoit de tous côtez, parce qu'il n'y eut qu'elle qui s'en approcha par la foi ; de même quand nous demeurerions toûjours avec les perſonnes qui nous conduiſent, ſi nous n'avions ſoin d'entrer dans leur eſprit, & de nous conformer à la ſainteté de leur vie, nous ſerions auprès d'elles par la proximité du corps, & nous ſerions bien loin d'elles par la diverſité & l'éloignement de l'eſprit ; mais enfin nous ne ſerions pas avec elles, ne tâchant pas de nous remplir de l'eſprit de Dieu, qui eſt le lieu des Saints.

# De la privation du Sacrement de Penitence.

## *DE LA CONFESSION.*

LA Sainteté & la Puiſſance de Dieu paroiſſent tellement dans nos myſteres & dans les moindres ceremonies de ſon Egliſe, qu'il n'y a rien qui n'y ſoit grand & qui n'y ſoit ſaint : c'eſt pourquoi les choſes même qui paroiſſent les plus communes dans l'Egliſe, & qu'on pourroit croire être de peu de conſequence, meritent un reſpect particulier ; parce que comme elle eſt animée par le Saint Eſprit qui la conduit, cet Eſprit Saint rend grand ce qui ſeroit petit par ſa nature, n'y ayant rien de tout ce qui vient de Dieu qui ne ſoit grand. C'eſt ce qui eſt cauſe que nous ne devons pas ſeulement reſpecter l'Egliſe, mais encore tout ce qui eſt de l'Egliſe ; & ce ſeroit mal fait de negliger rien de tout ce qu'elle approuve & qu'elle pratique, lors même qu'elle ne nous impoſe pas une neceſſité particuliere de le pratiquer.

Encore donc que la confeſſion pour les pechez legers qui échapent à la fragilité

humaine dans les perſonnes les plus juſtes, ne ſoit pas abſolument neceſſaire, & qu'il fût moins ordinaire dans les premiers ſiecles d'avoir recours à la puiſſance des clefs pour ces ſortes de pechez ; neanmoins comme c'eſt à preſent la pratique commune de s'en confeſſer, il eſt fort loüable de le faire ; & l'on ſeroit digne de blâme de s'en éloigner par la moindre averſion, & de ne pas honorer cet uſage qui n'a rien que de conforme à l'eſprit de l'Egliſe ; pourvû cependant qu'on n'en abuſe pas, de même que nous abuſons ſouvent par nôtre faute des choſes mêmes qui ſont les plus ſaintes.

Mais comme la ſainteté de Dieu paroît en ce qu'il peut nous ſanctifier par les moindres pratiques & les moindres ceremonies de l'Egliſe, ſa puiſſance auſſi ne paroît pas moins, en ce qu'il peut ſe paſſer des choſes mêmes qui paroiſſent les plus neceſſaires & les plus eſſentielles ; n'ayant beſoin de rien pour nous ſauver quand il le veut, que de lui-même & de ſa ſeule volonté, qui eſt la ſource de la vie, & qui ſupplée abondamment à tous les moyens ordinaires qu'il nous a donnez pour operer nôtre ſalut. C'eſt pourquoi comme ce ſeroit manquer de reſpect pour l'Egliſe que de croire qu'on n'auroit point beſoin des moindres remedes qu'el-

ſe nous offre pour la guériſon de nôtre ame, ce ſeroit auſſi manquer de reſpect pour Dieu que de nous perſuader que nous ne pouvons nous paſſer des plus grands, lorſqu'il veut ſelon le bon plaiſir de ſa ſageſſe que nous nous en paſſions, & qu'il lui plaît d'y ſuppléer par ſon Eſprit.

Le Baptême eſt le plus neceſſaire des Sacremens c'eſt la premiere porte du ſalut & de la vie éternelle ; & J. C. dit dans l'Evangile, que ſi l'on ne renaît de l'eau & du S. Eſprit, l'on ne peut entrer dans le Royaume de Dieu ? *Niſi quis renatus fuerit ex aquâ & ſpiritu Sancto, &c.* Cela n'empêche pas néanmoins que pluſieurs Cathecumenes ayant été ſurpris par la perſecution, & n'ayant pû recevoir ce Sacrement de la main des Miniſtres de Jeſus Chriſt, ne l'ayent trouvé encore plus heureuſement dans le ſang qu'ils ont répandu pour ſa Religion ; car comme il ne ſervoit de rien à ceux qui renonçoient ſon nom d'avoir été baptiſez & d'avoir reçu tous les Sacremens de l'Egliſe ; il ne nuiſoit point auſſi à ceux qui confeſſoient le nom du Seigneur de n'en avoir pas reçû un ſeul & de n'avoir pas même été baptiſez. Ils trouvoient tous les Sacremens dans la confeſſion libre de leur foi, & ils étoient incorporez dans l'Egliſe

par le S. Esprit, qui est le lieu qui unit tous ses membres.

Quand on a l'esprit de Jesus-Christ on ne peut être separé de Jesus-Christ, il n'y a rien à craindre pour ceux qui l'aiment; & quand on l'aime si parfaitement qu'on ne craint point de perdre la vie pour son service, & qu'on s'expose avec confiance aux plus grands tourmens pour l'honorer, il ne peut y avoir d'empêchemens pour le salut. Si donc le Baptême même se trouve dans la Croix de Jesus Christ, il n'y a point de Sacremens qui ne s'y trouvent; & cet instrument de nôtre salut renferme tout ce qui est necessaire pour nous sauver.

Ce ne sont pas seulement les Martyrs qui ont été sauvez sans avoir reçu le Baptême; mais tous ceux qui étant instruits de nos Mysteres, & qui les croyant ont desiré de tout leur cœur de le recevoir. Ils n'ont pas laissé d'être sauvez sans l'avoir reçu, lorsqu'ils se sont trouvez dans l'impossibilité d'être baptisez. C'est la foi de l'Eglise; & cette créance est fondée sur ce que dit S. Pierre; *Act.* 10. 47. Qu'on ne peut refuser l'eau du Baptême à ceux qui ont reçu le S. Esprit. C'est pourquoi l'Empereur Valentinien étant mort sans pouvoir recevoir le Baptême, comme il l'avoit demandé, & que ce Prince avoit beaucoup

de pieté & d'amour pour l'Eglise, saint Ambroise ne fait point difficulté de dire qu'il l'a reçu devant Dieu. „ Comment se »roit-il possible, dit ce grand saint, que »l'Empereur n'eût point reçû la grace du »S. Esprit, ayant reçû le S. Esprit ? Que »si l'on a de la peine à croire qu'il ait »reçu la grace sans avoir été baptisé, il fau»droit donc croire que les Martyrs même »ne sont pas sauvez quand ils sont morts »Cathecumenes. Si vous répondez qu'ils »ont été baptisez par leur sang ; je vous »répondrai moi, que Valentinien a aussi „été baptisé par sa pieté & par la volon„té qu'il a euë de recevoir le Baptême : *Qui habuit Spiritum tuum quomodo non accepit gratiam tuam ; aut quia si solemniter non sunt celebrata mysteria hoc movet, ergo nec Martyres si Cathecumeni fuerint coronentur. Quod si suo abluuntur sanguine & hunc sua pietas abluit & voluntas.*

C'est ce qui lui fait dire que n'ayant pû être baptisé par les hommes, il avoit été baptisé par Jesus-Christ : *Ille te baptisavit quia humana tibi officia defuerunt.* Quoi dit-il, *il n'auroit point reçu la grace qu'il a desirée ? Il n'auroit point reçu la grace qu'il a demandée ? Il l'a reçuë puisqu'il l'a demandée : Non habet ergo graciam quam desideravit ? Non habet quam popposcit ? Quia popposcit, accepit.* C'est la volonté, dit-il ou-

core qui nous sauve ; c'est le desir des Sacremens, c'est la demande que nous en faisons : *Dicite mihi quid aliud in nobis est nisi voluntas, nisi petitio.* Il ne craint point même de dire, en adressant la parole à cet Empereur, & le regardant comme un saint, qu'il a reçu quelque chose de plus en n'ayaet pas été baptisé par les Pasteurs de l'Eglise, parce qu'il a été baptisé par Jesus-Christ même ; *Plus adeptus es qui minora te amisisse credebas.* C'est être bien éloigné de croire que la seule volonté de Dieu & la grace du S. Esprit ne suffisent pas dans de telles occasions, que de dire qu'elles donnent même davantage : *Plus adeptus es.*

Après une autorité si expesse, en parlant du Baptême, qui ne peut être réïteré, & qui est d'une necessité absoluë ; je ne crois pas, quand il seroit question de crimes mêmes capitaux, que dans l'impossibilité de se confesser à un Prêtre, si l'on étoit touché de Dieu & si l'on avoit de veritables sentimens de penitence, on deût avoir la conscience inquietée lorsqu'on se confesseroit à Dieu même, & qu'on mettroit toute son esperance dans sa seule misericorde. Cela est si clair qu'il n'y a point de Theologiens qui n'en demeurerent d'accord ; & ce n'est pas une opinion particuliere ; c'est le sentiment & la

foi de toute l'Egliſe. Comme la volonté ſincere de recevoir le Baptême dans une perſonne qui a un veritable amour de Dieu contient l'effet du Baptême, lorſqu'on ne peut le recevoir ; il faut dire de même que la Confeſſion ſe trouve dans la volonté de ſe confeſſer, quand il ne tient point à nous que nous ne nous confeſſions

Mais ſi l'impuiſſance de trouver un Prêtre pour ſe confeſſer ne venoit que de la fidelité qu'on voudroit garder à Dieu & du ſoin qu'on auroit de ſa conſcience ; il y auroit encore bien moins de difficulté. Non ſeulement nos pechez nous ſeroient pardonnez ſans Confeſſion ; mais nous en recevrions une plus grande indulgence de Jeſus-Chriſt ; & il nous diroit comme il dit à la femme pechereſſe, *qu'il nous pardonne beaucoup, parce que nous aimons beaucoup.* Luc. 7. 47. Rien ne peut nuire dès qu'on eſt fidele à Jeſus-Chriſt. Non ſeulement on ne peut rien y perdre, mais on y gagne & il y a de la gloire : il y a même pour ces Penitens un avantage que n'avoient pas les Cathecumenes dont parle S. Ambroiſe : Ceux ci mouroient ſans Baptême en confeſſant le nom de Jeſus-Chriſt ; mais ce n'étoit pas en punition de l'avoir confeſſé qu'ils ne recevoient point le Baptême ; les Juges ne ſe mettoient point en peine s'ils avoient été

baptisez ou non ; souvent ils n'en sçavoient rien, & même ils ne le demandoient pas. Mais dans le cas dont il s'agit, non seulement on est privé de la confession en rendant témoignage à la verité & à la justice, mais ce n'est que parce qu'on rend ce témoignage qu'on en est privé. Ce manque de Confession n'est point ici un accident, c'est une punition de la part des hommes à cause de la fidelité que l'on a pour Dieu ; par consequent c'est une gloire & un merite. Dans cette impuissance où l'on est de se confesser, non seulement il n'y a point de crime qui ne soit remis, mais j'ose dire même que le refus seul qu'on fait d'admettre le Penitent à la Confession, est capable de le laver, s'il le souffre dans un esprit d'humilité & de penitence.

Si S. Leon dit que l'amour de la justice contient en soi toute l'autorité Apostolique & la validité des Canons : *Verus recti amor habet in se apostolicas autoritatis & canonicas sanctiones* cette belle parole doit encore avoir plus de lieu lorsqu'on est privé de l'effet de l'autorité Apostolique & des Canons pour l'amour même de la justice. L'absolution ne manque jamais quand on souffre pour la justice, il n'y a point de bain qui nous lave mieux que celui de la souffrance. La croix de Jesus-

Christ ne laisse point de taches quand on la porte comme il faut ; c'est pourquoi je ne m'étonne pas de ce que les Martyrs d'Affrique écrivant à S. Cyprien, disent hardiment qu'on revenoit la conscience pure & nette des tribunaux où l'on avoit confessé le nom de Jesus-Christ. Ils ne disent pas qu'on y alloit avec une conscience pure ; mais qu'on en revenoit la conscience purifiée : *Quid glorioſius quam immaculatam conſcientiam de confeſſione nominis reportaſſe.* Il n'y a point de remede à toute sorte de scrupule pareil à la croix de Jesus-Christ.

Mais lorsqu'il ne s'agit pas même de la confession des crimes, & qu'il n'est question que de celle des pechez legers & ordinaires à la fragilité humaine, que nous demandons avec instance, & qu'on ne nous refuse que parce que la crainte de Dieu nous empêche d'accorder ce qu'on nous demande d'ailleurs ; je ne vois pas surquoi le scrupule que l'on auroit pourroit être fondé. Il y a des personnes qui se confessent très-rarement des pechez legers : dès que ce n'est pas par un esprit d'orgueil, je ne voudrois pas les condamner. Que s'il n'y a point de mal de ne s'en point confesser lorsqu'on est libre de le faire, comment y auroit-il du mal de ne s'en point confesser lorsqu'on ne le

peut, & qu'on n'eſt dans cette impuiſſance que parce qu'on ne veut pas offenſer Dieu ? Il n'y a point de mal à ne ſe point confeſſer de ces ſortes de pechez, parce que la confeſſion de ces fautes venieles n'eſt point de precepte; mais dans le cas preſent il y a un grand bien à ne s'en point confeſſer, parce qu'on nous en empêche & qu'on nous fait ſouffrir cette peine pour l'amour de la juſtice. Tout ce qu'on ſouffre pour elle eſt glorieux & meritoire. Les plus grands maux où nous pouvons tomber pour la deffenſe de ſes interêts, deviennent alors les plus grands biens; & quand il arrive que nous ſommes privez pour elle des plus grands biens, nous y gagnons encore, parce qu'elle nous recompenſe à proportion de ce que nous ſouffrons & de ce que nous perdons.

S. Ambroiſe nous aprrend que quand Job fut réduit ſur le fumier & qu'il eut tout perdu, il ne fut jamais moins pauvre; parce qu'alors ſa richeſſe étoit d'avoir confondu le Demon & glorifié Dieu par la ſoumiſſion & la tranquilité avec leſquelles il avoit perdu les grands biens qu'il poſſedoit ſur la terre; ce qui fait dire au ſaint Evêque, que ce n'étoit pas là un abandonnement de Dieu. *Non dereliquit ſanctum Job, in cujus patrimonium jus tyrannidis adverſario tribuit.* C'étoit

pour enrichir Job d'un nouveau patrimoine que le Seigneur avoit permis au Demon de lui faire perdre le ſien ; *in cujus patrimonium* ; parce que c'eſt gagner beaucoup que de perdre, quand on perd quelque choſe pour l'amour de Dieu. Je dirai de même que s'il y a du merite à ſe confeſſer, comme il ne faut pas en douter, il y a double merite à ne point ſe confeſſer, quand c'eſt pour l'amour de lui qu'on ne ſe confeſſe pas. Je dis trop peu. Car je ne doute point qu'il n'y ait un centuple à ſe priver de cet avantage, puiſqu'il y en a un à quitter *un champ ou une maiſon* qui ne meritent pas même le nom de biens. Matth. 19. 29.

Dieu ne permet point que nous ſoyons tentez au delà de nos forces, & non-ſeulement la tentation ne nuit pas, comme nous enſeigne l'Apôtre, mais elle nous eſt utile ſi nous ſommes fideles : *Faciet etiam cum tentatione proventum ut poſſitis ſuſtinere.* 1. Cor. 16. 13. Et c'eſt là vaincre veritablement la tentation, que de ſe la rendre utile : *Ut poſſitis ſuſtinere.* S'il faut en faire ſon profit pour n'y point ſuccomber, il y a donc danger qu'on n'y ſuccombe à la fin quand on n'en fait pas ſon profit. On veut nous tenter en nous retranchant la confeſſion : C'eſt donc le deſſein de Dieu que nous gagnions par ce retranchement même

qu'on nous fait & que nous nous en ſervions pour lui être plus agreables : *Faciet cum tentatione proventum ut poſſitis ſuſtinere.* Que ſi nous n'entrons point dans ce deſſein de Dieu, il faut craindre qu'à la fin nous ne ſuccombions à la tentation ; car comme l'enſeigne ſaint Paul, on ne reſiſte avec force à la tentation qu'à proportion qu'elle nous eſt utile : *Faciet proventum ut poſſitis ſuſtinere.* Non ſeulement nous ne devons point nous abbatre quand il ne nous eſt pas permis de nous confeſſer ; mais nous devons nous en glorifier devant Dieu. Non ſeulement nous ne devons point en avoir de ſcrupule ; mais nous en devons avoir plus de confiance, de ce qu'il nous ſoûtient malgré une telle épreuve.

Mais ſommes nous privez de la confeſſion, puiſque nous pouvons toûjours nous confeſſer à Jeſus-Chriſt qui eſt le Grand-Prêtre & qui ne peut jamais nous manquer quand tous les autres Prêtre nous manquent. Nous ne ſommes pas tant privez de la confeſion que nous ſommes delivrez de l'attache que nous avions à la confeſſion : nous nous confeſſions peut-être peu à Jeſus-Chriſt, nous ne demandions qu'à nous décharger aux pieds de ſes Prêtres du fardeau de nos pechez qui nous inquiétoient plus qu'ils ne nous humilioient.

Nous

Nous avions plus de ſoin de nous ſatisfaire que de lui offrir le ſacrifice d'un cœur contrit, voulez-vous donc ſçavoir pourquoi en partie il a permis qu'on nous ait ôté la confeſſion, c'eſt que ſouvent elle nous nuiſoit & que nous en abuſions: la preuve en eſt évidente; c'eſt qu'encore à preſent nous ne pouvons nous en paſſer. Si nous nous étions confeſſez ſouvent à Jeſus-Chriſt, nous ne trouverions pas extraordinaire de nous voir réduits à cette ſeule confeſſion qui eſt ſi conſolante & ſi efficace, quand on la fait comme il faut.

Je ne doute point que ceux qui ont à preſent du ſcrupule de ne ſe point confeſſer n'en euſſent auſſi auparavant quand ils s'étoient confeſſez; & ils pouvoient être mieux fondez. Comme les Prêtres ſont des hommes, ils peuvent quelquefois croire que nos fautes ſont plus grandes qu'elles ne ſont, ce qui n'eſt pas un mal; mais aſſez ſouvent ils les croyent moindres qu'elles ne ſont, ce qui en eſt un. Nous nous imaginons qu'ils ne nous entendent pas, ce qui eſt contre la ſimplicité. Nous croyons quelquefois qu'ils ſe trompent, ce qui eſt contre l'humilité. Nous avons peur même de vouloir les tromper, ce qui eſt un pur ſcrupule. Quel remede à cela, ſinon de nous confeſſer à Jeſus-Chriſt qui nous entend avant

que nous parlions, & qui par ſa grace fait que nous pouvons nous entendre nous-mêmes. Car le plus ſouvent c'eſt nous qui ne nous entendons pas. Confeſſons-nous donc à Jeſus Chriſt que nous ne pouvons tromper parce qu'il eſt la ſageſſe éternelle & qui ne peut nous tromper parce qu'il eſt la verité même. Mettons lui la ſonde entre les mains & que ce ſoit lui qui nous faſſe connoître la profondeur de nos plaïes; ſa main eſt bien plus ſûre que la nôtre. Nous n'avons que faire de craindre, il n'ira point trop avant, & il ne peut nous bleſſer. Au contraire, il n'y a point de mal qu'il ne guériſſe en le touchant. Il ne nous effrayera que pour nous raſſûrer davantage; & il ne nous donnera de la confiance que pour nous faire craindre plus ſainteſment.

Nous reſſemblons à ces Enfans qui étant déja un peu grands voudroient demeurer toûjours attachez au ſein de leur nourrice. Il faut les en retirer par force pour les ſévrer & leur donner une nourriture plus ſolide qui les fortifiera & qui les fera croître : *Si attendis hominem & eum quæris imitari & ex illo pendere, adhuc lacte vis nutriri.* Ce ſont les paroles de S. Auguſtin. Que ſi ce grand Docteur ne peut ſouffrir qu'on ait de l'attache à un homme lors même qu'on cherche à l'imiter; ſouffri-

roit-il qu'on en eût lorſqu'on ne cherche qu'à lui parler ? Nous avons tant de fois parlé aux Miniſtres de Jeſus Chriſt ſans que nous en ſoyons plus avancez ; parlons à preſent à Jeſus-Chriſt ; ſa parole a plus de force que celle d'un homme. Enfin ſi nous avons de la ſanté, ce retranchement de la confeſſion l'augmentera & nous donnera plus de force. Si nous ſommes encore malades, c'eſt un remede pour nous guérir. Si nous avons fait quelques progrez dans la vertu, c'eſt une récompenſe. Si nous ſommes encore fort imparfaits, c'eſt une peine ; mais en la ſouffrant, nous ſatisferons à Dieu pour nos pechez, & elle nous tiendra lieu de penitence.

Que ſi nous croyons que l'humiliation de ſe confeſſer à un homme ne puiſſe être ſupplée par une autre voye, nous avons moyen de nous confeſſer avec encore plus d'humilité que ſi nous nous confeſſions à un Prêtre. Confeſſons-nous à nos freres puiſque nous ne pouvons plus nous confeſſer à nos Peres, il me ſemble que je ſerois auſſi long-tems qu'on voudroit ſans aller à confeſſe, pourvû que je connûſſe une perſonne qui fût à Dieu & qui voulût bien me donner conſeil quand je le lui demanderois, afin que je ne fûſſe point réduit à me juger moi-même, mais vous

me direz cette perſonne n'auroit pas la lumiere d'un Prêtre. Quand cela ſeroit, vous avez toûjours ce que vous demandez, quand on ne cherche qu'à ſe faire juger pour éviter le Jugement de Dieu, je ne craindrai point de dire qu'on ne peut jamais être mal jugé. Les Abez ne s'abaiſſent-ils pas juſques aux pieds de leurs Hôtes pour les laver, quoique ces Hôtes ne ſoient que des Laïques ? Y auroit-il plus de difficulté, quand la neceſſité y ſeroit de ſe faire laver les pieds par les autres que de laver les leurs ? Mais je ne veux parler que des Laïques. Si néanmoins l'humilité eſt d'obligation pour les perſonnes de tout état ; s'il y a eu des Prêtres & même des Evêques qui ont conféré de leur intérieur avec Sainte Thereſe & qui lui ont demandé avis, quoiqu'il n'y eût point pour eux de neceſſité particuliere, & qu'ils puiſſent avoir recours aux Miniſtres de Jeſus Chriſt, qui trouvera étrange qu'un Laïque étant dans l'impuiſſance d'ouvrir ſa conſcience à un Prêtre, l'ouvre à un autre Laïque qui aura peut-être plus de lumiere & plus de vertu que pluſieurs Prêtres. Il n'y a que le mépris des clefs qui eſt à craindre. Pourvû que je reſpecte la puiſſance des Prêtres & que je l'aime, il n'y a point de Laïque qui dans le beſoin & dans le cas preſent ne me tien-

ne lieu d'un Prêtre pour me juger : Outre que j'ai le miniſtere divin de Jeſus-Chriſt, comme j'ai dit, qui eſt le Prince des Prêtres.

Vous me direz, un Laïque ne vous donnera point d'abſolution. Il eſt vrai ; mais Jeſus-Chriſt me la donnera. Je ſerai abſous, parce que j'ai en lui la foi qui eſt ſuffiſante pour me guérir, ſelon qu'il eſt dit ſi ſouvent dans l'Evangile : *Fides tua te ſalvam fecit* ; Vôtre foi vous a ſauvé. Je ſerai abſous inviſiblement par le deſir que j'ai d'être abſous viſiblement de la main du Prêtre, comme le dit Saint Ambroiſe. *Quid aliud in nobis eſt niſi voluntas ? Quia poposcit, accepit.* Voulez vous que je vous le diſe en un mot ; je ſerai abſous par le merite de la cauſe pour laquelle je ne ſuis point abſous. Cela ſuffiroit quand j'aurois commis pluſieurs crimes ; cela ſuffiroit quand même je n'aurois pas été baptiſé. A plus forte raiſon cela ſuffit pour des pechez legers, qui dans la rigueur & ſelon la doctrine conſtante de l'Egliſe n'ont pas beſoin même d'être abſous.

Jeſus-Chriſt nous a dit de nous adreſſer aux Prêtres, il eſt vrai ; mais il ne s'eſt pas fait de préjudice à lui-même ; il ne s'eſt pas lié les mains, quand il leur a donné la puiſſance de nous délier. Quand le pere de famille commande à tous ſes ſer-

viteurs d'obéïr au Maître d'Hôtel & de ne s'adreſſer qu'à lui, il ne faut pas préſumer qu'il veüille ſe dépoüiller de ſon autorité, & qu'il entende qu'on lui obéïſſe contre ſes ordres. Il ne faut pas croire, quand il appellera quelqu'un, que ce ſoit mal fait de lui répondre & de lui obéïr, parce que on n'en aura pas parlé au Maître d'Hôtel, ou que ce ſera contre l'avis de cet Officier. Un Maître ne fait part de ſon autorité à ſon ſerviteur que pour être mieux ſervi. Quand il la communique, il ne s'en défait pas; au contraire, c'eſt pour la faire valoir davantage qu'il la communique.

Je m'étonne qu'on ne parle que d'abſolution comme ſi c'étoit le ſeul avantage qu'on reçoit en ſe confeſſant à un Prêtre. Il ne nous abſout pas ſeulement; mais il prie pour nous afin que nous ſoyons abſous de Dieu même; ce qui eſt bien le plus neceſſaire; car il peut arriver ſouvent que ce qui eſt abſous ſur la terre n'eſt point abſous dans le Ciel, parce que les Prêtres dont la puiſſance d'ailleurs eſt indubitable ne rempliſſent pas leur miniſtere comme il faut. Il ne ſert de rien qu'ils nous délient lorſque nous demeurons toûjours liez devant Dieu; de même qu'il ne nous nuit point d'être liez par eux quand Dieu nous délie; c'eſt pour-

quoi les Conciles & les Peres ordonnent expreſſément aux Prêtres de conſulter Dieu avant que de nous juger, afin de ne point prononcer de Sentence qui ne ſoit conforme à la ſienne ; autrement on ne pourroit pas douter qu'elle ne fût caſſée. C'eſt ce qui eſt cauſe que les bons Prêtres prient Dieu jour & nuit pour leurs Penitens, afin qu'ils concourent avec eux pour les guérir ; ſelon cette belle parole de S. Leon à l'avantage de la confeſſion auriculaire : *Sufficit illa confeſſio quæ primum Deo offertur, tùm etiam Sacerdoti qui pro delictis pœnitentium precator accedit.* Ce n'eſt donc pas ſeulement l'abſolution du Prêtre qui nous eſt utile ; c'eſt auſſi ſa priere qui peut nous ſervir beaucoup pour nous rendre ſon abſolution plus efficace en nous obtenant de Dieu la grace d'une veritable converſion. C'eſt pourquoi ſi lorſque je ne rougis point de découvrir mes miſeres & mes imperfections à une perſonne laïque ; elle m'ouvre les entrailles de ſa charité à proportion que je lui ouvre mon cœur, & qu'elle leve continuellement les mains en haut pour demander à Dieu qu'il me faſſe miſericorde, je ne ſerai pas privé de tous les avantages de la confeſſion, lors même que je ne puis pas me confeſſer à un Prêtre.

Ayons donc plus de foi & moins de

ſcrupule. Car ſi nous avons une veritable foi, nous ne ſerons troublez de rien, comme dit admirablement S. Ambroiſe: *Nunquam fides vera turbatur*: ne craignons pas avec excès les pechez que nous reconnoiſſons avoir commis, quoique nous ne nous en confeſſions qu'à nos Freres: craignons davantage les pechez que nous n'avons point connus en nous confeſſant à un Prêtre & que nous ne connoiſſons point encore. Ce ſont ceux-là qui ſont à craindre & qui perdent la plus grande partie des perſonnes qui prétendent avoir quelque crainte de Dieu. Ce n'eſt pas ſouvent ce que nous confeſſons, mais ce que nous ne confeſſons point qui nous devroit faire trembler. Nous ne deverions point avoir ſcrupule ordinairement de ce qui nous en fait. C'eſt principalement où nous n'en avons point qu'il ſeroit fort bon d'en avoir. Nos ſcrupules & nos craintes ſont mal réglez, & il ſeroit utile de les renverſer, afin de craindre ce que nous ne craignons point, & de ne point craindre ce que nous craignons.

Je ne parle que du cas preſent. Il n'y a aucun péril à ne nous point confeſſer pour ne pas dire qu'il y a un très-grand avantage. Ne craignons point le mal que les hommes prétendent nous faire; ne craignons que le mal que nous pouvons

nous faire nous-mêmes. Il n'y a que ce mal qui en ſoit un veritable : tous les autres maux ſont même des biens quand nous ne les regardons point comme des maux. Souvenons nous de cette belle parole de S. Auguſtin ; *Entre un juſte Juge & vôtre conſcience, ne craignez que vôtre cauſe. Inter Judicem juſtum & conſcientiam tuam noli timere niſi cauſam tuam.* Quand Dieu nous ferme la porte, il n'y a perſonne qui nous l'ouvre : quand il nous l'ouvre, il n'y a perſonne qui nous la ferme, comme nous en aſſûre S. Jean. Diſons donc hardiment avec S. Paul : ( Rom. 8. 35. ) *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* Quand il fait le dénombrement de toutes nos tentations & qu'il dit, ſera-ce la tribulation qui nous ſéparera de Jeſus-Chriſt ? Sera-ce la faim ? Sera-ce la nudité ? Il ne s'eſt point avîſé d'y ajoûter ; ſera-ce le manque de Confeſſeurs devant leſquels nous puiſſions nous accuſer de nos pechez ? Car il ſçavoit bien que nous pouvions toûjours nous en accuſer devant Jeſus-Chriſt ; & il dit ailleurs qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui l'aiment.

La confiance qu'on a en Dieu donne une grande liberté de conſcience. Nous ſçavons ce que Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile de l'action de David qui dans la neceſſité mangea les pains de propoſition

qu'il n'étoit permis de manger qu'aux Prêtres. La neceſſité excuſe tout ce que fait une bonne conſcience ; & c'eſt où a lieu ce que dit S. Auguſtin : *Ama & fac quod vis* ; *aimez & faites ce que vous voudrez.* Theodoret étant allé aux cavernes des Solitaires afin de donner la ſatisfaction à un bon vieillard d'aſſiſter à la celebration des Divins Myſteres, ſe ſervit des mains d'un Diacre comme d'Autel & les celebra devant lui. Saint Satyre frere de Saint Ambroiſe étant ſur la mer, & le vaiſſeau s'étant briſé, il enveloppa l'Euchariſtie dans un mouchoir & la mit autour de ſon cou en ſe jettant dans la mer. Saint Auguſtin rapporte que la mere d'un nommé Acaſius lui appliqua l'Euchariſtie ſur les yeux afin de lui ouvrir les paupieres qui avoient toûjours été fermées. Il y a incomparablement moins de ſujet de ſcrupule à faire beaucoup de choſes que nous craignons & à demeurer en paix dans nôtre état, qu'à tout ce que je viens de rapporter.

(*Matt.* 12. 8.) Ce qui eſt dit dans l'Evangile a un grand ſens, que le *Fils de l'Homme eſt auſſi le Maître du Sabat.* Il n'y a jamais de danger de le ſuivre par où il nous méne, quand ce ſeroit au milieu des plus grands périls ; & il y a toûjours du péril de nous éloigner de lui le moins du monde.

quand ce ſeroit pour éviter le péril & demeurer en un état qui nous paroîtroit plus aſſûré, puiſque nous ne pouvons avoir d'autre aſſûrance que Jeſus-Chriſt. *Ipſi Gloria in ſæcula ſæculorum. Amen.*

# AUTRE TRAITE'

## *SUR LA CONFESSION.*

LEs plus grands maîtres de la vie ſpirituelle demeurent d'accord qu'on ne connoît que trop par l'expérience que la plûpart des perſonnes mêmes qui veulent vivre dans la pieté, profitent peu de la confeſſion des pechez véniels ; parce que d'ordinaire on va les confeſſer ou pour ſe décharger la memoire de ſes fautes, ou par coutume, ou par ſcrupule : & il n'y a rien de ſi ordinaire, comme ils le remarquent, que de voir des perſonnes qui ſont à Dieu ſe confeſſer très-ſouvent de ces ſortes de pechez ſans aucun amendement.

Quand il n'y auroit donc que cette ſeule raiſon, nous devrions reconnoître que Dieu eſt juſte, & le remercier en même-tems du ſoin qu'il prend de nôtre ſalut, lorſqu'en permettant qu'on nous prive de la conſolation de confeſſer nos pechez à ſes Miniſtres, il nous empêche d'abuſer d'un remede que nous nous étions nous-mêmes rendu inutile. Dans la medecine ſpirituelle, les remedes qui ne nous ſervent point nous nuiſent, par-

ce

ce que nous ayant été ordonnez pour nous servir, nous les fruſtrons de leur effet; ce que nous ne pouvons faire ſans quelque peché. Car ſi les Medecins ne ſont pas contens d'un malade, qui lui-même eſt cauſe que leurs remedes, qui ne ſont qu'une production de la nature, n'operent point; peut-on croire que Dieu ſoit ſatisfait de nous, lorſque nous mettons un empêchement effectif à des remedes qui ſont le fruit de la mort de J. C. Et s'il n'eſt pas permis, lorſqu'il ne s'agit que d'une ſanté que nous avons commune avec les bêtes, de rendre inutiles des remedes qui ſont de peu de conſequence, & qui croiſſent dans nos jardins; que ſera-ce ſi lorſqu'il s'agit de guerir en nous les foibleſſes qui nous empêchent d'avancer vers le Royaume du Ciel, nous uſons inutilement des remedes que Dieu même nous a donnez pour recouvrer une ſanté parfaite, & qui ſont pour ainſi dire compoſez avec le ſang de ſon propre Fils.

Quand donc le Seigneur, en rendant la privation où l'on nous a mis avantageuſe au bien de l'Egliſe, n'auroit pas tiré ſa gloire de cette privation même, il nous étoit peut-être utile à chacun en particulier, qu'on nous retranchât la Confeſſion, afin de nous apprendre à nous confeſſer plus utilement. Il faut eſperer

de la miſericorde de Dieu, qu'après avoir paſſé un temps ſi long ſans nous confeſſer, nous nous confeſſerons mieux un jour ; & ce pain de Penitence nous nourira davantage, parce que l'uſage que nous en ferons alors aura été précedé d'un jeûne très-long. C'eſt ainſi qu'il arrive très-ſouvent, que les Medecins voyant que certains remedes n'operent pas, non-ſeulement en ordonnent de contraires, mais qu'ils retranchent encore aux malades quelques alimens qui leur ſont inutiles dans l'état preſent ; & il n'eſt pas extraordinaire de voir que ceux qui ne ſe fortifioient point en mangeant, ſe fortifient en jeûnant.

Nôtre plus grand ſoin eſt de nous confeſſer, au lieu qu'il devroit être de nous corriger. Les premiers Chrétiens ſe confeſſoient moins : & il étoient ſaints. Nous nous confeſſions très-ſouvent, & nous étions très-imparfaits. C'eſt une double preuve & une pleine conviction que la ſainteté ne conſiſte point ſeulement à ſe confeſſer à un Prêtre, puiſque tant de perſonnes qui ne font autre choſe, ne ſont pas ſaintes ? & que tant d'autres qui ne l'ont fait que rarement ont été très-ſaintes.

Ce que je dis n'empêche pas que je n'avouë que cette confeſſion des pechez

legers eſt ſainte & loüable ; mais il faut avoüer auſſi que tout ce qu'elle peut avoir de plus utile & de plus ſanctifiant ſe rencontre dans ce retranchement même de la Confeſſion ; & que par conſequent en le ſouffrant comme il faut, outre les autres grands avantages qu'il nous apporte, il nous fait encore recevoir le fruit de la Confeſſion même dont il nous prive, ce qu'il n'eſt pas difficile de faire voir.

Un des principaux avantages de la Confeſſion eſt qu'elle nous donne le moyen de nous humilier & de nous abaiſſer devant le Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Car comme nous avons affaire à un ennemi ſuperbe, qui ne s'eſt pas humilié ſous la main de Dieu, nous le couvrons de confuſion en nous humiliant ſous celle d'un homme.

Or il eſt bien clair que nous ne pourrions jamais être tant humiliez en nous confeſſant, que nous le ſommes à preſent en ne nous confeſſant point. Il n'eſt pas beſoin de le prouver & nous le reſſentons aſſez.

Dans la primitive Egliſe on n'impoſoit point de penitence pour les pechez legers : & depuis qu'on les a confeſſez, on n'en a jamais impoſé de publique. Nous craignons Dieu, graces lui en ſoient renduës : nous ſommes foibles, mais nous cherchons

à nous sauver. Au même tems qu'on nous ôte la Confession, on nous impose la même penitence qu'on impose pour les plus grands crimes. Nous faisons penitence avec les adulteres & les homicides; & nous ne sommes pas même traitez comme eux; on est plus indulgent à leur égard, & l'on nous refuse ce qu'on leur accorde. Je ne m'en tiendrai pas même à ce que disoit l'Enfant prodigue, que les mercenaires dans la maison de nôtre pere ont du pain: j'ajouterai qu'on distribuë son pain avec abondance à ses plus grands ennemis, & qu'on refuse les miettes qui tombent de la table à ses enfans.

Il est donc certain que nous ne pouvons pas être humiliez d'avantage. Et si nous ne cherchons à nous confesser que pour nous humilier, nous avons beaucoup plus que nous ne demandons: nous n'avons qu'à faire un bon usage de l'humiliation que Dieu nous presente; n'en cherchons point d'autre. Nous nous humilierions, si vous voulez, devant un Prêtre; mais nous voilà humiliez devant toute la terre. Nous ferions une legere penitence en particulier; mais nous en faisons une très grande en puplic. Nous pourions accomplir en un jour la satisfaction qu'on nous ordonneroit pour nos pechez, au lieu que celle qu'on nous a ordonnée dure

des années entieres & n'eſt pas encore finie. Il n'y a donc point de Confeſſion qui puiſſe produire nne moiſſon ſi abondante d'humilité & de toute ſorte de mortifications, que ce retranchement même de Confeſſion dont nous nous plaignons.

Nous ne pouvons pas dire que nous perdions au change. On nous ôte la Confeſſion, mais on nous augmente la penitence, qui eſt la fin de la Confeſſion. Car pour ce qui eſt de l'abſolution de nos pechez, nous en parlerons enſuite, & nous ferons voir que nous ne ſommes pas privez de ſon effet. Il n'y a que la ſeule confeſſion au Prêtre que nous perdons; quoique nous ne la perdions pas même, puiſque nous la deſirons. Mais ce défaut, qui n'eſt pas le nôtre, eſt tellement recompenſé par le comble de la ſatisfaction, qu'on ne peut pas dire que nous perdions rien.

Si nous voulions dire nos fautes pour les faire connoître, on les dit pour nous. Nos moindres imperfections ſont relevées; & on prêche ſur les toîts ce que nous ne dirions qu'à l'oreille. On ne les dit pas ſimplement, on les exagere. On ne les exagere pas ſeulement, on les augmente, & on invente tous les jours des pechez dont nous ne ſommes point coupables, enfin de nous les reprocher. Nous ne nous accuſe-

rions point avec zele comme on nous accuse. Nous oublirions plusieurs de nos fautes : nos ennemis ont bien meilleure memoire que nous : non-seulement ils n'oublient rien de toutes les fautes que nous pouvons faire ; mais on peut dire qu'ils n'oublient rien de toutes celles que les personnes les plus méchantes peuvent faire.

Dieu disoit autrefois à son peuple ; qu'il n'auroit qu'à s'asseoir & à le regarder faire, parce qu'il combattroit lui-même à sa place & surmonteroit ses ennemis devant ses yeux : nous pourrions dire la même chose, quoiqu'en une maniere bien differente. Fons-nous de nôtre humiliation à ces Confesseurs qui ne veulent point que nous nous confessions. Nous n'avons qu'à nous asseoir & à les regarder faire. Il n'y a point de tels Confesseurs que ceux là, & qui puissent nous humilier de la sorte. Laissons-les dire. Ils ne disent pas à la verité ce que nous avons fait ; mais ils disent ce que nous pouvions faire, si nous n'eussions pas été prévenus par la misericorde de Jesus-Christ. Ecoutons-les sans nous troubler. Ils se perdent en nous confessant de la sorte ; plaignons-les : mais si nous acceptons cette même Confession avec humilité, nous nous sauvons. Cette Confession

qui eſt un ſi grand crime pour eux, devient pour nous une vertu ; & elle ſera ſi efficace, qu'elle ſuppléera devant Dieu, à nôtre peu de vertu. Je vous avouë que la ſeule part que je puis avoir à cette Confeſſion d'humilité, me porte à eſperer avec plus de confiance, que Dieu me pardonnera tous mes pechez.

Ecoutons avec une humble patience les calomnies qu'ils publient contre nous de tous côtez. C'eſt un grand remede que Dieu applique ſur nos playes par le miniſtere de nos ennemis ; & qui n'a pas moins de force que celui de la Confeſſion, à l'égard des fautes legeres, pour ne dire pas qu'il en a beaucoup davantage. Recevons-le avec un eſprit de penitence, parce que c'eſt pour nos pechez ; ſelon ce qui eſt écrit : ( Eccli 2. 4. ) *Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe ; & in dolore ſuſtine, & in humilitate tua patientiam habe.* Recevons le remede de cette ſalutaire Confeſſion avec un eſprit de paix, parce que c'eſt Dieu qui nous l'ordonne. Recevons-le avec un eſprit de joye, parce qu'il eſt capable de nous guérir. Recevons-le avec un eſprit de compaſſion, parce qu'il bleſſe mortellement ceux qui nous guériſſent. Ces Confeſſeurs calomnieux ne ſçavent pas le bien qu'ils nous font, ni le mal qu'ils ſe font à eux-mêmes ; c'eſt pourquoi nous ſommes bien

obligez de les aimer & de prier beaucoup Dieu pour eux. Regardons dans la peinture publique qu'ils font de nous, ce que nous devons à Dieu ; & lisons ses miséricordes dans leurs mensonges. C'est lui qui nous a empêchez de faire tout le mal qu'ils nous reprochent, & que nous n'avons pas fait : & nous lui en devons chanter un double cantique, parce qu'il nous a preservez par sa seule grace de tous ces maux, & qu'il ne laisse pas de nous faire recueillir tout le bien qui en peut naître, en nous humiliant par le reproche qu'on nous en fait. Ce sont des viperes auſquelles il a ô é pour nous tout le venin, en nous rendant innocens de tous ces crimes ; & il en a composé un excellent antidote, afin de nous guérir des maux réels que nous avons, par le seul phantôme des maux que nous n'avons point, & dont sa grace nous a délivrez.

Je soutiens donc que si nous souffrons comme il faut toutes les calomnies que l'on publie contre nous, nous en recevrons un très grand avantage pour nôtre salut ; & que de telles accusations seront plus recompensées au jugement de Dieu, que de simples confessions. Voilà comment nos ennemis nous rendent avec usure ce qu'ils nous ôtent ; & nous substituent pour nous laver de tous nos pechez, une

Confeſſion plus puiſſante que celle dont ils ont entrepris de nous priver. Voilà comme nous ne ſommes point privez de l'humiliation qui peut naître d'une ſainte Confeſſion, parce qu'ils nous humilient incomparablement plus en nous empêchant de nous confeſſer.

Il y a un autre grand avantage dans la Confeſſion des pechez legers qu'on fait au Prêtre, c'eſt qu'on y comdamne le peché, & qu'on s'accoutume à le traiter en ennemi, & à le regarder avec horreur. C'eſt ce qui rend la Confeſſion très-utile, même pour les pechez les plus legers, qui nous ſont toûjours plus de mal que nous ne penſons, & il eſt plus facile d'en être perſuadé quand on a recours au medecin & qu'on ſonde avec lui des playes qui d'abord ne nous paroiſſent pas ſi profondes. Nous en reconnoiſſons mieux l'importance quand il nous éclaire par la lumiere de l'Evangile, & qu'il nous preſente la parole de Dieu qui eſt le miroir où nous en voyons la difformité. On ne peut donc pas douter que l'aveu que nous faiſons devant un Prêtre qui eſt le Miniſtre de Jeſus-Chriſt, & qui tient ſa place dans le tribunal de la penitence, où il nous parle & nous juge de ſa part & en ſon nom, ne nous ſoit effectivement très utile; qu'il ne nous reveille de nôtre aſſoûpiſſement,

& qu'il ne nous donne une plus grande averſion & un plus grand éloignement de toutes les cauſes du peché, & des moindres occaſions qui peuvent nous y faire tomber.

Mais dans l'état où nous nous trouvons, nous ne ſommes pas privez de ce ſecond avantage de la Confeſſion, non plus que du premier. Si la condamnation du peché ſe trouve dans la Confeſſion, comme dit ſaint Auguſtin, *delicti improbatio*; elle ſe trouve auſſi pour nous hors de la Confeſſion. Nous le condamnons d'une maniere ſi publique & ſi ſolemnelle, qu'elle eſt connuë de toute la terre; & c'eſt cette condamnation même qui eſt cauſe qu'on nous refuſe la Confeſſion, & qui y ſupplée d'une maniere bien efficace. Lorſque nous nous confeſſons à un Prêtre, nous ne condamnons que quelques pechez communs & ordinaires dont nous nous accuſons; & nous pouvons préſumer que cette condamnation eſt bien foible, puiſque nous l'ayons faite ſi ſouvent, & que nous ſommes toûjours retombez dans les mêmes fautes. Mais la condamnation que nous portons contre le peché en ne nous confeſſant pas, eſt bien d'une autre importance. Ce n'eſt pas ici un peché de foibleſſe que nous condamnons; c'eſt un peché qui bleſſe la verité dans ſes principes

Il eſt bien-aiſé de condamner nos pechez de foibleſſe, & il ne nous en couſte rien : Mais nous avons beſoin d'une aſſiſtance toute particuliere de Dieu, pour porter une condamnation que nous ſoutenons par le ſacrifice general de nos biens, de nôtre liberté, de nôtre repos & de nôtre honneur devant les hommes. Enfin, Dieu a tellement beni cette condamnation, qu'il nous a fait la miſericorde de nous délivrer juſqu'ici du peché que nous condamnons.

La condamnation que nous porterions contre nos pechez aux pieds d'un Prêtre ne ſeroit que pour nous : au lieu que celle que nous portons à preſent eſt utile à nos freres, & peut ſervir à toute l'Egliſe. Dieu nous fait, tout indignes que nous ſommes, la miſericorde de vouloir ſe ſervir de nous pour faire voir que c'eſt un crime énorme, que d'offenſer la verité & la juſtice, & pour avertir ceux qui le craignent, qu'on leur tend un piége qui eſt capable de les perdre. Nous les avertiſſons plus efficacement ; & dans la ſuite nôtre voix ſera d'autant plus intelligible, que nous ſouffrirons de plus grands maux & avec plus de patience. Ce retranchement même que nous ſouffrons les avertit qu'il y a plus de mal qu'on ne penſe à faire ce que l'on exige de nous : il eſt vrai que je ne me confeſſe pas de mes pechez à un

Prêtre, mais en récompense je confesse la verité, qui est une confession bien plus noble & bien plus necessaire dans les conjonctures où je me trouve. Je ne confesse pas mes pechez en secret; mais je confesse la verité en public. Nous sommes captifs, & nous ne pouvons pas nous confesser; mais la verité n'est point captive, & nous avons cette consolation dans l'injustice que nous souffrons, que nous ne *retenons point la verité de Dieu dans l'injustice*, (*Rom.* 1. 18.) comme parle l'Apôtre, & que nous apprenons à nos freres à ne l'y point retenir. Enfin, *nobis non confitentibus, Ecclesia confitetur*: *Si nous ne confessons point nos pechez, l'Eglise les confesse pour nous.*

Il y a un troisiéme avantage dans la confession des pechez veniels; c'est que non-seulement elle nous donne le moyen de nous accuser, moyen qui est un des plus assûrez pour nous justifier, selon cette parole, *narra si quid habes, ut justificeris*: (*Isai.* 43. 26.) mais quelle nous fait encore accuser nôtre ennemi invisible, ce qui le désarme, & rend tous ses desseins inutiles. Comme il est l'auteur & le premier instigateur du mal que font les hommes, quand nous nous accusons nous le décelons, & il n'y a rien qu'il craigne tant, que de se voir découvert; car il est par-là hors d'état de nous tromper; & la confusion où il se trouve

le

le fait fremir de rage. Nôtre accusateur & l'accusateur de tous nos freres, comme il est appellé dans l'Apocalypse, ne peut souffrir d'être accusé. (*Apocal.* 12. 9.) Il haït nôtre confession, parce qu'elle nous décharge de nos pechez, & qu'elle lui ôte un des moyens qu'il a pour nous nuire : ce moyen est l'accusation qu'il pouvoit intenter contre nous ; &, comme le disent les Peres, il ne peut plus nous accuser, lorsque nous nous sommes accusez nous-mêmes : *Si se accusaverit justus, vocem parati accusatoris excludit qui solet acervare peccata & unius cujusque exagerare flagitia.*

Mais s'il faut avoüer que cette avantage de la confession est bien considerable ; il n'est pas difficile aussi de montrer que nous n'en sommes pas privez dans le cas present. Si, selon les Peres, en confessant nos pechez, nous découvrons les artifices que le Diable employe pour nous porter au peché : *Qui delicta sua non tacet, videtur in se doluisse quod fecit, in Diabolo prodidisse quod sua sit.* Nous le découvrons bien davantage dans le tems que nous desirons-nous confesser, & que nous ne le pouvons. Car outre que dans les passages des Peres, que nous venons de rapporter, il n'est pas parlé seulement de la confession qu'on peut faire au Prêtre, mais aussi de celle qu'on fait à Dieu ; nous pouvons dire que quand

il ne s'y agiroit que de cette premiere confession, nous ne laissons pas dans la privation qu'on nous fait souffrir, de déceler nôtre ennemi d'une maniere bien plus honteuse pour lui. Il aimeroit bien mieux être décelé aux pieds d'un Prêtre, qu'à la face de toute l'Eglise. Comme il est superbe, cette confession ou cette accusation publique dans laquelle ses mensonges sont découverts, lui est tout-à-fait insupportable. Il ne peut souffrir que le mystere de son iniquité soit mis au jour, & que tout le monde le voye. Et comme les personnes superbes souffrent avec moins de peine une confusion particuliere, qu'une honte & une confusion publique; je ne doute pas que cet orgueilleux esprit n'aimât beaucoup mieux que nous nous confessâssions souvent à un Prêtre, que de voir que ses artifices ne sont plus ignorez, & qu'on a la hardiesse de l'accuser & de le confondre à la face de toute la terre. Que s'il est question de nous accuser nous-mêmes, on peut dire comme nous l'avons déja remarqué, que nous n'avons pas besoin d'une confession particuliere qu'on nous ôte la liberté de faire, puisque nôtre penitence est publique. Il est vrai que la confession peut contribuer à exciter en nous une plus grande douleur de nos pechez; mais nôtre

douleur eſt devenuë encore plus grande, depuis qu'on nous a refuſé avec tant d'injuſtice ce grand remede de nôtre douleur. Car il eſt certain que c'en eſt un pour une ame qui eſt vivement touchée des ſentimens d'une forte componction, que de s'accuſer ſoi-même de tous ſes pechez.

## *DE L'ABSOLUTION.*

Mais parce qu'on peut objecter, qu'encore que la confeſſion ſoit en effet ſupplée par tous les grands avantages que nous venons de rapporter & par pluſieurs autres ; il eſt vrai neanmoins de dire, que nous ne recevons point l'abſolution du Prêtre ; il eſt neceſſaire de faire voir que l'opinion de ceux qui la regardent comme la fin unique de la confeſſion, eſt fauſſe. Il eſt certain que nous ſommes obligez d'être plus touchez de l'intereſt de Dieu que du nôtre. Ceux qui n'ont recours au Sacrement de Penitence, que pour ne plus penſer à leurs pechez, ne trouvent pas dans une telle confeſſion le remede à leurs ſcrupules, au contraire ; ſouvent elles les augmente : mais ce remede conſiſte dans la ſincerité d'une penitence humble, dans l'amour de l'obéïſſance, dans la confiance qu'on a en Dieu. Ce n'eſt donc pas toûjours le meilleur de

chercher ainſi l'abſolution du Prêtre, qui, quoiqu'il ait reçû la puiſſance de nous délier, ne nous délie pas ſeul, la grace de Dieu étant encore plus neceſſaire que le miniſtere de l'homme. L'abſolution dans le Sacrement vient du Prêtre & de Dieu; (Matth. 16. 19.) *Quodcumque ſolveris ſuper terram erit ſolutum & in cœlis*; nous ſommes déliez & ſur la terre & dans le Ciel. Je peux donc dire que ſi l'on m'empêche de recevoir l'abſolution du Prêtre, on ne peut m'empêcher de la recevoir de Dieu, lorſque la raiſon pour laquelle je ne ſuis point abſous par les hommes, eſt que je ſuis fidéle à Dieu.

Mais je ne m'arrête pas-là. Je ne parlerai point ici de la cauſe pour laquelle je ne ſuis point abſous, quoiqu'elle puiſſe ſuppléer ſeule avec le vœu du Sacrement, non-ſeulement à l'abſolution du Prêtre, mais à la réception de l'Euchariſtie même, & des autres Sacremens. Car ſi ſaint Cyprien dit que *c'eſt l'Evangile qui fait les Martyrs*, & que *cette grande prérogative d'honneur dépend de la cauſe pour laquelle on meurt*; on ne peut douter que ce qui pourroit ſuffire pour faire des Martyrs, peut bien ſuffire auſſi pour nous obtenir la rémiſſion de nos fautes. Je ne dirai donc rien de cette cauſe pour laquelle on nous refuſe également la confeſſion & l'abſo-

lution, & qui suffit pour nous combler de toutes sortes de consolations spirituelles. Je me contenterai de rapporter les diverses manieres dont nous pouvons recevoir le pardon des pechez veniels sans le ministere du Prêtre, elles sont toutes de l'Ecriture & des Peres.

Il me semble qu'on peut les réduire à la foi, à la penitence, à l'aumône & aux bonnes œuvres, à la confession qu'on fait à Dieu de ses pechez, à la priere, à la loüange de Dieu qui est la plus excellente priere, à l'humilité & aux souffrances. Voilà autant de sources vivantes du pardon de ces sortes de pechez, que le saint Esprit nous a ouvertes lui-même. Nous n'avons qu'à aller hardiment puiser les eaux de la grace dans ces sources de benedictions & de salut, lorsqu'on nous ferme les tribunaux de la penitence, où nous les recevions auparavant, la Cour spirituelle de la justice de Jesus-Christ n'a pas moins été instituée pour nous nourrir & pour nous désaltérer, que pour nous juger.

Jesus-Christ employe si souvent dans l'Evangile ces belles paroles: *Vôtre foi vous a guéri*, qu'il ne faut pas douter que nôtre foi ne puisse nous guérir comme elle guérissoit, lorsque Jesus-Christ étoit sur la terre. Or, comme la maladie de l'ame & toute sa langueur consistent dans le pe-

ché, il n'eſt pas moins clair que pour être guéris, il faut que nos pechez nous ſoient remis par la foi. C'eſt donc la foi qui nous vaut alors l'abſolution ; & il ne nous eſt plus permis d'en douter, puiſque Jeſus-Chriſt qui eſt la Verité même, nous l'enſeigne. La foi nous délivre de nos pechez. Ils ne nous lient donc plus ; nous en recevons donc l'abſolution. Si nous n'en recevons point en effet l'abſolution par une foi vive & animée, ils ne nous ſont donc pas remis ; ils nous lient donc encore. S'ils nous lient encore, nous ne ſommes pas libres, ni pour agir ni pour marcher, & nous ſommes encore malades. Comment donc Jeſus-Chriſt nous diroit-il, Allez & marchez, vôtre foi vous a guéris !

On pourroit appuyer cette Verité ſur l'autorité des Peres Grecs & Latins ; mais comme ils ſont ſur ce ſujet dans le ſentiment de S. Ambroiſe, je croi qu'il ſuffira de nous étendre ſeulement ſur ce qu'il en dit : *Vide fidem prærogativam medicinæ*, dit le ſaint Docteur, ſur ces mêmes paroles de l'Evangile que nous avons rapportées. *Voyez comme la foi eſt nôtre medecine, & comme elle eſt ſouveraine pour nous guérir.* Non-ſeulement elle nous abſout de nos pechez qui ſont toutes nos maladies ; mais il n'y a rien qui nous donne cette abſolution avec plus d'avantage. On ne peut pas

ſe confeſſer continuellement à un Prêtre, & il ne le faut pas même ; mais on peut continuellement vivre de la foi, & il le faut ; car c'eſt un précepte de l'Apôtre : (Rom. 1. 17.) *Juſtus autem ex fide vivit* ; & encore ailleurs, *nous ne conſiderons point les choſes viſibles, mais les inviſibles ; parce que les choſes viſibles ſont temporelles, mais les inviſibles ſont éternelles.* (1. *Cor.* 4. 18.) Voilà la plus naturelle deſcription qu'on puiſſe faire de la vie de la foi. Si nous ſommes dans la proſperité, craignons beaucoup, & la foi qui nous fait vivre nous remet tous les pechez que nous n'avons pas pû éviter, en ne vivant pas toûjours de la foi. Si nous ſommes dans l'adverſité, réjoüiſſons-nous de ſouffrir les maux de la terre pour un Dieu qui les a ſoufferts pour nous le premier ; & cette foi qui nous fait vivre de la vie des Saints, nous purifie. Réglons toutes nos paroles & tous nos ſentimens ſur les maximes de l'Evangile. Réglons toutes nos actions ſur la parole de Dieu qui en eſt la régle ; & la foi qui nous fera vivre en nous conduiſant par ſon eſprit, ira juſqu'à nous ſoutenir contre des tentations qui nous feroient tomber dans des pechez conſiderables.

Regardons les biens & les maux du monde par les yeux de la foi. Regardons nos amis & nos ennemis par ces mêmes yeux ;

& cette foi operante par la charité qui nous fera vivre en nous éclairant de sa lumiere, nous lavera. Veillons sur nos sens, sur ce qui est dans nous, comme sur ce qui est autour de nous; & la foi qui nous fera vivre en nous faisant ouvrir les yeux, & nous empêchant de nous endormir, nous délivrera de nos pechez. Voyez qu'elle est la prérogative de cette medecine, qui est si universelle, qu'elle a lieu dans toutes sortes de tems, dans toute sorte de lieu, à l'égard de toutes sortes de personnes; & qui est si efficace, qu'elle peut nous guérir de tous nos maux. *Vide fidem prærogativam medicinæ.*

Mais vous me direz, S. Ambroise parle en cet endroit de maladies; montrez-moi qu'il parle de la délivrance du peché & qu'il dise nettement que la foi rompt les liens. Je vous répond d'abord que ce saint Docteur dit, *qu'il faut avoir recours à la foi qui nous décharge du fardeau le plus pesant*; *Confugere ad fidem quæ onera gravia allevare consueverit.* Or il est visible qu'il n'entend parler que du fardeau de nos pechez, parce qu'il n'y en a point de si pesant. Si la Foi donc nous décharge, elle nous delivre du peché. Car quand est-ce que nos pechez nous chargent, si ce n'est quand ils nous lient? Et quand est-ce qu'ils nous lient, si ce n'est quand

ils nous chargent ? Mais si vous voulez encore quelque chose de plus formel, voici ce que dit Saint Ambroise sur ces paroles du Prophête ; (In Psal. 118. 8.) *Rompons nos chaînes : Dirumpamus vincula nostra. Il ne dit pas qu'il faille rompre d'une maniere sensibles, des chaînes qui ne sont pas sensibles ; mais que nous devons rompre ces liens invisibles de nos pechez qui nous serrent ; & que nous devons les rompre par la confession de nos mœurs & par la profession de nôtre foi ; Non manu utique visibili vincula dicit esse rumpenda, sed invisibiles criminum nexus morum confessione & fidei professione solvendos.*

Il n'y a rien de plus exprès que ces paroles qui nous donnent l'idée d'une confession & d'une absolution dont nos ennemis ne peuvent nous priver & qui ne dépendent que de Dieu seul. Cette *confession des mœurs* d'une personne véritablement mortifiée, dont toute la vie, & principalement le silence & la sagesse, prêchent l'Evangile & nous représentent Jesus-Christ, est un grand remede. Cette profession de foi qui brise nos chaînes & qui nous délivre des liens de nos pechez, lorsque nous ne rougissons point de l'Evangile, & que nous aimerions mieux mourir que de rien dire & de rien faire qui fût contraire à sa Sainteté, a en effet une grande prérogative ; & il n'y a rien

de si puissant. Voila une admirable confession qui se peut faire sans parler. Voila une excellente absolution & bien efficace qui se donne sans Prêtre ; mais non pas sans Jesus-Christ : *Dicit invisibiles criminum nexus morum confessione & fidei professione salvandos.*

La penitence est une autre grande source du pardon de nos pechez. Par la penitence j'entend ici la conversion veritable du cœur qui se fait par le changement de ses inclinations, & par les bonnes œuvres & les souffrances par lesquelles nous satisfaisons à Dieu pour nos pechez, dans la douleur vive de l'avoir offensé avec tant d'ingratitude, après qu'il s'est donné à nous avec tant de bonté, jusqu'à vouloir mourir afin de nous préserver de la mort. Il est certain que cette penitence peut effacer nos pechez & qu'elle suffit avec le desir du Sacrement pour nous en meriter le pardon, lorsqu'il ne nous est pas permis d'avoir recours à l'Eglise pour nous soumettre à son jugement & honorer la puissance des clefs qui lui a été donnée par *le veritable medecin*, comme l'appelle S. Ambroise, afin de concourir avec lui pour guérir les maladies de ses enfans.

Voici ce que dit encore ce saint Docteur. *Vera medicina gerere pœnitentiam : C'est*

*la veritable medecine de faire penitence.* Elle nous guérit donc, puiſque le propre effet de la medecine eſt de nous guérir. Or comme nous ne pouvons pas être guéris que nos pechez ne nous ſoient remis, parce que ce ſont eux qui nous font malades; il s'enſuit qu'elle en obtient la rémiſſion. *La penitence eſt une ſource de grace*, comme le dit le même Saint, *gratia ex pœnitentiâ*: c'eſt donc une ſource de pardon; car en effet le pardon eſt toûjours une grace, quand on ne merite point le pardon. Or il eſt certain que le pardon que Dieu accorde à ſes ſerviteurs & même à ſes grands amis, ne doit pas être imputé à leur vertu particuliere, mais à ſa ſeule miſericorde.

L'Abſolution que donne le Prêtre eſt efficace; mais elle ſuppoſe neceſſairement la converſion du cœur. J'admire les gens qui pour ſe mettre la conſcience en liberté, au lieu de s'appliquer à ſe connoître afin de s'humilier & de travailler avec fruit à leur ſalut, ne demandent qu'à ſe confeſſer. Ce n'eſt pas la Confeſſion ſeule qui nous ſauve, quoiqu'elle ſoit neceſſaire; mais c'eſt la converſion du cœur, & la converſion des mœurs que nous avons promiſe: car enfin on peut être ſauvé en un beſoin ſans Confeſſion; mais il eſt impoſſible de l'être ſans converſion.

Les bonnes œuvres ſont encore une ſource de pardon qui n'eſt peut-être pas moins ample que celles dont nous venons de parler. Il eſt certain, & tout le monde convient, que les bonnes œuvres jointes à la douleur du peché expient les pechez legers & en obtiennent la remiſſion; ainſi y ayant deux choſes dans le peché, l'action mauvaiſe & la coulpe, l'action mauvaiſe eſt détruite par la bonne qui obtient auſſi la remiſe de la coulpe.

A l'égard des fautes mortelles, on ne peut douter que les bonnes œuvres ne ſoient neceſſaires pour détruire les mauvaiſes habitudes qui reſtent après qu'on a fait des actions criminelles; pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu & pour obtenir une augmentation de douleur & de charité qui peut ſuppléer le deffaut du Sacrement dans le cas de neceſſité. C'eſt pourquoi Dieu dit par ſon Prophête, que *lorſqu'un méchant ſe convertira & fera le bien il ne ſe reſſouviendra plus de ſon injuſtice : Si fecerit judicium & juſtitiam*; Ezech. 18. 21. ce qui comprend en abregé toutes ſortes de bonnes œuvres, *vita vivet & non morietur.* Il eſt clair qu'il ne peut vivre de la vie de la grace qu'il ne ſoit délivré de la vie de corruption, & de ſon peché; *je ne me reſſouviendrai plus*, dit le Seigneur, *de toutes ſes iniquitez.* Elles lui ont donc été re-

misés : car Dieu se ressouvient de tout ce qui est encore, & de tout ce qui subsiste en quelque sorte. Il ne se ressouvient plus de ses pechez ; ils lui ont donc été pardonnez par toutes les sortes de bonnes œuvres qui sont décrites dans ce même Chapitre.

Il est juste de dire un mot de l'Aumône en particulier, puisqu'elle tient le premier rang entre ces bonnes œuvres. S. Ambroise remarque qu'elle nous delie puissamment, & qu'elle brise les chaînes de nos pechez *donnez aux pauvres*, dit-il *assistez les foibles, rachetez les Captifs, & vous avez rompu vos chaînes.* ( In Ps. 118. tom. 8. *Eroga pauperibus, debiles elevato redime captivos, & solvisti vincula tua.* Il explique dans le même endroit la nature de ces liens, en disant que ce sont nos pechez qui nous lient. *Vôtre lien est vôtre avarice, vôtre lien est vôtre concupiscence, vôtre lien est vôtre orgueil.* ( Ibid. ) Si l'aumône rompt ces liens, elle nous délie, elle nous en obtient le pardon ; pourquoi donc ne cherchons-nous pas à obtenir par nos aumônes la misericorde de Dieu ? De quelque maniere que nous soyons absous, c'est toûjours Dieu qui nous absoût ; & c'est lui que nous offensons, quand nous refusons son indulgence : Il est vrai que c'est lui qui nous parle par la bouche des Prêtres, & qu'il

nous pardonne par leur miniſtere. Mais pourquoi refuſons-nous de l'entendre quand il nous veut parler auſſi par une autre voix ; & pourquoi ne voulons-nous point de la remiſſion de nos pechez, quand elle nous doit coûter quelque choſe de plus qu'une parole ? On ne merite point un ſi grand don quand on en fait ſi peu d'état ; & c'eſt ſe rendre indigne de la miſericorde de Dieu, que de la mettre à un ſi bas prix. Nos pechez ont une infinité de cauſes. C'eſt donc un effet de la miſericorde de Dieu, que nous ayons auſſi pluſieurs ſources de la remiſſion de nos pechez. Nous ſommes ſi ſecs, & tellement environnez de la mort de tous côtez, que nous n'avons pas trop de toutes ces fontaines de vie, & de ſalut. C'eſt pour cela qu'Iſaïe dans ſon Cantique, ne nous invite pas ſeulement à puiſer dans une ſeule, mais dans pluſieurs : *Hauriamus aquas in gaudio de fontibus ſalvatoris.*

Les trois ſources ſuivantes regardent davantage l'exercice de la pieté, que l'Apôtre dit être utile à tout ; & par conſequent il ne faut pas douter, que l'indulgence qu'elle nous fait obtenir, ne ſoit bien efficace. Nous pouvons trouver les ſources de la penitence, & de l'aumône au milieu des ruës, & nous y

avons ſouvent occaſion d'exercer la foi, mais pour ce qui eſt de la Confeſſion qu'on doit faire à Dieu de ſes pechez, & du ſacrifice de priere, & de loüange, qu'il faut lui offrir, il eſt neceſſaire de rentrer au dedans de ſoi-même, & de ſe renfermer dans cette chambre dont il eſt parlé dans l'Evangile. (*Matt.* 6.) Ces ſources d'eau vive qui nous lavent de la ſoüillure de nos pechez, ne ſe trouvent que dans la ſolitude; mais on les y trouve toûjours, quand on a ſoin de s'éloigner un peu du monde, afin d'entrer dans le deſert. Si nous voulons donc recevoir le pardon de nos pechez bien promptement, nous n'avons qu'à fermer les yeux qui ne voyent que ce qui paſſe, & ouvrir ceux du cœur, & de la foi qui ne s'arrêtent qu'à des objets permanens, ſortons du dehors, & rentrons au dedans. C'eſt-là que S. Ambroiſe dit que J. C. nous abſout; *Eos qui intus ſunt Chriſtus abſolvit.* C'eſt ſur ces paroles du Prophête *egrediebatur foras, & loquebatur.* Si vous ſortez au dehors en vous occupant des créatures, tant que vous y reſterez attachez, l'Abſolution du Prêtre quoique Sainte, donnée au nom, & par l'autorité de J. C. ne vous ſervira de rien pour vous délivrer de vos foibleſſes. Car ſi vous vous répandez ainſi, vous ſortez,

si vous sortez vous n'êtes point au dedans ; vous n'êtes point dans le Sanctuaire où on reçoit l'absolution du grand Prêtre, selon S. Ambroise, *eos qui intus sunt Christus absolvit.* C'est pourquoi je ne m'étonne point que des personnes religieuses qui oublient que leur profession consiste à se tenir toûjours en la presence de Dieu reçoivent tant d'absolutions inutilement. Elles doivent être au dedans, lors même qu'elles sont obligées d'agir au dehors ; & il arrive au contraire que le plus souvent elles sont au dehors, lors même qu'elles croyent être au dedans. Comment J. C. nous absoudroit-il, nous ne pensons presque point à lui ; nous allons trouver ses Ministres afin d'en recevoir l'absolution ? nous sçavons bien qu'ils ne nous la donneront pas dans les rues, & nous allons les attendre aux pieds des Confessionaux, pourquoi traitons-nous J. C. avec moins de respect ; pourquoi ne l'allons-nous pas trouver où il est ? Son Confessional est nôtre cœur ; si nous y allons, nous l'y trouverons, il y est toûjours le premier pour nous y attendre, sans lui nous n'entrerions pas dans nôtre cœur, c'est-là qu'il entend la confession de nos fautes ; & c'est-là qu'il nous en donne l'absolution ; *eos qui intus sunt Christus absolvit.*

Comme la Confeſſion qu'on fait à J. C. n'empêche pas qu'on ne ſe doive confeſſer à un Prêtre ; celle que l'on fait à un Prêtre, ne nous doit pas empêcher non plus de nous confeſſer à J. C. au contraire on peut dire qu'on ne ſe confeſſe jamais bien au Prêtre, ſi on ne ſe confeſſe à J. C. en nous confeſſant à lui nous apprendrons mieux à nous confeſſer que par quelque methode qu'on pût nous donner. C'eſt un grand Maître que J. C. Il peut apprendre tout aux plus ignorans. Allons donc nous confeſſer à lui, comme l'Egliſe nous y invite par ces paroles de David, *ploremus coram Domino qui fecit nos*, & comme les Pſeaumes nous apprennent que ce Prophête faiſoit ſi ſouvent. S. Ambroiſe remarque que ce Saint Roi faiſoit toute ſa conſolation de découvrir à Dieu les plaïes de ſon cœur, à cauſe qu'il ſçavoit que c'étoit le meilleur moyen de les guerir, *qu'il obtiendroit le pardon de ſon peché en le confeſſant, & qu'il obtiendroit la juſtice en le condamnant. Scit in confeſſione eſſe veniam, & in peccati ſui condemnatione juſtitiam.*

Quand on ſe confeſſe à un Prêtre, c'eſt à Dieu qu'on ſe confeſſe dans la perſonne de ſon Miniſtre. Où commence la confeſſion en diſant, je me confeſſe à Dieu Tout-puiſſant & à vous, mon Pere,

Si donc nôtre fidelité pour Dieu devient une occaſion qui nous empêche de nous confeſſer au Miniſtre ; croit-on qu'en ſe confeſſant à Dieu même avec un deſir ſincere de le faire à ſon Miniſtre, ſitôt que l'occaſion nous en ſera ouverte, on n'obtienne pas le pardon des fautes venielles & même des fautes conſiderables, quand on le fait avec une vive contrition & un deſir ſincere de ſe confeſſer.

C'eſt une malheureuſe coûtume qu'ont les gens du monde qui ne ſont point touchez de la crainte de Dieu, quand leur Confeſſeur leur refuſe l'abſolution pour des choſes très-juſtes, d'en chercher un autre pour ſe faire abſoudre ; comme s'ils pouvoient changer la juſtice en changeant de Juges, faiſons ſaintement ce qu'ils font inutilement, les hommes nous refuſent l'abſolution, & ils ne veulent pas même nous confeſſer ; confeſſons-nous à Dieu humblement dans l'amertume de nôtre cœur, & nous ſommes aſſurez qu'il nous abſoudra. Il n'eſt pas ſûr de changer de Paſteurs, mais il eſt toûjours permis d'avoir recours au Prince des Paſteurs. Allons à J. C. qui eſt le Paſteur de nos ames, c'eſt le bon Paſteur qui eſt mort pour nous meriter le pardon ; il nous invite à nous confeſſer à lui, & il ne demande qu'à nous abſoudre.

Il ſçait que nous n'avons point de diſcernement, & que nous n'avons pas même la connoiſſance de nos pechez, & que dans le fond du cœur nous les aimons, c'eſt lui qui nous les fera connoître; c'eſt lui qui nous en donnera de la douleur, c'eſt lui qui nous les fera déclarer, il eſt bien aiſé de ſe confeſſer à lui, puiſque nous ne pouvons nous confeſſer ſans lui.

C'eſt ce qui fait dire à S. Ambroiſe *que ceux qui ſont liez*, (In Pſ. 118. Oct. 8.) *par les chaînes de leurs pechez, doivent ſe mettre à la ſuite de Jeſus-Chriſt qui nous délie, qui eſt une ſource d'abſolutions, & la cauſe de nôtre redemption: Alligati vinculis Chriſtum ſequantur, hoc eſt peccatorum, & criminum remiſſorem, fontem indulgentiarum, redemptionis authorem.* Car en effet comme ceux qui pourſuivent quelque grace à la Cour ſuivent la Cour, ſe préſentent devant le Roi le plus ſouvent qu'ils peuvent; de même il eſt bien juſte de s'adreſſer à J. C. & en même tems bien avantageux de pouvoir s'y adreſſer, pour lui demander qu'il nous pardonne. Nos plaïes demandent le Medecin, dit le même S. Ambroiſe, & le Medecin nous demande que nous lui decouvrions nos playes, en lui faiſant la confeſſion de nos pechez: (Ibid.) *Vulnus Medicum quærit, Medicus confeſſionem excipit.*

Il eſt neceſſaire de s'adreſſer aux Miniſtres de J. C. qui en doute ? Mais quand on y eſt ſi attaché qu'on ne peut les perdre de vuë, c'eſt une marque qu'on cherche autre choſe que J. C. & je ne m'étonne pas ſi toutes les abſolutions qu'ils nous donnent, nous ſervent ordinairement ſi peu ; parce que c'eſt plûtôt nôtre ſatisfaction que nous cherchons que l'abſolution de J. C. que nous ne negligerions pas de la ſorte, ſi nous avions une veritable douleur de l'avoir offenſé, ſi nous avions une veritable confiance en lui, nous y aurions recours plus ſouvent, & nous nous conſolerions plus facilement, quand nous nous verrions reduits à la neceſſité de nous paſſer de ſes Miniſtres, & de n'avoir plus de Medecin que lui ſeul, qui nous ſuffit, & ſans lequel il n'y a rien qui nous ſuffiſe, autrement toute nôtre ſuffiſance ne viendroit pas de Dieu, d'où pourtant elle vient, comme dit S. Paul : *Omnis ſufficientia noſtra ex Deo eſt.*

Les juſtes ſe relevent des fautes dans leſquelles ils tombent tous les jours : ils s'en relevent en regardant J. C. humblement, & en jettant les yeux ſur ſa Croix : car comme une mere accourt pour relever ſon fils qui eſt tombé quand il ſe

met à pleurer, & qu'il l'appelle ; de même J. C. qui est plus proche de nous qu'une mere ne le peut être de son enfant, nous prend déja par la main pour nous relever, quand nous commençons d'ouvrir la bouche pour l'appeller : c'est pourquoi l'Epoux dans le Cantique, recommande seulement qu'on lui prenne les petits renards qui ruineroient sa vigne s'ils étoient negligez, il ne dit pas qu'on les tue, parce que c'est les tuer en effet que de les lui montrer : on les prend en s'accusant humblement devant lui du mal qu'on a fait, & en le priant avec confiance de nous fortifier par sa Grace, afin de ne plus le commettre. Nous gueriſſons donc de nos maux en les montrant à J. C. C'est pourquoi nous avons dit que la Confession même que nous lui faisions de nos pechez, nous en obtenoit le pardon, & étoit déja une source d'indulgence qui nous purifioit de nos tâches, car quand on se montre parfaitement à la lumiere, on est à l'heure même delivré de ses ténebres, mais comme nôtre confession est souvent imparfaite, nous avons besoin d'y joindre la priere qui la rend parfaite, si cependant l'on peut dire que ces deux sources puissent jamais être separées l'une de l'autre.

Car comme un pauvre en montrant sa

nudité avec une secrete honte, & une certaine douleur peinte sur son visage, ne laisse pas de nous demander l'aumône, & même d'une maniere bien efficace, quoiqu'il n'ouvre seulement pas la bouche pour nous parler; de même en nous confessant à Dieu de nos pechez, & en lui découvrant seulement nos playes, avec la douceur, & l'humilité des veritables pauvres, nous lui demandons de les guerir. Mais la grandeur de nos foiblesses, & la longue durée de nos maux qui fait nôtre langueur, meritent bien que nous employons toutes sortes de prieres pour obliger nôtre Medecin de nous guerir.

Je ne dirai rien de la priere, sinon qu'elle peut suffire pour nous obtenir la remission de nos pechez & qu'elle est une si grande source du pardon que la confession qu'on fait au Prêtre la suppose. Je ne rapporterai pas même ce que l'Ecriture en dit, ce qui seroit trop long; il suffit de dire, que Dieu nous a promis par son Prophête, *que quand nous gemirions de nos pechez il ne s'en souviendroit plus.* (Isaïe Ezech.) Il est donc clair qu'il nous les pardonne, & que le gemissement qui est l'ame de la priere, ou plûtôt la priere même, est suivi de la remission de nos pechez. On ne peut donc pas nier que ce ne soit encore une source de pardon;

& que ceux qui vont puiſer avec confiance dans cette fontaine de ſalut, ne retournent juſtifiez de même que le Publicain de l'Evangile. Dieu nous a promis ſolemnellement qu'il nous exauceroit lorſque nous le prierions, il nous pardonne donc quand nous l'en prions; il s'offre lui-même de nous pardonner s'il nous invite de venir boire à cette ſource de ſes graces; il ne refuſera donc pas de nous pardonner quand nous l'en prierons & que deſirant recourir au moyen qu'il a établi pour nous pardonner, nous n'en ſerons privez que par l'injuſtice des hommes.

Saint Ambroiſe nous apprend que le moyen d'être délivrez des chaînes qui nous lient, même au dehors, c'eſt de prier. *Comprenez-vous*, dit-il, *quelles ſeront les mains qui vous delieront, de quelle maniere vous vous rendrez libres, & vous vous mettrez en état de ne plus craindre vos Geoliers, levez-vous pour prier.* (In Pſ. 118.) *Audis quemadmodum ſi ligatus fueris, quibus manibus operibus ipſe te ſolvas, quemadmodum cuſtodes timere non poſſis, ſurge ad deprecandum.*

Que ſi la priere eſt efficace pour nous obtenir cette eſpece de liberté, qui nous eſt commune avec les gens du monde qui ne ſont pas libres de la liberté des enfans de Dieu, elle eſt incomparable-

ment plus efficace, pour nous obtenir cette seconde sorte de liberté que le monde ne connoît pas. Si la priere peut ouvrir les prisons visibles, il ne faut pas douter qu'elle n'ouvre à plus forte raison les prisons invisibles, en nous mettant hors de la puissance du démon, comme J. C. l'enseigne si souvent. Les prisons temporelles sont un lieu de liberté pour les Saints; ce n'est pas ce qu'ils demandent à Dieu que d'en être délivrez. Ce sont les prisons éternelles qui sont l'objet de leur crainte; & ils emploïent bien mieux leurs vœux pour prier Dieu qu'il en retire leurs geoliers, & qu'il les délivre de cette déplorable captivité qu'ils ne connoissent pas eux-mêmes. L'Eglise prioit afin que S. Pierre sortît de prison, mais S. Pierre ne prioit pas pour en sortir. *Act.* 16. 25. Il est dit que l'Apôtre avec Silas loüoit Dieu étant en prison, & peut-être c'étoit de la prison même qu'il le loüoit; mais il n'est pas dit qu'il demandât d'en être délivré. C'est pourquoi ce que dit S. Ambroise doit s'entendre des personnes foibles, qui peuvent bien demander à Dieu qu'il les délivre d'une prison, de même que d'une maladie, parce que ce peuvent être des tentations trop fortes pour eux; mais pour les Saints qui feroient une telle priere,

priere ; ce ſeroit dans des rencontres extraordinaires , où ils auroient ſujet de croire que la charité qu'ils doivent au prochain les obligeroit à la faire : La priere nous arme , mais c'eſt particuliérement contre le démon : la priere fait violence à Dieu , comme parle Tertullien, mais c'eſt pour le Ciel. Les vices les plus enracinez cédent enfin à la priere , quand elle eſt faite comme il faut. L'invocation du nom de Dieu a chaſſé les démons de toute la terre , comme ſaint Ambroiſe dit qu'elle les chaſſe encore tous les jours du cœur des hommes , Joſue 10. 13. *Orationibus excluduntur.* Cette invocation puiſſante a arrêté le ſoleil au milieu de ſon cours , & l'a comme lié au haut du Ciel. Avons-nous donc de la foi , ſi nous craignons qu'elle ne ſoit pas ſuffiſante pour nous délier de nos péchez , & nous obtenir l'abſolution des fautes journalieres , dont on ne peut ſe rendre exempt tant qu'on ſera en cette vie fragile & mortelle. La priere lie les démons , elle peut donc délier les juſtes. Elle peut fermer l'enfer aux plus coupables , elle peut donc abſoudre les Saints : & par conſéquent on a eu raiſon de dire qu'elle eſt auſſi une ſource de rémiſſion & d'indulgence.

Dieu ne pardonne pas ſeulement à ceux qui s'accuſent eux-mêmes & à ceux qui

le prient, mais auſſi à ceux qui le loüent. C'eſt pourquoi la loüange de Dieu merite bien d'être miſe au rang de ces grandes fontaines & de ces piſcines ſpirituelles, que Dieu nous ouvre tous les jours pour nous y laver, & nous y purifier de toutes nos fautes. Celui qui loüe Dieu s'oublie ſoi-même, pour ainſi dire, lorſqu'il ne penſe qu'à lui, & qu'il s'anéantit devant ſes yeux, pour rendre quelque ſorte d'hommage à ſa grandeur infinie.

Il eſt donc bien-aiſé de conclure que Dieu l'oublie encore moins qu'un autre; & que par conſéquent, comme il n'y a perſonne d'exempt de ces ſortes de liens il le délie avec d'autant plus de plaiſir, s'il eſt permis de parler ainſi, que le pécheur n'a d'autre ſoin que celui de lui plaire; car il ne faut pas s'imaginer que loüer Dieu, ce ſoit lui dire de belles choſes: on le loüe quand on l'aime tellement, qu'on n'aime que lui, & qu'on ſe plaît à tout ce qu'il fait, lors même qu'il nous châtie, *bene omnia feciſti*: dans toutes ſortes de rencontres, c'eſt la plus grande loüange que nous ſoyons capables de lui donner. Mais quelque diverſité qu'il y ait dans la loüange dont l'Ecriture parle ſi ſouvent, il eſt certain qu'il n'y a rien qui ſoit ſi agreable à Dieu, & qui par conſéquent nous puiſſe davantage éloigner de toutes ſortes de

maux, & nous approcher de toutes sortes de biens. Il est certain qu'il n'y a rien de si juste que cette loüange ; car il n'y a rien qui soit si loüable que Dieu ; ou plûtôt il n'y a que lui qui soit loüable, de même qu'il est dit dans l'Evangile *qu'il n'y a que lui qui soit bon*, ( *Matth.* 19. 17. ) & par conséquent il n'y a rien qui puisse si bien nous délier : car comme nous ne sommes liez par toutes sortes d'infirmitez & de pechez qu'à cause de l'injustice que nous commettons en péchant, nous ne sommes déliez qu'à proportion que nous devenons plus justes, & nous ne devenons justes qu'en faisant ce qui est plus juste & qui plaît à Dieu davantage : or il n'y a pas de doute que nous lui plaisions davantage, en lui donnant cette loüange qui consiste principalement à l'aimer.

S. Ambroise remarque admirablement que S. Paul & Silas se trouverent déliez en loüant Dieu. ( *Esth.* 13. 17. ) Non-seulement Dieu ne ferme pas la bouche de ceux qui le loüent, comme dit Esther, mais il leur délie les mains quelquefois, comme il fit au grand Apôtre ; afin de nous apprendre que sa loüange est un grand instrument de la liberté de nôtre cœur, & qu'elle nous rend libres, si elle ne nous trouve libres déja, pour nous rendre encore plus libres. *Ce n'est pas en vain*

dit S. Ambroise, *que Paul & Silas ayant été mis en prison, se levoient la nuit pour loüer Dieu. Ce fût leur devotion, & ce devoir de pieté qui brisa leurs chaînes.* Mais ces dernieres paroles ne peuvent conserver toute leur beauté dans nôtre langue; & ce qui fait particulierement à nôtre sujet, c'est que le mot d'absolution s'y rencontre; & l'expression même dont S. Ambroise se sert nous donne cette veritable idée, qu'on ne peut manquer d'absolution, lorsqu'on ne manque point de dévotion: *Non otiosè Paulus & Sylas trusi in carcerem media nocte surgebant: ideoque ubi non defuit devotionis officium, ad fuit etiam absolutionis remedium.*

La cause que ce même Pere rapporte ailleurs de ce que Josué prit la ville de Jericho sans combattre, fut qu'il adora Dieu en voyant un Ange. C'est, dit-il, ce qui fit tomber ses murailles: *Jesus nave ducem militiæ cœlestis adoravit, & ideo sine ferro vicit, & sine ulla obsidione destruxit urbem Jericho. Josue. 6.* Ce qui peut donner occasion de remarquer, que la premiere ville que prirent les enfans d'Israël en entrant dans la terre promise, fut prise d'une maniere toute differente de celle des autres: car ils ne firent rien que faire le tour de la ville plusieurs fois en offrant à Dieu l'hymne de leur silence, comme il est appellé dans l'Ecriture; les Prêtres

sonnans à la fin les trompettes du Jubilé, & le peuple criant à haute voix : pour nous apprendre peut-être entr'autres choses, que les plus grandes victoires contre les démons se remportent par le silence des Saints, & par cette loüange continuelle qu'ils rendent à Dieu. Le cri du peuple, qui d'abord étoit demeuré dans le silence, marque bien cette jubilation du cœur qui est sans parole, *motus gaudiorum non labiorum*, comme dit Saint Bernard. Ces trompettes qui nous animent dans le combat, & dont on se servoit dans le tems du Jubilé, qui étoit la figure de la rémission de nos péchez, peuvent bien marquer cette même loüange de Dieu, qui nous est un principe de force & de liberté. Ce qui est d'autant plus probable, que c'étoient les Prêtres qui devoient sonner ces trompettes ; puisqu'en effet ils ne sont établis que pour loüer Dieu & pour le faire loüer. Je ne sçai si on ne pourroit point dire aussi que comme il n'y a que cette premiere ville qui ait été prise de la sorte par les armes du silence, par le bruit des trompettes & le cri du peuple sans autres armes, afin qu'il parût que c'étoit l'ouvrage de Dieu & non celui des hommes, cela nous marqueroit peut-être les premieres victoires de l'Eglise, qui n'ont

été remportées que par la foi des Martyrs & de ces saints Confesseurs sans aucun moyen humain ; ce qui étoit cause que comme il n'y avoit rien de l'homme, & que c'étoit Dieu qui faisoit tout, toute la terre s'est convertie en peu de tems par un plus grand miracle que celui de la prise de Jericho, au lieu que dans les siecles suivans & sous les Empereurs Chrétiens, la puissance de l'homme s'étant trouvée jointe à celle de Dieu, l'Eglise a fait beaucoup moins de progrès, & ses victoires ont été plus imparfaites.

Il est certain que dans l'ancien Testament nous voyons que les plus grands coups de la puissance de Dieu dans les défaites des ennemis de son peuple, ont paru lorsque ce peuple combattoit en le loüant, ou qu'il ne faisoit que le loüer. [1. *Paral.* 15.] C'est ainsi qu'Aza mit en fuite un million d'ennemis, parce qu'il ne s'appuyoit que sur le bras de Dieu, qui n'est point plus fort avec nous, ou qui n'est point plus foible sans nous. C'est ainsi que Josaphat surmonta les Moabites & les Ammonites, avec encore plus d'éclat, parce qu'il laissa faire Dieu, ne prenant pour ainsi dire pour son partage que de le voir faire & de le loüer : [Paral. 20. 17.] *Non eritis vos qui dimicabi-*

*tis, sed tantummodo confidenter state, & videbitis auxilium Domini super vos.* Ce sage & fidéle Prince ayant eu plus de soin de dresser des chœurs de Levites pour loüer Dieu, que de ranger ses escadrons pour combattre. Ce fut Dieu seul qui combattit ses ennemis, & qui les vainquit: [2. Paral. 20. 21.] *Deditque consilium populo, & statuit Cantores Domini, ut laudarent eum in turmis suis; confitemini Domino quoniam bonus, &c.* & l'Ecriture remarque, *qu'ayant ainsi commencé de loüer Dieu*, Dieu se mit à combattre pour eux, & leur fit remporter une grande victoire, sans qu'ils eussent part au combat. C'est ainsi que les Machabées ont combattu, & ont vaincu. *Per orationes congressi sunt*: [2. Mac. 15. 27.] *Manu quidem pugnantes; sed Dominum cordibus orantes.* Ce qui devroit nous faire rougir, en considerant combien étoit grande la foi de ces Princes dans le tems de la Loi, & combien la nôtre est foible dans le tems même de l'Evangile; & nous faire reconnoître humblement, que c'est nôtre peu de foi qui est cause de nôtre peu de force.

Il est visible par ces exemples, que Dieu en fait davantage quand nous en faisons moins; & qu'il n'y a rien de plus assûré pour surmonter toute sorte de périls, que de ne se pas appuyer sur ce

que les hommes peuvent faire pour nous, mais sur le bras du tout-puissant ; & de n'avoir point de plus grande attention au milieu de nos grandes affaires & de nos plus grands maux que de le servir & de le loüer. Nous avancerions incomparablement davantage, si nous ne faisions que loüer Dieu, en nous déchargeant sur sa conduite de tant de soins inutiles qui nous empêchent de le loüer. Dieu a moins soin de nous, parce que nous en avons trop, ayons en moins, & il en aura davantage : ce n'est pas nous qui nous sauvons, c'est lui qui nous sauve. Comme c'est lui qui est nôtre force, qu'il soit aussi nôtre loüange ; & nous ne perdrons plus nôtre force : que si nous sommes foibles, commençons de le loüer, & il nous rendra forts. La loüange de Dieu est encore plus puissante, pour nous faire surmonter nos ennemis invisibles, que pour surmonter nos ennemis visibles. Les hommes peuvent être vaincus par des armes materielles ; mais les démons ne le peuvent être que par des armes spirituelles. La gloire de Dieu les brûle, & ils ne peuvent souffrir la loüange qui la procure, ils fuyent ceux qui le loüent ; & ces peuples infidéles qui fuyoient le peuple de Dieu lorsqu'il chantoit ses loüanges, n'étoient que leur

figure. *Celui qui chante une hymne*, dit Saint Ambroise, *en se purifiant le cœur & le chantant spirituellement, se délivre de toute sorte de passions. Qui hymnum dicit puro corde & spiritualiter dicit, omne genus passionis excludit humanæ.* Saint Ambroise dit que la loüange de Dieu qui nous délivre de nos passions qui sont la racine de nos pechez, nous délivre aussi par conséquent de nos pechez. Y a-t'il une meilleure absolution que celle qui ne nous délie pas seulement des liens de nos pechez, mais qui en bouchant peu à peu la source d'où ils viennent, empêche qu'ils ne nous lient comme auparavant. La loüange de Dieu éloigne de nous les démons, affoiblit nôtre concupiscence, nous délivre de nos pechez, satisfait à Dieu pour nos pechez, & par conséquent supplée au bienfait de l'absolution.

Ne nous croyons donc point privez des effets de l'absolution, lorsque nous avons soin d'entrer souvent dans nous-mêmes, pour la demander à Dieu & la recevoir de sa main, il nous dira : *Vos pechez vous sont pardonnez*, si nous nous en confessons devant lui, si nous le prions de ne nous imputer point nôtre folie ; & si nous le loüons de la misericorde qu'il nous peut faire, ne pensons plus à ce qui est au-dehors, afin de ne penser qu'à ce

qui est au-dedans. Car Dieu est au-dedans, comme dit S. Ambroise, & certainement nous l'y trouverons : *Intus est Deus.* Faisons-nous absoudre tant que nous voudrons par le ministere des Prêtres, si nous n'avons un desir sincere d'être à Dieu & de le chercher, nous ne serons point veritablement absous. [ Amos. 5. 4. ] *Cherchez-moi & vous vivrez*, nous dit le Seigneur par son Prophête : *Quærite me & vivetis.* Si nous ne le cherchons point, nous ne vivrons donc point. Or il n'y a point d'absolution dans la mort. Il s'ensuit de-là que quelque absolution que nous ayons reçûë, en ne cherchant point Dieu nous ne vivrons point, & que par conséquent nous ne serons point absous; Il s'ensuit encore que quoiqu'on nous la refuse, si nous cherchons Dieu sincerement, nous vivrons, & par conséquent nous serons absous. Car les vivans ne peuvent être liez devant Dieu, de même que les morts ne peuvent être libres & déliez. Qu'on nous absolve ou qu'on ne nous absolve point, si nous demeurons dehors en aimant les créatures, saint Ambroise nous assûre que J. C. ne nous reconnoîtra pas, puisqu'il ne *reconnût point ses plus proches*, dit-il, *parce qu'ils étoient dehors ; & ce fût peut-être pour nous instruire, qu'il ne les reconnût point : car*

*ment pouvons-nous donc eſperer qu'il nous reconnoiſſe quand nous ſerons dehors. Si enim foris ſtantes, nec ipſi agnoſcuntur parentes, & propter noſtrum fortaſſe non agnoſcuntur exemplum, quemadmodum non agnoſcimus, ſi foris ſtemus.*

Il nous reſte encore deux ſources d'indulgence que nous ne verrons qu'en paſſant, quoiqu'elles ne laiſſent pas d'être très admirables & très-efficaces pour nous laver, la premiere eſt celle de l'humilité, qui eſt ſi neceſſaire qu'on peut dire que les autres ne peuvent ſervir de rien ſans elle, & qu'elle eſt comme la clef qui nous les ouvre. Comme l'orgueil eſt le commencement du peché qui nous lie, ſelon que le dit l'Ecriture, *initium omnis peccati ſuperbia*, & en même-tems le plus grand de tous les pechez; on peut dire au contraire que l'humilité eſt une diſpoſition préalable à l'abſolution du Prêtre, & un des moyens des plus efficaces pour ſuppléer à ſon défaut dans le cas de neceſſité. Nous n'avons que faire de craindre; quand nous ſerons humbles, nous ſerons abſous. C'eſt ſaint Ambroiſe qui le dit en termes formels: *Cum repleta fuerit humilitas peccatum ſolvitur.* Et c'eſt l'Evangile même qui nous l'apprend, en nous propoſant l'exemple du Publicain, qui s'étant humilié devant Dieu,

s'en retourna justifié en la maison. S'il s'en retourna justifié, il s'en retourna donc absous : car il n'y a point de meilleure marque de l'absolution que la justice, qui ne peut être liée, non plus que la parole de Dieu, puisque c'est elle qui nous délie.

Ce qu'ajoûte Jesus-Christ, après avoir parlé de l'humilité & de la justification du Publicain, fait bien voir combien cette vertu est efficace pour obtenir le pardon : *Omnis qui se humiliat exaltabitur.* Nous ne pouvons pas douter après cela, qu'elle n'obtienne d'être délié, puisqu'elle nous éleve : être exalté est quelque chose de plus que de n'être plus pécheur : l'absolution ne marque que le pardon ; au lieu que l'exaltation marque la récompense : il n'est pas dit que tous ceux qui se confessent seront exaltez, ce seroit même beaucoup qu'ils fussent absous ; mais il est dit que tous ceux qui s'humilient sont exaltez. Cette sainte exaltation dont il est parlé dans l'Evangile, & qui est l'exaltation des humbles qui ne s'en élevent point, est un veritable signe de la rémission qu'elle présuppose. Car l'exaltation dans les personnes superbes, n'est pas une récompense, mais le plus grand de tous les châtimens de Dieu. La veritable exaltation & la veritable ab-

ſolution eſt pour les humbles, de même que toute ſorte de baſſeſſe & de captivité eſt le partage des ſuperbes.

Nous avons mis la croix pour la derniere ſource d'indulgence, dans laquelle nous allons chercher le pardon de nos pechez, lorſque les Prêtres nous refuſent le Sacrement, nous avons déja dit que les tribulations & les diverſes afflictions qui nous arrivent en peuvent être auſſi une ſource; mais on peut mettre cette difference entre la croix & elles, que n'y ayant point de croix ſans tribulation, toute tribulation néanmoins ne merite pas de porter le nom de croix dans le ſens qui lui eſt particulier, & qui ſignifie ſeulement la perſécution qu'on ſouffre pour l'amour de la juſtice. Les pertes, les maladies, & toutes les autres ſouffrances peuvent être ſanctifiées par la croix de Jeſus-Chriſt quand on en fait un bon uſage, en y joignant la patience, & en les rapportant à la croix. Car tout ce qu'elle touche & tout ce qui lui eſt uni devient effectivement ſaint: mais quand on eſt dans les ſouffrances, de quelque nature qu'elles ſoient, pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, & pour la défenſe de la verité; c'eſt la croix même de Jeſus-Chriſt que nous portons & dont il nous honore. C'eſt alors que nos ſouffrances ſont veritable-

ment les siennes en un sens tout particulier ; & si nous ne nous déchargeons point de sa croix en l'abandonnant par la plus grande ingratitude & la plus grande infâmie du monde, nous avons part à la huitiéme beatitude de l'Evangile qui est le comble du bonheur, & la plus grande gloire qui puisse jamais arriver à un homme dans cette vie mortelle.

Cela seul fait assez voir que la Croix est une source d'indulgence & de rémission, & il ne seroit pas même besoin de le prouver. Car comment ceux qui souffrent persécution pour la justice, seroient-ils heureux s'ils n'étoient déliez de leurs pechez ! Comment seroient-ils dans le plus haut degré de la beatitude, si Dieu ne leur pardonnoit pas leurs fautes ! Non seulement ceux qui portent la Croix de J. C. avec humilité & avec joye sont rendus participans du pardon general qu'elle a apporté à toute la terre ; mais ils reçoivent une nouvelle force afin de ne plus tomber : & si la fragilité humaine leur fait commettre des fautes, elles leur sont remises à l'instant ; puisqu'alors ils préférent Dieu à leur propre repos. Que s'il arrive qu'on les condamne injustement pour la cause de l'Evangile, Dieu ouvre pour eux tous les tresors de

ſes indulgences, & quand ils auroient été les plus coupables, s'ils ſont parfaitement convertis, & qu'ils ne cherchent que lui, il leur pardonne, pour ainſi dire, tout d'un coup dans ſes grandes occaſions qu'ils doivent menager avec beaucoup de ſoin; & le Seigneur ſe plaît à couvrir la difformité de leur vie paſſée par une grande abondance de ſes graces. C'eſt alors qu'ils peuvent dire à leurs ennemis ces belles paroles de Tertullien dans la confiance qu'ils ont en la Croix de J. C. qui fait tout leur merite : *cum à vobis condemnamur, à Deo abſolvimur : Dieu nous abſout quand vous nous condamnez.* Comme les ames les plus belles ne ſont point ſans tache, elles ſont lavées plus parfaitement dans le ſang de l'Agneau, & elles deviennent encore plus belles par une plus grande miſericorde. C'eſt ainſi que Suzane étant accuſée par les deux vieillards fut non-ſeulement délivrée par Daniel, qui inſpiré de Dieu fit connoître l'injuſtice du jugement rendu contre elle; mais elle devint plus ſainte : *Suſanna*, dit S. Ambroiſe, *hominum damnata judicio nutu abſoluta divino eſt.*

Nous ne connoiſſons pas aſſez la vertu de la Croix, & nos défiances la deshonorent. Seroit-il croyable que le bon

larron y eût reçu le pardon de toutes ſes fautes, & que l'épouſe qui a tout abandonné pour ſon époux n'y reçût pas le pardon des ſiennes ? Le larron que les Peres diſent l'avoir été juſqu'à la Croix, peut faire voir aux épouſes ce qu'elles doivent eſperer de cette Croix quand elles y demeurent attachées avec joye entre les bras de leur époux, & qu'elles lui diſent continuellement avec foi & avec confiance dans le fond de leur cœur : *memento mei, ſouvenez-vous de moi.* Luc. 23. 42. Elles n'ont que faire d'ajouter : *cum veneris in Regnum tuum, lorſque vous ſerez arrivez dans vôtre Royaume* ; parce que Jeſus-Chriſt eſt entré dans ſon Royaume glorieux par ſes ſouffrances de même qu'il veut les y faire entrer par les leurs. Si le larron ſanctifié à pû voir du haut de la Croix ce Royaume que Judas n'a pû voir dans l'Euchariſtie, comme remarque ſi admirablement S. Ambroiſe : *In Cruce Regnum Domini mente conſpexit, quod in convivio Chriſti Judas videre non potuit* : Seroit-il poſſible que les épouſes qui ont tout quitté pour le voir, & qui l'ont vû ſi ſouvent en ſe repoſant avec S. Jean dans le ſein de leur époux, ne le viſſent pas ſur la Croix, en étant ſi proche ? Seroit-il poſſible que pour n'avoir point reçu l'abſolution de ces pechez que la fragi-

lité de la nature leur fait commettre ; cette absolution, dis-je, qu'on ne leur refuse que parce qu'elles demeurent fidelles à leur époux, elles eussent moins de confiance en ce même époux.

Il est vrai que vous ne recevez pas l'absolution par l'imposition des mains du Prêtre ; mais vous la recevez par l'imposition des mains mêmes de J. C. Ne sentez-vous pas ces mains adorables qui paroissent si pesantes à la nature, & qui sont en effet si legeres à ceux qui l'aiment Elles sont étenduës sur vous depuis le matin jusqu'au soir pour vous combler de toute sorte de benedictions spirituelles, si vous ne les repoussez pas vous-même. Il n'y a point de benediction semblable à celle de l'époux : principalement quand il benit ses épouses, & qu'il les benit sur sa Croix. Il suffit que vous reconnoissiez l'authorité de ses Ministres qui est la sienne, & que vous respectiez leur benediction qui est aussi la sienne ; mais s'ils vous la refusent avec injustice, demeurez en paix ; vous recevez dans ce même tems la benediction de vôtre époux, qui vous bénit parce que vous êtes à lui, parce que vous souffrez pour lui, & parce qu'on refuse de vous bénir. Beuvez le sang de l'Agneau qui rejaillit de la ple-

nitude de son cœur dans le vôtre, pourvû qu'il soit vuide. Goutez-le avec plaisir dans la source même. Si vôtre amour n'est point tiede, vous trouverez ce sang tout bouillant. C'est comme on le boit sur la Croix. On ne le prend pas sur l'Autel pour vous le donner ; & vous ne le bûvez pas dans le Calice ; mais y a-t-il un Autel preferable à celui sur lequel il s'est sacrifié & est mort pour vous ? Et y a-t-il un Calice qui soit plus précieux que son cœur ? Vôtre crainte est loüable, parce que vous craignez de perdre Jesus-Christ mais vous pouvez vous rassurer. Ecoutez ce que vous dit un des grands amis de vôtre époux : *nemo tibi Christum potest auferre ? personne ne vous peut faire perdre J. C.* dit S. Ambroise. C'est pourquoi vous devez demeurer tranquille, si en effet vous ne craignez rien que de le perdre.

Il est donc certain que tout ce qu'on peut contre vous ne vous peut nuire. On ne peut vous perdre, en vous ôtant tous les Sacremens, puisqu'on ne peut vous faire perdre J. C. & qu'il est impossible que vous vous perdiez en ne le perdant pas, comme dit le même Pere : *Nemo potest perire cui non oblatus est Christus.* Ce qu'on peut faire pour empêcher que J. C.

te vous pardonne, eſt cauſe même qu'il vous pardonne. Ces abſolutions qu'on vous refuſe vous font recevoir les fruits de l'abſolution. On vous les refuſe, & vôtre époux vous ouvre tous ſes treſors qui ſont toutes ſes playes; & il verſe ſon ſang dans vôtre cœur par de grands canaux qu'il eſt impoſſible aux hommes de vous fermer; parce qu'il n'y a que lui qui les ferme, de même qu'il n'y a que lui qui les ouvre: *Qui aperit & nemo claudit; qui claudit & nemo aperit.* (Apoc. 3. 7.) Il eſt étonnant qu'ayant, comme nous avons, pluſieurs grands remedes pour nous guerir des bleſſures que nous recevons tous les jours dans la guerre mortelle que nous avons contre le demon & contre le monde, nous nous attachions tellement à un ſeul que nous abandonnions tous les autres. Le plus ſouvent nous croyons avoir tout fait quand nous nous ſommes confeſſez; & la facilité de ce remede qui ne nous incommode point, & que nous nous imaginons ſuffire à tous nos maux, eſt ſouvent cauſe que nous évitons le peché avec moins de ſoin. Quand on aime ſon mal, & qu'on eſt tellement accoutumé au remede qui le doit guerir qu'on ne peut s'en paſſer, je me trompe ſi l'on s'applique avec un grand ſoin à fuir les moindres occaſions qui peuvent nous y faire

tomber. Presque tout le monde veut bien se confesser, mais tout le monde ne veut pas s'humilier & faire penitence ; & l'on pourroit se servir ici des paroles de saint Ambroise : *Perfidia confiteri potest, credere non potest.* Nous n'avons pas de peine à nous confesser & à dire que nous ne vivons pas selon l'Evangile ; mais nous en avons beaucoup à croire comme il faut à l'Evangile ; c'est-à-dire, à le pratiquer, en le prenant pour la regle de nos mœurs & de toute nôtre vie.

C'est ce qui est cause que ce remede qui est si excellent par lui-même nous devient non-seulement inutile, mais dangereux ; parce que nous y bornons toute nôtre confiance, & que nous ne l'étendons pas aux autres qui pourroient nous faire beaucoup de bien. La confession est comme le puits de Jacob dont l'eau est fort bonne ; mais ce puits est profond, & quand nous y allons avec peu de disposition, on auroit lieu de nous dire : (Joan. 4. 11.) *Puteus altus est neque in quo haurias habes, le puits est profond, & vous n'avez pas de quoi puiser.* On ne peut pas dire combien de personnes, faute de s'observer y sont tombez, & s'y sont noyez. Ce puits n'en sera pas moins utile pour nous, si nous prenons garde à ce que nous faisons ; mais la chûte des autres

nous doit être un avertiſſement de ne nous pas endormir ſur le bord du puits, afin de ne point trouver la mort où les Saints trouvent la vie.

On a mis des gardes à ce puits pour nous empêcher d'en aprocher. Nous devons regarder cette conduite affligeante de nos ennemis comme une punirion de nos pechez : car il eſt certain que quand nous nous approchions avec foi, nous y trouvions Jeſus-Chriſt qui y parloit à la Samaritaine ; mais néanmoins nous ne devons pas pour cela perdre courage. (*Judith.* 12. 7.) Car ſi nous deſcendons juſqu'à la vallée de Bethulie, nous y trouverons pluſieurs ſources qui ne ſont point gardées & où nous pourrons étancher nôtre ſoif à loiſir. Il ne ſera pas même neceſſaire d'aller ſi loin : (Rom. 10. 8.) *Prope eſt verbum in ore tuo & in corde tuo.* En quelque lieu que nous ſoyons, nous ſommes environnez de ces ſources d'eau vive qui coulent toûjours ; & nous les trouverons dans nôtre cœur, ſi nous ouvrons toûjours les yeux ; ſi nous nous humilions, ſi nous avons ſoin d'invoquer le ſaint Eſprit ; parce que c'eſt la charité qu'il y repand qui amollit la dureté de cette pierre, & qui fait rejaillir ces eaux de Grace dans le Deſert.

Il ne faut pas croire que nous ayons

parlé de toutes les sources d'eau vive dans lesquelles nous pouvons boire & nous laver, lorsque nous sommes échauffez & que nous sommes soüillez. Comme nous ne faisons point de pas en nous éloignant de Dieu qui ne nous soüille, nous n'en faisons pas un en nous approchant de lui, qui ne nous lave. Ceux qui aiment Dieu avec sincerité le trouvent: & comme tout coopere effectivement au salut des élûs, ils trouvent par-tout des fontaines. Que peut-il y avoir de si sec qu'une machoire d'âne ? Que peut-il y avoir de si mortel que ce qui a tué un si grand nombre de Philistins. Cependant Dieu y fait trouver de l'eau quand il veut; & les sources de scandale sont entre ses mains des sources de benedictions pour le salut de ses élûs. Quand on a assez de force pour étouffer le Lion, on y trouve quelque chose de plus que de l'eau selon que l'Ecriture nous le dit: *de comedente exivit cibus & de forti dulcedo.* Juges. 14. 14. Que si les sources de malediction deviennent des sources de benedictions pour les Saints, il est aisé de juger combien de benedictions ils remportent des sources même de benedictions. Qu'ils ne s'inquietent donc pas de ce qu'on leur a bouché une source; puisqu'ils trouvent par-tout des sources en si grande abondance qu'on ne peut

pas même les compter.

Mais je croi qu'une des plus universelles, des plus efficaces, & des plus délicieuses est la parole de Dieu qui peut renfermer elle-seule toutes les autres ; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'ait la force de suppléer à l'absolution du Prêtre ; puisque J. C. a dit à ses Apôtres si expressément dans l'Evangile : Joan. 15. 3. *Jam mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis* : *Vous êtes déja purs à cause de la parole que je vous ai dite.* Cette parole qui guerit les plus grand maux & qui ressuscite les morts, comme nous l'apprenons de la bouche même de J. C. peut bien guerir les moindres maux & les maladies les moins mortelles. Qui doute que cette parole ne nous délie & ne puisse nous délivrer, puisque nous ne pouvons être délivrez que par cette parole ; & que de quelque maniere que nous soyons délivrez, c'est la verité qui nous délivre, selon qu'il est écrit ; Joan. 8. 32. *Veritas liberabit vos.* Que si tous ceux qui sont délivrez sont délivrez par la verité, est-ce qu'elle ne délivreroit point les personnes que les Prêtres refuseroient de délier, parce que ces personnes confesseroient la verité. On se guérit des blessures de la mort en pensant à la vie éternelle qui est par-tout renfermée dans l'E-

criture. Si les cendres des Saints ont la force de guerir les plus grandes maladies de nos corps, penſez-vous qu'en nous humiliant devant la parole de Dieu & en l'adorant, elle ne gueriſſe point les maladies de nos ames? Penſez-vous que la connoiſſance de Jeſus-Chriſt ne ſerve de rien à nous guerir? ſaint Ambroiſe aſſûre que cette connoiſſance eſt nôtre veritable gueriſon: *Cognitio Chriſti collatio eſt ſanitatis.*

Approchons-nous donc de Jeſus-Chriſt en meditant avec foi ſa ſainte parole. Nourriſſons-nous-en, comme ce même Pere nous y invite, & nous ſerons abſous en effet; parce que Jeſus-Chriſt eſt la remiſſion de nos pechez: *Accediſſe ad eum, & abſolvimini, quia remiſſio peccatorum eſt.* Faiſons-lui la belle priere que ce grand Saint lui fait ailleurs. Parlez-nous, ô Seigneur Jeſus, car nous ſommes malades, & vôtre parole eſt nôtre medecine. Parlez-nous, Seigneur, car nous ſommes aveugles, & vôtre parole eſt nôtre lumiere. Parlez-nous, car nous ſommes tout couverts de taches, & vôtre parole eſt un bain de pureté qui nous lavera. Parlez-nous enfin, car nous mourons de ſoif, & vôtre parole eſt une ſource d'eau vive qui nous rafraîchit & nous deſaltere. Vous nous

parlez,

parlez ; Seigneur ; & quand vous nous avez parlé , nos fautes ſont effacez , & nous devenons innocens : *Loquere , Domine Jeſu , verbum tuum medicina eſt , verbum tuum lumen eſt : verbum tuum noſtræ colluvionis ablutio eſt : verbum tuum foris eſt : tu loqueris & culpa lavatur.*

Mais ſi nous avons ſoin de joindre à la meditation de la Verité l'exercice de la charité *qui couvre la multitude des pechez* , ( 1. *Petr.* 4. 8. ) & qui eſt elle-même nôtre veritable liberté , lorſque nous aimons tellement Dieu , que nous adorons en toutes choſes ſa volonté ; il ſe trouvera que nous aurons dix ſources de vie pour oppoſer aux dix playes d'Egypte qui ſont autant de ſources de mort. Il faut pour cela que nous puiſions continuellement les eaux de la Grace dans ces fontaines de ſalut , & que nous ayons ſoin de ſuppléer à l'abſolution des Prêtres par celle que Jeſus-Chriſt lui-même nous donnera & que nous trouverons dans toutes ces ſources. Je ne vois pas après cela quel mal on nous aura fait de nous empêcher d'aller à confeſſe : d'ailleurs nous pouvons pratiquer le conſeil de S. Jacques , en nous accuſant humblement de nos fautes devant nos freres : mais comme ils ne peuvent pas nous abſoudre , ſi cela nous rend plus ſoigneux de nous adreſ-

ſer à Jeſus-Chriſt, & ſi nous y avons recours plus ſouvent dans toutes ſortes d'occaſions & avec plus de foi; ceux qui nous ont privez de la confeſſion, au lieu de nous nuire, nous ont ſervi, quoique nous devions ſouffrir cette peine avec douleur & avec beaucoup d'humilité, en priant Dieu de nous rendre la liberté de nous proſterner aux pieds de ſes Miniſtres que nous honorerons en leurs perſonnes, & qui nous abſouderont en la ſienne avec d'autant plus de fruit, que nous nous y ſerons davantage préparez par toutes ſortes d'exercices de pieté. *Amen. Etiam Domine Jeſu : veni citò.*

*Avantage de la Confeſſion qu'on fait à Dieu.*

LEs hérétiques des derniers tems & les mauvais Catholiques ſe ſont déclarez également ennemis de la Penitence; quoiqu'en diverſes manieres. Les Hérétiques ont aboli entierement la Confeſſion qui eſt comme une entrée de la Penitence & un de ſes premiers fondemens. Les mauvais Catholiques ont retenu la Confeſſion ſans Penitence. Les Hérétiques ſe contentent du repentir de leurs fautes; & ils veulent que la ſatisfaction ne ſoit pas neceſſaire, quoiqu'elle ait été toûjours jugée d'une ſi grande im-

portance. Les mauvais Catholiques l'admettent bien, mais ils ne veulent point en faire ; & toute leur satisfaction d'ordinaire va à reciter quelques Pseaumes, ou à dire quelques Prieres. Il n'y a que le repentir dont les uns & les autres demeurent d'accord. Mais on peut dire contre les hérétiques, que le repentir sans œuvres n'est qu'une idée : & contre les mauvais Catholiques, que sans l'amour de Dieu qu'ils ne croyent point necessaire, ce n'est plus que des paroles.

Il n'y a que les fidéles enfans de l'Eglise qui reçoivent la Penitence toute entiere, ils sont persuadez qu'il est juste de satisfaire à Dieu pour leurs pechez. Ils sçavent qu'ayant besoin d'être jugez, ils ne peuvent pas être juges ; & que d'ailleurs, quand ils ne seroient pas même coupables, ils ne pourroient être juges dans leur propre cause. Ils sçavent que les Ministres de Jesus-Christ sont les Juges naturels de cette cause qui regarde les interêts de Jesus-Christ. Ils sçavent qu'il est impossible que le Prêtre juge de la lépre, & qu'il ordonne les remedes qui sont necessaires pour la guérir, si on ne va la lui montrer ; c'est pourquoi ils se confessent au Prêtre. Mais comme ce n'est pas assez pour guérir, de découvrir le mal au Medecin, si l'on ne fait quelque re-

mede ; ils ſçavent qu'il ne ſuffit pas de ſe confeſſer ; ſi l'on ne fait des fruits dignes de Penitence : comme un arbre ne peut porter de fruit s'il n'a point de racines. Ils ſçavent bien auſſi qu'ils ne peuvent ſatisfaire à Dieu pour leurs pechez, s'ils n'ont quelque amour de Dieu qui eſt l'ame qui doit animer tout le bien que peut faire l'homme, & ſans laquelle ce qu'il fait ne meriteroit pas le nom de bien.

Vollà comme ils ſe repentent de leurs pechez, parce qu'ils aiment celui qu'ils ont offenſé. Ils s'en confeſſent, parce qu'ils s'humilient devant lui, ils ſatisfont pour leurs pechez par des actions de Penitence, parce qu'ils deſirent de ſe guérir. Mais ils n'apprehendent pas ſeulement la mort de l'ame, mais qu'ils apprehendent auſſi ſa langueur, qui naturellement tend à la mort & qui lui ouvre une grande entrée : tout ce qui déplaît à Dieu leur déplaît : ce ne ſont pas ſeulement les playes mortelles qui leur font peur ; ils craignent juſqu'aux moindres playes qui peuvent toutes devenir grandes dans un corps ſi corrompu. Ils ſçavent avec ſaint Baſile que la diſtinction des grands pechez & des petits pechez ne ſe lit point dans l'Evangile : c'eſt pourquoi ils croi-

gnent tous leurs pechez. Ils desirent d'apporter le remede à tous leurs maux : c'est pour cela qu'ils se confessent de tous leurs pechez, afin d'apprendre le moyen de les guérir, & de commencer à les guérir par l'obéïssance qui en est le premier remede.

Mais comme nous tombons tous les jours dans ces pechez de fragilité que les plus justes ne peuvent éviter dans cette vallée de larmes, ainsi que nous enseignent les Peres ; & comme on ne peut pas aller si souvent à confesse, ce qui ne seroit pas expédient pour plusieurs raisons, on substituë souvent la confession qu'on fait à Dieu de ces sortes de fautes à la confession qu'on en feroit à l'homme. Car comme il est necessaire de panser souvent les ulceres des corps, & d'en faire sortir la corruption qui s'y forme insensiblement, il n'est pas moins necessaire de penser souvent les ulceres des ames, afin de les dessecher peu à peu, en les exposant le plus souvent qu'on peut aux rayons invisibles du soleil de justice, qui est le soleil de nos ames, & qui les guérit.

Voilà comme J. C. a la bonté de vouloir que l'homme concoure avec lui pour le salut de l'homme ; afin de lier ensemble tous les membres de son corps par le

nœud d'une plus grande charité, quoiqu'il soit lui seul le salut de l'homme & son veritable medecin.

Que s'il arrive que ses Ministres ne puissent y travailler ou qu'ils le refusent; Jesus-Christ alors fait par lui-même d'une maniere que nous ne pouvons comprendre tout ce qu'il auroit fait pour avancer nôtre salut par le moyen de ses Ministres. C'est ce qu'il faut bien comprendre: 1. Cor. 3. 7.) *Que celui qui plante n'étant rien, & celui qui arrose n'étant rien, & que tout venant de Dieu qui donne l'accroissement*; lorsqu'il ne se trouve personne qui plante, c'est Dieu qui plante: Lorsqu'il ne se trouve personne qui arrose, c'est Dieu qui arrose. Ce qui nous oblige encore davantage à avoir continuellement recours à lui parce que nous ne pouvons plus avoir recours à d'autres qu'à lui, & que c'est lui seul qui met la main à nos playes pour nous guérir. Car si lorsque nous avions le plus de Medecins, il étoit néanmoins necessaire de lui découvrir souvent nos playes en particulier, quoique ce fût à lui-même que nous les découvrissions en les découvrant à ses Ministres; combien est-il plus necessaire de le faire à present, lorsqu'il n'est pas seulement nôtre premier Medecin, mais qu'il est nôtre seul Medecin; & de lui confesser souvent nos

pechez, ne pouvant plus les confeſſer aux Prêtres; puiſque nous étions même obligez en ce tems-là de lui en faire une confeſſion *plus* ſouvent qu'aux Prêtres.

C'eſt de cette confeſſion qu'on fait à Dieu que j'ai réſolu de parler, en expoſant le grand nombre d'avantages qu'elle renferme.

Le premier avantage de cette confeſſion qu'on fait à Dieu eſt de ce qu'on peut toûjours la faire, & qu'il n'y a point de violence dans le monde qui ſoit capable de nous en empêcher. Nous n'avons pas toûjours des Prêtres, mais nous pouvons toûjours avoir Jeſus-Chriſt. Les Prêtres peuvent avoir d'autres affaires, mais Jeſus-Chriſt ne s'occupe que pour nous; & ſa grande affaire eſt nôtre ſalut. C'eſt l'ouvrage qu'il a reçû de ſon Pere pour l'accomplir, comme il nous le témoigne lui-même dans l'Evangile. Nous pouvons importuner les Prêtres, mais nous ne pouvons importuner Jeſus-Chriſt par quelque aſſiduité que ce ſoit; & la ſeule importunité où l'on peut tomber à ſon égard, eſt de n'avoir pas recours à lui continuellement, & de ne le pas toûjours prier. Quand nous nous confeſſons aux hommes, nous ne pouvons faire que cela; au lieu que la confeſſion qu'on fait à Dieu peut ſubſiſter avec toutes nos

autres occupations qui n'en ſont que plus réglées & plus utiles. Ce ne peut être un empêchement de faire bien ce qu'on eſt obligé de faire que de s'occuper avec Dieu ; puiſque c'eſt lui qui nous fait faire tout le bien que nous faiſons. Il nous le fera encore mieux faire quand nous ſerons plus ſouvent avec lui ; & nous ſerons plus ſouvent avec lui quand nous ſerons moins avec nous, ce qui arrive lorſque, nous déplaiſant à nous-mêmes dans la vûë & le ſentiment de nos miſéres, nous nous accuſons devant lui.

Nous ne faiſons bien que ce que nous faiſons toûjours, & une grande Sainte diſoit que le culte de Dieu que nous interrompons eſt indigne de Dieu ; & en effet, comme nous ne pouvons nous diſpenſer de lui rendre l'honneur qu'il merite toûjours & que nous ſommes toûjours obligez de lui rendre à cauſe de lui & à cauſe de nous qui ne pouvons nous paſſer de lui, c'eſt manquer que de ne pas continuer. Pour le moins on ne peut nier, quand nôtre culte eſt interrompu, que ce ne ſoit une défaillance de la nature quand ce n'en eſt pas une du cœur. Il eſt donc clair que la confeſſion qui peut être davantage continuée, eſt la plus utile & la plus parfaite, & qu'elle nous établit dans une pieté plus

ſolide & qui eſt moins ſujette à la vicissitude, & par conſéquent à l'altération qui eſt toûjours l'effet du changement.

Ce qui eſt encore excellent, c'eſt que la Confeſſion n'étant pas ſeulement un remede pour les pechez paſſez afin de nous en relever, mais auſſi un préſervatif contre les pechez à venir, afin de n'y point tomber; il arrive ſouvent que la confeſſion que l'on fait à Dieu dans l'amertume de ſon ame, eſt plus avantageuſe pour cela que la confeſſion qu'on fait aux Prêtres; parce que celle-ci n'eſt point accompagnée d'une auſſi vive douleur. Je ne ſçai comment il arrive que la confiance qu'on a dans l'Abſolution Sacramentelle, fait qu'on gémit moins en la preſence de Dieu, & qu'on approfondit moins ſes playes; mais ſi une ame fidéle ne peut s'approcher du Sacrement, & ſi elle n'a plus d'autre moyen de ſe purifier de ſes tâches que d'en gémir devant Dieu, & de les lui expoſer, on ne peut dire qu'elle eſt ſon attention à les découvrir, combien elle s'applique à conſiderer leur difformité, avec quelle douleur elle ſe jette aux pieds de ſon Sauveur, elle y reſte dans le ſilence, comme la femme pécheresſe de l'Evangile, & ne lui parle que par ſes larmes; & ne voyant que ſa miſére & la bonté de ſon

Dieu, elle s'anéantit devant lui jusqu'à ce que *le Roy qui est assis sur son Trône pour rendre justice*, comme parle le Sage, *dissipe tous ses maux par son seul regard.* (Prov. 20. 8.) *Rex qui sedet super solio judicii dissipat omne malum intuitu suo*: car quand le cœur est ainsi anéanti devant Dieu, sa lumiere l'éclaire plus particulierement; elle lui fait remarquer jusqu'aux atomes qui l'obscurcissent. On voit alors plus à découvert ses défauts, & on les évite davantage quand on les voit. Les Démons qui n'apprehendent rien tant que cette lumiere, parce que leurs œuvres sont mauvaises, sont mis en fuite par la presence de Dieu; & la parole du Prophète s'accomplit: *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus*: *Le malin est anéanti en sa presence*, le Diable n'ayant jamais moins de pouvoir sur les hommes, que lorsqu'ils sont plus anéantis devant Dieu.

Cet anéantissement où nous met la confession de nos fautes devant Dieu, est je croi la citadelle où saint Augustin veut que nous nous retirions, lorsqu'il dit que *quand nos sujets se révoltent contre nous, & que nos mauvaises habitudes nous font la guerre, nous devons nous retirer dans nôtre fort; afin que de ce lieu éminent nous puissions les battre en ruïne & les renverser. Rebellantes adversum se omnium malarum*

*consuetudinem innumerabiles turmas confugiens ad arcem Christiana militiæ, tanquam de loco superiore prosternat.* Car s'il eſt vrai que nous nous tenons humiliez devant Dieu en nous accuſant, il tient nos ennemis humiliez devant nous en nous défendant. C'eſt pourquoi nôtre fort eſt nôtre humilité, parce que nous ſommes invincibles quand nous ſommes humbles : or nôtre veritable humilité conſiſte à demeurer ſoumis à Dieu, en reconnoiſſant ce que nous ſommes & ce qu'il eſt ; ce que nous pratiquons dans cette ſainte Confeſſion, qui n'eſt rien que la vûë de ce que nous ſommes par le reſſentiment de nôtre miſere qui nous entraîne, & la vûë de ce qu'il eſt par le reſſentiment de ſa miſericorde qui nous retient. C'eſt ce qui rend cette confeſſion ſi ſalutaire, parce qu'elle ne comprend pas ſeulement le gémiſſement ſecret que nous faiſons ſur le mal que nous avons commis ; mais parce qu'elle donne lieu auſſi au Cantique de loüange que nous lui devons offrir pour tous les biens qu'il nous a faits. Car ſi la confeſſion de nos fautes étoit ſans cette autre confeſſion de ſes miſericordes, elle pourroit nous porter dans le deſeſpoir ; & ſi la confeſſion de ſes miſericordes étoit ſans celles de nos pechez, elle pourroit nous

élever. Nous ne ſommes donc point invincibles en nous renfermant dans la ſeule vûë des miſericordes de Dieu, parce que nous demeurons encore expoſez au découragement ou à l'orgueïl ; mais quand nous joignons ces deux vûës enſemble : quand celle de nos pechez eſt cauſe que nous n'avons plus aucune confiance en nous ; & que celle des miſericordes de Dieu eſt cauſe que nous en avons une parfaite en lui, nôtre confeſſion eſt achevée, & nôtre fort eſt imprenable.

Nous n'avons donc qu'à nous y tenir toûjours renfermez, & ne point ſortir de ce lieu de refuge, où nous ſommes aſſûrez de confondre nos ennemis, en nous confondant nous-mêmes : C'eſt les battre en ruine, comme le dit ſaint Auguſtin : *Malarum conſuetudinem innumerabiles turmas, confugiens ad arcem malitiæ Chriſtianæ tanquam de loco ſuperiore proſternat.* Mais ce fort n'eſt pas ſeulement avantageux en ce que nous ne pouvons avoir aucune affaire qui nous oblige d'en ſortir, ſi nous ne voulons, puiſque nous ſommes hors du commerce du monde ; mais en ce qu'on ne peut nous en faire ſortir par force, & qu'il n'y a point de violence ni des hommes, ni des démons qui nous en puiſſe arracher. On peut nous ravir nos Paſteurs, & on peut nous

empêcher de nous confesser à un Prêtre ; mais qui nous ravira Jesus-Christ, & qui peut nous empêcher de nous confesser toûjours au *Prince des Pasteurs qui est l'Evêque de nos ames*, comme l'appelle S. Pierre ? (*1. Per. 5. v. 4.*) On peut nous fermer les Eglises & toutes les entrées des Confessionnaux ; mais le Tribunal où cette confession se reçoit, est dans un lieu si élevé, que les hommes n'y peuvent atteindre ; il est dans un lieu si desert, & tellement éloigné du monde, si nous avons parfaitement renoncé au monde, que les démons même n'y ont pas d'accès, & ne sçavent comment faire pour en aprocher.

Quelque mal que les hommes nous puissent faire ; si nous sommes bien enracinez dans la charité de J. C. (*Eph. 3. 17.*) & que nous soyons *immobiles dans l'esperance de l'Evangile*, (*Coloss. 1. v. 23.*) comme dit l'Apôtre ; nous empêcheront-ils d'avoir recours à Jesus-Christ ; & au contraire la grandeur même du mal qu'ils nous font, ne nous oblige-t'elle pas d'y avoir recours ? Tout ce qui me peut séparer de J. C. m'en approche davantage, si je lui suis fidéle ; si on me fait peu de mal, on ne troublera pas ma joye ; & si l'on m'en fait beaucoup on me fera gémir ; ce qui est une partie de la confession que je dois offrir à Jesus-Christ cette violence m'est

une nouvelle occasion de m'adresser à mon Sauveur, & de lui confesser ma foiblesse, ce qui me rendra fort, lorsque je ne m'appuyerai que sur sa force : Je lui dirai le mal que je souffre ; il me dira que c'est pour le mal que j'ai fait & que je fais tous les jours ; & il me fera reconnoître par la lumiere de son Evangile, que tous ces maux sont des biens pour moi. Je lui dirai ; Seigneur, vous sçavez ce qu'ils veulent nous faire ; comment pourrons-nous subsister devant eux, si vous ne nous aidez : (1. Mac. 3. v. 52. & 53.) *Tu scis, Domine, quæ cogitant in nos : quomodo poterimus subsistere ante faciem eorum, nisi tu Deus adjuves nos.* Et il me dira : Ne sçavez-vous pas bien ce que je peux faire ? Comment pourront-ils subsister devant vous, si je vous aide ?

Ce n'est donc pas le mal que nous peuvent faire les hommes qui est à craindre ; c'est le mal que nous pouvons faire. Mais si nous sommes une fois bien établis dans l'usage de cette sainte Confession, & si nous sommes veritablement humbles, le mal même que nous faisons ne nous empêchera point de la faire ; au contraire la vûë de nos pechez nous engagera à recourir au remede qui les guérit. Nous ne pouvons pas donc en être privez par nos pechez. Les fautes dans lesquelles

nous pouvons tomber par l'envie & par la malice des démons, doivent être le sujet de nos larmes, & elles sont la matiere de nôtre confession. Que peuvent donc faire les démons, pour m'empêcher de me confesser à Jesus-Christ, si le mal même qu'ils me font faire est cause que je me confesse à Jesus Christ, ils ne peuvent rien contre moi que par mes pechez; & mes pechez me donnent occasion d'acquerir une nouvelle force contre eux, lorsque j'ai recours à la misericorde de mon Sauveur, & que je m'humilie devant lui en lui découvrant les playes de mon cœur.

Voilà deux grands avantages de cette confession que nous faisons à Jesus-Christ en ce que nous pouvons la faire en toute sorte de tems, en toute sorte de lieux, en toute sorte d'occasions; en ce qu'il n'y a aucune violence étrangere qui soit capable de nous empêcher de la faire; & qu'elle nous humilie, nous rassure & nous éclaire, & rend plus utile la confession faite au Prêtre; car ceux qui se confessent à Dieu comme il faut, ne manquent jamais de respecter & d'aimer l'autorité de ses Ministres. C'est une marque qu'on s'est bien confessé à Dieu quand on est toûjours prêt de se confesser aux hommes, s'il veut nous guérir, & que

nous ayons été nous prosterner à ses pieds, il nous aura dit sans doute ce qu'il dit au Lepreux de l'Evangile, que nous allions nous montrer au Prêtre : (Matth. 8. v. 4.) *Vade ostende te Sacerdoti.* Et si une personne mépriſoit la confeſſion qui ſe fait à ſes Prêtres, ſous prétexte que celle qu'on fait à Dieu même eſt très-utile, ce ſeroit une preuve qu'il ne ſe ſeroit pas même confeſſé à lui, puiſqu'il témoigneroit de l'éloignement de ſe confeſſer à ſes Miniſtres.

Car un des avantages de cette confeſſion ſainte qu'on fait à Dieu, eſt qu'elle nous rend plus humbles; & que par conſéquent elle nous met en diſpoſition de nous ſoumettre à tous les hommes, tant s'en faut que nous euſſions de la peine de nous ſoumettre à ſes Miniſtres, la docilité eſt la premiere vertu que Dieu opere dans les ames, & la premiere marque d'un cœur renouvellé par ſa grace. Tous ne peuvent pas avoir les mêmes vertus ? mais tous doivent avoir cette vertu, ſelon ce qui a été prédit, *& erunt omnes docibiles Dei* ; (Joan. 6. v. 65.) or il y auroit de la témerité de préſumer qu'on obéït à Dieu, quand on n'eſt point dans la diſpoſition d'obeïr aux hommes. Je conclus donc, que comme ceux qui s'appuyent tellement ſur la confeſſion qu'on fait aux Prêtres, qu'ils ne ſongent point

à se corriger de leurs foiblesses, se confessent rarement à Dieu, & c'en est une grande marque; ceux au contraire qui pratiquent bien cette confession qu'on fait à Dieu, & qui s'accusent devant lui de leurs pechez, sont toûjours prêts de s'en accuser devant ses Ministres, & ne s'en abstiennent que malgré eux.

Il arrive quelquefois que la communication qu'on a avec les hommes dans la confession Sacramentelle, fait qu'on s'y attache & qu'on devient moins libre; au lieu qu'on est d'autant plus libre qu'on a plus de communication avec Dieu, ce qui est encore un grand avantage de la confession qu'on fait devant lui seul; parce qu'il est toûjours fâcheux de tomber dans ces sortes d'attaches, puisque la servitude n'est jamais bonne, & que c'est un grand précepte de l'Apôtre de nese faire point esclave des hommes, *Nolite fieri servi hominum.* 1. Cor. 7. v. 25. C'est pourquoi ces personnes sont bien à plaindre de devenir malades par l'usage du remede qui étoit capable de les guérir, & de se lier par la confession même qui a été instituée pour nous délier & nous rendre libres.

Il ne faut point craindre la même attache dans cette autre confession; cette attache est au contraire à souhaiter; car c'est une vertu de vouloir toûjours être avec Dieu, au lieu que c'est un vice

de vouloir toûjours être avec les hommes. C'eſt une vertu de ne pouvoir ſe paſſer de Jeſus-Chriſt, & de regarder comme la mort le moindre éloignement qui nous en ſépare; de même que c'eſt un vice de ne pouvoir ſe paſſer des hommes, & de craindre trop d'en être ſeparez; c'eſt enfin une grande vertu de Jeſus-Chriſt, & de s'y confier entierement de même que c'eſt un grand vice de ſe fier à la vertu des autres, comme dit ſaint Baſile, ce qui eſt une ſuite de cette attache. (2. *Tim.* 3. 7.) Ce n'eſt point en ſe confeſſant à Jeſus-Chriſt qu'on apprend toûjours, ſans arriver jamais à la ſcience du ſalut, comme dit l'Apôtre, & comme on le peut dire des perſonnes qui ne ſont jamais contentes, ſi elles ne ſe confeſſent toûjours. *Une parole de verité ſuffit à ceux qui aiment la verité*, dit ſaint Baſile; mais rien ne peut ſuffire, quand on ſe cherche ſoi-même, & qu'on ſe cherche juſques dans les choſes même les plus ſaintes, & juſques dans la confeſſion de nos pechez où nous devrions renoncer à nous-mêmes.

La confeſſion qu'on fait à Dieu eſt ſi éloignée de ce défaut, qui eſt ſi ordinaire dans les autres confeſſions, que nous avons moins de ſujet de l'y craindre que dans la communion même au Corps de Jeſus-Chriſt, dans laquelle on

peut assez souvent le rencontrer. (*Rom.* 9. 5.) Car il n'est que trop ordinaire que nous y connoissons encore Jesus-Christ selon la chair, & que nous nous en approchons d'une maniere toute humaine, de même que s'il n'étoit point encore ressuscité & assis à la droite de son Pere; au lieu que quand nous lui confessons nos pechez dans l'amertume de nôtre cœur, nous ne le considérons que comme ressuscité & monté au Ciel. C'est qu'il y a quelque chose de sensible dans l'Eucharistie, & qu'il n'y a rien que de spirituel dans cette sainte Confession, où les sens ne peuvent avoir aucune part, ce qui est cause qu'elle est toûjours utile & n'est point sujette aux dangers des autres Confessions; car non-seulement on peut s'y attacher aux personnes, en les mettant à la place de Jesus-Christ que nous devons uniquement chercher dans tous ceux qui nous conduisent, mais nous contractons aussi avec eux une trop grande familiarité qui empêche que nous n'avancions dans la voie du salut, en nous détournant insensiblement de Jesus-Christ qui doit être l'objet de toutes nos pensées & de tous nos desirs. Or il est certain qu'on le voit moins quand on se plaît à voir un homme & qu'on s'y arrête trop, quelque saint qu'il soit. Que si Jesus-Christ deffendit à un de ses Dis-

ciples d'enterrer son pere ; ce qui étoit neanmoins un devoir de pieté, parce que cette action, quoique sainte, qui l'appliquoit à un pere de la terre l'eût empêché de regarder celui du Ciel que nous devons continuellement regarder, selon la belle remarque de saint Ambroise : *Ideó prohibet ut Discipulus suus sepeliat patrem, quia æterno patri sine cessatione debet esse intentus* : que peut-on dire de la familiarité qui est une suite naturelle de ces entretiens si continuels & de ces confessions si ordinaires ; & n'est-il pas bien probable qu'en nous faisant trouver de la joie dans la conversation des hommes, où il y a pour le moins tant de paroles perduës, elle nous en fait moins trouver dans celle de Jesus-Christ ; & que nous lui sommes d'autant moins familiers que nous sommes plus familiers avec ses Ministres.

Mais parce que cet excès de familiarité qui est neanmoins assez ordinaire, ne nous regarde point par la miséricorde de Dieu, il n'est pas necessaire d'en parler. Cela n'empêche pas qu'il ne soit necessaire de se tenir beaucoup sur ses gardes, & d'avoir recours incessament à la foi qui corrige les sens, afin que nous ne voyons que Jesus Christ dans ses Ministres qui nous le représentent ; car insensiblement nous mettons l'homme à la place de Dieu,

quoique l'homme ne nous puiſſe être utile qu'à proportion que c'eſt Dieu que nous y cherchons. On nous empêche d'être trop familiers, on nous empêche de parler trop? Que de paroles & de diſcours inutiles, portons-nous juſques dans le Tribunal de la penitence, où ils ſont condamnez! On y accuſe quelquefois plus les autres que ſoi-méme; on y ſatisfait quelquefois la paſſion contre ſes freres, ſans qu'on s'en apperçoive, & on cherche de la conſolation dans ce lieu d'affliction volontaire & d'humiliation.

Je ne dis pas que ces fautes que nous y faiſons doivent nous empêcher de nous confeſſer; je dis ſeulement que la confeſſion que nous faiſons à Dieu eſt exempte de ces fautes, & n'eſt point ſujette à tous ces perils; & qu'elle nous les feroit éviter dans le Tribunal de la penitence, ſi nous y recourions plus ſouvent. Nous avons dit qu'on ne peut être trop attaché à Dieu; car on doit toûjours lui être uni, & il ne faut pas moins s'attacher à ce divin Sauveur, que nous voyons que les enfans le ſont au ſein de leur Mere. On ne peut être trop ſouvent avec J. C. puiſqu'il veut que nous nous tenions toûjours en ſa compagnie, & que toute nôtre foibleſſe ne vient que de ce que nous ne ſommes pas aſſez ſouvent avec lui. En-

sin on ne peut trop parler à J. C. puisqu'il ne nous recommande rien tant que de le prier toûjours, & que la plus grande utilité du silence, qui est comme la base de la vie spirituelle, consiste en ce qu'elle nous donne le moyen de lui pouvoir toûjours parler.

Qu'il est doux à un Malade qui a de la peine à s'expliquer, de voir que son Medecin comprend bien ce qu'il veut dire, & que même il approuve son sentiment. Il est certain qu'il y a des fautes qui ne paroissent au dehors que des atômes, & qui étant exposées à cette lumiere interieure qui nous éclaire dans le silence du cœur, paroissent des poutres. Quand on les voit avec leur corruption originelle, & dans le centre même de l'iniquité, qui est le fond de nôtre concupiscence, où elles pesent incomparablement davantage; quand on les y voit avec leur suite naturelle, & tous les effets qu'elles pourroient avoir, si Dieu n'étouffoit misericordieusement & de sa propre main, ces petits monstres dans le sein de leur Mere, on n'en pourroit jamais soûtenir la vûe, & elle seroit seule capable de nous donner la mort.

Quand on s'en confesse à Dieu, & qu'on sonde en sa présence ces playes cachées qui ne paroissent rien au dehors,

mais dont le fond néanmoins va juſqu'au cœur, il ne nous dit pas comme font quelquefois ſes Miniſtres, que ce n'eſt rien. Il connoît nôtre mal & il nous plaint, ce qui conſole toûjours le malade; ou plûtôt c'eſt lui-même qui fait que nous nous plaignons parce que c'eſt lui qui fait que nous ſentons nôtre mal: car comme on ne peut prononcer ſon nom ſans ſa grace, nous ne ſaurions non plus en quelque maniere prononcer le nôtre en chrétiens, & comprendre ce que c'eſt que nôtre corruption ce que nous ſommes ſans ſon ſecours; & c'eſt également ſon Eſprit Saint qui nous fais parler, quand nous diſons du cœur *le Seigneur Jeſus*, & quand nous reconnoiſſons en ſa préſence que *nous ſommes conçus dans l'iniquité; & qu'un joug peſant accable le enfans d'Adam.* Pſ. 50. *Ecce ego in iniquitatibus conceptus ſum jugum grave ſuper filios Adam* Eccli. 40. 1.

C'eſt donc un grand avantage & en même tems une grand conſolation que nous avons dans la confeſſion ſecrete que nous faiſons à Dieu des fautes qui paroiſſent les plus legeres, de ce que, contre l'ordinaire des Medecins qui ne s'appliquent pas beaucoup aux petits maux, il veut bien, ſi j'oſe ainſi parler, s'appliquer aux nôtres, en faiſant que nous nous

y appliquons. Ste Catherine de Sienne en priant Dieu jetta les yeux sur un de ses freres qui passoit, si elle ne s'en fût confessé qu'à un Prêtre, on lui eût dit ce n'est rien, passez; mais parce qu'elle s'en confessa à Dieu, elle fut épouvantée de ce grain de sable, qui lui parut une montagne, & qui en effet eût pû devenir une montagne, si son Epoux ne l'eût abîmée par avance dans cette Mer immense de ses Misericordes infinies. Ce grand & ce Divin Confesseur lui fit comprendre la faute qu'elle avoit faite en cela, d'une maniere si vive & si penetrante, que la confusion qu'elle en ressentit surpassoit infiniment toute celle qu'elle eût pu souffrir de la part des hommes. Voilà ce que c'est que de se confesser à Dieu, on apprend à connoître ses fautes, & l'on comprend qu'il n'y en a point de petites, parce qu'elles pourroient toutes devenir grandes, s'il n'enlevoit à l'heure même cette semence maudite qui est née dans nôtre cœur, ou qui y a été jettée par nôtre ennemi dans le temps que nous dormions, & qui auroit pû rapporter des moissons entieres de toutes sortes de corruptions.

Comme *nôtre cœur n'est pas en nôtre puissance*, ce qui est une parole de S. Ambroise que S. Augustin a tant loüée; s'il arrive

arrive, comme il n'arrive que trop ſouvent, que nous ne puiſſions pas même nous confeſſer, & que nous ne ſçachions pas ce que nous avons fait, ni ce que nous devons dire, étant comme aveugles & dans une incertitude qui nous trouble & qui nous inquiéte, nous n'avons qu'à nous addreſſer à ce Confeſſeur du cœur; qui nous connoît toûjours incomparablement mieux que nous ne nous pouvons connoître, & il nous confeſſera. Nous n'avons qu'à nous décharger de cette peine ſur lui, & ce ne ſera plus une peine, parce que toutes nos peines, quand nous les avons abandonnées entre ſes mains, deviennent des conſolations, ſelon ce qui eſt écrit, *fulgura in pluviam fecit.* (*Pſ.* 134. *v.* 7.) Ce n'eſt pas comme ces Confeſſeurs imprudens, qui rencontrant des perſonnes ſimples qui ne peuvent pas ſe confeſſer leur font cent demandes hors de propos. Il ne nous dira rien que ce qu'il faut dire; mais il nous dira tout ce qu'il faut dire. Comme il eſt nôtre veritable Soleil, il n'a qu'à ſe montrer un peu à nous pour nous éclairer. Diſons lui donc ſimplement avec le Prophéte Pſ. 118. v. 39. *Amputa opprobrium meum quod ſuſpicatus ſum.* Je ne ſçai Seigneur, ſi je vous ai offenſé en cela, & je ne

ſçai même ce que j'ai fait, excepté que mes ſoupçons & mes inquiétudes me troublent, mais je ſçai bien que vous ſçavez tout, & que vos miſericordes étant ſi grandes vous pouvez me pardonner également ce que j'ai fait, & ce que je ne me ſouviens pas d'avoir fait. Mais il n'eſt pas neceſſaire que je le ſçache, puiſque vous m'avez fait la miſericorde de m'apprendre qu'il n'y a point de mal que je ne puiſſe faire.

C'eſt ce qui fait que cette confeſſion ne laiſſe aucun ſcrupule dans l'ame, au lieu que la confeſſion faite au Prêtre en eſt ſouvent une ſource par l'abus de ceux qui font leur mal de leur remettre, & qui prennent occaſion de s'inquiéter de tout ce qu'ils diſent & de tout ce qu'on leur dit. Car comme le plus ſouvent nos ſcrupules viennent de ce que nous oublions à dire au Confeſſeur, ou de ce que nous lui diſons mal; de ce qu'il ne nous comprend pas, ou de ce que même nous le voulons tromper; ceux à qui tout eſt ſuſpect étant ſuſpects à eux-mêmes, & ſe défiant de leurs propres intentions, il eſt viſible que la confeſſion qu'ils font au Prêtre, n'y peut remedier. Car en effet il n'y a point de Confeſſeur qui puiſſe remedier au défaut de nôtre memoire, & empêcher que nous ne prenions mal les choſes, ou que nous le trom-

plons ; ſi nous en avions la volonté ; & le Confeſſeur lui-même ne peut s'empêcher quelquefois de nous tromper étant lui-même ſujet à l'erreur, comme les autres hommes.

Mais comme ce ne ſeroit pas un ſcrupule, mais une impieté, d'avoir la penſée que Dieu nous trompât, ou que nous pûſſions le tromper ; & comme il n'y a perſonne qui ne ſçache que Dieu n'oublie rien, & qu'il voit dans le fond de nôtre conſcience tout ce que nous ne pouvons y voir nous-mêmes ; quand nous nous confeſſons à lui, nous n'avons point ſujet d'avoir aucun ſcrupule, comme lorſque nous nous confeſſons à un homme mortel, ( *Hebr.* 2. 5. ) qui eſt encore *environné d'ignorance & d'infirmité*, parce qu'il eſt homme.

Nous voyons auſſi par expérience que les ſcrupules ne ſe guériſſent point toûjours par les confeſſions ordinaires. Car ſouvent on a encore plus de ſcrupule après s'être confeſſé qu'on n'en avoit auparavant. J'ai entendu parler d'une perſonne qui recommença douze fois une confeſſion generale, & je ne ſçai ſi elle en fut plus avancée. Car il ſe peut bien faire que s'étant confeſſé douze fois, elle ne fit pas une ſeule fois penitence, ce qui eſt neanmoins, ſelon cette belle pa-

role de S. Bernard, un remede general contre toutes sortes de peines & d'inquiétudes ! *Pœnitentiam agere remedium doloris est.* Il y en a qui ne font que se confesser toute leur vie, & qui ne se gueriſſent non plus de leurs ſcrupules, que des pechez dont ils ſe confeſſent; au lieu peut-être que s'ils ſe confeſſoient davantage à Dieu avec une pleine confiance en lui, avant que de faire uſage de la Confeſſion Sacramentelle, ils y trouveroient plus de ſoulagement.

Il ne faut pas oublier un grand avantage qui ſe trouve dans cette confeſſion ſecrette qu'on fait à Dieu. C'eſt qu'elle nous porte à faire penitence de nos pechez & par conſequent à nous en corriger : Car comme en general les ames n'ont point de maladies, qui ſoient incurables, parce que Jeſus-Chriſt qui eſt leur Medecin eſt Tout-puiſſant, les maux qui demeurent ſans être gueris, ſont ceux qui demeurent ſans être panſez & ſans penitence. Or cette confeſſion eſt une ſource de penitence, car les hommes ne nous repreſentent pas toûjours la néceſſité de la faire; Et quand ils en ſeroient bien perſuadez eux-mêmes, ils peuvent bien nous le dire, mais ils ne peuvent pas

nous le faire bien comprendre ; & surmonter la répugnance naturelle que nous y avons. Mais quand nous nous confessons à Dieu, quand il prend lui-même la sonde pour nous faire mieux sentir la profondeur de nos playes, nous en demeurons tout d'un coup persuadez ; & au lieu de résister à ce qu'il commande de faire pour nous guerir, nous lui demandons nous-même avec S. Paul : [ Act. 3. v. 6. *Seigneur ! que vous plaît-il que nous fassions ?*

C'est là un grand bien qui arrive de cette sorte de confession ; & elle ne regarde pas seulement nôtre utilité particuliere, mais celle de toute l'Eglise. Car il est certain que tous ses maux ne viennent principalement que de ce que nous ne faisons point penitence, & ç'en est-là comme la premiere source ; & je ne sçai si la grande confiance que nous avons en la Confession qui d'ailleurs est sainte & necessaire, n'y a point beaucoup contribué. Il me semble qu'on a commencé de faire moins penitence quand on a commencé à se confesser plus souvent, & que dans les premiers siécles de l'Eglise, où la confession n'étoit point d'un usage si ordinaire pour les pechez veniels, on avoit bien plus de soin de faire penitence & de se corriger de ses défauts. Il

y a une infinité de perſonnes qui fondent toute l'eſperance qu'ils ont de ſe ſauver, ſur la Confeſſion, & qui ne connoiſſent point d'autre penitence que celle de reciter quelques prieres après qu'ils ſe ſont confeſſez. Car enfin les gens du monde s'imaginent que les paroles de l'abſolution font tout, & les mettent en grace ſans aucune autre diſpoſition & ſans l'amour de Dieu. Je ſçai bien qu'elles ne ſont pas ſeulement *déclaratoires*, comme on dit dans l'Ecole, mais je ſçai bien auſſi qu'elles ne me convertiſſent pas; & que les mauvaiſes habitudes ne ſe peuvent détruire que ou peu à peu par des actions de vertu contraires, ou tout d'un coup par un miracle, ce qui n'eſt pas dans l'ordre commun de la Grace.

Je ne m'étonne donc, pas que les Papes ayent tant crié autrefois contre les fauſſes penitences; & que S. Ambroiſe diſe que la vraye Confeſſion comme la vraye Penitence eſt bien rare : *Rara confeſſio de peccato, rara pœnitentia, rara in hominibus verbi ejus aſſertio.* Nous avons encore bien plus occaſion de le dire, quoiqu'on ſe confeſſe à preſent pſus ſouvent, qu'on ne faiſoit de ſon tems. Jamais il n'y a eu tant de confeſſions & jamais il n'y en

a eu ſi peu. Car je ne croi jamais que la confeſſion ſoit bien vraye, quand la penitence eſt fauſſe. Ce qui fait que ſaint Ambroiſe ne dit pas que la confeſſion ſoit moins rare que la penitence; quoique la plus grande partie de ceux qui s'accuſoient à l'Egliſe de leurs crimes, le fiſſent avec ſincerité; mais ils ne le faiſoient pas de même avec une entiere réſolution de faire tout pour leur ſalut: C'étoit leur penitence qui étoit défectueuſe & qui rendoit leur confeſſion inutile. Voici comme il en parle dans ce même endroit: Je ne puis mieux finir que par ce beau paſſage. „ *Eſt-ce qu'une* „ *perſonne peut plaire à Dieu ſi étant dans* „ *l'iniquité, & l'injuſtice étant encore enfer-* „ *mée dans ſon cœur, elle dit qu'elle fait pe-* „ *nitence, c'eſt comme ſi quelqu'un étant* „ *malade, vouloit paroître en ſanté; il en* „ *ſeroit encore plus malade. La fauſſe ſanté* „ *de l'ame qui n'eſt ſoûtenuë d'aucune vertu,* „ *ne lui ſert de rien & ce n'eſt qu'une ſanté* „ *de parole.* Et un peu plus bas il ajoûte: „ *J. C. a guéri ceux dans leſquels il a trou-* „ *vé une confeſſion pure & ſimple, & où il* „ *n'y avoit rien de trompeur.* La confeſſion de Judas ne fût point un remede à ſon crime, lorſqu'il dit: (Matth. 27. 4.) *J'ai peché en livrant le ſang du Juſte;* parce que ce n'étoit point le feu du Ciel qui étoit dans

ſon cœur ; mais un feu étranger qui fut cauſe de ſon deſeſpoir. » *Il fut indigne du* » *remede de la penitence, parce qu'il n'étoit* » *point converti dans le cœur, & que n'étant* » *point touché de ſon peché, il ne fit point* » *veritablement penitence.* Car la miſeri- » corde de Jeſus-Chriſt eſt ſi grande qu'il » eût ſauvé même Judas, s'il l'eût at- tendu humblement. » *Les Prêtres ne peu-* » *vent donc remettre le peché de ceux qui* » *viennent à eux avec un cœur double & qui* » *ont encore l'affection au peché.* Numquid » poteſt placere Domino, ſi quis adhuc » cum verſetur in iniquitatibus, & in- » juſtitiam in corde incluſam teneat, di- » cat ſe agere pœnitentiam. Simile eſt ac » ſi quis æger ſanum ſe ſimulet, magis » ægrotabit ; quia nihil illi prodeſſe po- » teſt ſimulatio ſanitatis, cum verbo ad- » umbretur, non ullo fulciatur ſubſidio » virtutis.... hos itaque ſanavit quibus » puram & ſimplicem reperit confeſſio- » nem, nihil malignum, nihil fraudu- » lentum. Judas ad remedium pervenire » non potuit, cum diceret : peccavi quod » tradiderim Sanguinem Juſtum, qui » alienum ignem volvebat in pectore ſuo » qui eum inflammavit ad laqueum : In- » dignus enim remedio fuit, qui non » intimo mentis converſus ingemuit, & » ſedulò geſſit pœnitentiam, tantæ enim

„pietatis est Dominus Jesus, ut & ipsi „donaret veniam, si Christi expectasset „misericordiam, hanc ergo culpam sa„cerdotes non auferunt, neque pecca„tum ejus qui in dolo offert, & adhuc „in studio delictorum est.

On pourroit tirer beaucoup de conclusions de ce beau passage contre les confessions ordinaires des gens du monde, qui se croyent en assurance quand ils ont dit tous leurs pechez à un Prêtre qui les absous, quoique l'affection au peché soit encore vivante dans leur cœur, quoiqu'ils n'en gemissent point, qu'ils n'en fassent point penitence, & qu'ils retombent toûjours dans les mêmes pechez qu'ils confessent toûjours, ce que S. Augustin appelle se moquer & non pas se repentir ou faire penitence, *si estis pœnitentes & non irridentes.* Mais comme je n'ai pas entrepris de parler contre ces sortes de confessions qui se font aux Ministres de J. C. avec si peu de disposition, mais seulement de montrer l'utilité de celle qu'on fait à J. C. je me contenterai de dire qu'elle renouvelle dans le cœur l'esprit de penitence, ce qui est une des grandes loüanges qu'on puisse lui donner; au lieu que les fausses confessions dont on abuse contre l'intention de l'Eglise en sont la ruine, n'y ayant

rien qui empêche davantage de faire penitence comme il faut, que d'être persuadé qu'on n'a plus rien à craindre quand on a confessé tous ses pechez à un Prêtre & qu'on en a reçû l'absolution.

Dieu nous préserve d'une telle opinion & nous fasse la grace de faire une veritable penitence. *Amen. Amen.*

# DE LA PRIVATION de l'Euchariſtie.

ON a ſouvent demandé s'il étoit plus utile de ſe retirer par reſpect de la Table de Jeſus-Chriſt, & de s'en approcher rarement, que de ſuivre un ſentiment de confiance, qui porte à communier plus ſouvent. Le jugement des Saints Peres ſur ce ſujet nous apprend qu'il eſt également loüable de faire l'un ou l'autre; parce que le Centenier & Zachée ſont également loüez dans l'Evangile. Ces ſaints Docteurs nous enſeignent que ceux qui ſe ſentent plus portez à honorer Jeſus-Chriſt en le recevant, ne doivent point trouver mauvais qu'il y en ait d'autres qui l'honorent en ſe croyant indignes de le recevoir & en le recevant moins frequemment. Je ne ſçai ſi les grands Saints qui ont eu un amour ſi ardent pour la ſolitude, qu'ils n'en ſortoient pas même pour aller chercher J. C. dans les Egliſes, ne le recevoient pas avec autant d'effet en une autre maniere; & ſi cette Table Sainte à laquelle on peut le recevoir en tant de façons, n'étoit pas toûjours dreſſée dans le Decret. Car com-

me ils aimoient ardemment Jesus-Christ s'ils ne l'eussent pas trouvé dans la separation même de l'Eucharistie, ils auroient abandonné une habitation qui leur auroit été insuportable sans luy. Cependant ils ne l'ont pas abandonné; c'est donc une marque qu'ils l'y trouvoient, & que J. C. leur communiquoit une plus grande abondance de saintetè & d'onction, que plusieurs autres n'en reçoivent dans les Eglises en y communiant tous les jours.

Ce n'est pas qu'il ne soit bien plus expedient à beaucoup de personnes de s'approcher de l'Eucharistie avec confiance, que de s'en éloigner par respect; Mais il est difficile d'établir là dessus des regles generales; parce que tout dépend de la disposition particuliere de ceux qui communient, & de l'utilité qu'ils en reçoivent; & que l'avantage de la Communion rare ou frequente se reconnoît mieux par le fruit que l'on retire de l'une ou de l'autre, que par les raisons qu'on pourroit apporter pour donner à l'une la preference sur l'autre. Il y a aussi plusieurs personnes qui, pour ainsi dire, communient davantage en ne communiant point; c'est-à-dire, ausquels il est plus avantageux de s'éloigner de l'Eucharistie que de s'en approcher frequem-

ment, parce qu'ils s'uniſſent davantage à J. C. par cette humble crainte qui les aneantit en ſa preſence; & qui leur fait dire avec S. Pierre, (Luc 5. 8.) *Seigneur retirez-vous de moi, parce que je ſuis un homme pecheur*, que par la conſolation qu'ils auroient en le recevant. Il eſt certain que ce qui ſe fait plus humblement, ſe fait auſſi plus utilement; & que nous devons nous porter à pratiquer plus ſouvent ce que nous reconnoiſſons qui peut nous fortifier dans la charité & la faire croître davantage dans nôtre cœur.

Mais dans l'état où nous nous trouvons preſentement, il me ſemble qu'il eſt bien plus aiſe de décider cette Queſtion. Lorſque ce n'eſt point par nôtre choix particulier que nous ſommes éloignez de l'Autel, ni par le choix des perſonnes qui connoiſſent nôtre conſcience, qui ſçavent ce qui nous eſt le plus utile, & ſans leſquelles nous ne devons rien choiſir? lorque ce n'eſt point une peine qu'on nous impoſe pour être le remede de nos pechez, mais que c'eſt une pure violence qu'on nous fait ſouffrir, parce que nous craignons d'offenſer Dieu; il n'y a perſonne qui puiſſe douter qu'un tel éloignement de l'Euchariſtie ne nous ſoit effectivement très-avantageux. Car ſi les moindres obſtacles qui

nous empêchent de communier quand nous les recevons comme venant de la main de Dieu, & comme étant un effet de sa providence, peuvent nous sanctifier : si la séparation de l'Eucharistie que les Prêtres nous ordonnent quand nous sommes tombez dans quelque peché, à la force de le guerir, quand nous la souffrons humblement & en esprit de penitence ; que faudra-t-il dire de la séparation à laquelle on est reduit, parce que l'on est fidelle à Jesus-Christ ?

Il n'est plus question de nôtre avantage particulier, mais de celui de Jesus-Christ & de l'Eglise. Et c'est en cela que nous sommes bien plus assurez d'y trouver nôtre avantage. Car s'il est vrai que nous ne pouvons mieux procurer nôtre propre utilité, qu'en ne regardant point tant à ce qui nous est utile, qu'à ce qui l'est au moindre de nos freres, surtout lorsque c'est l'interêt de l'époux & de l'épouse que nous préferons au nôtre : pensez-vous que nous abondonnions en effet nôtre interêt, & que nous n'y gagnions pas au double ? Je ne doute point que ce qui est plus honorable à J. C. ne me soit plus utile. Je ne doute point que ce qui est plus utile à l'Eglise ne me soit aussi plus utile. & que ce qui est plus efficace pour le salut de mes freres

ne soit aussi plus efficace pour le mien. C'est être avantageusement privé de l'Eucharistie, que de lever l'étendart de la Croix, & de s'opposer comme une forte muraille pour la Maison d'Israël. (*Ezech.* 13. 5.) Cette privation peut faire ouvrir les yeux à beaucoup de personnes qui les ont fermez; puisqu'elle leur donne lieu de croire qu'on souffre pour une bonne cause, quand on souffre avec beaucoup de patience, de courage & de douceur. Ce n'est point être separé de J. C. que de faire profession à la face de toute l'Eglise qu'on n'a point d'autre interêt que celui de sa gloire. Ce n'est point être separé de J. C. que d'avoir conservé sa conscience pure en confessant son saint Nom; (S. Cypr.) *Immaculatam conscientiam, de confessione nominis reportasse.* Ce n'est pas seulement la conserver pure, mais la purifier encore davantage. Il est glorieux de se lever de la Table de Jesus-Christ pour aller à la tête de ses troupes; & il ne faut point craindre d'abandonner les délices de l'Eucharistie, quand l'occasion se presente de souffrir quelque chose pour son service. Ce n'est point l'Eucharistie que Jesus-Christ a mis à la tête des beatitudes de l'Evangile, c'est sa Croix. S'il veut nous faire porter sa Croix dans la separation même de l'Eucharistie, nous ne devons

non plus en faire difficulté qu'il en a fait de mourir pour nous, après nous avoir donné son Corps. La Croix a succedé à l'Institution de l'Eucharistie : Que l'amour de l'Eucharistie ne nous éloigne donc pas de la Croix. C'est monter, & faire un glorieux progrès dans la grace de l'Evangile, que de sortir du Cénacle pour aller au Calvaire. Je ne crains point de le dire : Il est plus avantageux de souffrir pour J. C. qui est la verité, que de participer en paix à son sacré Corps par la Communion.

Mais qui n'admirera les misericordes infinies de J. C. ? Il a bien vû que nous étions trop foibles pour répandre nôtre sang, & que nous n'étions pas en état de mourir pour son service. Qu'a-t-il fait, afin que nous ne fussions point comme des soldats inutiles qui n'auroient pas la force de porter les armes, ni le courage de combattre sous ses enseignes ? Il a permis que nous eussions à souffrir la privation de l'Eucharistie ; & jamais cet auguste Sacrement ne nous a peut-être été si utile lorsque nous l'avons reçû qu'il nous l'est à present, en ne la recevant point : car en souffrant cette separation dans un esprit de paix, nous donnons en un sens à J. C. quelque chose de plus que si nous lui donnions nôtre propre vie.

Si nous avons de la foi, il me ſemble que nous entendrons J. C. nous dire : Ne craignez point d'être ſeparez de ma Table pour la confeſſion de mon Nom. C'eſt une grace que je vous fais qui eſt bien rare. Reparez une infinité de communions ſacrileges qui me deshonorent tous les jours, par une privation ſainte qui me glorifie. Vous ne pouviez rien faire pour moi ; & je vous mets un moyen entre les mains de faire pour moi ce que j'ay fait pour vous, & de me rendre avec magnificence ce que je vous ai donné de plus grand. Je vous ai donné mon propre Corps, & vous me le redonnez, lorſque vous en êtes ſeparez pour mon ſervice. Vous rendez à ma verité, ce que vous avez reçû de ma charité. Je n'ai pû vous rien donner de plus grand ; & vous ne pouviez auſſi me rendre rien de plus grand ; car vôtre reconnoiſſance égale par la miſericorde que je vous fais, la grandeur même du don que je vous ai fait. Conſolez-vous de vôtre foibleſſe. Vous ne pouvez pas me donner vôtre ſang, & vous n'avez pas la force de mes Martyrs ; voilà le mien pour y ſuppléer : toutes les fois qu'on vous empêchera de le boire, je vous en tiendrai le même compte, que ſi vous aviez répandu le vôtre. Le mien eſt infiniment plus précieux. Vous

me le donnez, quand c'eſt pour l'amour de moi que vous ne le recevez point; & il eſt répandu, en quelque maniere, au lieu du vôtre, lorſque contre mon ordre, on empêche que je ne le communique à mes membres: il ne coule pas de mes veines, mais il coule de mon cœur. Vous avez le mérite tout entier de cette ſeconde effuſion qui ne ſe fait que pour vous, & qui eſt l'effet de ce même Sang que j'ay répandu pour vous ſur ma Croix. Vous ne me le donneriez pas à preſent en vous en privant, ſi je ne vous l'avois donné alors en mourant. Vous vous en privez, parce que vous m'aimez; & vous n'en demeurez pas privez, parce que je vous aime encore davantage. Vous recevez par une plus grande effuſion de ma charité ce que vous ne recevez point par mon Euchariſtie. (*Zach.* 9. 17.) On vous prive du vin de mon Autel *qui fait germer les Vierges*; & je vous donnerai avec abondance *le vin de mon eſprit*, qui les enyvre, ſelon que je vous l'ai promis par les Diſciples de ma Verité, qui ſont vos Peres: *Vinum Spiritus.*

Voilà comme en ſouffrant d'être privez du corps de Jeſus-Chriſt, & étant empêchez de boire ſon Sang, parce qu'on demeure fidelle à ſa Verité, c'eſt ce même Sang, qui lui rend un glorieux té-

moignage & qui releve infiniment le nôtre qui eſt indigne par lui-même de lui être offert. Ce n'eſt point le ſang d'Abel, c'eſt le Sang de Jeſus-Chriſt qui eſt employé pour la confirmation de ſa Verité ? & ſi nous n'y mettons point d'obſtacles, les ſourds mêmes pourront l'entendre. Ce n'eſt point un Sang qui rende ſeulement témoignage ſur la terre. Comme c'eſt le Sang d'un Homme-Dieu, il remplit également le Ciel & la Terre de ſon témoignage : & c'eſt un témoignage tout puiſſant, parce que c'eſt le témoignage du ſouverain Juge. (*Exod* 1. 25.) Il a été *un Epoux de Sang* dans l'établiſſement de ſon Egliſe, quand les Martyrs ont répandu leur ſang pour ſa cauſe ; mais à preſent, dans la fin des temps il eſt tellement un Epoux de Sang, que c'eſt de ſon propre Sang ; *ſponſus Sanguinis ; ſed ſui*, dit un pere. Et il ne faut pas croire que ce Sang ſoit moins puiſſant que celui des Martyrs pour la deffenſe de ſon Egliſe ; puiſque c'eſt lui qui a animé le ſang des Martyrs, & qui leur a donné la force de le répandre.

On ne peut donc pas douter que nous ne trouvions l'Euchariſtie éminemment dans cette ſeparation de l'Euchariſtie. Car comme il a déja été dit, quelle plus grande action de graces pouvons-nous

rendre à Dieu, & qui lui soit plus agreable, que de lui rendre son Fils en nous privant de son Corps pour son amour, afin de lui en faire un nouveau sacrifice, qui ne nous sanctifie pas moins que lors qu'il s'offre pour nous sur nos Autels, & que nous l'y recevons. Quand nous le recevons à l'Autel, nous le consommons au-dedans de nous; au lieu qu'à present en le recevant sur sa Croix, il nous consomme au-dedans de lui. L'Epoux entre dans le cœur des Epouses à la Table de l'Autel, & il se cache dans elles: Ce sont les Epouses qui entrent jusques dans le cœur de l'Epoux à la Table de la Croix. & il les cache non-seulement dans le secret de son Tabernacle, mais dans le secret de sa Face, pour y être invisibles à tout le monde.

Les Peres nous apprennent qu'il faut être mort & enseveli, afin de recevoir l'Eucharistie comme il faut. J'ose dire que nous sommes morts & ensevelis avec plus de perfection dans cette nouvelle Eucharistie. Nous y mourons davantage à nous-même, & l'amour propre y a moins de lieu. Après avoir renoncé à toutes choses pour l'amour de Jesus-Christ, nous y renonçons encore à tout ce qui peut être de sensible à Jesus-Christ; & c'est dans cette rencontre que

nous pouvons dire avec l'Apôtre, que *nous ne le connoissons plus selon la chair,* (*Cor.* 5. 16.) puis qu'étant separez de cette Chair vivifiante, & étant empêchez de la recevoir, nous ne croyons pas moins qu'elle ait la force de nous vivifier, que si nous la recevions. Nous renonçons à la consolation des enfans pour obéïr à nôtre Pere, sans regarder que ce qui lui est agreable. Non-seulement nous ne mangeons point nôtre pain à la sueur de nôtre visage comme les autres hommes, mais nous suons sans le manger. J. C. nous fait la grace de nous faire travailler pour son service, & il nous fait encore une plus grande grace, de nous soutenir sans nous nourir réellement de son Corps, afin que nous ayons quelque part à la gloire de son Apôtre, *qui prêchoit l'Evangile sans vivre de l'Evangile.* 1. *Cor.* 9. 14. Comme nous avons peu de bien, ayant peu de vertu, il nous reserve nôtre récompense toute entiere; & il ne veut point que nous y touchions en recevant des consolations passageres quoique saintes. C'est pourquoi il nous fait la grande misericorde de nous faire souffrir quelque chose pour l'Evangile, sans nous donner le Pain de l'Evangile, qui est son saint Corps, quoiqu'il soit dû à ceux qui travaillent & qui souffrent pour l'Evangile

Remercions donc Jesus-Christ avec

joye au milieu de nôtre douleur pour toutes ces graces qu'il nous fait trouver dans cette nouvelle Eucharistie. Nous devrions avoir un soin continuel de le remercier pour les obligations infinies que nous lui avons & qui nous accablent sous leur poids, si nous avons encore quelque sentiment. Il faudroit toûjours chercher quelque nouveau moyen de lui témoigner nôtre gratitude, en disant comme David avec une sainte sollicitude : (Ps. 113.) *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits : Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi.* Nous avons laissé passer tant d'occasions de le remercier ; en voici une extraordinaire qu'il nous presente. Cette seule action de grace que nous lui rendrons, & cette unique Eucharistie peut empêcher que nous ne soyons ingrats. Disons donc aussi avec le saint Prophête : (Ps. 115. 4.) *Je prendrai le Calice du Salut & j'invoquerai le Nom du Seigneur.* Prenons ce Calice entre nos mains ; & au lieu de le porter à nôtre bouche, presentons-le au Pere Eternel *en levant les bras de la Foy selon l'expression d'un S. Docteur, cum quibusdam Fidei brachiis*, & offrons-lui ce grand Sacrifice pour nos necessitez particulieres, & pour toutes celles de l'Eglise.

Il est bien remarquable que le Prophête dit qu'il prendra le Calice entre

ſes mains, ſans ajoûter qu'il le boira, comme il le dit particulierement en pluſieurs autres endroits, juſqu'à nous marquer qu'il l'enyvre. Il ſe contente ici de nous le dire qu'il le prendra & qu'il priera: ce qu'il a fait peut-être exprès pour nous faire voir que ce divin Calice dans pluſieurs occaſions peut avoir ſon effet entier en nous, ſans que nous le buvions. Le Prophête a voulu exprimer l'Euchariſtie d'une maniere generale, qui peut convenir à tous ceux qui la reçoivent veritablement, de quelque maniere qu'ils y participent. Car quoiqu'il ſoit très veritable que nous en ſommes ſeparez, nous y recevons néanmoins toutes les plus grandes graces qui accompagnent la plus ſainte reception de l'Euchariſtie. Dieu a joint enſemble pour nôtre bien tous les avantages de la manducation réelle, & ceux de la ſéparation de cet auguſte Sacrement. Nous pouvons le manger de maniere que nous en ſerons raſſaſiez; & nous en ſommes ſeparez de maniere que nous en ſerons récompenſez. Si nous voulons, nous pouvons recevoir le prix & le ſalaire du Centenier & celui de Zachée.

L'Euchariſtie, lorſque nous recevons réellement le précieux Sang de Jeſus-Chriſt, eſt comme un glorieux champ de

bataille où les plus grandes vertus paroissent dans leur plus grand lustre, étant toutes teintes & embellies du Sang de l'Agneau. Or il est aisé de faire voir qu'elles n'ont rien de moins éclatant dans la séparation de l'Eucharistie dont il s'agit à present ; & qu'au contraire elles peuvent avoir quelque chose de plus vif & de plus fort. Commençons par la Foi. C'est elle qui fait taire les sens & qui impose silence à la raison, afin qu'elle cede à la grandeur de la Religion, & que toute la nature demeure comme captive & aneantie devant Jesus-Christ aneanti. Est-ce que cette separation de l'Eucharistie donne moins de lieu à la Foi ? Est-ce que nous y comprenons moins l'efficace de la parole de Dieu qui est aussi plus puissante dans la bouche du Prêtre pour faire descendre du Ciel le Pain des Anges sous l'apparence du pain des hommes, qu'elle a été puissante, pour ainsi dire, dans la bouche de Dieu même, pour créer le Ciel & tous les Anges ? Au contraire, il y a plus de foi à croire que l'Eucharistie peut être supplée par la Foi, & que Jesus-Christ qui fait subsister miraculeusement les accidens du pain sans la substance même du pain dans ce Sacrement adorable, nous peut faire recevoir toute la vertu & ressentir toute l'efficace

l'efficace de son Corps, sans que nous recevions ce saint Corps. ( *Jean.* 20. 26. ) Il exerce davantage nôtre foi, quand *il entre* dans nôtre cœur *les portes fermées*, que lorsqu'il y entre en la maniere ordinaire.

Il faut adorer J. C. dans l'Eucharistie en le recevant, comme nous enseignent les Peres. Est-ce que nous ne pouvons pas l'adorer dans la séparation de l'Eucharistie? Au contraire, nous ne l'adorons pas bien en le recevant, si nous ne l'adorons que lorsque nous le recevons. Nous l'adorons, quand nous nous anéantissons devant lui avec plus d'humilité & de foi. Cette séparation nous est une instruction d'humilité. Il est plus facile de nous humilier, lorsqu'on nous humilie, & qu'on nous refuse les miettes qu'on ne refuse pas même aux chiens, à qui on donne peut-être des pains entiers. Il n'est point dit que S. Pierre se prosterna aux pieds de J. C. lorsqu'il entra dans sa Maison, comme lorsqu'il lui dit ces belles paroles; ( *Luc.* 5. 8. ) *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur: Procidit ad genua, Jesu, dicens: Exi à me, quia homo peccator sum, Domine.* Ce retranchement d'un Pain si desirable nous sert donc à nous humilier & par conséquent à l'adorer.

Qui oseroit s'approcher d'une Table si redoutable, si celui qui a dressé ce

Banquet magnifique & qui eſt lui-même ce Banquet, ne nous commandoit d'en approcher. Nous obéïſſons donc en communiant. Nous obéïſſons à J. C. qui veut par-là nous témoigner combien il nous aime, en s'uniſſant ainſi à nous. Nous obéïſſons à l'Egliſe qui deſire que nous nous fortifions par ce Pain de Vie qu'elle rompt tous les jours ſous nos yeux, & qui nous invite à le manger par la voix de tous ſes Docteurs qui ſont nos Peres. Nous obéïſſons aux perſonnes qui nous conduiſent & qui nous diſent de la part de Dieu de nous en approcher. Mais ſi l'on compare l'obéïſſance que nous rendons quand on nous ſépare de l'Euchariſtie, comme on fait aujourd'hui, avec celle que nous pouvons rendre quand on nous commande d'en approcher, il ne ſera pas difficile de juger quelle eſt la plus grande. Abraham obéït à Dieu en voulant immoler ſon Fils, & en ne l'immolant point; mais certainement ſon obéïſſance parût plus grande quand il prît l'épée à la main, que quand il la remit dans le foureau. L'amour tendre qu'il avoit pour ſon Fils unique releve incomparablement le merite de l'obéïſſance par laquelle il fût prêt de le ſacrifier à ſon premier Pere. Quoique nous obéïſſions donc à Dieu en communiant, nôtre ſoûmiſſion éclate beaucoup davantage en ne communiant point, à cauſe

du desir particulier que nous avons de communier & de joüir de ce grand bienfait de Dieu, & de ce Tresor infini des délices spirituelles.

Nous nous immolons nous-mêmes en nous retirant de ce sacrifice adorable, & nous répandons quelque chose de plus que nôtre propre sang, pour ainsi dire, toutes les fois qu'étant veritablement alterez de soif de la justice, on nous empêche de boire le Sang de l'Agneau. Ce n'est point nôtre sang qui nous fait vivre, c'est le Sang de J. C. C'est pourquoi nous sacrifions nôtre propre vie autant qu'il est en nous, quand nous donnons ce qui est la cause de nôtre vie, & ce qui l'entretient. Il me semble que l'on pourroit dire alors, *qu'on ne peut marquer un plus grand amour; majorem charitatem nemo habet.* (*Joan.* 15. 13.) Ce qui est vrai quand on n'aime que J. C. & qu'on ne s'en prive que pour la défense de sa verité. Car les personnes qui n'ont pas un veritable desir de communier, parce que leur amour n'est pas sincere, ne font pas un grand sacrifice en ne communiant point. Le present qu'on donne n'est grand, qu'à proportion qu'on aime ce qu'on donne. Mais pour ce qui est des épouses, il est certain qu'elles ne peuvent donner davantage qu'en donnant même l'époux; parce qu'elles n'ai-

ment rien davantage, ou plûtôt parce qu'elles n'aiment que lui. Leur Isaac ne peut plus être immolé que par son amour. Ce sont-elles donc qui s'immolent par le glaive de la douleur, étant arrachées d'auprès de leur Epoux. Il n'y a point ici d'Ange qui retienne le bras d'Abraham. Le Sacrifice est consommé par le commandement de s'éloigner du Sacrifice, & de n'y point participer. Ce Sacrifice qui n'est pas moins sanglant pour n'être qu'un Sacrifice d'amour, se réitere tous les jours. Que dis-je! il se réitere à toutes les heures du jour, & toutes les fois qu'on adore avec soumission la main de Dieu qui nous éloigne de son Autel. On n'auroit pas peut-être communié tous les jours; & Dieu tient compte à ses Epouses de s'être sacrifiées tous les jours & à toutes les heures du jour.

Il est vrai qu'elles n'en meurent pas; & c'est au contraire ce qui les rend plus vivantes & plus agreables à Dieu, car leur vie est de lui plaire. Elles ne laissent pas même de recevoir J. C. d'une autre maniere; mais cela n'empêche pas le merite de la séparation & l'accompliſſement du sacrifice. Elles joüissent de l'avantage de la vie, & de la gloire de la mort. Elles annonçoient la mort de leur Epoux en

communiant ; elles l'annoncent encore davantage en ne communiant point, parce qu'il souffre en elles : & de plus elles annoncent aussi leur mort, parce que leur Epoux dont on les sépare, est leur vie. Qui peut donc douter du merite particulier de cette sainte obéïssance qu'elles rendent à Dieu dans la séparation de l'Eucharistie ?

Mais ce n'est pas une simple obéïssance ; c'est une obéïssance qui honore tous les attributs de Dieu. C'est une obéïssance de charité, parce qu'elle est utile & glorieuse à l'Eglise. C'est une obéïssance avantageuse à ceux-mêmes qui la blâment, parce qu'ils sont d'autant moins coupables qu'on ne leur obéït point. C'est obéïr à la verité que de ne communier point de la sorte, parce qu'on lui rend un fidéle témoignage. C'est obéïr à la justice, parce qu'on ne veut point condamner un innocent. Cette obéïssance honore la puissance de Dieu, parce qu'on n'y a point d'égard au mal que nous peuvent faire les hommes, & qu'on préfére la crainte seule à toute autre crainte. Elle honore sa sagesse ; parce qu'on choisit le meilleur parti. Elle honore sa sainteté, parce qu'on n'a point d'autre vûë que de conserver sa conscience pure.

Comme nous sommes incapables de remercier Dieu, & de lui offrir rien qui

puiſſe être digne de lui, l'Euchariſtie eſt nôtre vraye action-de-grace & la meilleure offrande que nous lui puiſſions faire pour reconnoître ſes miſéricordes infinies ſur nous. Quelques graces que nous ayons reçûës du Pere Eternel, quand nous lui rendons ſon Fils, qui eſt la ſource de toutes les graces qu'il nous peut faire, nous ne ſommes point ingrats, & nous lui rendons tout. C'eſt pourquoi ce grand Sacrement eſt appellé du nom même d'*Action-de-grace*; parce que ſi nous voulions remercier Dieu du bien qu'il nous a fait en particulier, ou de celui qu'il a fait à nos freres, pour qui nous ne ſommes pas moins obligez en quelque maniere de le remercier que pour nous, puiſque nous les devons aimer comme nous mêmes; nous n'avons qu'à recourir à l'Euchariſtie qui eſt toute nôtre gratitude, & prendre J. C. entre nos mains, afin de l'offrir au Pere Eternel, non-ſeulement pour eux & pour nous; mais auſſi pour toute l'Egliſe.

Encore donc que toute nôtre gratitude ſoit attachée à l'Euchariſtie, il ne s'enſuit pas neanmoins que quand nous en ſommes ſéparez de la ſorte, nous demeurions ſans action de grace & ſans Euchariſtie. Car comme les vœux de Religion qui nous empêchent de pouvoir rien offrir

à Dieu de nouveau, lui ayant offert tout ce que nous sommes en nous consacrant à son service, n'empêchent pas que nous ne lui soyons encore plus agreables, parce que nôtre gratitude y est terminée, non pas par le défaut de nôtre amour, mais par l'excellence même de nôtre reconnoissance : de même quand nous sommes dans l'impuissance d'offrir au Pere Eternel le Corps de son Fils, en nous approchant de son Eucharistie, parce que nous en sommes separez pour avoir voulu lui être fidéles, tant s'en faut que nous demeurions sans action-de-grace, qu'au contraire, nous n'avons jamais été plus reconnoissans. L'amour de Dieu ne peut nous priver de l'Eucharistie qui est un effet de son amour. Cette impuissance où nous sommes de nous approcher de Jesus-Christ nous en rend encore plus proches ; parce que comme on ne peut s'éloigner de lui qu'en cessant de l'aimer, on lui demeure toûjours uni en l'aimant toûjours ; & on s'unit encore à lui davantage, en l'aimant avec plus de perfection.

C'est une heureuse impuissance de n'avoir plus rien à donner, parce qu'on a déja tout donné. C'est-là une impuissance de riche & non pas de pauvre, qui ne vient pas de l'affoiblissement, mais de

l'augmentation & de la force de la vertu. Il n'eſt pas vrai même qu'on n'ait plus rien à donner. Nous avons montré qu'on ne peut faire à Dieu un plus grand don que quand ſon amour nous oblige de lui rendre en quelque maniere ſon don même entier. C'eſt bien le remercier, que de nous priver pour ſon amour de nôtre bonheur, & du témoignage de ſon amour. On ne peut ſervir Dieu avec plus de fidélité & de deſintereſſement, qu'en voulant bien être traité comme ſes plus mauvais ſerviteurs, afin de le mieux ſervir. Il y a donc une grande Euchariſtie dans cette ſéparation de l'Euchariſtie. On peut dire la même choſe dans l'oblation que nous devons faire de Jeſus-Chriſt en le preſentant à ſon Pere, afin de ne demeurer point les mains vuides en ſa preſence, ſelon le commandement qu'il nous en a fait par Moyſe. (*Exod.* 13. 15.)

Or il eſt bien remarquable qu'il ne nous eſt pas commandé d'avoir toûjours Jeſus-Chriſt ſur la langue & dans la bouche, comme il nous eſt commandé de l'avoir toûjours dans le cœur & dans les mains. Il ne demeure pas même long-tems ſur la langue & dans l'eſtomach quand on communie; au lieu qu'il doit toûjours demeurer dans le cœur; afin que ſanctifiant continuellement cette ſource

de toutes nos actions, tout ce que nous faisons puisse être saint. Et voilà comme Jesus-Christ qui est l'Ame de nôtre ame, & le Cœur de nôtre cœur, peut, dans quelque séparation que ce soit, être toûjours entre nos mains, en ne faisant rien que pour sa gloire, afin que nous l'offrions sans cesse à son Pere.

Mais si nous voulons offrir Jesus-Christ non-seulement dans ce que nous pouvons faire pour son service, mais aussi dans ce qu'il fait pour nôtre salut; qui nous empêche de le prendre même sur l'Autel, en nous en approchant par la foi, dans quelqu'éloignement d'ailleurs que nous en soyons, afin de l'offrir au Pere Eternel? Il s'y offre continuellement pour nous & avec nous. Joignons-nous à lui & à son Eglise; & offrons-le aussi pour elle & avec elle. Qui nous séparera de l'Epoux & de l'Epouse, lorsque nous nous y unissons par la foi, d'une maniere qui est d'autant plus efficace qu'elle est plus spirituelle & plus éloignée des sens? Qui nous séparera de cette sainte Eucharistie, que nous recevons immédiatement de la main de Jesus-Christ, & que les hommes par conséquent ne peuvent jamais nous ôter? Qui nous séparera de cet Autel invisible, & de ce sacrifice continuel où il n'y a rien d'extérieur & de

ſenſible, & dont nous ſommes nous-mêmes les Prêtres ? Qui nous ſeparera de nôtre cœur qui eſt le lieu où nous l'offrons en nous y offrant nous-mêmes, ſelon ce que dit S. Auguſtin, *cujus ipſi inviſibile ſacrificium in cordibus noſtris eſſe debemus* ?

Qui nous ſeparera en cette maniere du Corps de J. C. & qui nous empêchera de l'offrir toûjours ? *Sera-ce l'affliction*, qui nous unit à ſa Croix ? *Sera-ce la perſécution*, qui nous rend Jeſus-Chriſt preſent ? (Rom. 8. 35.) *Sera-ce les déplaiſirs*, qui nous détachent de nous-mêmes ? *Sera-ce la faim*, qui engraiſſe l'homme nouveau en excitant en lui la faim de la Juſtice ? *Sera-ce la nudité*, qui fait une partie de la robe nuptiale, & qui nous revêt de Jeſus-Chriſt ? *Sera-ce les périls*, qui nous font recourir à Dieu ? *Sera-ce le fer & la violence* la plus grande, qui eſt la conſommation & la plus grande gloire des Membres de Jeſus-Chriſt, & qui les unit tellement à lui, qu'ils ne peuvent plus en être ſeparez ? Il n'y a donc rien qui nous empêche d'offrir tous les jours J. C. en cette maniere, ſi tout ce qu'il y a de plus épouventable & de plus terrible dans le monde, n'eſt point capable de nous en empêcher.

Ce qu'il y a de plus grand dans la réception de l'Euchariſtie, c'eſt l'amour de

celui qui se donne & de celui qui le reçoit. C'est un banquet d'amour que celui de l'Eucharistie, où celui qui aime davantage, mange davantage. C'est une table de charité. C'est la charité qui nous y convie. C'est la charité qui nous y nourrit. C'est la charité qui y est nourrie. Voyons donc si ceux qui en sont séparez pour l'amour de Jesus-Christ, lui témoignent en effet moins d'amour que ceux qui s'en approchent, quand il leur plaît, avec toute liberté. Que de personnes s'en approchent tous les jours sans amour. Mais comment pourroit-on souffrir une si rude séparation sans quelque amour. Je ne suis pas bien assûré si j'aime effectivement Jesus-Christ, quand je reçois le Sacrement de son Corps; mais je sçai bien que ceux qui se privent pour l'amour de Jesus-Christ de cette souveraine consolation de se nourrir de sa Chair & de son Sang, aimé Jesus-Christ. Je croi qu'il y a plus d'amour où il est plus assûré qu'il y en a, & où il se faut faire une plus grande violence. Jesus-Christ dit dans l'Evangile, en parlant de la femme pécheresse, (*Luc.* 7. 47.) que *celui qui reçoit un plus grand pardon a plus d'amour*; on peut dire de même que celui qui donne davantage aime davantage, parce qu'on juge de l'amour par les effets. On

dans l'occaſion preſente, celui qui eſt ſéparé du Corps de J. C. fait ſans doute beaucoup plus pour ſa gloire que celui qui le reçoit. Je conclus donc que, comme il aime davantage, il mange auſſi davantage dans ce grand feſtin de la charité de Jeſus-Chriſt, quoiqu'il paroiſſe en être éloigné extérieurement ; ſelon cette grande Maxime des Peres, *hunc cibum plus manducat, qui plus amat.* Toute la difference qu'il y a, c'eſt que dans la ſéparation on mange l'Agneau Paſchal avec des laituës ameres, parce que la joye que l'on a de faire la volonté de Dieu & de l'honorer eſt mêlée de la douleur que cauſe une telle ſéparation ; au lieu que quand on eſt aſſis à cette ſainte Table, on ne le mange qu'avec joye.

Voilà donc comme en effet on reçoit dans cette ſéparation de l'Euchariſtie les mêmes graces qu'on reçoit de l'Euchariſtie en communiant. On peut dire qu'on en reçoit même davantage, ſi l'on eſt entierement ſoumis à l'ordre de Dieu, & ſi on honore ſa Verité par un ſacrifice parfait de la volonté. Que ſi nous croyons avoir beſoin de la réception de ce précieux Corps & de ce précieux Sang dans nos entrailles, afin de les échauffer & de nous animer du zèle d'une ſainte devotion, ne l'avons-nous pas reçû bien des

fois, & cela ne doit-il pas suffire pour réveiller nôtre foi, quand elle s'endort. Lorsque sainte Julienne avoit communié, elle passoit une semaine entiere dans un silence admirable, afin de goûter à loisir ce pain des Anges qu'il faut manger avec ardeur & avec empressement, parce que les tiedes & les lâches n'y doivent point avoir de part, mais qu'il faut aussi ruminer long-tems, parce qu'il ne peut être assez digeré, & que sa vertu est infinie. Quelle difference y a-t-il d'avoir reçu le Corps de Jesus-Christ il y a six jours, ou il y a six ans; puisque Jesus-Christ ne vieillit point, & que ce pain de la vie éternelle ne se consume point?

Le pain que mangea Elie lui donna la force de marcher quarante jours & quarante nuits, sans qu'il eût besoin d'autre nourriture; 3. *Reg.* 19. 8. & saint Ambroise nous assure que si nous nous rassasions comme il faut de cette viande incorruptible, elle suffira non-seulement pour nous faire marcher quarante jours, mais quarante années. Ressuscitons en nous la grace de nos Communions passées, 2. *Tim.* 1. 6. comme S. Paul ordonnoit à son disciple de ressusciter en lui celle qui lui avoit été conferée par l'imposition de ses mains; & nous trouverons un fond de graces inépuisable où nous n'avons point encore

touché. Nous recevons ce pain de l'immortalité, comme un pain commun & ordinaire, qui ne pourroit nous nourrir qu'un jour. Nous avons une trop basse idée de sa vertu infinie. Une miete de ce pain seroit capable de nourrir un monde entier. Ce que nous en recevons en un moment, peut suffire pour toute nôtre vie. Je ne conclus pas de là qu'il ne faut donc approcher que rarement de cette sainte Table, mais seulement que quand nous en sommes séparez malgré nous, nous devons nous souvenir de ce que dit l'Ecclesiastique, (Eccli. 31. 22.) *que peu de vin suffit à une personne qui est sçavante. Quam sufficiens est homini erudito vinum exiguum !*

Pourquoi ne pourrions-nous pas dire aussi, outre les autres sens qui sont marquez par ces paroles, que ce *peu de vin* nous indique peu de communions ou même une seule communion, comme capable de nous soutenir long-tems, si nous en sçavions faire un bon usage. Mais remarquez qu'encore quoiqu'il recommande toûjours la sobrieté & la modération, il ne dit pas qu'il faut prendre peu de vin, mais qu'il *suffit d'en prendre peu*, ce qu'il ne dit même que d'une personne qui a la science du Saint-Esprit. Ce qui nous apprend que pouvant être necessaire de

communier souvent dans plusieurs occasions, il suffit même d'avoir communié une seule fois, quand on ne peut plus communier, & qu'on nous en empêche, pourvû qu'on supplée à cette impuissance par la priere, qui attirant l'Esprit de Dieu en nous, peut étendre tellement le fruit de cette unique communion, qu'elle suffira pour nous rendre Saints. Je croi que la science dont parle le Sage, est la priere continuelle qui donne lieu à cette goûte de de vin spirituel de nous enyvrer, en développant sa force par l'augmentation de nôtre foi; parce que, comme dit admirablement saint Cyprien, (4. Reg. 3. & 6.) *nous recevons toûjours autant de Dieu que nous croyons en pouvoir recevoir.* Il ne faut qu'agrandir nôtre cœur, & cette goûte deviendra un torrent de benedictions qui l'innondera heureusement. Il ne faut qu'avoir beaucoup de vases vuides, & ce peu d'huile suffira pour les remplir tous.

Les graces que nous pouvons recevoir d'une seule communion, ne sont bornées que par la médiocrité de nôtre foi, & par le peu d'usage que nous en faisons. Il y en a qui vont souvent à la Table de Jesus-Christ, parce qu'il les y convie par son amour; mais il y en a aussi qui ne communient souvent, que parce qu'ils ne communient pas bien une seule fois. Ils

prennent presque tous les jours cette divine nourriture, & ils demeurent toujours foibles & sans nourriture, parce qu'ils ne la digerent jamais; & que ce n'est pas tant ce qu'on prend qui nous nourrit, que l'esprit avec lequel on le prend. Il n'y a point d'aliment si admirable qui puisse nourrir un mort. Il n'y a point d'aliment qui guérisse les malades qui ont besoin d'autres remedes. Il n'y a point d'aliment qui soit utile à ceux qui ne sont pas en état de le recevoir. C'est l'aliment qui nourrit, mais il faut vivre & avoir quelque santé; il faut être disposé à le prendre & à s'en servir; & alors il répare la nature & nous nourrit, selon sa qualité & la force de la nature. (*Matt.* 6. 11.) Mais comme l'Eucharistie est un pain supersubstantiel, & un vin du Ciel qui a une force infinie, il nous nourrit autant que nous sommes en état d'être nourris; & en ce qui est de sa nature & de son efficace, il peut toûjours nous nourrir davantage qu'il ne nous nourrit. Rappellons donc le tems passé, puisque, selon l'Apôtre, Jesus-Christ ne passe point. Examinons nôtre conscience, & sondons le fond de nôtre cœur, nous y trouverons encore de ce pain si solide que nous n'avons point achevé de digerer. Digerons-le de nouveau par une foi

toute nouvelle ; & il nous donnera une nouvelle nourriture qu'on ne pourra jamais nous ôter. Si nous le digerons encore tous les jours, ce ſera en effet comme ſi nous communions tous les jours ; & nous éprouverons la verité de cette grande parole, *quam ſufficiens eſt homini erudito vinum exiguum*, en admirant avec l'Eccleſiaſtique la force de ce vin incomparable qui ne vieillit point, & qui demeure toûjours nouveau. Car il ne ſe contente pas de dire *qu'il ſuffit* ; mais il s'écrie dans le raviſſement du Saint-Eſprit, *ho qu'il eſt vrai qu'il ſuffit ! quam ſufficiens eſt !* ce qui marque une ſuffiſance extraordinaire qui procede de l'abondance du don de Dieu, qui ne ſe conſomme point, & qui ne diminue jamais.

Si nous étions bien perſuadez de ces grandes veritez, & que nous euſſions cette foi vive qui ne s'étonne de rien, parce que rien ne lui nuit, & qu'elle tranſporte même les montagnes qui peuvent lui nuire, nous aurions beaucoup plus de ſoin d'aimer que de communier ; car on communie toûjours en aimant, au lieu qu'on n'aime pas toûjours en communiant. (*Pſ.* 49. 5.) Dieu témoigne par ſon Prophête une affection particuliere pour ceux qui *avoient plus ſoin de garder ſon alliance, que de lui ſacrifier : qui ordinant teſtamen-*

*tum ejus super sacrificia.* Ce qui ne nous permet pas de douter combien lui sont agréables ceux qui ont plus de soin de faire sa volonté & de lui obéir en toutes choses, que de s'approcher de son Autel. Car il est commandé de quitter l'Autel, pour se reconcilier avec son frere, lors même qu'on ne l'a point offensé : Combien à plus forte raison est-il juste de le quitter dans de telles rencontres, afin de n'offenser point son Pere ; puisque, comme nous avons déja dit tant de fois, on ne le quitte pas même en le quittant.

En voici encore une autre raison. Quand il n'y auroit qu'une seule personne dans l'Eglise qui communieroit en un jour, si nous avons la foi de la communion des Membres de Jesus-Christ, telle que nous devons l'avoir, nous communions. Je dirai bien davantage ; si nous sommes dans une plus sainte disposition que ceux qui communient, nous communions plus qu'eux. C'est la liaison que nous avons avec le chef, & avec les membres, qui est la mesure & la regle de la nourriture que nous prenons dans ce saint Corps. Nous y vivons à proportion que nous aimons ; c'est pourquoi je ne craindrai point de dire qu'il est impossible d'excommunier en effet des personnes qui ai-

ment & qui aiment même ceux qui les excommunient. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, il n'y a point d'anathême pour l'amour, dit l'Apôtre, *il n'y a point de condamnation pour ceux qui aiment J. C.* (*Rom.* 8. 1.) il n'y en a que pour ceux qui ne l'aiment point : Et s'ils demeurent en cet état, il leur eſt impoſſible de l'éviter. (Apoc. 3. 7.) *Quand Jeſus ferme il n'y a perſonne qui ouvre*, comme dit S. Jean ; & *quand il ouvre, il n'y a perſonne qui ferme.* Or il ouvre toûjours à ceux qui l'aiment. Car ſelon qu'il nous en aſſûre dans l'Evangile, il ne chaſſe point dehors ceux qui viennent à lui : *Et eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (*Joan.* 6. 37.)

Lors donc que la charité nous ouvre les entrailles de J. C. ce qu'il y a de plus ſaint & de plus nourriſſant eſt pour nous ; & nous trouvons dans ſon cœur ce qu'on nous empêche de recevoir de ſes mains. Ne dites donc pas que vous ne communiez point, ſi vous aimez ceux qui communient, & celui qu'ils reçoivent en communiant. *L'Egliſe ne prie pas ſeulement en commun*, comme dit S. Ambroſe, *elle communie auſſi en commun, de même qu'elle fait tout en commun* : parce qu'elle n'eſt point animée d'un eſprit particulier qui diviſe toutes les Sectes qui ſe ſéparent d'elle, mais de l'eſprit de ſon Epoux qui eſt un Eſprit de paix, & le lien de tous ſes Membres. Le Prophête ſe regarde

comme participant au bien & à tous les avantages de tous ceux qui craignent Dieu, (Pſ. 118. 63.) *Particeps ego ſum omnium timentium te.* Nous pouvons dire de même & en ſuivant le même eſprit, que nous participons à toutes les communions qui ſe font dans l'Egliſe ; & que ce qui eſt à elle, eſt à nous, ſi nous ſommes veritablement à Jeſus-Chriſt à qui elle eſt. Tout eſt à nous, comme dit l'Apôtre, (1. Cor. 3. 21. *omnia veſtra ſunt* : (Rom. 9. 32.) *Dieu nous a tout donné quand il nous a donné ſon Fils*, comme dit encore le même Apôtre, parce qu'il a tout donné à ſon Fils, & que tout lui appartient, l'ayant établi l'heritier de toutes choſes : (Heb. 1. 2.) *Heredem univerſorum.* Or il ne nous a pas fait ſeulement ſes coheritiers, mais il nous a donné l'heritage même & l'heritier. Pourquoi donc nous arrêtons-nous à de petites différences qui ne ſont point conſidérables. L'Epouſe a reçu l'anneau de l'Epoux. Qu'importe à quel doigt ce ſoit, puiſqu'elle l'a reçu, & qu'elle eſt Epouſe. J'oſe dire que ſi elle n'eſt pas touchée comme il faut de la grandeur de cette gloire incomparable, elle n'y a pas fait de réflexion elle-même. C'eſt une marque qu'on n'a point aſſez d'attention à de ſi grandes choſes quand on en a encore à de ſi petites.

Toute l'Egliſe eſt ſanctifiée par le Corps

de Jesus Christ qu'elle reçoit. Que m'importe, pour ainsi dire, par quelle porte il soit entré, si c'est aussi pour moi qu'il est entré. Je n'en jouis pas moins, de quelque côté qu'il y soit entré. Ne regardons que Jesus-Christ; & que tout ce qui n'est pas lui, ne nous soit rien. Si nous aimions nos freres comme nous-mêmes, leurs vertus seroient nos vertus, & tous leurs avantages ne nous seroient pas moins utiles & glorieux que les nôtres. C'est une maxime des Payens, que tout est commun entre les amis, *amicorum omnia communia*; qui peut douter que Jesus-Christ, qui est la vertu de tous ses Membres, & qui fait tout le bien qu'ils font, ne soit commun à tous ses Membres, lorsqu'ils sont parfaitement unis, & qu'ils ne sont que pour Jesus Christ tout ce qu'ils sont. Si nous avons donc une veritable charité, nous devons croire que nous communions en effet, quand nous en voyons qui communient, ou même quand nous le sçavons.

L'Eglise qui a été rachetée par le sang de J. C. trouve sa force dans ce saint Sacrifice, où elle consacre, & offre à Dieu le même sang qui a été répandu pour les pechez de tout le monde. Est-ce à dire donc que parce que dans les premiers siécles de l'Eglise, il y avoit incomparablement moins de Prêtres qu'il

n'y en a à present, & que l'on offroit moins souvent cette Hostie sainte, l'Eglise alors avoit moins de force, & de cette vigueur Apostolique & Sacerdotale, comme parlent les Peres, qui est sa veritable défense.

S. Leon écrit à l'Evêque d'Alexandrie que *lorsque dans une fête plus solemnelle, une Eglise n'est pas assez grande pour contenir tout le peuple*, il faut réïterer le sacrifice; *cum solemnior festivitas conventum populi numerosioris indixerit, & ad eam tanta fidelium multitudo convenerit quam recipere basillica simul una non possit, sacrificii oblatio indubitanter iteretur*: par où il paroît que lorsque l'Eglise étoit assez grande, où que ce n'étoit point une fête plus solemnelle, il n'y avoit qu'un sacrifice, Et ce Pape témoigne que c'étoit l'usage de son Eglise, auquel il souhaitoit que celle d'Alexandrie se conformât, à cause de la liaison particuliere qui étoit entre ces deux Eglises & qui venoit de leurs bien-heureux fondateurs saint Pierre & saint Marc.

Est-ce à dire donc, parce qu'à present il se dit quelquefois plus de Messes dans une pauvre bourgade ou dans des Villes qui ne sont pas même Episcopales qu'il ne s'en disoit dans toute la Ville de Rome & dans celle d'Alexandrie qui

étoient deux des plus grandes Villes du monde, que l'Eglise est beaucoup plus florissante qu'elle n'étoit alors ? Est-ce que nous avons plus de pieté en effet que les Chrétiens de ce tems-là, parce que nous avons plus de Messes qu'ils n'en avoient, & que l'on en dit presque jusqu'à la ruelle des lits ? Si nôtre foi s'est autant accruë que le nombre des Messes a augmenté, il est certain que nous sommes plus saints. Il n'y a rien de si Auguste & de si Saint que cet adorable Sacrifice, on n'est pas Chrétien si l'on n'y a devotion. Mais ce n'est pas la réïteration si fréquente qu'on en fait qui toute seule nous rendra saints. Dieu me préserve d'en blâmer la réïteration & le grand nombre. Je dis seulement que ce grand nombre ne suffit pas ; & que comme l'Apôtre nous enseigne que Jesus-Christ. (Heb. 10. 14.) *par une seule oblation a rendu parfaits pour toûjours ceux qu'il a sanctifiez* ; de même un seul sacrifice qui representoit cette admirable & divine oblation, suffisoit pour remplir de toute sorte de benedictions les plus grandes Villes, lorsqu'on y assistoit avec un profond respect & dans les sentimens d'une veritable adoration, comme les Anges y assistent.

Nous pouvons dire des Communions

ce que nous venons de dire des Messes. Ce n'est pas le grand nombre qui nous sanctifie ; c'est la foi avec laquelle nous communions ; c'est cette veritable préparation d'humilité & de charité dans laquelle nous nous approchons de l'Autel, & qui est cause que lorsque nous y perseverons, nous ne laissons pas de communier, quoique nous ne puissions plus recevoir réellement l'Eucharistie. Comme une seule Messe qui se disoit dans une Ville suffisoit pour la remplir de graces, lorsqu'on s'y préparoit comme il faut ; une seule communion suffiroit aussi pour sanctifier toute nôtre vie, si nous avions un grand soin de conserver la grace qu'elle nous a procurée, ou de la recouvrer par l'Esprit de penitence lorsque nous l'avons perduë.

Mais on pourra dire : A quoi bon communier si souvent, si une seule communion peut suffire. Une seule communion pourroit suffire ; mais l'Epoux & l'Epouse n'ont point voulu que nous nous contentassions d'une seule communion. Ce n'est pas ce qui peut suffire qui doit être nôtre regle, c'est la volonté de J. C. c'est la doctrine des Peres, c'est l'exemple des Saints. On a voulu nous faire ressentir, en nous obligeant de prendre plus souvent ce pain qui est appellé *quotidien*

&

& qu'il ſuffiroit de prendre une ſeule fois, que nous avions dans nous un fond de maladie & de langueur qui eſt inépuiſable. Outre que l'on peut dire que ce qui ſuffiroit pour nous, ne ſuffiſoit point à la charité infinie que Jeſus-Chriſt avoit pour nous. C'eſt un Miſtere d'amour que celui de l'Euchariſtie, auſſi-bien que c'eſt un Miſtere de foi, & de la magnificence de Dieu. Il nous aimoit trop pour ſe contenter que nous le receuſſions une fois; mais nous ne l'aimons pas aſſez, ſi nous ne nous en contentons, lorſqu'il y va de ſon ſervice. Il nous montre ſa magnificence & ſon amour en voulant que nous le recevions ſouvent; & nous lui montrons le nôtre dans ces rencontres uniques, en voulant bien le moins recevoir. Mais comme il eſt impoſſible de ſurmonter ou d'égaler la magnificence de l'Amour de Jeſus-Chriſt; en le recevant moins ſouvent ou même en ne le recevant point, nous le recevons auſſi ſouvent d'une autre maniere, parce qu'il eſt impoſſible d'empêcher qu'il ne ſe donne quand il le veut. C'eſt alors que nous trouverons dans une ſeule communion, ce que nous aurions trouvé dans cent communions. Quand il veut venir à nous, nous ne devons penſer qu'à ſon amour. Quand on nous empêche d'aller à lui,

nous ne devons penſer qu'à ſa puiſſance, & nous y trouverons tous les effets de ſon amour. ( 2. Cor. 5. 16. ) Si *nous ne connoiſſons plus Jeſus-Chriſt ſelon la chair*, on ne peut nous en ſéparer ; & nous le recevrons encore tous les jours, en l'adorant tous les jours. Voilà comment il ſuffit de l'avoir reçû une ſeule fois ; & il ſuffit à proportion qu'on le croit. Cette foi nous remplit d'une Euchariſtie toute ſpirituelle qui ne nous abandonne jamais, & dans laquelle nous trouvons un tréſor de toutes ſortes de Graces. Toutes les fois que nous croyons comme il faut l'avoir reçû, nous le recevons.

Toutes les fois que nous nous réjoüiſſons de le voir recevoir aux autres, & que nous aimons parfaitement ceux qui le reçoivent, nous le recevons. Toutes les fois que nous croyons fermement qu'il n'a beſoin de rien pour nous ſauver, & que c'eſt aſſez de ſon amour, nous le recevons. Enfin toutes les fois que nous prions avec ferveur & que nous nous uniſſons à lui, nous le recevons.

Nos ſens ont trop de pouvoir ſur nous, & nous n'avons preſque de foi que celle des Myſteres qui ne ſont point contraires à nos inclinations. Dans tout le reſte nous ne croyons, pour ainſi dire, que ce que nous voyons. Nous ne croyons

point qu'on communie que lorſque l'on ouvre la bouche pour recevoir la Sainte Hoſtie Nous ne croyons point être dans l'Egliſe que lorſque nous y entrons par la porte viſible ; ( *Apoc.* 21. 3 ) & nous nous arrêtons tellement à ce qui frape nos yeux que nous penſons peu à ce *Tabernacle de Dieu avec les hommes* dont les Egliſes exterieures ne ſont que la figure ; ce qui eſt d'une dangereuſe conſéquence. Car il s'enſuivroit que cette parole de S. Jean : *dehors les chiens & les impudiques* : *Foris canes & impudici*, & qui nous repreſente les méchants ne ſeroit pas veritable ; ( *Apoc.* 22. 15. ) ſe pouvant faire que les Egliſes ſe trouveroient pleines de telles gens, dans le tems même qu'il pourroit y avoir peu de fidéles; comme il arriva durant la perſécution des Arriens, qui contraignoient les fidéles de ſe retirer dans les forêts & ſur les montagnes, cependant il eſt de la foi que ces bien-heureux exilez étoient en la preſence de l'Agneau, & dans le veritable tabernacle qu'ils compoſoient eux-mêmes; au lieu que les Arriens & ceux dont parle S. Jean, n'étoient point actuellement dans l'Egliſe, dans le tems même qu'on les y voyoit. Je croi même que l'Apôtre a voulu marquer les impies, & les perſonnes qui n'ont aucune penſée de leur ſalut, ſous le nom de chien : pour nous

faire mieux comprendre que comme nous ne croyons point que les bêtes assistent au Sacrifice, quoiqu'elles soient quelquefois dans l'Eglise dans le tems même qu'on le célébre, nous ne devons pas croire aussi que ceux qui n'agissent non plus par la foi que des chiens, qui ne pensent point à ce qui se passe devant eux, & qui ne desirent rien de ce qu'ils voyent, y assistent effectivement.

Quand on se tient éloigné volontairement de la presence de Dieu & qu'on le fuit, on est dehors, quoiqu'on soit dedans. Et au contraire quand on se tient de sa presence & qu'on lui rend un veritable culte, on est dedans, quoiqu'on soit dehors. C'est la verité qui fait les veritables adorateurs; & c'est la veritable adoration qui nous fait prosterner devant l'Autel en quelque lieu que nous soyons. Ce ne sont point les lieux, comme le dit expressement S. Bernard, qui sanctifient les Chrétiens, ce sont les Chrétiens qui sanctifient les lieux; ( S. Bern. Serm. 1. de Dedic. ) *Quid enim lapides isti potuerunt habere sanctitatis, ut eorum solemnia celebremus. Habent utiique sanctitatem, sed propter corpora vestra* : On ne cesse donc point d'être Saints, quand on ne peut être dans les Eglises; puisque ce ne sont point les Eglises qui nous rendent Saints. La saintete des

membres de Jesus-Christ est indépendante des pierres. *Numquid de lapidibus cura est Deo*, dit le même Pere. Nos Temples que nous devons respecter & que nous devons frequenter autant qu'il nous est libre de le faire, ne sont que les seconds Temples. Le premier Temple est celui du Saint Esprit, (1. Cor. 3. 17.) *Templum Spiritus sancti quod estis vos.* Que servoit donc aux Arriens de faire sortir les Fidéles des Temples, puisqu'ils étoient eux-mêmes le Temple du Dieu vivant? Ces hérétiques les approchoient encore davantage de Dieu par leurs violences, & eux s'en éloignoient encore davantage. Il ne faut point se tromper: Dieu ne peut être sans Temple; & partout où il est, il y en a un. Qu'on demeure dans les Egliſes jour & nuit tant qu'on voudra, ce qui est en soi bien loüable, il n'y a point de Temple où Dieu n'est point. C'est la foi de ces grandes Veritez qui rendoit les premiers Chrétiens si intrépides; au lieu qu'une feüille qui tombe nous fait peur. C'est ce qui faisoit dire à S. Hilaire, en parlant à Auxence, au nom des Fidéles, ces belles paroles si remplies de foi & de generosité: *qu'il trouvoit plus d'asſurance dans les cavernes, dans les precipices & dans les prisons, que dans les Egliſes* de Milan. *Montes mihi & sylvæ, & lacus, & carceres, & voragines sunt tutiores.* Je con-

clus de-là que, comme il y en a plusieurs qui sont moins devant les Autels, y étant, que d'autres qui n'y sont point; De même il y en a plusieurs qui communient moins en communiant, que d'autres qui ne communient point.

Mais ce qui doit nous donner plus de courage dans cette séparation de l'Eucharistie, c'est qu'il pourroit bien arriver qu'elle fera une partie de la persécution des derniers tems. Aujourd'hui ce sont nos Peres dont la Religion a été surprise, qui dans la pensée que nous avons tort de ne leur point obéïr, nous font souffrir cette séparation, en punition de nôtre prétenduë desobéïssance, quoique nous ne puissions pas leur obéir contre la Loi de Dieu & contre les lumieres de nôtre conscience. Mais que sçai-je, si lorsque l'homme de peché viendra au monde, il ne voudra point nous arracher du pied des Autels, où il pourra croire que sera toute nôtre force. (2. *Thess.* 2. 3.) Il est dit de lui qu'il *sera assis dans l'Eglise*, ce qui n'a point été dit de tous ceux qui l'ont persécutée avant lui. S. Gregoire nous apprend qu'il aura une armée de Prêtres à sa suite; qui peut dire s'ils ne lui reveleront point les secrets de Jerusalem; (*Judit.* 7. 8.) & s'ils ne lui conseilleront point de couper les canaux qui arrosent

Bethulie. *Gen.* 5. 8. Quand je voi que Caïn commença par faire sortir Abel de la maison ; que l'enfant du Pere de famille, fut chassé hors de la vigne ; que J. C. fut crucifié hors de la Ville, comme remarque S. Paul, *extra portam passus est*, *Marc* 12. 8. je crains quelque chose de semblable à la fin des tems. *Heb.* 13. 12. Il ne faut rien assûrer de ce qu'on ne sçait point ; mais il me semble qu'il n'y a point de mal de s'accoûtumer à souffrir en paix une séparation qui nous est imposée par des personnes à qui nous devons toute sorte de respect, que nous souffrons pour J. C. à qui nous devons tout nôtre amour, & qui sera peut-être une partie du supplice des derniers fidéles. Respectons cette Croix qui pourra être portée par des Saints. Il se peut bien faire que le sacrifice du soir consistera dans la seule élevation des mains que l'on tendra à Dieu incessamment pour lui demander du secours contre son plus grand ennemi, & que les Fidéles n'auront point d'autre Hostie extérieure à lui offrir que leur propre corps, mais la joye qu'ils auront de voir J. C. qui s'approche, moderera beaucoup la tristesse qu'ils pourroient avoir de se voir separez extérieuremene de J. C. & je ne sçai même s'ils seront tristes. Car ils verront bien que c'est particullierement à eux que J. C.

dit dans l'Evangile : *Regardez en haut & levez la tête, parce que vôtre redemption est proche* : (*Luc.* 21. 28.) *Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* Où sont les Captifs qui s'attristent quand on vient pour les délivrer ? C'est un sujet de joye que de voir briser ses chaînes. Ils se contenteront de boire le Sang de Jesus-Christ sur sa Croix ; & si cela est necessaire, ils s'abstiendront de le boire à l'Autel pour un peu de temps, étant à la veille de le boire dans sa source & sans voile dans le Royaume de Dieu.

Cependant on ne peut pas dire absolument qu'on demeure sans Eucharistie, lorsqu'on demeure avec perseverance sur la Croix ; puisque la Croix est la fin de l'Eucharistie, comme nous l'apprenons de Jesus-Christ même, qui nous le dit dans son Institution ; *Faites ceci en memoire de moi.* (*Luc.* 22. 19.) *Hoc facite in meam commemorationem.* Le grand effet de l'Eucharistie est de nous faire souvenir continuellement de Jesus-Christ. Or je croi que l'on ne s'en souvient jamais mieux que lorsque l'on souffre davantage pour son service. C'est pourquoi comme cette separation de l'Eucharistie ne peut être sans souffrances, non-seulement elle nous fait souvenir de la Croix, de même que l'Eucharistie ; mais elle a encore cela de plus

qu'elle eſt elle-même une Croix. On annonce la mort de J. C. en communiant ; & on doit être dans une telle diſpoſition qu'on la repreſente par la ſainteté d'une vie toute crucifiée ; mais je ne ſçai ſi on ne pourroit point dire que dans cette ſeparation de l'Euchariſtie, on la repreſente encore mieux, & qu'il y a quelque choſe de plus effectif. Car alors il me ſemble qu'une ame veritablement crucifiée au monde, & qui n'a point d'autre amour que celui de Jeſus-Chriſt peut s'écrier dans le tranſport de ſon zele & dans le mouvement de ſa douleur, ( Mat. 27. 46. ) *Deus, Deus meus, ut quid me dereliquiſti ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

Comme le Chef n'a pas ſeulement ſanctifié les ſouffrances de ſes membres, mais qu'il a voulu auſſi les figurer par les ſiennes ; que ſçait-on ſi cet abandonnement myſterieux n'eſt point une image du nôtre, & de la ſéparation de Jeſus-Chriſt dans laquelle on nous a mis. Ce qui me le feroit croire, c'eſt que Jeſus-Chriſt étoit abandonné de ſon Pere de telle ſorte, qu'il ne l'étoit point : & cela nous convient bien ; parce que nous ſommes tellement ſeparez de Jeſus-Chriſt dans cet éloignement de l'Euchariſtie, que nous n'en ſommes point ſeparez. Cet abandonnement n'empêcha point que

Jésus-Christ ne demeurât parfaitement uni à son Pere, & qu'il ne lui fût aussi agreable qu'auparavant. Il ne lui disoit pas alors sensiblement comme sur le Thabor. Mat. 17. 5. *Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection* : mais il le lui disoit effectivement, comme il est impossible qu'il ne le lui dise pas toûjours : & c'est ce qui nous doit beaucoup consoler, de ce que cette séparation, au lieu d'empêcher que nous ne plaisions à Dieu, est cause que nous lui plaisons davantage, si nous souffrons cet abandonnement comme il faut & d'une maniere digne de celui dont Jesus-Christ se plaignit.

Si nous nous en plaignons quelquefois, ce nous peut-être encore une grande consolation de ce que Jesus-Christ s'est plaint de l'abandonnement où il fût lorsqu'il étoit attaché à la Croix, quoique dans le même-tems il demeurât parfaitement soumis à la volonté de son Pere. Comme il a été triste dans le jardin, & qu'il a dit : Mat. 26. 39. *Que ce Calice s'éloigne de moi, transeat à me Calix iste* : afin de compâtir à la foiblesse de ses membres, & de les excuser, pour ainsi dire, devant son Pere, par l'exemple de sa charité qui le faisoit parler comme eux.

je croi aussi, que peut-être il ne s'est plaint de cet abandonnement à la Croix que pour consoler ceux qui se laissant aller à quelque petit mouvement passager, se plaindroient de celui où ils sont. Il s'en est plaint, afin que nous ne perdions pas courage dans nôtre foiblesse, quand nous nous plaignons. Il s'est servi des paroles de nôtre foiblesse, afin de nous faire sentir les effets de sa force dans nôtre foiblesse même. Il se peut faire aussi que par l'agonie au jardin, & par le délaissement à la Croix, il nous a representé cette derniere agonie & ce dernier délaissement dans lequel se trouvera son Eglise à la fin des temps avant l'arrivée de son Epoux; parce que la tentation sera si grande, que s'il étoit possible, les Elûs même y succomberoient.

Voilà comme cette separation de l'Eucharistie peut avoir quelque chose de bien conforme à l'abandonnement de Jesus-Christ sur la Croix; de même que le mystere de la Croix a quelque chose aussi de bien conforme au Mystere de l'Eucharistie: d'où vient qu'on ne peut separer l'un de l'autre, si on les honore tous deux comme il faut. Le Corps de Jesus-Christ nous represente la Croix, selon qu'il paroît par l'Institution même.

de l'Euchariſtie ; & la Croix ne repreſente pas moins ce ſaint Corps qui y eſt attaché. Les Crucifix qui ſont dans nos Egliſes nous font voir cette union qu'ils repreſentent. Et dans le ſaint Sacrifice de la Meſſe, quand on éleve l'Hoſtie, ce ſaint Corps y reçoit nos adorations dans la repreſentation de la Croix. Lorſqu'on reçoit dignement l'Euchariſtie, non ſeulement elle repreſente la Croix, mais elle nous en imprime l'amour dans le cœur, & nous la fait porter avec l'Onction du même Sang qui y a été répandu ; & quand on porte la Croix comme il faut, il n'y a rien qui nous donne une ſi grande faim & une ſi grande ſoif de la juſtice éternelle qui eſt Jeſus-Chriſt & qui nous donne une ſi grande union avec lui. On peut conclure, en voyant une perſonne qui communie ſaintement, qu'elle aime la Croix & qu'elle la porte : mais il me ſemble qu'on peut conclure avec encore plus de certitude, en voyant une perſonne qui ſouffre avec joye, & qui porte la Croix de ſon Maître avec confiance & en levant la tête, qu'elle ne la porte point ſans lui. On ne porte bien la Croix de Jeſus-Chriſt qu'avec J. C. & c'eſt la vraye marque qu'on l'aime. Comme on trouve donc la Croix dans l'Euchariſtie, il n'eſt pas moins certain qu'on

trouve l'Euchariſtie dans la Croix. Voilà la grande conſolation des Chrétiens ; que tout ce qu'on peut faire pour les ſeparer de Jeſus-Chriſt les unit encore davantage à lui s'ils ſont veritablement Chrétiens, & s'ils meritent de porter ce beau Nom, que les Anges même reſpectent dans nous. Nous n'avons rien à craindre que nôtre propre volonté : car il n'y a qu'elle qui nous ſepare de Jeſus-Chriſt tout le reſte nous ſert, & nous ſert d'autant plus, qu'il détruit davantage nôtre volonté. Or comme il eſt naturel aux ames ſaintes de craindre cette ſéparation de l'Euchariſtie, & que les Peres nous enſeignent que *la ſeule choſe que nous devons craindre eſt de meriter d'en être ſeparez* ; outre les avantage que nous en pouvons retirer, celui-ci n'eſt pas des moins conſiderables, c'eſt qu'elle peut nous faire faire un grand progrès dans la mortification chrétienne qui eſt le fondement de toutes les vertus.

O mon Dieu, ſervez-vous de ce grand remede pour achever de nous guerir. Nous avons peu fait penitence, & nous vous avons beaucoup offenſé. Que ce ſoit là le ſupplement de nôtre Penitence. Que nous vous trouvions, Seigneur, en vous perdant ; & ſi l'on nous contraint de nous éloigner de vous, dumoins ne vous éloignez pas de nous. Faites-vous

un Autel de nôtre cœur, à present que nous n'avons plus la liberté de nous approcher de vôtre Autel. (*Apoc.* 5. 10.) Nous avons perdu nos Prêtres, faites-nous Prêtres nous-mêmes, selon que vôtre Apôtre nous apprend que tous vos fideles doivent l'être. Que nôtre amour soit nôtre Hostie, & que cette Hostie se consume continuellement devant vous, en nous offrant à vous, & en vous offrant pour nous. O Pere Eternel! on nous ôte la Chair du Verbe, donnez nous le Verbe qui s'est fait Chair. *Si refici non possumus Carne Verbi, reficiamur Verbo quod caro factum est.* Rendez-nous capables, mon Dieu, de cette nourriture solide des Saints, puisque nous n'avons plus de lait & qu'on nous arrache de vos mammelles. Rendez-nous le Corps adorable de vôtre cher Fils, ou nous donnez une plus grande abondance de son Esprit. Mais comme vos misericordes sont infinies, & que vous nous donnez plus que nous ne pouvons vous demander, donnez-nous Seigneur, donnez-nous cette Chair sainte, & élevez-nous jusqu'à vôtre Verbe par la communication intime de vôtre Esprit.

# DE LA DISPERSION ou séparation.

A Parler proprement, & selon le langage de la Foi, il n'y a qu'une dispersion qui soit à craindre : c'est celle qui nous éloigne de Jesus-Christ, dont il est parlé dans le seiziéme Chapitre de S. Jean : *Le tems va venir, & il est déja venu, que vous serez dispersez chacun de son côté, & que vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, parce que mon Pere est avec moi.* On ne peut pas nier qu'on ne soit étrangement seul, quand on laisse Jesus-Christ seul : c'est-à-dire, lorsqu'on demeure sans Jesus-Christ par une vie entierement opposée à son Evangile. C'est cette seule dispersion que cherche le Démon, parce que c'est la seule qui nous peut nuire. Quand ce loup cruel peut entrer dans la Bergerie, cette dispersion est la fin qu'il se propose dans toutes les violences qu'il exerce alors. Il ravit les oüailles, quand il les disperse, car quelque puissance que le Souverain Pasteur lui ait accordé contre elles, pendant qu'elles demeurent bien unies avec lui & entre elles, il est toûjours vrai de

dire qu'il ne les a point ravies ; (*Joan.* 10. 28.) & J. C. nous assûre dans l'Evangile que tant qu'elles lui demeurent fideles dans cet état, personne ne peut les ravir d'entre ses mains.

Je trouve dans l'Ecriture trois sortes de dispersions, qui étant achevées nous separent absolument de J. C. La premiere est celle dont il est parlé dans l'Evangile, lorsqu'on est dispersé chacun de son côté : (*Joan.* 16. 32.) *Ut dispergamini unusquisque in propria* ; & on peut l'appeller une dispersion d'amour propre : lorsque chacun ne s'applique qu'à ses interêts, & ne se met en peine que de soi-même. La seconde est celle dont Dieu se plaint dans son Prophête, Ezech. 34. 6. *lorsqu'il dit que ses troupeaux sont dispersez sur toute la face de la terre : Super omnem faciem terræ dispersi sunt greges mei.* On pouroit l'appeller une dispersion de cupidité ou de l'amour du monde ; parce qu'il est impossible, quand on desire avec passion les biens du monde, de demeurer uni avec Dieu & avec ses freres. La troisiéme est celle dont il est parlé dans le Cantique de la sainte Vierge, & à laquelle sont livrez les superbes qui s'élevent dans les pensées de leur cœur : *Dispersit superbos mente cordis sui.* On peut l'appeller une dispersion de distraction. C'est lorsque nous sommes tellement

remplis de nous-mêmes, ce qui eſt le peché d'orgueïl, que nous ſommes dans l'impuiſſance de nous appliquer à Dieu & aux affaires de notre ſalut : car quoique l'amour propre & l'amour des biens du monde nous mettent auſſi dans une diſtraction continuelle, cependant l'orgueïl qui eſt le plus grand de tous les pechez & la ſource de tous les autres, nous éloigne beaucoup plus de Dieu, & cauſe une plus grande diſperſion dans le propre cœur de l'homme ; outre que la curioſité qui eſt inſéparable de l'orgueïl ne permet pas que nous rentrions jamais dans nous-mêmes : & comme elle nous tient continuellement dans la diſtraction & dans la recherche des choſes ſenſibles, elle nous ſepare également de Dieu & de nous : ce qui eſt une épouventable diſperſion.

Outre ces trois diſperſions, il y en a une autre qui eſt purement exterieure. C'eſt lorſqu'on ſepare ce que Dieu avoit uni, & qu'on diviſe des perſonnes qui s'étoient raſſemblées pour le ſervir. Mais comme le bien qui vient de Dieu eſt plus fort que le mal qui vient de l'homme, l'union que Dieu opere peut ſubſiſter au milieu de la diviſion qu'opere l'homme, car de même que le mariage n'eſt pas rompu, quoique l'homme & la femme

qui ne pouvoient pas s'accorder ensemble demeurent separez par l'ordre de la justice; l'alliance toute spirituelle & toute divine qui est entre les membres d'un même corps par le nœud saint de la charité de J. C. lorsqu'ils demeurent dans cette parfaite intelligence qui est l'Ouvrage du Saint-Esprit, ne peut être rompuë par une violence qu'on leur fait contre toutes les regles de la charité & de la justice? Que l'homme ne separe donc point ce que Dieu a uni, afin de ne pas s'attaquer à Dieu même a qui il déclareroit la guerre: néanmoins si l'homme vouloit le separer; malgré tous ses efforts, ce que Dieu veut qui soit uni demeurera toûjours uni.

C'est pourquoi cette dispersion n'en a que le nom & l'apparence; & elle contribuë même à augmenter encore l'union que le S. Esprit a formée. Non-seulement les hommes ne peuvent empêcher les desseins de Dieu, mais il a coûtume de les faire réüssir par les obstacles mêmes qu'on lui oppose, ainsi cette dispersion exterieure ne separe point les personnes que Dieu a unies pour le servir; elle les unit au contraire davantage, & elle les met dans un état où elles le servent avec encore plus de perfection. Car quoique nous devions aimer les moyens ordinai-

res que Dieu a choisis pour nôtre sanctification, & dont il lui a plû se servir pour nous faire misericorde ; nous devons néanmoins regarder sa volonté comme la premiere source de nôtre salut, selon que le Prophête nous l'enseigne : (Ps. 29. 6.) *Et vita in voluntate ejus.* (*Philip.* 2. 63.)

Dieu opere en nous, comme dit l'Apôtre, nôtre volonté & toutes nos actions, ainsi quoique toute action de pieté & de vertu par laquelle nous le servons & qui peut lui plaire, soit son action & ne lui appartienne pas moins que la bonne volonté qu'il opere dans nous & qui est aussi la sienne : néanmoins le Prophête ne dit pas que nôtre vie est dans son action, comme il dit qu'elle est dans sa volonté, Ps. 29. 6. *& vita in voluntate ejus.* Il me semble que David parle ainsi, afin que nous ne soyons point troublez à la vûë des changemens qui peuvent arriver dans les choses exterieures qui regardent nôtre salut : car Dieu nous sauve tellement par les actions de pieté qu'il nous fait faire & qu'il fait lui-même en nous, qu'il nous pouroit sauver également & avec la même facilité par une autre sorte d'actions toutes differentes & même contraires. Il s'est servi de l'usage des Sacremens & de la demeure dans ce Monastere, pour nous établir & nous fortifier dans

la vie de son Esprit, qui est la veritable vie : cette vie néanmoins ne consiste point absolument dans la participation exterieure des Sacremens ni dans la demeure de ce Monastere qui nous est si avantageuse, mais dans sa volonté. Si le prophete avoit dit : nôtre vie est dans ce que Dieu fait pour nous, c'est-à-dire, dans un certain ordre & certains moyens dont il s'est servi jusqu'icy pour nous sanctifier : quand nous verrions qu'il ne feroit plus les mêmes choses qu'il faisoit auparavant, nous aurions peut-être peur que nôtre salut ne fût en danger, parce que les choses qui lui servoient comme de fondement, & sur lesquelles il sembloit l'avoir établi, auroient été renversées. Dieu nous a épergné cette peine, & il a établi nôtre salut sur un fondement éternel & immuable qui demeure toûjours le même dans tous les changemens qui nous arrivent : *vita in voluntate ejus.* C'est sa volonté qui nous fait vivre. Demeurons donc toûjours attachez à sa volonté ; & quoique l'on puisse faire pour nous perdre, nous vivrons toûjours : puisque nôtre vie ne consiste point dans toutes les choses qui peuvent dépendre de la puissance des hommes & qu'ils peuvent nous ôter ; mais seulement dans la volonté de Dieu, & dans la nô-

té dont nous sommes toûjours les maîtres ; lorsque par un effet de sa misericorde nous l'avons soumise à celle de Dieu.

C'est ce qui nous met dans une grande liberté & ce qui rend les serviteurs de Dieu invincibles, lorsqu'ils ne cherchent que lui & qu'ils ne s'attachent qu'à sa volonté, qui est la grande regle de toute leur vie, & une source de force & de protection qui ne peut jamais leur manquer. Si l'on peut surmonter la volonté de Dieu, on surmontera aussi ceux qui n'ont point d'autre fondement de leur vertu & de toute leur vie que cette sainte volonté : mais que peut-on faire pour la surmonter, puisqu'il est impossible de rien faire contre elle qui ne dépende d'elle ? Ses ennemis ne peuvent avoir de puissance que ce qu'elle leur en donne ; & elle ne leur en donne jamais que pour sa propre gloire & pour le bien de ses Elûs. Tout ce qu'ils nous ôtent devoit nous être ôté pour nous rendre plus riches ; & toutes les graces dont ils nous privent ne servent qu'à nous en procurer de plus abondantes, si nous n'y mettons pas nous-mêmes d'empêchement, en cherchant plus ce qui nous plaît que ce qui plaît à Dieu, & en nous attachant d'avantage à nôtre volonté qu'à la sienne.

Il n'eſt donc point en la puiſſance des hommes de nous ravir d'entre les mains de Dieu ; puiſqu'il ne leur eſt pas poſſible de nous ôter la pieté. Il n'y a que les dehors qui dépendent d'eux : & quand Dieu leur permet de nous les ôter, ce n'eſt que pour fortifier le dedans, & pour nous faire porter plus de fruit par le retranchement des branches inutiles. Nous n'avons qu'à les laiſſer faire, comme Jeſus-Chriſt nous l'ordonne dans l'Evangile : Matt. 5. 40. *Si quelqu'un veut vous prendre vôtre robe, laiſſez-lui encore emporter vôtre manteau* ; par conſequent nôtre robe & nôtre manteau ne nous ſont point neceſſaires, puiſqu'on nous ordonne de les laiſſer prendre. C'eſt ce qui nous couvre & nous eſt utile ; mais ce n'eſt point ce qui nous fait vivre devant Dieu ; car ſi ce l'étoit, nous ſerions obligez de conſerver une telle vie aux dépens même de nôtre vie. Toutes les choſes extérieures qu'on nous fait perdre ne ſont point nôtre vertu. Elles peuvent ſeulement en être les marques, comme dit S. Ambroiſe, *Dimittus ei & pallium, id eſt inſigne Philoſophiæ tuæ tradas* : & lorſqu'il explique ces paroles du Cantique ; *ils m'ont ôté mon manteau* : *tulerunt pallium meum* : *Cant. 5. 6.* il entend par ce manteau les actions exterieures qui ſont comme les enveloppes

naturelles de la pieté, & qui nous étant ôtées, rendent la pieté plus ferme & plus solide, en nous faisant chercher Jesus-Christ avec une simplicité plus grande & d'une maniere plus parfaite : *Tulerunt ei pallium, hoc est actus corporales. Involucrum sustulerunt, ut nudamenti simplicitas quæreret Christum.*

Nôtre Maison n'est donc que comme nôtre manteau qui nous couvre [illegible] dehors & qui nous empêche d'avoir froid ; mais le bras de Dieu n'est pas racourci, comme parle l'Ecriture ; & il peut nous échauffer par une autre voye. Les Sacremens nous étoient quelque chose de plus intime que nôtre maison & que les personnes que nous pouvions le plus aimer ; C'étoit si vous voulez comme nôtre robe. Mais si après nous avoir pris cette robe de salut, on veut encore prendre nôtre manteau, nous n'avons qu'à nous tenir aux termes de nôtre regle, qui est l'Evangile, qui ne nous donne point d'autre conseil que de les laisser faire ; *dimitte & pallium* : parce que nous avons une autre robe, qui est Jesus-Christ, dont nous sommes revêtus interieurement devant Dieu & devant ses Anges, & qui nous couvre avec d'autant plus de perfection que nous sommes plus nuds devant les hommes, & qu'il n'y a plus que lui-

seul qui nous couvre. C'est pourquoi nous devons demeurer en paix selon cette parole d'un Pere : *La paix de Dieu doit toûjours se rencontrer où est sa grace : Ubi Domini gratia, ibi debet esse pax Domini.* Nous serions inexcusables de perdre la paix de Jesus-Christ dans le tems de ses plus grandes misericordes ; lorsque non-seulement il nous fait celle de connoître sa grace & de l'aimer mais aussi de travailler pour elle. Et ce qui est encore une plus grande misericorde, de souffrir pour elle. *Ubi Domini gratia, ibi decet esse pax Domini.* Il semble même que ce ne seroit point assez de nous conserver dans la paix puisque comme nous venons de le voir nous ne perdons rien en effet, mais que nous devrions être dans la joye, parce qu'alors nous gagnons beaucoup, en accomplissant la volonté de Dieu, qui fait seule toute nôtre bonheur.

Il est vrai que la separation des membres d'un même corps qu'on arrache les uns d'avec les autres & qu'on divise par force, est bien sensible ; mais lorsque cette douleur, dont la charité de J. C. doit être le principe, n'est pas portée trop loin, elle est une marque de santé & non pas le symptome d'une maladie. L'union des membres du corps de J. C. est plus réelle que l'union des membres de nos corps,

corps, qui n'en eſt que la figure. Mais il y a cette grande difference entre ces deux unions ; que celle de nos corps eſt toute ſenſible, au lieu que celle du Corps de Jeſus-Chriſt peut ſubſiſter dans ſa plus grande perfection, ſans qu'il y ait rien au-dehors de ſenſible & de materiel qui l'entretienne. Comme cette liaiſon qui joint les membres de J. C. enſemble eſt formée par ſon eſprit, & par conſequent eſt toute ſpirituelle dans ſon principe, il arrive ſouvent que toutes les autres liaiſons exterieures lui ſont un obſtacle & l'empêchent d'arriver à ſa derniere perfection, c'eſt pourquoi quelque union qu'il y ait entre les membres de nôtre Corps & quelque ſanté qu'ils ayent, leur diviſion eſt leur ruïne, & on les détruit quand on les ſepare. Mais quand les membres de J. C. joüiſſent d'une bonne ſanté : en les ſeparant au-dehors, on les unit encore plus au-dedans; & les dernieres violences qu'on employe pour les diviſer & les diſperſer de tous côtez ne ſervent qu'à fortifier l'union du S. Eſprit, qui eſt l'ouvrage de la charité qu'il répand dans nos cœurs : car s'il y avoit auparavant quelque chaſe de plus lâche & de moins ſerré par l'interpoſition d'une matiere étrangere qui affoibliſſoit & relâchoit les ligamens du

S. Esprit, cette grande séparation, qui est un grand remede entre les mains de Dieu, en nous purifiant & fortifiant en nous la chaleur de la grace, remet toutes les parties dans leur situation naturelle, & est cause que tout le corps n'est plus qu'un seul cœur & une seule ame; parce que cet amour étranger & partial qui l'affoiblissoit & le divisoit, ne s'y rencontre plus.

Les membres du Corps de Jesus-Christ doivent être toûjours unis; mais c'est de l'union de la Foi qui subsiste toûjours au milieu de toutes les separations & qui en est le remede. On peut se passer de toute autre sorte d'union; mais il est impossible de se passer de cette union de la Foi qui est animée par la charité: & il n'y a point de veritable union sans elle. C'est cette union que le Sage a tant de soin de nous recommander, & sans laquelle toutes les autres ne peuvent nous être utiles: (Eccl. 27. 18.) *Dilige proximum tuum, & conjungere fide cum illo.* Il ne dit pas: unissez-vous à vos freres, en demeurant avec eux dans un même lieu; *mais unissez-vous avec eux par la Foi* qui ne dépend d'aucun lieu, & qui nous détache de l'amour de toute sorte de lieux. Il ne dit pas: unissez-vous à vos freres par la satisfac-

tion de les voir souvent ; mais uniſſez-vous avec eux par la Foi qui ne dépend point des yeux ni des autres ſens, qui le plus ſouvent lui ſont contraires. Il ne dit point : uniſſez vous à vos Freres en vous entretenant ſouvent & familierement avec eux, parce que le *Royaume de Dieu ne conſiſte point dans les paroles* : 1. *Cor.* 4. 20. elles ſervent de peu à la Foi, & il n'y a rien qui lui ſoit ſi utile que le ſilence ; mais il dit : *Uniſſez-vous avec eux par la Foi* qui vous ſepare de toutes les choſes qui peuvent vous empêcher de les aimer : *Dilige proximum tuum, & conjungere fide cum illo.*

Il n'eſt point neceſſaire de parler & de voir pour croire & pour vivre de la Foi. Il ne faut qu'entendre parler Dieu, qui nous parle plus ſouvent & plus utilement dans la ſolitude & dans le ſilence. Or il eſt certain que l'on entend Dieu avec plus de facilité, quand on n'entend que lui ſeul, & que perſonne ne faiſant de bruit auprès de nous, nous ne nous en faiſons point à nous-mêmes, ce qui eſt encore plus neceſſaire, puiſque nôtre ſilence nous eſt toûjours plus utile que celui des autres. Il eſt vrai que la charité ſe nourrit par les devoirs que nous nous rendons les uns aux autres ; mais cependant il eſt écrit : (1. Tim. 1. 5.) *que la charité*

*naît d'un cœur pur : charitas de corde puro.* (1. *Tim* 1. 5.) Quand vous n'auriez jamais occasion de rendre aucun office de charité à vos freres, n'aimez point le monde, & vous les aimez. Soyez indifferent à toutes sortes d'évenemens, ne regardant en toutes choses que la volonté de Dieu; ne soyez attaché à rien, ce qui est la vraye liberté; soyez prêt de tout faire, de tout quitter & de tout souffrir, ce qui est la veritable sainteté; & quelque chose que vous fassiez ou ne fassiez point pour vos freres, vous les aimerez.

Ce ne sera donc point la séparation exterieure qui nous empêchera d'aimer nos freres, & d'être unis à eux; puisque nôtre union n'est que dans l'affection qui nous lie ensemble, & qui ne peut nous être ravie par tout ce que nos ennemis peuvent faire contre nous, mais seulement parce que nous pouvons faire contre nous-mêmes. Ce sont nos attaches particulieres qui sont causes de nôtre dispersion; lorsqu'en demeurant ensemble, nous n'avons pas assez d'affection les uns pour les autres. Quand la charité manque, l'union manque; & les Anges, en voyant des sentimens si differens & si opposez dans les membres d'un même corps, les regardent comme divisez, de quelqu'autre maniere qu'ils soient unis,

l'unité des lieux n'empêche point la diverſité des ſentimens du cœur, de même l'union des cœurs n'eſt point empêchée par la diverſité des lieux. On aime ſes freres, par tout où l'on peut recevoir le Saint-Eſprit ; & l'on eſt uni à eux dans tous les lieux où l'on les aime. Le petit intervalle qui eſt entre les cordes d'un luth, n'empêche point qu'elles ne raiſonnent en même tems, & qu'elles ne concurent enſemble pour former la même harmonie & ſatisfaire nos oreilles. Quand ces cordes ne ſont point tenduës & qu'elles s'entretouchent, ou que n'étant point ſur le luth, elles ſont pliées enſemble, on peut dire que dans cette grande union, elles n'en ont aucune, n'en ayant plus pour la muſique, qui eſt la ſeule union qu'on leur demande ; il faut donc les ſéparer pour les unir, c'eſt cet éloignement & cette juſte proportion que l'art leur donne, qui les rend capables de produire cette belle harmonie que nous entendons quand on les touche. Laiſſons-nous donc conduire à Dieu, & n'ayons d'autre ſoin que de répondre à la grandeur de ſes miſéricordes ſur nous, par de continuelles actions de graces. Ne nous mettons point trop en peine s'il nous éloigne ou s'il nous approche, ne nous occupons que du ſoin de le loüer.

Adorons la profondeur de ſes jugemens, & adorons-les dans le lieu où il nous met ; (Pſ. 118.) *Cantabiles mihi erant juſtificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.* C'eſt une illuſion de croire que nous le loüerions mieux ſi nous étions à la place d'un autre. Loüons-le à la nôtre ; & que chacun le loüe à la ſienne, afin qu'il ſoit loüé de tous côtez, par toutes ſortes de perſonnes, & en toutes ſortes de rencontres, & qu'ainſi l'harmonie des Saints de la terre, ſi cela ſe peut, ne ſoit non plus interrompuë, que celle des Saints du Ciel. Car quoique la loüange que nous donnons à Dieu ici bas ſoit trés-imparfaite & beaucoup au-deſſous de celle que lui donnent les bienheureux, nous faiſons neanmoins en quelque maniere une partie de ce grand concert ; & pour montrer qu'il s'attendent que nôtre cœur réponde au leur, nonobſtant la grande diſproportion qui ſe rencontre entre eux & nous, il ne faut qu'entendre ce que dit l'Epoux à ſes Epouſes, car il n'y a qu'elles qui chantent : Cant. 8. 13. *O vous, qui habitez dans les jardins : nos amis ſont attentifs à écouter : faites-moi entendre vôtre voix : Quæ habitas in hortis, amici auſcultant, fac me audire vocem tuam.*

Il eſt remarquable que ces Epouſes dont on entend la voix avec tant d'at-

tention, du haut même du Ciel, paroiſſent être ſéparées, & ne demeurent point enſemble, s'il n'y étoit parlé que d'un jardin, on pourroit dire qu'elles ſeroient dans un même lieu; mais comme il y en a pluſieurs, qui ſeroient inutiles pour une ſeule, il me ſemble qu'il eſt plus probable qu'elles ſont ſéparées, & que chacune eſt dans ſa retraite. Hélas! mon Dieu, que je crains que cette invitation ſi aimable de l'Epoux ne nous regarde pas, & ne ſoit pour d'autres. Nous devons ſouhaiter également de n'être pas ſeules, & de n'être pas excluſes du nombre de ces Epouſes, dont la voix eſt ſi agréable, que l'Epoux & les bienheureux deſirent de les entendre chanter. Quelle excuſe apporterons-nous d'être demeurées muettes, & d'avoir trompé l'attente des Anges & de Dieu même? Dirons-nous que la crainte de la diſperſion & des autres maux qu'on vouloit nous faire ſouffrir, ou la diſperſion même, nous a empêchées de prendre part à ce Cantique; Au contraire, tous ces maux ne nous arrivent que pour animer nôtre voix, & pour la rendre plus claire & plus intelligible aux oreilles de l'Epoux. Saint Ambroiſe remarque qu'on chante mieux dans l'affliction, & que nous élevons plûtôt nôtre voix à Dieu, quand nous ſommes

abandonnez : *Desolati citius confitemur.* La raison que nous apportons pour nous excuser d'avoir fait attendre l'Epoux, ne fait donc que nous convaincre que nous ne devions pas le faire attendre. Ce n'est point une excuse de ne point chanter, de ce que nous sommes renfermez dans des jardins & dans des solitudes particulieres, sans avoir aucune communication ensemble ; c'est au contraire ce qui devroit nous obliger de mieux chanter. Les cordes ne sont plus mêlées, elles sont bandées ; & par cet état de séparation & de violence, elles sont plus disposées a former l'harmonie ; ce n'est pas en vain aussi que l'Epoux témoignant à son Epouse qu'il desire d'entendre sa voix, il ajoûte qu'elle demeure dans les jardins ; parce que ces jardins séparez & qui sont si bien fermez, doivent contribuer en effet à lui rendre la voix plus agréable ; & si elle ne commence à chanter & à loüer Dieu en le remerciant de toutes ses grandes miséricordes, elle sera condamnée pour avoir fait attendre l'Epoux inutilement, & pour n'avoir pas assez senti le bonheur qu'elle avoit d'être du nombre de ses Epouses, & de demeurer dans ces jardins, où elle étoit encore plus éloignée du monde & de la vie des sens, ce qui est une double obligation de le remercier sans cesse.

Si nous ſommes donc fideles à Dieu, il ne nous peut arriver de ſi grande ſéparation, qu'elle ne nous donne le moyen de lui être encore plus étroitement unis, en renouvellant en nous l'eſprit de la Priere, qui étant parfait, forme le cantique des Saints. Quand nous ſommes dans un état paiſible, conforme à nos inclinations, il eſt difficile d'élever ſa voix bien haut & de bien chanter; il ne faut pas être étranger dans la terre des Saints, mais neanmoins ce n'eſt que dans une terre étrangere qu'on chante les juſtices de Dieu: (Pſ. 118.) *Cantabiles mihi erant juſtificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.* Si vous n'êtes étranger dans le monde, vous ne chanterez point; ou vôtre chant ne méritera point d'être entendu. Si vous ne gemiſſez pas, vous ne chanterez point; & vous ne gemirez pas, ſi rien ne vous manque, & ſi vous avez toutes vos aiſes. Si la juſtice de Dieu ne vous plaît dans le tems même que vous la reſſentez & qu'il la fait paroître ſur vous, vous ne la loüerez point, & elle ne ſera point le ſujet de vôtre cantique. Car les juſtifications de Dieu ne nous paroiſſent loüables dans le lieu de nôtre exil, que lorſque nous le loüons effectivement dans nôtre exil & dans toutes les circonſtances des afflictions qu'il nous envoye, &

qui ſont également des preuves de ſa juſtice & de ſa miſéricorde ſur nous.

Mais il me ſemble qu'il n'y a point de conſolation plus puiſſante dans cette ſorte de diſperſion, que de voir qu'elle nous met encore davantage à couvert de cette diſperſion terrible dont parle le Prophête Ezechiel, & dont Dieu ſe plaint comme d'un mal inſupportable, lorſque *ſes ouailles ſont diſperſées par toute la terre : ſuper omnem faciem terræ.* Toute affection déreglée qui eſt contraire à l'unité de la charité, & qui partage nôtre cœur, nous met dans cette cruelle diſperſion, qui ne nous éloigne pas moins de nous-mêmes que de Dieu. Ceux qui ſont trop attachez à l'interêt de leurs maiſons, & qui le préferent à l'interêt de Dieu & de l'Egliſe, tombent dans ce malheur, & il ne leur faut point d'autre diſperſion pour les perdre. Leur maiſon même eſt le lieu de leur diſperſion. Ce qu'ils préferent à Dieu, eſt leur exil. Il n'y en a point de plus grand, & de plus fâcheux, dit ſaint Ambroiſe, que de n'être point avec Dieu, & de ſe trouver dans une voye toute oppoſée à celle des perſonnes qui le craignent & qui le ſervent; parce que ce n'eſt point la difference des lieux, mais la difference des mœurs qui nous ſépare & qui nous diviſe : *Quid enim longinquius quam à ſe*

*recedere, nec regionibus sed moribus separari, & divortia habere sanctorum;*

Nous sommes délivrez de cette dangereuse tentation, & qui est si commune à présent, lorsque nous craignons moins d'être dispersez que d'offenser Dieu & de blesser nôtre conscience. Nos domestiques ne peuvent plus être, en un sens, nos ennemis; & nôtre maison, qui nous fait plus de mal en effet que ceux qui nous haïssent le plus si nous sommes trop attachez à elle, n'est plus en état de nous en faire, lorsque nous aimons mieux l'abandonner que d'abandonner la justice, qui pour une maison temporelle que nous perdons, nous mettra en possession d'une maison éternelle qui est si élevée au-dessus de nos sens. Voilà comme nous surmontons le siécle en surmontant nôtre maison, selon l'expression de saint Ambroise, *Si vincis domum, vincis & sæculum.* Si nous sommes fidéles à Dieu dans cette derniére épreuve, on peut dire que tous nos ennemis sont surmontez, & que nous n'en avons plus qu'un à surmonter qui est l'ingratitude, en remerciant Dieu continuellement de toutes les grandes misericordes qu'il nous a faites.

On peut craindre, quand on a encore quelque chose à perdre; mais quand on

a tout perdu, la seule crainte qu'on doit avoir est de se perdre soi-même ? C'est donc cette derniere perte que les hommes nous font souffrir qui nous rend libres, & qui nous fait trouver nôtre plus grande liberté dans nôtre plus grande captivité ; parce que nous n'avons presque plus rien à craindre, étant dispersez, ce qui est un très grand avantage, puisque c'est toûjours quelque crainte qui nous rend foible. Dieu qui connoît nôtre foiblesse, & qui veut nous faire misericorde, nous ôte tout, afin de nous faire mépriser tout. Car comme dit S. Gregoire après S. Augustin, *il n'est pas difficile de quitter entierement le monde, quand il nous quitte, & de mépriser tout, quand on n'a plus rien.* Nous nous attachions toûjours à quelque chose, & nos inquiétudes alloient toûjours trop loin. Nôtre Dieu a voulu se servir de ce dernier remede qui va jusqu'à la racine de tous nos maux, & qui resserre nôtre amour propre de tous côtez, afin que n'ayant plus que lui à aimer, ce ne soit plus que lui que nous aimions. Comment serions-nous dispersez *sur la face de la terre*, lorsque toute la terre n'est pour nous que la grandeur d'une cellule où il nous renferme, se plaisant ainsi à ruiner nôtre cupidité & à la détruire par le renversement de tous les fondemens qui la sou-

tenoient, ou qui pouvoient en quelque maniere la soutenir.

Si le fumier de Job a été desavantageux à ce saint homme, je demeurerai d'accord que l'état dont je parle nous seroit desavantageux. Mais comme au contraire saint Augustin nous apprend que le démon qui avoit vaincu Adam dans le Paradis terrestre, a été vaincu par ce grand Saint sur son fumier qui a été le lieu de sa gloire, ou plûtôt, comme dit Tertullien, de la gloire de Dieu qui y érigea une trophée de sa patience pour y subsister dans tous les siecles à la confusion de son ennemi, *Quale Deus in illo patientiæ ferretrum erexit adversus diabolum*: On peut dire de même que plusieurs qui auroient été vaincus dans leurs maisons, deviendront victorieux hors de leurs maisons. Cet état de mépris & d'un abandonnement si universel, aura servi à les rendre plus glorieux devant Dieu. Ce fumier leur sera comme un marche pied pour monter sur le trône, & ils y trouveront une couronne. C'est pourquoi comme saint Chrysostome dit que Dieu se glorifioit dans la vertu de son serviteur Job, en même-tems que Job paroissoit si méprisable aux yeux du monde; je ne doute point aussi que si nous demeurons avec paix dans cette confu-

sion & dans cette nudité generale hors de nôtre propre maison, & si étant separez d'avec nos freres, nous demeurons avec patience au milieu de nos ennemis auſquels nous ſommes aſſujettis, ſans recevoir aucune conſolation humaine, Dieu ne tire ſa gloire de nôtre abjection, ce qui eſt la plus grande conſolation que puiſſent recevoir les perſonnes qui aiment Dieu ſincerement & de tout leur cœur.

Quand Dieu eſt blaſphémé, nous ne pouvons mieux le glorifier qu'en l'adorant. C'eſt le conſeil que donna le Prophête aux Juifs qui demeuroient à Babilone, lorſqu'ils verroient adorer des Idoles d'or & d'argent devant eux : il les avertit de dire dans le fond de leur cœur en s'humiliant devant Dieu : Baruch. 6. 5. *C'eſt vous ſeul, Seigneur, qu'il faut adorer ; Te oportet adorari, Domine.* L'excès & l'abus des richeſſes ne peuvent être mieux réparez que par une plus grande pauvreté. Ceux qui donnent tout ou qui abandonnent tout de bon cœur, ſemblent ſatisfaire à la Juſtice de Dieu qui eſt ſi offenſée par la cruauté de ceux qui prennent tout. Car il y a quelqu'égalité, ſi d'un côté on ne laiſſe rien à donner, comme d'un autre on ne laiſſe rien à prendre. Les voluptez criminelles des ennemis de Dieu ſont contrebalancées par les mortifications de

ſes Saints, ou pour le moins par la temperance de ſes ſerviteurs. Les grandes vertus des uns ſont comme une amande honorable qu'ils font à Dieu pour les grands vices des autres, on fait à préſent une eſpece d'Idole de l'interêt des communautez. On croit qu'il y a de la vertu à faire tout ce qui paroît neceſſaire pour la conſervation d'une maiſon. Ce que nous ne croyons pas pouvoir faire pour nous, nous croyons le pouvoir faire pour elle. Elle n'eſt jamais ni aſſez vangée ni aſſez riche; & toutes nos cupiditez nous paroiſſent innocentes, à quelqu'excès qu'elles ſe portent, lorſqu'elles vont ſe perdre dans cette grande mer qui engloutit tout, & qu'on apelle le bien de la communauté.

Voilà un grand outrage qu'on fait à Dieu: car ce qui eſt défendu abſolument par ſa Loi Sainte, eſt encore plus défendu pour toute une communauté que pour un particulier; parce que le mal eſt d'autant plus grand qu'il eſt plus répandu, que les ſuites en ſont plus fâcheuſes, & qu'il y a moins de remede. Voilà un ſcandale qui eſt public, car on ne s'en cache pas, & tout cela ſe paſſe aux yeux du Soleil, *in oculis ſolis*, comme dit l'Ecriture, puiſqu'on n'a pas craint d'écrire & de ſoutenir qu'il eſt permis de tuer

& de calomnier une personne qui blesse la réputation de nôtre communauté. Je demande donc, où est la satisfaction que les serviteurs de Dieu lui ont faite pour réparer un tel ouvrage. Il n'est pas ici question de jeûne ; & l'on peut dire que Dieu n'est point vengé de ce genre de démons par la priere & par le jeûne qui se vengent de tous les autres en les chassant. Je demande une satisfaction publique & qui ait quelque proportion avec ce desordre si épouvantable, pour le réparer à la vûë des Anges & à la face de toute l'Eglise. Il me semble qu'il seroit difficile d'en trouver une meilleure que cette dispersion même dont nous parlons ; & il ne faut pas douter que le remede ne soit bon, puisque Dieu l'a ordonné lui même par des voyes si extraordinaires & si surprenantes. Nous en voyons qui aiment leur maison jusqu'au mépris de Dieu : Que devons-nous faire, si nous sommes touchez de ses intérêts, que de l'aimer & de le servir jusqu'au mépris de nôtre maison, en ne faisant aucune difficulté d'en sortir & de l'abandonner pour lui demeurer fidéles, & de ne point abandonner sa cause qui nous doit être incomparablement plus chere que nos maisons, & que nôtre propre vie,

C'eſt ainſi que Dieu a tiré un très-grand avantage de nôtre diſperſion, outre qu'elle ſert à nous purifier de nos pechez. Mais quand elle ne nous ſervitoit de rien en particulier, Dieu nous préſerve de croire qu'une choſe nous ſoit utile, quand nous ſçavons qu'elle lui eſt glorieuſe. Si nous l'aimons, nôtre avantage eſt toûjours le ſien : car comme il ne peut avoir beſoin de rien, étant la plénitude même de tous les biens, ce qui lui eſt avantageux ne l'eſt que pour nous. Voilà comment la diſperſion que nous ſouffrons contribuë beaucoup à nous guérir de cette autre diſperſion que cauſe la cupidité ; la premiere eſt un grand bien, parce qu'elle eſt le remede de la ſeconde, qui eſt le plus grand de tous les maux : *Radix omnium malorum cupiditas.*

Nous avons dit que nous étions encore ſujets à deux autres diſperſions très-dangereuſes, & qui peuvent avoir de mauvaiſes ſuites ; mais cette diſperſion de Dieu que nous éprouvons eſt un remede general qu'il n'ordonne que pour les guérir toutes enſemble. Nous avons au-dedans de nous-mêmes un fond inépuiſable de corruption. La cupidité & l'amour propre ſont comme les deux bras de ce grand fleuve qui arroſe toute la terre des mourans, quoi-

qu'assez souvent on les confonde ensemble. Mais on peut bien les separer en disant que la cupidité est un bras de ce fleuve ou de cette mer, par lequel nous sortons hors de nous-mêmes, & nous nous mêlons dans la corruption des créatures en les aimant : & que l'amour propre en est un autre qui est tout rempli de notre propre corruption qui nous flatte également, & qui nous tuë, par cette attache malheureuse que nous avons à tout ce qui est de nous. L'un nous sert pour naviger à pleines voiles dans la haute mer en fuyant le port du salut pour nous aller briser contre les écueils du monde. L'autre nous fait trouver le monde entier au dedans de nous-mêmes ; & nous faisons également naufrage dans cette double navigation du viel homme qui est éxilé du Ciel, & qui suit son propre bonheur en s'éloignant de Dieu.

Cette dispersion de l'amour propre de laquelle nous avons parlé, fait que nous demeurons separez les uns des autres & que nous nous tenons chacun de notre côté, *en ne cherchant que ce qui est à nous, au lieu de chercher ce qui est aux autres*, comme veut S. Paul, ce qui nous approcheroit les uns des autres. N'est-ce pas une véritable dispersion qui nous di-

viſe toûjours d'avec nos freres, & qui eſt cauſe comme dit l'Ecriture, *qu'on n'en trouve pas deux enſemble, ut non relinquerentur duo pariter*, 1. *Reg.* 11. 11., ſi nous n'avons un ſoin continuel de nous réünir dans le ſein de la charité, l'amour propre tend toûjours à nous ſeparer : *la charité qui eſt un amour commun.* comme la définit ſaint Bernad, travaille auſſi toûjours à nous réünir, en ruïnant peu à peu dans nous cet autre amour qui nous diviſe. Car il eſt certain que nous nous éloignons de nos freres à proportion que nous nous cherchons. Cela ne va pas ſeulement à nous diviſer d'avec eux, ce qui nous rend foibles & languiſſans, en abandonnant ainſi une partie de nous-mêmes, qui ne nous eſt pas moins neceſſaire pour nôtre ſalut que nous-mêmes ; mais cela va encore à diviſer le Corps de Jeſus-Chriſt dont nous ſommes les membres, ce qui eſt le plus grand de tous les maux, & que Dieu a coutume de punir avec le plus de ſeverité.

Tous les exercices de la pieté Chrétienne & toutes les ſaintes pratiques de la vie Religieuſe ne ſont que pour nous faire revenir de cette malheureuſe diſperſion qui a été cauſées par le peché du premier homme ; mais il faut avoüer que trop ſouvent la force du mal ſurmonte

les remedes, & que nous ne demeurons point unis comme il faut dans la Maiſon même de nôtre Pere qui nous nourrit tous à ſa table, & dans le ſein même de nôtre Mere qui nous embraſſe tous pour nous unir. Car enfin il eſt impoſſible qu'il n'y ait toûjours de la diviſion, où il y a de l'amour propre. Mais comme on eſt dans une plus grande diviſion, & que le péril eſt plus grand, à proportion qu'on travaille avec moins d'ardeur à la ruine de l'amour propre, la bonté de Dieu qui n'a pas voulu que nous fûſſions ſi long-tems imparfaits, c'eſt-à-dire moins unis enſemble que nous ne le devions, ſupplée à nôtre négligence par un remede plus efficace & qui doit achever de nous unir en achevant de nous ſeparer. Comme Dieu eſt Tout-puiſſant, il ne dépend pas des Cauſes Secondes. Il s'en ſert comme il veut; & il ſe plaît ſouvent, pour nous faire connoître davantage ſa grandeur, à tirer la lumiere des tenebres, la force de la foibleſſe, la douceur de l'amertume, la vie de la mort, & la plus grande union de la plus grande diviſion.

Il s'eſt donc ſervi de cette diſperſion pour nous unir; parce qu'il n'y a rien qui ruine tant l'amour propre. La com-

plaiſance que nous pouvons avoir en nous mêmes le fait vivre, comme celle que nous pouvons avoir en Dieu le fait mourir. Or il eſt certain que dans une telle diſperſion, qui eſt ſi ſenſible à la nature, il eſt bien plus aiſé de n'avoir de la complaiſance que pour Dieu ſeul. On nous ôte d'un ſeul coup tout ce qui étoit capable de nourrir nôtre amour propre. Quand nous perdons tout ce que nous pouvons aimer, il n'y a plus rien qui nous diviſe d'avec nos freres. Le feu s'éteint quand il n'y a plus de bois qui l'entretienne; & ſi la chaleur qui reſte dans les cendres nous doit toûjours être ſuſpecte, nous trouvons dans cette diſperſion même qui eſt ſi amere, des ſources de larmes pour l'amortir & pour l'éteindre.

C'eſt un moyen bien ſûr dont Dieu ſe ſert pour ruiner en nous l'amour du monde, que de ruiner le monde dans nous. Il n'y aura plus d'amour du monde dans les Saints, quand il n'y aura plus de monde. Pourrions-nous aimer autre choſe que Dieu, quand, pour ainſi dire, nous n'avons plus rien à aimer que lui, & qu'il ſe montre à nous encore plus aimable, en nous privant de tout ce que nous pouvions mal aimer? Or il eſt certain qu'en n'aimant que Dieu, nous aimons

toûjours nos freres, qu'il nous recommande tant d'aimer. Comment demeurerions-nous attachez à nous-mêmes quand nous nous déplaisons a nous-mêmes & que nous gemissions ? Et si nous sommes détachez du monde & de nous-mêmes, comment n'aimerions-nous pas Dieu & nos freres ?

Cette dispersion est donc la cause de notre union : & en fortifiant l'amour de Dieu, & affoiblissant en nous l'amour de nous-mêmes & du monde, elle nous fortifie dans l'amour de nos freres ? car où il y a plus de charité, il y a plus d'union. La dispersion qui augmente la charité est donc une des causes qui nous unit; & par conséquent elle sert à nous délivrer de la dispersion si dangereuse de l'amour propre. La nature recouvre son sentiment naturel, lorsque les humeurs étrangeres qui s'étoient coulé dans les nerfs & qui l'avoient fait perdre, sont dissipées. Les yeux s'ouvrent, & ils voyent la lumiere quand les écailles qui les couvroient sont tombez & qu'il n'y a plus rien qui les empêche de voir. Quand le cœur est vuide de l'amour du monde, il reçoit celui du S. Esprit : Or c'est cet amour qui nous fait aimer nos freres. La charité est quelque chose de si grand ; qu'elle ne peut venir que de Dieu seul,

& qu'elle eſt Dieu même : *Deus charitas eſt.* Il n'y a point de bien qui lui ſoit comparable, & nous devons regarder les plus grands maux, quand ils nous diſpoſent davantage à la recevoir, comme étant en effet les plus grands biens.

*Lorſque les yeux qui ne ſe repaiſſent que de ce qui eſt temporel*, comme dit S. Paulin ; *temporalium expectatores*, ont perdu cette preſence ſenſible qui conſole l'homme exterieur, Les yeux du cœur & de la foi, qui ne cherchent que les choſes éternelles, nous font voir nos freres d'une maniere toute ſpirituelle, qui conſole l'homme intérieur & qui le fortifie. Cette diſperſion qui nous éloigne des membres d'Adam, nous approche des membres de J. C. nous converſions avec eux par les ſens, & les ſens entroient auſſi dans notre converſation, au lieu que nous ne converſons plus avec eux que par la foi. Nous nous comportions avec les membres de J.C. comme ſi ce n'eût été que les membres d'un homme mortel, & que J.C. n'eût pas été aſſis à la droite de ſon Pere, ce qui l'a obligé de nous dire ce qu'il dit à Madelaine [ *Joan.* 20. 17. ] *ne me touchez pas* : *Noli me tangere* : Mais comme J. C. en lui défendant de le toucher corporellement, lui fit la grace de le toucher ſpirituellement, il ne tiendra qu'à

nous qu'il ne nous rende nos Freres pre-ſens par l'efficace de ſon eſprit, puiſqu'il ne nous a privez pour un tems de leur preſence ſenſible, qu'afin de nous les rendre mieux preſens.

Comme nous penſons à eux plus ſouvent que nous ne faiſions, je ſuis aſſûré qu'ils penſent auſſi plus à nous. J'aime mieux leur penſée que leur preſence; elle m'eſt plus utile. Je ſuis foible, & j'offenſerois peut-être Dieu, en les voyant & en leur parlant : je les vois à preſent & je leur parle innocemment, quand je ne les vois & que je ne leur parle qu'en J. C. ils ne ſe faiſoient pas tort en me parlant, parce qu'ils veilloient ſur eux-mêmes; mais enfin ils avoient beſoin de cette vigilance pour ne ſe pas nuire; & je ne ſçai ſi je ne les empêchois pas ſouvent de prier Dieu pour moi quand je leur parlois, le faiſant avec ſi peu de ſageſſe. Je ne ſçai même ſi je ne les détournois point de la preſence de Dieu. Quand une perſonne eſt entraînée par le cours de l'eau, elle entraîne ſouvent ceux qui lui veulent donner la main, à moins qu'ils ne ſoient bien robuſtes. Je me privois donc moi-même de l'avantage de leurs prieres; car il ne faut pas s'attendre que les Saints prient Dieu pour nous comme ils feroient, lorſque nous

ſommes

sommes cause qu'ils prient moins Dieu : & c'est avec justice que Dieu nous prive du fruit de leurs lévres, puisque nous avons eu l'imprudence de les fermer nous-mêmes.

A present, je ne mets plus en eux d'empêchement à la grace de Dieu. J'en puis recevoir tout le fruit qu'il me destine, & je ne le détourne point : l'état où je suis les oblige de penser à moi ; & c'est prier que d'y penser. On prie quand on arrête ses yeux sur la Croix de J. C. Car si on n'avoit quelque amour pour elle, on ne les y arrêteroit pas. La compassion qui naturellement ouvre le cœur me fait entrer bien plus avant dans le cœur de mes freres : & quoique le mien soit dur, l'affliction qui le ramolit, le rend aussi plus sensible. Nous sommes davantage ensemble, depuis que nous n'y sommes plus. Souvent ceux-même qui se parlent sont veritablement absens les uns des autres, lorsqu'il y a peu d'union, & que leurs interêts sont differens : au lieu que cette dispersion qui augmente nôtre union, nous rend veritablement presens. J'aime mieux une veritable presence étant absent, qu'une presence fausse & trompeuse étant present. J'aime mieux être present à mes amis par l'entremise du S. Esprit que par celle des hommes, à

qui j'en aurois obligation. Il vaut mieux que ce soit Dieu à qui nous en soyons redevables. Une telle presence qui est causée par la charité est plus efficace & plus douce que celle qui est causée par la necessité ou par quelqu'autre rencontre. Quand nous sommes ensemble de cette sorte, c'est Dieu qui nous met ensemble; & l'on peut bien croire qu'il est avec nous, & qu'il entre dans nôtre conversation, lorsqu'elle ne peut venir que de lui, & que ce n'est que lui qui nous rend presens. Il est bien dit dans l'Evangile: (*Mat.* 18. 20.) que *quand nous sommes deux ou trois ensemble en son nom, il s'y trouve avec nous*; mais il faut que ce soit en son Nom, & souvent le nôtre exclud le sien, ce qui est de l'homme empêchant ce qui est de Dieu; (*Job.* 1. 6.) outre *que Satan se trouve même avec les Enfans de Dieu*, comme il est dit dans le Livre de Job; & cet ennemi entre toûjours dans leurs Assemblées par la porte des sens, quand on n'a pas assez de soin de la fermer. C'est cette dispersion même qu'il a causée, qui lui fermera la porte si nous voulons, & si nous nous servons de notre avantage. C'est dans cette rencontre que nous sommes veritablement assemblez au Nom de Jesus-Christ, lorsque ce n'est que son Esprit qui nous assemble. Il s'appelle

JESUS, ce qui veut dire Sauveur. Son Nom eſt ſa grace. C'eſt ſon Nom qui nous diſperſe, & c'eſt ſon Nom qui nous aſſemble. C'eſt pour la cauſe de ſa grace que nous ſommes ſeparez avec violence de toutes les perſonnes qui nous ſont les plus cheres; & ce ſera ſa grace qui nous unira avec elles avec plus de douceur & de conſolation, que ſi nous n'en avions pas été ſeparez.

Ce ſeroit plûtôt un embarras qu'une ſatisfaction, d'être avec toutes les perſonnes de ſa connoiſſance toutes enſemble, outre que cela ne ſe peut pas. Nous ne les voyons que les unes après les autres; mais à preſent que notre converſation eſt devenuë toute ſpirituelle, nous pouvons nous trouver tous enſemble, & elle n'en eſt que plus efficace. Il y en a toûjours quelqu'une avec nous, tous ceux qui ſont leur cauſe de la cauſe de J. C. penſent à nous & prient pour nous. Il y a des perſonnes dans les lieux les plus éloignez qui levent les mains au Ciel pour nous, lorſque peut-être nous les tenons baſſées. C'eſt ainſi que leur zèle ſupplée à notre peu de ferveur, & nous ſoutient devant Dieu dans le lieu de notre diſperſion. Nous ne pouvions voir auparavant que les perſonnes qui étoient de notre connoiſſance: à preſent celles mê-

mes que nous ne connoiſſons pas & que nous n'avons jamais vûës, nous voyent devant Dieu, & nous conſolent par leurs prieres dont nous reſſentons le ſecours, & par le zèle qu'elles ont pour nous.

Mais que nôtre vûë eſt bornée, de ne voir que les Saints de la Terre qui s'intéreſſent pour nous! Si nous avions cette foi qui donne ces yeux inviſibles dont parle ſi ſouvent S. Auguſtin : (4. Reg. 6. 17.) *inviſibiles oculos*, nous nous verrions environnez de toute la milice du Ciel; & les collines qui ſont à l'entour de cette Ville aſſiégée, nous paroîtroient toutes couvertes de chariots de feu pour nôtre défenſe. Si nous ne donnions pas tant aux ſens que nous faiſons, nous nous ſentirions comme embraſſez & ſoutenus par les membres glorieux de J. C. qui ne ſont plus ſur la Terre & qui régnent dans le Ciel avec lui. Ils honorent en nous la Croix de J. C. que peut-être nous n'honorons pas nous-mêmes : & ils voyent avec joye nos ſouffrances & leur portent preſque envie, pourvû que nous en ayons de la joye nous-mêmes, & que nous ne ſoyons pas ſi malheureux que de ſouffrir malgré nous & avec peine. (*Apoc.* 6. 11.) Ils attendent en repos que nos ſouffrances ſoient conſommées, ſelon qu'il leur a été ordonné dans l'Apocalypſe, & cette attente

n'eſt pas inutile pour nous, ſi nous les attendons auſſi-bien qu'ils nous attendent : ſi nous répondons à ce repos où ils ſe tiennent par le nôtre, nous ſommes déja enſemble ; & la patience que nous aurons ſera un effet de cette union. Tous les membres s'intéreſſent dans la cauſe de ceux qui combattent pour le Chef : & quand nous avons le bonheur de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt, tous les Saints de la Terre compatiſſent pour nous & prennent part dans nos ſouffrances, de même que tous les Saints du Ciel ſe réjoüiſſent pour nous : & j'oſe dire même qu'ils viennent ſe réjoüir avec nous, quand nous avons aſſez de foi pour nous réjoüir en ſouffrant.

Cette diſperſion eſt donc un remède contre la diſperſion de l'amour propre qui nous ſepare d'avec nos freres. Elle eſt un moyen pour nous unir avec eux d'une maniere d'autant plus efficace qu'elle eſt plus ſpirituelle ; & elle ne nous unit pas ſeulement avec ceux que nous connoiſſons, mais auſſi avec ceux que nous n'avions jamais connus : elle ne nous unit pas ſeulement avec tous les Saints de la Terre ; mais auſſi avec tous les Saints du Ciel.

Nous avons dit qu'il y avoit une troi-

ſiéme ſorte de diſperſion qui eſt beaucoup à craindre, & qu'on peut appeller la diſperſion du cœur, lorſqu'il ſe perd lui-même ſans pouvoir ſe retrouver, & que nous demeurons, comme dit le Prophête, ſans la lumiere de nos yeux. (*Pſ.* 37. 11.) Elle eſt une juſte punition des deux autres; & elle ſuit toûjours la diſperſion de la cupidité, qui nous répand par toute la terre d'Egypte pour ramaſſer des fétus, de même qu'elle fait auſſi la diſperſion de l'amour propre, dont elle eſt une punition, ſelon ce qui eſt dit, *diſperſit ſuperbos mente cordis ſui.* Quand Dieu nous éloigne de ſon cœur, nous demeurons éloignez du nôtre en même-tems; parce que ce ne peut être qu'un effet de ſa miſericorde, quand nous nous poſſedons aſſez nous-mêmes pour être en état de le prier. Il eſt donc certain que plus nous demeurons attachez au monde ou à nous-mêmes, moins nous demeurons unis à Dieu.

Il n'eſt pas moins viſible que notre diſperſion eſt encore un grand remede contre cette derniere diſperſion, auſſi-bien que contre les deux autres dont nous avons parlé. Comme on ne peut être en même tems en deux lieux differens, ni faire enſemble deux mouvemens qui ſoient contraires; il eſt bien difficile

aussi de parler aux hommes & à Dieu en même tems. Cette dispersion du cœur n'étant rien que l'éloignement qu'il a de Dieu, à cause du voisinage des créatures, & du bruit que ce cœur en souffre quand elles s'en approchent de trop près, nous n'avons qu'à nous éloigner des créatures, afin que Dieu s'approche de nous, & qu'il réüniſſe nôtre cœur, qui eſt toûjours diviſé quand il n'eſt pas entre ſes mains. Nous avons toûjours une malheureuſe inclination qui nous porte ſans ceſſe vers les objets qui ne peuvent que nous tromper & nous perdre; il eſt donc neceſſaire que Dieu faſſe pour nous ce que nous n'avons pas le courage de faire pour nous-mêmes; & qu'il nous prenne comme par la main, pour nous faire quitter les créatures qui ſont toutes prêtes d'être conſumées par le feu du Ciel; parce que, comme dit S. Gregoire; *quoique le jour du Jugument ſoit incertain, on ne peut pas douter qu'il ne ſoit proche*; *& ſi occultus non dubitatur tamen eſſe vicinus.*

Nous ſommes portez à abuſer de la liberté que nous avons au-dehors, & elle ne ſert ſouvent qu'à nous rendre captifs au-dedans: au contraire, lorſque nous nous ſervons avantageuſement pour nôtre ſalut de nôtre captivité exterieure, elle devient un moyen très-efficace pour

nous procurer la liberté interieure, qui eſt la veritable liberté, de même que la captivité interieure, eſt la veritable captivité & le commencement d'une captivité qui ne finira jamais. La captivité exterieure ne peut être longue, & ne dure qu'un moment, ſi nous avons de la foi qui nous empêche de compter les années, en nous rempliſſant déja de l'Eternité. C'eſt ce qui fait dire à S. Ambroiſe, que celui-là eſt plus libre, qui eſt libre au-dedans de lui-même: *ille magis liber, qui intra ſe liber eſt*: On ne peut lui ôter cette liberté qui ne dépend que de Dieu & de lui ſeul; & c'eſt un grand avantage; ce qui eſt en la puiſſance des autres ne pouvant pas être un bien aſſûré, ni capable de nous rendre heureux. On peut être libre au-dehors & être en même tems pauvre, malade, & accablé de toute ſorte d'autres maux; on n'eſt jamais libre au-dedans qu'on ne ſoit riche, en bonne ſanté, & rempli de toutes ſortes de biens.

On ne peut donc pas douter que la diſperſion & la captivité exterieures ne nous délivrent de pluſieurs ſortes d'occupations & d'empêchemens, qui diſſipoient le cœur en le multipliant & en le détournant de cette attention unique, qu'il doit à Dieu, (ce qui étoit cauſe de ſa

diſperſion) : on ne peut pas douter non plus que cette autre diſperſion, qui n'eſt qu'exterieure, & qui le réünit au-dedans en ſ'appliquant davantage à Dieu, ne ſoit un remede puiſſant qui le délivre de la diſperſion qui l'en ſeparoit. Où ſont les perſonnes de pieté qui ne ſe plaignent des occupations exterieures qui les empêchent ſouvent de prier Dieu ? Quoique ces occupations ne les faſſent pas tomber dans cette diſperſion terrible du cœur, qui eſt une juſte peine de la cupidité du Siecle & de l'amour propre, elles les diſpoſeroient néanmoins inſenſiblement à y tomber, ſi elles n'avoient un grand ſoin de ſe roidir contre le torrent de ces diſſipations qui entraîne même les Saints malgré eux, en leur faiſant perdre le Ciel de vûë ; & ſaint Bernard ne craint point de dire, en écrivant au Pape Eugene, que ces occupations, qu'il apelle maudites, pouvoient à la fin le faire tomber dans la dureté du cœur, s'il n'y prenoit garde : *in quo te pertrahere habent maledicta occupationes, ad cor durum* Or la dureté du cœur n'étant autre choſe que ſa derniere diſperſion ; tout ce qui eſt capable de l'endurcir, eſt capable de le diviſer & de le jetter dans cette épouventable diſperſion. On peut dire même que ces deux grands maux ſe trou-

vant toûjours ensemble, (s'ils ne sont un même mal,) la division du cœur est la cause de son endurcissement; parce qu'elle le prive de l'onction & du fruit de la pieté qui est seule capable de le ramolir. Notre cœur devient peu à peu un cœur de chair par l'exercice de la priere : au lieu que par le défaut de ce saint exercice, il devient peu à peu un cœur de pierre.

La dispersion extérieure, en nous éloignant des occupations & des embarras, nous éloigne donc aussi de la dispersion du cœur & de son endurcissement. Que toutes les Marthes, qui ont toûjours raison de se plaindre, selon S. Bernard, & qui seroient en effet beaucoup à plaindre si elles ne se plaignoient pas, se consolent. Il ne tiendra qu'à elles de devenir des Maries. La dispersion ouvre la porte à la contemplation. Nous n'avons plus qu'à demeurer en repos aux pieds de l'Epoux, & à nous y nourrir de sa parole qui nous peut tenir lieu de toutes choses, puisque c'est-elle qui a créé toutes choses & qui les renferme toutes. Non-seulement on nous donne lieu d'esperer un si grand bien, mais on nous contraint même à le recevoir; & l'on nous met dans la necessité d'être heureux. Nous n'avons plus rien à faire qu'à prier Dieu,

& à nous purifier de nos pechez par l'exercice de la Penitence qu'on ne nous empêche point de faire, & à laquelle au contraire on nous oblige. ( *Judith.* ) Allons nous laver dans la vallée avec Judith. S'il y a des gardes, ce n'eſt que pour nous empêcher d'aller à des fontaines qui ne ſeroient pas excellentes & où nous aurions beſoin de nous obſerver ; mais les ſources d'eau vive qui rejailliſſent juſqu'à la vie éternelle, ne ſont point gardées. On nous ferme les avenuës du monde ; mais les avenuës du Ciel ne ſont point fermées ; elles ſont encore plus libres qu'auparavant. On nous empêche de parler aux hommes, mais on ne nous empêche point de parler à Dieu : au contraire on nous en facilite les moyens ; nos gardes, ſemblables à ceux que les Juifs mirent au tombeau de Jeſus-Chriſt ne ſervent qu'à nous tenir mieux enfermées dans le nôtre avec lui. Ils nous uniſſent plus étroitement à nôtre Epoux, bien loin de nous en ſeparer ; & ils nous mettent plus en état de partager ſa gloire après avoir partagé ſes opprobres. On ne trouble point la ſolitude de l'Epouſe, & on ne la retire point du ſecret de ſon cœur, puiſqu'on empêche même qu'on ne lui faſſe du bruit : *Non tollitur Chriſtus de monumento juſti, nec de*

*pie mentis arcano.* Mais quand on entreprendroit de la ſeparer d'avec ſon Epoux, ajoûte ce Pere, on n'y réüſſiroit pas; & il n'y a point de Puiſſance dans le monde qui ſoit capable de le faire; *& ſi qui volunt tollere Chriſtum, aufferre non poſſunt.*

Que perdrons-nous donc en effet, ſi cette captivité ne nous ſepare que du Monde, & nous unit encore davantage avec J. C. & avec nos freres. Nous ne les avons pas ſi ſouvent devant nos yeux; mais nous les avons dans nôtre cœur, où nous les voyons plus ſouvent & plus utilement, ſans que perſonne nous en empêche. Ce n'eſt pas être preſens que de ſe voir: & il faut bien qu'il y ait dans la preſence des Saints qui ne ſe voient pas quelques choſe qui ne ſe trouve point dans la preſence des pecheurs qui ſe voyent & qui ſe parlent. Nous ſommes preſens les uns aux autres, quand nous nous aimons en Jeſus-Chriſt & que nous penſons les uns aux autres, ſoit que nous ſoyons preſens, ſoit que nous ſoyons abſens: car l'eſprit, comme dit ſaint Ambroiſe, eſt plus que les yeux; & l'union du cœur eſt plus que celle du corps: *Præſentior eſt qui ſe animis inſerit quam qui oculis obſervatur; plus enim eſt mente connecti quam corpore copulari.*

Eſt-ce que les Apôtres qui ont été

sujets à la même dispersion, comme remarque S. Ambroise, demeuroient sans cette communication sainte qui est un des plus grands fruits du S. Esprit. On les mettoit en prison, on les dispersoit ; & ils demeuroient toûjours avec Jesus-Christ *Tradebantur in carcerem, dispergebantur, & tamen cum Christo manebant.* Quoique l'on pût faire, en demeurant toûjours avec Jesus-Christ il demeuroient toûjours ensemble : puisque tous les hommes ne peuvent diviser ce qu'il a uni. C'est pourquoi saint Ambroise n'oppose à cette dispersion qui regarde les membres, que l'union qui regarde le Chef : *Dispergebantur à se, & tamen cum Christo manebant*, parce que cette union du Chef qu'on ne peut nous ravir, renferme celle des membres. Je n'ay qu'à demeurer en grand repos pour ce qui regarde l'union & la societé que je desire toûjours conserver avec mes freres ; tout mon soin ne doit être que de me tenir attaché à Jesus-Christ inviolablement, quoiqu'il arrive si on me separe d'eux pour l'amour de lui, je suis asſûré qu'il me les rendra à l'heure même au centuple. Car si l'on est récompensé dés cette vie avec un si grand avantage d'avoir quitté pour l'Evangile des Maisons qui ne sont bonnes qu'à quitter ; il ne faut pas douter que le centuple ne

soit bien plus grand, quand la persecution est cause que nous quittons nos freres qu'il nous avoit donnez lui-même afin de ne les jamais quitter. C'est alors qu'il s'interesse à nous les rendre encore plus presens, quand ils ne nous sont absens que parce que nous lui sommes demeurez fideles. Il augmente la charité que nous avons pour eux & celle qu'ils ont pour nous. Il ne les transporte pas par leurs cheveux & par le ministere d'un Ange, (*Dan.* 14. 35.) comme il fit autrefois un Prophête, afin de nous les faire voir ou de nous faire entendre leur voix à l'entrée de nôtre prison; mais il se sert de nos cheveux mêmes, c'est-à-dire, de nos pensées, pour les transporter par son esprit jusques dans nôtre cœur, où ils demeurent continuellement avec nous à la mort & à la vie, selon l'expression de l'Apôtre 2. Cor. 5. 3. *Et ad commoriendum & ad convivendum.*

S. Chrysostome remarque que les Eglises servent pour nous réünir quand nous nous y assemblons comme il faut, mais que souvent nous en revenons pires que nous n'y étions allez, si l'union que nous y avons avec nos freres n'est qu'exterieure, & si nous n'avons soin de nous unir ensemble dans le Temple du Saint Esprit, qui est le cœur. C'est le privilege de ce Temple Saint de nous unir avec tous ceux qui y entrent; & c'est assez

pour demeurer toûjours unis ; que d'y demeurer toûjours ensemble. Les Temples materiels ne peuvent unir ceux qui se haïssent ; mais il ne se trouve point de haine dans ces Temples spirituels qui se bâtissent au milieu de la plus grande dispersion. Ce sont des Temples que la Charité seule de J. C. peut édifier, & qui ne servent qu'à la charité. Nous aimons tous ceux que le saint Esprit y fait entrer avec nous ; & quand nous aurions eu auparavant de l'aversion pour eux, nous ne pouvons plus que les aimer, quand ils y sont une fois entrez. Qu'on nous separe de nos freres tant qu'on voudra, nous sommes dans des lieux differens à la verité, mais nous ne laissons pas de les tenir embrassez, comme S. Paulin en assûre un de ses amis : *Si prolongatus videatur incolatus noster à locis habitationis tuæ, tamen spiritus non est separatus à complexu dilectionis tuæ.*

S'il n'y a donc rien qui nous puisse separer de la Charité de J. C. qui nous rend presens, il n'y a rien aussi qui nous puisse separer d'avec nos freres, & qui nous les rende absens. Il n'y a aucune creature, comme dit l'Apôtre, qui soit capable de nous separer du Chef, si nous ne nous en separons nous mêmes : Il n'y en a point aussi qui soit capable de nous

ſéparer des membres, ſi nous ne ceſſons de les aimer. L'abſence corporelle ne nous peut donc pas priver des effets de cette preſence ſpirituelle, comme dit le même S. Paulin: *Abſentia corporalis non poteſt præſentiam ſolvere ſpiritalem.* Ne craignons donc que la diſperſion du cœur qui éloigne nos freres de notre cœur, & non pas cette autre diſperſion qui les y aſſemble. Ne craignons que la diſperſion que Jeſus-Chriſt a craint pour nous, & qui l'a rendu triſte dans ſa Paſſion, comme nous en aſſûre S. Ambroiſe: *Triſtis erat non pro ſua Paſſione, ſed pro noſtra diſperſione.* Il n'étoit pas triſte de ce que nous ſerions un jour ſeparez de nos freres, mais de ce que nous aurions ſi peu de charité pour eux qu'il ne faudroit qu'une ombre pour la troubler. C'eſt ce qui devroit auſſi nous rendre triſtes, ſi nous avions quelque ſoin de l'imiter dans ſa triſteſſe, dont nous ſommes obligez de reconnoître que nous avons été la cauſe.

L'éxil d'Adam, ſelon la penſée de ſaint Ambroiſe, ne conſiſtoit pas proprement en ce qu'il fut chaſſé du Paradis, mais en ce qu'il perdit ſon innocence & qu'il fut changé: *Cui non loci, ſed morum mutatio, naturæ ſuæ fecit exilium.* S'il n'eût point peché, il n'eût point été exilé veritablement, dans quelque exil qu'il eût

été ; mais ayant peché, son exil auroit été encore plus grand, s'il fût toûjours demeuré dans le Paradis terrestre ; parce qu'il n'y auroit pas si bien fait penitence, ce qui est la seule voye de retrouver la verité, quand on l'a perduë. On peut croire même qu'Adam n'eût point perdu la verité, s'il ne fût point demeuré dans le Paradis terrestre. Peut-être qu'il l'eût conservé dans un exil, s'il eût été possible que Dieu qui est un juste Juge, eût condamné l'innocence à un exil ; mais pour nous, il est certain qu'il n'y a point de lieu qui nous soit plus avantageux pour y conserver la verité & l'innocence, que celui qui nous est le moins agréable. Nous ne devons rien craindre, si Dieu nous choisit lui-même ce champ de bataille, acceptons-le de bon cœur, quelque repugnance qui trouve la nature, & nôtre ennemi est déja vaincu. Job est demeuré victorieux sur le fumier. La dispersion est sensible, mais elle me donne des forces pour me faire vaincre. Elle me fait perdre toute sorte de commoditez, mais elle me maintient dans la possession de Jesus-Christ que j'aurois perdu, si j'avois trop apprehendé la dispersion.

Ne nous affligeons pas de ce que c'est en Egypte que nous fuyons : mais consolons nous de ce que c'est avec J. C.

que nous nous ſauvons. Nous perdons nôtre Maiſon ; mais la foi nous en fait trouver une autre qui eſt éternelle. La foi eſt la patrie la plus naturelle des enfans d'Abraham, dit S. Ambroiſe : *Nulla patria verior quàm fides* & lorſqu'elle les accompagne dans leur exil, ils ſont toûjours chez eux. Quoique ce ſoit qu'on nous ôte, quand nous ne perdons point la foi, on ne nous ôte rien ; & nous ſommes riches, ſi nous n'avons point d'autres richeſſes. C'eſt le grand Treſor de l'Egliſe, & elle ne peut jamais le perdre. Les Peres diſent qu'elle ne poſſede que la foi : *Nihil poſſidet Eccleſia niſi fidem.* Si nous ſommes contens de cette ſeule poſſeſſion, & que nous n'ayons point d'autre deſir que de vivre de la vie de la foi, nous nous croirons libres en priſon, & nous ne croirons point être ſeparez de nos freres dans la plus grande diſperſion. *Amen.*

# De la privation de la Messe, & de la necessité d'un Sacrifice perpetuel pour les personnes qui sont sincerement à Dieu.

IL me semble que comme on communie spirituellement lorsqu'on ne le peut faire sacramentellement, on devroit de même, lorsqu'on ne peut entendre réellement la sainte Messe, y assister spirituellement; afin qu'il ne se passât point de jour où l'on ne participât à ce grand Sacrifice qui s'offre tous les jours sur nos Autels. C'étoit le sentiment d'une grande Sainte, qui disoit, que lorsqu'on ne pouvoit assister en personne au saint Sacrifice, qui est veritablement le Tréfor de l'Eglise, & tout ce qu'elle a de plus auguste, il falloit se retirer en particulier, s'unir à elle, & entrer dans son Esprit & dans son intention. Si l'on s'accoûtumoit ainsi à entendre la Messe dans le tems qu'on ne peut le faire autrement, on l'entendroit beaucoup mieux & avec plus de perfection, lorsqu'il est permis d'y assister. Car de même qu'en communiant spirituelle-

lement le plus souvent qu'on peut, on communie mieux ensuite en communiant réellement ; on assisteroit au saint Sacrifice avec plus de fruit, si l'on s'y étoit comme préparé par une assistance spirituelle, lorsqu'on ne pouvoit pas y être réellement présent ; & l'on trouveroit dans ce Sacrifice particulier que l'on offriroit soi seul, la disposition où il faut être pour l'offrir conjointement avec le Prêtre. Cela nous donneroit aussi le desir d'offrir plus souvent au Pere Eternel l'Hostie sans tache qui lui est si agréable, car comme nous devons la lui offrir en reconnoissance de tous les biens qu'il nous a fait, & en expiation de tout le mal que nous avons commis ; il me semble qu'il n'est pas juste qu'en demeurant toûjours si redevables à sa bonté & à sa justice, nous ne nous mettions en état de nous acquitter de ce que nous lui devons que pendant le tems d'une demi-heure que dure ordinairement une Messe.

Je ne dis pas que nous soyons obligez d'entendre plusieurs Messes, ou même que souvent cela fût utile ; mais je croi qu'une demi-heure par jour ne suffit pas pour rendre à Dieu ce que nous lui devons ; & que des actions de graces qui durent si peu de temps, ne répondent pas a des bienfaits qui durent toûjours. Le

Pere Eternel nous donne continuellement ſon Fils, rendons-le lui continuellement Jeſus-Chriſt ne doit pas demeurer entre nos mains; nous ne le recevons que pour le rendre ſi nous le retenons, c'eſt une injuſtice; & nous devenons doublement ingrats; non-ſeulement, en ne reconnoiſſant point les grandes obligations que nous avons à Dieu, & en ne lui rendant rien pour tous les biens qu'il nous a fait, mais en ne lui rendant pas même ſon Fils, qu'il ne nous donne que pour nous acquiter de tout ce que nous lui devons, en le lui rendant.

C'eſt avoir bien peu de ſoin de ſon ſalut, que de ne pas ſe mettre en peine de payer à Dieu les dettes immenſes dont on eſt chargé envers lui, & de ne pas lui rendre ce qu'il nous donnne. Nous pouvons facilement ſatisfaire à ce que nous lui devons, & d'une maniere digne de lui; cependant nous ne le faiſons pas & nous negligeons ainſi de nous ſauver. Nous avons, pour ainſi dire, nôtre ſalut entre nos mains, & nous n'y penſons pas. Jeſus-Chriſt ſe donne à nous, afin que nous le donnions lui-même à ſon Pere, & que ſon Pere ne puiſſe pas nous refuſer la grace que nous lui demandons en lui offrant ſon Fils: il demeure ſur nos Autels, où il nous attend jour &

nuit, afin que nous nous acquitions de toutes nos dettes, & que nous le donnions lui-même en payement, non-seulement pour nous délivrer du supplice de la mort, mais pour acquerir le droit de regner avec lui. Cependant nous le laissons dans une solitude effroyable. Il plaide nôtre cause en nôtre absence devant son Pere, & nous ne nous informons pas même de ce qui se passe à ce Tribunal. Il le prie d'avoir encore patience, & nous demeurons insensibles.

La plus grande partie du monde s'imagine qu'on s'est acquité de tous ses devoirs, quand on a employé une demi-heure à assister à la Messe, souvent même avec mille distractions. Ce n'est pas là assister comme on le doit à ce Sacrifice ; & quand même on y auroit assisté dignement, est-il juste que le chef demeure séparé le reste du jour d'une grande partie de ses membres. C'est vivre que de s'unir à Jesus-Christ, qui est nôtre vie, pendant le Sacrifice de la Messe : pourquoi mourir en quelque façon le reste du temps, en interrompant cette union Car n'est-ce pas mourir que de demeurer dans un état semblable à celui de la mort, sans mouvement & sans sentiment ? Et est-ce assez pour vivre, de respirer pendant une demi-heure, & de

demeurer tout le reſte du jour ſans donner aucun ſigne de vie?

Si Jeſus-Chriſt ne s'offre que pendant une demi-heure, ne l'offrons que pendant une demi-heure; mais s'il s'offre continuellement avec nous, pourquoi ne nous offrons-nous pas toûjours avec lui; Il dit ſans ceſſe à ſon Pere: (Heb. 2. 5. 13.) *Me voilà avec mes enfans que vous m'avez donné, Ecce ego & pueri mei quos dediſti mihi.* Nous devons craindre que nous ne lui ayons pas été donnez, ſi nous n'avons pas ſoin de demeurer avec lui; puiſqu'il eſt marqué que tous ceux qui lui ont été donnez, ſont avec lui. Jeſus-Chriſt continuë encore de s'immoler pour nous après que le Prêtre l'a immolé ſur l'Autel. La Meſſe finit, mais le Sacrifice continuë: le grand Prêtre prie toûjours pour nous, (Heb. 7. 5. 25.) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Voulez vous ſçavoir combien dure ſon interceſſion? Voyez combien dure ſa vie. Il vit toûjours, il intercede donc toûjours; puiſqu'il eſt toûjours vivant, afin d'intercéder toûjours pour nous, comme le dit Saint Paul, *Semper vivens ad interpellandum.* Si nous voulons toûjours vivre, joignons-nous toûjours à ce divin Chef, qui demande continullement la vie pour nous. Nous la perdrons, ſi nous le quittons. Il ne faut point que nous la

demandions ſeuls ; & il ne faut point qu'il la demande ſeul. Nous ne pourrions la demander ſans lui, & il ne veut point la demander ſans nous. Mais nous ſommes trés-aſſûrez que nous vivrons, ſi dans le tems qu'il demande la vie pour nous, nous avons ſoin de la demander avec lui.

Le culte que nous devons à Jeſus-Chriſt doit avoir quelque rapport à l'aſſiſtance qu'il nous donne, & à la neceſſité que nous avons de ſon ſecours. Nous n'avons pas beſoin de lui ſeulement pendant une demi-heure, & il ne borne pas ſon aſſiſtance à ſi peu de tems ; nous avons toûjours beſoin de ſon ſecours, & il ne ceſſe de nous l'accorder. Pourquoi ne nous uniſſons-nous à lui que dans le tems d'une demi-heure ? Dieu qui eſt Eternel, diſoit une grande Sainte, n'a point pour agréable une adoration ſi courte, & qui ceſſe à l'heure même. Nous ne pouvons lui plaire que par ſon Fils: Pourquoi donc, afin de lui plaire toûjours, ne lui préſentons-nous pas toûjours ſon Fils ? Je ne m'étonne pas de ce que nous ſommes ſi tiedes, & que nos forces n'augmentent point. C'eſt que par nôtre faute & contre l'ordre de Dieu, nous ne faiſons point aſſez d'uſage de l'aliment qui nous ſoûtiendroit. Nous n'employons que quelques

momens

momens pour nous nourrir, & nous devrions y employer tout notre tems.

Il suffit au corps de prendre la nourriture une ou deux fois par jour ; mais cela ne suffit point à l'ame : le corps même se nourrit toûjours au-dedans, quoiqu'il ne se nourrisse pas toûjours au-dehors, & son action dure toûjours. Le mouvement du cœur ne sçauroit être interrompu, sans que la vie soit en peril. L'ouvrage de la nature ne se fait point par reprises ; & comme dit Tertullien, elle ne sçait ce que c'est que de cesser, *otium sui naturæ nescit.* Elle craint jusqu'à l'oisiveté d'un moment, qui pourroit lui être mortelle. Pourquoi donc ne craignons-nous pas d'être oisifs dans l'action même de nôtre salut, qui est bien d'un autre importance que l'action de la nature ! Pourquoi l'ouvrage de la grace demeure-t-il interrompu un si longtems ? Pourquoi employons-nous si peu de tems à nous nourrir, quoique ce soit la seule chose que nous ayons à faire.

Saint Ambroise dit admirablement bien qu'on languit toûjours de faim quand on ne sçait pas se remplir d'une nourriture qui dure toûjours : *Semper famem patitur, qui alimentis perpetuis nescit impleri.* C'est qu'en effet notre nourriture doit répondre à notre besoin. La neces-

sité est la regle de nos alimens, & la mesure naturelle qui nous marque ce que nous devons en prendre. Or comme il nous est demeuré un vuide infini, qui est la suite de cette maladie mortelle, qui non-seulement nous a conduit jusqu'aux portes de la mort, mais qui nous a tous fait mourir; il n'y a point de nourriture qui puisse nous suffire, quand elle est bornée, ou quand nous ne continuons pas toûjours de la prendre. Tout ce qui est fini & temporel ne peut nous nourrir; parce que nous avons au-dedans de nous-mêmes un vuide infini, qui ne peut être rempli que par quelque chose d'infini. Il n'y a point pour nous d'aliment & de remede dans la nature. Dieu seul peut nous guérir, & nous nourrir: c'est lui seul qui est nôtre nourriture & nôtre remede; & même on peut dire, que cette nourriture incomparable ne nous suffit pas, si nous ne la prenons qu'en passant. Il faut que nous nous nourrissions de Dieu, & que nous nous en nourrissions toûjours, si nous voulons vivre & devenir forts. Si cette nourriture est discontinuée, nous languissons. Si nous cessons de nous en nourrir, nous mourons. Il est impossible que nous nous nourrissions suffisamment de Dieu, quand Dieu même ne nous suffit pas, & quand nous aimons quelqu'autre chose avec lui,

car alors nous ne nous nourriſſons pas continuellement.

Voilà pourquoi l'Ecriture dit qu'il n'y a que les Commandemens éternels qui nous donnent entrée la ſageſſe : (Eccli. 14. 5.) *Ingreſſus illius mandata æterna* : C'eſt la Sageſſe qui eſt nôtre vie. Toute action qui ne fait que paſſer, & qui ne ſubſiſte point dans nôtre cœur, eſt l'action d'une perſonne foible, & n'eſt point capable de nous faire arriver juſqu'à l'entrée de la ſageſſe ; puiſqu'il faut quelque choſe d'éternel pour y entrer : *Ingreſſus illius mandata æterna.* On ne peut pas faire un grand voyage en ne remuant qu'un pied, ou lorſqu'on s'endort après avoir fait deux ou trois pas. La ſageſſe eſt tellement éloignée de nous, que nous ne pouvons pas avancer dans la voye de Dieu, & faire un aſſez grand progrès dans la vertu, pour avoir quelqu'accés auprès de cette ſageſſe, ſi nous ne matchons continuellement. Si nous penſons quelque tems à Dieu, & que nous penſions enſuite au monde ; ſi après une courte ou même une longue priere ; nous n'avons plus ſoin d'entretenir le feu qui doit toûjours brûler ſur l'autel de nôtre cœur ; il eſt évident que comme il n'y aura rien en nous qui dure toûjours, & qui réponde aux Commandemens éternels, dont l'ob-

ſervation eſt neceſſaire pour avoir entrée dans la Sageſſe ; il eſt évident, dis-je, que nous n'y entrerons point, & que nous en ſerons toûjours éloignez : il y a même à craindre que ce feu du cœur brûlant avec ſi peu de continuité, & n'étant rallumé que de loin à loin, le froid ne ſuccede enfin à la chaleur ; & qu'ayant été trop de tems ſans être ranimé, il ne s'éteigne enfin.

C'eſt une action très-Sainte, que d'entendre la Meſſe. Mais ſi après l'avoir entenduë, nous ne penſons plus à Jeſus-Chriſt qui s'eſt offert ſur l'Autel à ſon Pere, & qui continue encore de s'offrir après qu'elle eſt dite, elle ne ſuffira pas pour nous rendre Saints. Je crains même beaucoup, que, faiſant ſi peu de réflexions ſur la grace que nous y avons reçûë, & n'ayant pas aſſez de ſoin de la conſerver au milieu de tant d'ennemis qui nous obſedent, nous ne venions à la perdre auſſi-tôt, & que nous ne demeurions auſſi nuds que nous étions auparavant. Pour entendre la Meſſe auſſi utilement que nous le pouvons, il faut encore y penſer après qu'elle eſt dite, & continuer de nous joindre avec Jeſus-Chriſt qui continue de s'offrir pour nous, comme nous dit l'Apôtre : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Il ne peut discontinuer de prier pour ses Elûs, comme il ne peut discontinuer de vivre : *Semper vivens ed interpellandum pro nobis.* Il vit toûjours, & il prie toûjours pour eux. Son Esprit a attaché son intercession à sa vie ; afin que nous eussions une plus grande confiance en cette admirable Priere qui nous doit sauver. (*Heb.* 6. 17.) Car comme l'Apôtre dit que *Dieu voulant faire voir avec plus de certitude aux heritiers de la promesse, la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment à sa parole ; afin qu'étant appuyez sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation : de même afin de nous rendre inébranlables dans l'esperance de l'Evangile de son Fils*, il a voulu que la priere qu'il fait pour nous fût jointe dans le Nouveau Testament à la vie glorieuse qu'il a prise dans le tombeau, afin qu'étant très-assurez qu'il ne peut plus goûter la mort, comme parle l'Apôtre, depuis qu'il est assis à la droite de son Pere, nous ne le fussions pas moins, qu'il ne peut pas nous oublier, dans quelqu'abandonnement que nous paroissions être : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Comme il vit toujours, il intercede toujours pour ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise ; mais comme il

opere dans nous par ſon Eſprit tout ce qu'il fait pour nous, nous ne pouvons avoir une marque plus aſſûrée que nous avons le bonheur d'être du nombre de ſes Elûs, que lorſque nous avons ſoin de prier toûjours, & de nous joindre le plus ſouvent qu'il eſt poſſible à ce divin Médiateur qui s'offre, & qui prie continuellement pour nous. Il eſt toûjours vivant pour intercéder; nous ne devons donc vivre que pour prier. (1. *Pet.* 2. 5. *&* 9.) Ce qui eſt d'autant plus neceſſaire, qu'en nous faiſant ſes enfans, il nous a fait Prêtres en un ſens, puiſque ſelon le témoignage de S. Pierre & de ſaint Jean, (*Apoc.*) tous les Chrétiens participent au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, pour offrir à Dieu ſur l'autel de leur cœur des prieres & des vœux. A la verité les ſimples fideles ne ſont point égaux aux Prêtres, parce qu'ils n'ont point comme eux le caractere Sacerdotal. Les Prêtres participent au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt tout d'une autre maniere, & qui eſt incomparablement plus relevée que les ſimples fideles. Ceux-ci ne ſont Prêtres que pour prier; les Prêtres le ſont pour ſacrifier. Nous ſommes Prêtres ſans Ordre & ſans caractere particulier, mais non pas ſans Hoſtie, puiſque nous le ſommes pour offrir Jeſus-Chriſt à ſon Pere, non pas avec les mains, ſi ce n'eſt comme le dit

l'Apôtre, lorſque nous levons vers Dieu des mains pures, *levantes manus puras*, mais nous ſommes Prêtres, parce que nous rendons à Dieu le culte de nôtre amour; non pas ſur les Autels viſibles de nos Egliſes, mais ſur l'Autel inviſible de nôtre cœur, où nous devons ſacrifier Jeſus-Chriſt à ſon Pere, en nous y ſacrifiant nous-mêmes, comme dit ſaint Auguſtin, *Cujus ipſi inviſibile ſacrficium in cordibus noſtris eſſe debemus.*

C'eſt une des grandes differences qui eſt entre nous & les Prêtres qui ſont revêtus du caractere qu'imprime l'Ordination, que ceux-cy ſactifient réellement & offrent Jeſus-Chriſt veritablement pour nous, quand même ils ne ſe ſacrifiroient point, & qu'ils ne s'offriroient point eux mêmes, comme il arrive, lorſque ſans une veritable prépation & ſans être une Hoſtie ſainte & dans leur corps & dans leur cœur, ils ont la temerité de s'approcher de l'Autel, pour offrir au Seigneur cette divine Hoſtie pour nos pechez. Alors même ils ne laiſſent pas de contribuer à nôtre ſanctification, quoiqu'ils attirent ſur leurs têtes une terrible condamnation, mais pour nous, nous ne pouvons offrir Jeſus-Chriſt à ſon Pere, ſi nous ne nous offrons avec lui en même temps. Il faut que nous accompagnions

ce Sacrifice du nôtre, & il n'eſt point nôtre Hoſtie, ſi nous ne ſommes la ſienne, comme dit admirablement ſaint Gregoire *Tunc verè pro nobis Hoſtia erit, Deo cum nos ipſos Hoſtiam fecerimus.* Les autres Prêtres peuvent être de méchants Prêtres, & ils demeurent toujours Prêtres, quoiqu'à leur grande confuſion; mais pour les Laïques, leur Sacerdoce eſt tellement attaché à leur vertu, qu'il en eſt inſéparable, & ils ne ſont Prêtres qu'autant qu'ils ſont Saints. C'eſt pourquoi ſaint Pierre appelle ce Sacerdoce general des Chrétiens, *un Sacerdoce Royal*, parce qu'ils ne peuvent être Prêtres, s'ils ne ſont rois par l'empire qu'ils doivent avoir ſur leurs paſſions; d'où vient qu'on peut dire qu'ils ſont de Saints Prêtres, ou qu'ils ne ſont point Prêtres

Il n'y a donc parmi les ſimples fidéles que ceux qui s'uniſſent à Jeſus-Chriſt, qui puiſſent offrir Jeſus-Chriſt; (Epheſ. 4. 10.) *celui qui eſt deſcendu eſt le même que celui qui eſt monté*, & il n'y a que lui qui eſt monté, il n'y a auſſi que lui qui s'offre, & tous ceux qui ſont ſeparez de lui ne peuvent l'offrir, n'étant point unis à celui qui s'offre. Saint Anguſtin dit que pour participer à ce grand Sacrifice que le Pere recevra éternellement de ſon Fils dans le Ciel, *il faudra qu'on ſe ſoit acquis une*

*place dans le corps du Grand-Prêtre*, qui s'offrira avec tous les Elus qui s'offriront. On peut dire la même chose de ce Sacrifice des Laïques ; qui ne subsiste point, étant séparé de celui de Jesus-Christ. Ce Sacrifice n'est rien en effet que la part que Jesus-Christ a la bonté de nous faire prendre au sien par sa grace ; & il ne peut être offert que par les Membres de ce Souverain Prêtre, lesquels s'unissent à lui par son amour qui est le feu qui seul consomme ce Sacrifice ; d'où vient que saint Ambroise l'appelle l'holocauste d'une dévotion ardente, qui naît de l'infusion du saint Esprit, lorsque les ames des Fidéles qui renoncent aux délices & aux voluptez, commencent de s'approcher de cet Autel Spirituel du Seigneur : *Oblatio & holocaustum ferventis devotionis infusioniſque. Spiritus ſancti, cum ad illud ſpirituale Domini altare cœperint admoveri animæ credentium, quæ renuntiant voluptatibus atque deliciis, tanquam ara rum ducant in ſuis viſceribus, ut fructus ferre poſſint piæ culturæ.*

C'est en ce sens que le même Pere dit ailleurs, que *tous les Enfans de l'Egliſe ſont Prêtres : Omnes Filii Eccleſiæ, Sacerdotes* ; ce qui devroit nous donner une grande confusion devant Dieu, d'être honoré : d'une si grande dignité, & d'en

faire ſi peu d'uſage. Nous ne faiſons pas même réflexion que nous ſommes Prêtres, & que nous avons à offrir un grand Sacrifice pour nos neceſſitez particulieres & pour celles de toute l'Egliſe. Quelle excuſe apporterons-nous à Dieu, de nous approcher ſi rarement de cet cet Autel ſpirituel, duquel nous ne devrions jamais être éloignez ! Car au lieu que les Prêtres n'offrent qu'une fois par jour le Sacrifice du Corps de Jeſus-Chriſt ſur nos Autels, nous ſommes obligez d'offrir continuellement cet autre Sacrifice, qu'on peut appeller le Sacrifice de nôtre cœur, de même qu'on appelle celui des Prêtres le Sacrifice de l'Autel. Les Prêtres même ſont obligez après avoir offert une fois J. C. ſur l'Autel viſible, de recourir à cet autre Autel inviſible, pour continuer de l'y offrir. Aprés avoir offert J. C. pour nous ils l'offrent enſuite de la même maniere que nous ; & ils ne peuvent être de bons Prêtres, s'ils ne s'appliquent continuellement à exercer les fonctions de nôtre Prêtriſe. Les Evêques dont le principal emploi eſt la prédication & le gouvernement des ames, ne ſeroient pas de bons Evêques, s'ils refuſoient de ſacrifier comme les Prêtres ; de même les Prêtres ne s'acquitteroient pas bien de l'obligation de leur miniſtere, s'ils ne ſacrifioient

comme les Laïques. La difference qui se trouve entre les uns & les autres c'est que les Evêque & les Prêtres, dans plusieurs occasions, peuvent être long-tems sans s'approcher de l'Autel, & sans y offrir Jesus-Christ; au lieu que pour leur propre salut & celui des peuples, il ne leur est pas permis d'être long-tems sans l'offrir sur l'Autel invisible qui leur est commun avec tous les Fideles, & qu'ils sont obligez de l'y offrir & plus souvent & plus saintement, parce qu'ils sont obligez d'être d'autant plus saints qu'ils participent d'une maniere plus relevée au Sacerdoce de Jesus-Christ.

Mais cette obligation qui leur est particuliere, & qui naît de leur caractere, n'empêche pas que celle qu'ont les Laïques, ne leur soit commune. On reconnoîtra un jour quel malheur ce sera d'avoir été Prêtre, sans en avoir jamais fait les fonctions, & sans avoir pensé que les Chrétiens ne sont appellez Prêtres que parce qu'ils ne peuvent se dispenser d'offrir à Dieu le Sacrifice qu'ils lui doivent; & si nous avions tous soin de nous acquitter de ce devoir comme il faut, & d'offrir continuellement Jesus-Christ au Pere Eternel, il n'y a point de grace que nous ne puissions attirer sur l'Eglise, pour la délivrer de tous ses maux

Car si Aaron sans avoir offert le sang d'aucune Hoste, (Heb. 9. 22.) *quoique les pechez ne fussent point remis sans effusion de sang* dans la Loi ancienne, (ce qui est bien considerable.) Si Aaron, dis-je, arrêta la colere de Dieu, en ne lui opposant d'autre bouclier que la Priere, comme il est dit dans le Livre de la Sage, (Sap. 18. 21.) *Proferens servutis suæ scutum, orationem*: A plus forte raison dans la Loi nouvelle dont le Sacrifice ne consiste point dans le sang des bêtes, mais dans celui de Jesus-Christ, on desarmeroit bien-tôt le bras de Dieu, quoi qu'invincible par lui-même; si tous ceux qui font profession de le servir, se mettoient comme Aaron entre les vivans & les morts, & n'avoient point de plus grande occupation que de lui offrir continuellement son Fils pour obtenir la rémission de nos péchez, & pour le prier de répandre ses misericordes sur son Eglise.

C'est à ces fonctions que nous oblige nôtre qualité de Prêtres; c'est pour nôtre Mere que nous devons les remplir. Nous n'avons point de meilleurs armes pour la défendre contre ses ennemis, que celles de nôtre Sacerdoce: nous devons sacrifier pour elle sur l'Autel de nôtre cœur, & y offrir à Dieu l'Epoux pour l'Epouse, de même que les Prêtres l'of-

frent pour elle sur l'Autel de nos Eglises. Si tous ses enfans étoient Prêtres de la sorte, comme il est dit que tous les enfans de David l'étoient, (2. *Reg.* 8. 18.) cette sainte Mere seroit bientôt sans ennemis, parce que ses ennemis même deviendroient ses amis; & ce seroit pour lors, que regardant J. C. & mettant toute nôtre confiance dans les merites & dans le prix infini de la satisfaction qu'il a bien voulu faire pour nous, nous offririons à Dieu cette belle priere de Nehemias: (2. Mac. 1. 25.) *Accipe Domine sacrificium pro universo populo tuo Israël, & custodi partem tuam & sanctifica, &c. Recevez, Seigneur, ce grand Sacrifice pour tout vôtre Peuple d'Israël; conservez & sanctifiez ceux que vous avez rendu vôtre portion & vôtre heritage; rassemblez ceux qui sont dispersez: délivrez ceux qui sont dans la captivité; regardez favorablement ceux qui sont devenus un objet de mépris & d'abomination, afin que toute la terre sçache que vous êtes nôtre Dieu. Enfin Seigneur rassemblez vôtre Peuple dans vôtre lieu Saint: Congrega dispersionem nostram, constitue populum tuum in loco sancto tuo* C'est ainsi que nous devrions prier pour toute l'Eglise: car il ne faut pas se tromper, personne n'est Prêtre seulement pour soi-même, tous les Prêtres sont le Tresor de l'Eglise, & lui appartiennent. Comme

donc les Conciles ont ordonné qu'on ne consacreroit point de Prêtres que pour le Service des Eglises, selon le besoin qu'elles en auroient : le S. Esprit garde lui-même la regle qu'il a inspiré à ces saintes Assemblées. Les Prêtres qu'il fait lui seul sans le ministere des hommes, ne sont que pour le bien de son Eglise. Il ne répand dans leur cœur l'onction par laquelle il les consacre, qu'afin qu'elle se répande ensuite sur la robe de son Epouse. Ceux qui ne prient que pour eux, prient froidement; ou du moins ils ne prient pas avec cette sainte effusion avec laquelle le cœur se répand devant Dieu, lorsqu'il ne tient plus à rien, & qu'il est dans la liberté du S. Esprit. Ceux qui n'offrent J. C. que pour eux seuls, ne continuëront pas long-tems ce grand Sacrifice. Comme il est d'un prix infini, c'est ne pas l'offrir, comme il convient, que de le renfermer dans des bornes si étroites, & de se l'approprier. Le Chef est pour tous les membres; & il n'est à chaque membre, qu'à proportion qu'il est uni par le lien de la Charité à tous les autres.

Nous n'avons point d'autre regle & d'autre mesure de l'union que nous avons avec J. C. que celle que nous avons avec nos freres. Il est donc vrai de dire, que nôtre Chef ne fait couler qu'une partie

peu considerable de ses influences sur ceux de ses membres qui font peu de bien aux autres ; & qu'au contraire, quand on voit des personnes qui ont des entrailles de charité pour le prochain, on ne peut plus douter de l'abondance de la misericorde de Dieu sur eux, parce que nous la voyons clairement dans celle qu'ils ont pour les autres. Comment donc le Seigneur feroit-il à quelqu'un la grace de l'appliquer continuellement à lui offrir son Fils (ce qui est le faire Prêtre,) s'il le voyoit uniquement appliqué à son propre avantage ? Comment me feroit-il ce grand don ; quand il voit que je garde pour moi seul tout ce qu'il me donne, & que je ne pense qu'à mes interêts particuliers ?

Je comprens bien que le peu de charité que j'ai pour mes freres est la vraye cause de la froideur de mes prieres ; & cela me fait souvenir d'une reflexion que fait le grand maître de l'éloquence Payenne, lorsqu'il parle de l'action de l'Orateur, & de cette chaleur noble qui anime le discours & qui emporte les Auditeurs. Il dit qu'il est impossible qu'on ne soit plus animé quand on a un grand Auditoire, que quand on en a un petit. Et la raison qu'il en donne, c'est qu'il n'y a personne qui ne jugeât qu'un hom-

me seroit fou, si en parlant seulement à quelqu'un en particulier, il faisoit les mêmes gestes & parloit avec la même ardeur que s'il parloit en public, & devant un grand monde. Dieu s'est plû à nous faire voir des Images de sa Verité dans les moindres choses, & jusques dans nos passions, comme remarque saint Augustin. La priere est l'éloquence des Saints; & il n'y en a point de plus grande que celle qui persuade Dieu, pour ainsi dire, & qu'on ne peut apprendre que de Dieu même. (1. Cor. 11. 14.) Nôtre priere ne peut être animée d'une grande ardeur que par une fervente charité; & nous avons peu de charité, lorsque nous ne prions que pour nous. Prions pour toute l'Eglise; faisons entrer tous nos freres dans cet Auditoire spirituel, & nôtre priere animée par les mouvemens du S. Esprit, touchera le Seigneur, & le portera à nous faire misericorde.

Pour être Prêtre, il faut que nous le soyons pour nos freres; & nous n'obtiendrons point cette grande grace, si nous ne la demandons que pour nous. Mais si Dieu nous l'accordoit & pour nous & pour eux, & que nous serions heureux, & que nous avancerions beaucoup en peu de tems! Nos mauvaises habitudes, qui nous jettent dans la derniere lan-

geur, cederoient à la grace de nôtre Prêtrise. Cette grace nous feroit surmonter nos passions les plus violentes, & obtenir la remission de tous nos pechez : car quelle dette ne pourrions nous pas payer? Quelles graces, & quelles richesses ne pourrions nous pas acquerir, si nous offrions continuellement Jesus-Christ à son Pere? Nos actions de grace lui seroient toûjours agreables, parce que nous le remercierions par Jesus-Christ. Nos prieres seroient plus efficaces, parce que nous ne prierons qu'au nom de Jesus-Christ & nous assisterions au saint Sacrifice avec plus de fruit & de merite, parce que nous coopererions avec le Prêtre, en offrant avec lui Jesus-Christ.

Mais un de nos grands avantages seroit, que rien ne pouroit nous faire perdre nôtre Tresor, qui ne dépendroit que de la misericorde de Dieu seul, quelques affaires & quelques accidens qui arrivassent, on ne pouroit jamais nous empêcher d'entendre la sainte Messe, qui est la consolation des fidelles & leur force; parce que le Sacrifice s'offriroit toujours au-dedans de nous, lors même qu'il n'y auroit point de Prêtre pour l'offrir devant nous.

Je sçai bien la difference qu'il y a entre le Sacrifice que le Prêtre offre à

l'Autel, & cet autre Sacrifice qui peut être offert par les laïques. La sainte Messe a une prérogative toute singuliere; & un des grands avantages de cet autre Sacrifice, est de nous disposer à la mieux entendre. Mais s'il étoit impossible que nous l'entendissions, après avoir fait tout ce qui est en nous pour y assister en personne, nous trouverions tout le merite du Sacrifice general dans ce Sacrifice particulier, & nous offririons J. C. conjointement avec les Prêtres même qui sont les plus éloignez, & avec toute l'Eglise. En quelque lieu que nous offrions J. C. à son Pere, nous ne sommes point sans J. C. Or quand on a J. C. dit saint Ambroise, on a tout, *ubi Christus, ibi omnia*; & on peut dire que, pourvû que nôtre foi soit entiere, rien ne nous manque.

Que perdrai-je s'il n'est pas en mon pouvoir d'assister au saint Sacrifice dans le lieu particulier où Jesus-Christ est offert par le Prêtre, lorsque je sçai qu'on l'offre par toute la Terre; lorsque je suis uni par les liens de sa charité à tous ceux qui l'offrent, & que je l'offre moi-même par la misericorde qu'il me fait de m'unir à lui? On offre cette Hostie sainte & sans tache dans tous les lieux, selon que le Prophête l'a prédit. On l'offre en tout tems. Pourvû que je veille

& que ma foi ne s'endorme point, je ne perds rien ; & étant exclus d'un Autel, dont même on ne peut dire proprement que je ſuis exclus, puiſque j'y aſſiſte en eſprit, je trouve les Autels de toutes les Egliſes qui ſont pour moi, quand on a l'Autel de J. C. dans le cœur, on les a tous.

Ce n'eſt pas ce qui eſt au-dehors de J. C. pour ainſi dire, mais c'eſt ce qui eſt au-dedans, qui nous guérit & qui nous délivre de notre aveuglement, ſelon la parole de ſaint Ambroiſe, *Vere videt qui Chriſti mundatur internis.* Or ce qui eſt d'intérieur dans J. C. & ce qui peut purifier l'ame, eſt veritablement par-tout ; parce que Dieu eſt par tout. On ne peut rien perdre, quand on eſt à Dieu de tout ſon cœur, quelque violence qu'on nous faſſe ; parce qu'il eſt impoſſible de perdre Dieu, qu'on ne le perde volontairement, & qu'il n'eſt pas moins impoſſible de perdre rien, quand on a tout.

Ce'ſt bien dans cette rencontre que la parole de Tertullien auroit lieu : *Tibi ipſi ſacerdos es.* Si vous n'avez point de Prêtre, vous êtes Prêtre pour vous-même ; vous ne pouvez être ſans Sacrifice lorſque vous ſacrifiez toûjours J. C. & vous ne pouvez être ſans Autel, puiſque votre cœur où vous ſacrifiez, eſt vôtre Au-

tel. Nous n'avons qu'à avoir une ferme confiance en Jesus-Christ, & nous avons Jesus-Christ parce que nôtre esperance nous est Jesus-Christ, comme dit saint Ambroise, nous n'avons qu'à avoir une foi vive, & nous avons Jesus-Christ parce que nôtre foi nous est Jesus-Christ. Nous n'avons qu'à avoir une charité ardente & nous avons Jesus-Christ : car nôtre charité nous est Jesus-Christ. *Unus est Christus nobis fides, spes, charitas.* Qui a ces grandes vertus, a indubitablement Jesus-Christ, parce que Jesus Christ ne peut être dans un cœur sans-elles, & qu'elles n'y peuvent être sans J. C. Nous n'avons qu'à les rendre à Dieu & lui en faire hommage, reconnoissant humblement & veritablement devant lui, que nous les tenons de sa seule misericorde, & nous sacrifions J. C. en le rendant à son Pere, & en lui faisant une juste offrande des biens même qu'il nous a donné & dont nous lui attribuons toute la gloire.

Ce que dit saint Anselme de l'adorable Sacrifice qu'offrent les Prêtres sur nos Autels, se peut dire aussi dans la conjoncture presente du Sacrifice ; que tous les Fideles peuvent offrir : *Hoc in præsenti humiliter agimus in terris, quod potentialiter ipse pro nobis sicut filius pro suâ reverentiâ audiendus, agit in Cœlis.* Car nous faisons en

effet dans ce Sacrifice du cœur en y offrant J. C. à son Pere, ce que fait J. C. en s'y offrant lui-même, & ce que font les Saints qui l'y offrent conjointement avec lui. Nous offrons ce Sacrifice sans espece & sans Autel materiel, mais il n'y a pas non plus d'Autel n'y d'especes dans le Ciel où J. C. est offert avec plus de perfection. Nous l'offrons sans Temple, sans Ministres, & sans rien de sensible, parce que nous n'avons besoin que de lui pour le bien offrir. Son amour seul nous suffit pour cette Oblation auguste; nous n'avons qu'à nous joindre à celui que nous offrons, & nous l'offrons. Nous nous unissons à lui, comme dit S. Clement d'Alexandrie, par les paroles, par les actions, & par le cœur.

Nous nous unissons à lui par nos paroles, quand elles sont vraies; par nos actions, quand elles sont justes; & par nôtre cœur, lorsque nôtre volonté est embrasée par la charité. Voilà comme nous nous unissons à J. C. afin qu'il puisse être nôtre Hostie, & que nous l'offrions à son Pere pour nos pechez. Mais qui pourra nous empêcher de nous unir à lui de la sorte? Qui peut nous empêcher de dire vrai? Qui peut nous contraindre de commettre une injustice, si nous ne le voulons? Que peut-on faire pour nous empecher d'admirer & d'adorer la Ve-

rité au-dedans de nous-même, & d'être poſſedez de ſon amour ? Diſons donc la verité : ne ſuivons que la verité ; n'aimons que la verité. Nous rendons à Dieu ſeul la gloire qu'il merite, quand nous ſommes ſages dans nos paroles, juſtes dans nos actions, & ſoumis dans nos deſirs & dans nos penſées. En ne parlant que pour lui, en n'agiſſant que pour lui, en ne penſant qu'à lui, en ne deſirant que lui ſeul, en le loüant des dons de ſa bonté, & en nous humiliant de notre propre iniquité, nous offrirons un Sacrifice ſtable & permanent qui ne peut nous être ôté, en quelque lieu, en quelque état, en quelque captivité que nous ſoyons. Pourvû que le cœur ſoit libre, & que nous ayons toujours Jeſus-Chriſt devant les yeux, nous pouvons toujours entendre la Meſſe, & offrir un Sacrifice dans lequel nous recevrons veritablement Jeſus-Chriſt, & nous le rendrons à ſon Pere en action de grace des bienfaits dont il nous comble pour l'accompliſſement de notre Salut. *Amen.*

# DE LA PRIVATION du Viatique.

SAint Jean a bien raiſon de dire que JESUS-CHRIST ayant aimé les ſiens qui étoient dans le monde, (*Joan.* 15. 1.) il les a aimez juſqu'à la fin, puiſque c'eſt dans le tems de cette fin même, qu'il leur a témoigné un plus grand amour, en leur donnant pour nourriture dans la ſainte Euchariſtie ſon propre Corps, ayant que de l'abandonner aux bourreaux qui devoient l'attacher à la Croix, pour nous délivrer de la mort. Mais il ne nous a pas aimez ſeulement juſqu'à ſa mort, & en mourant pour nous; il nous a aimez encore juſqu'à notre mort, & en mourant en quelque ſorte en nous. Car comme il nous apprend lui-même qu'il ſouffre en nous, pourquoi ne peut-on pas dire auſſi en quelque maniere qu'il meurt dans nous, afin de nous faire ſurmonter la mort par lui-même, & en perſonne, en nous délivrant de ſon aiguillon, qui eſt le peché; & en nous ôtant la plus grande partie de ſon amertume, par la conſolation de ſa ſainte preſence? Car comment craindrions-nous la mort entre les bras de la vie?

Il a donc voulu nous donner son Corps aux approches de la mort, afin de nous rendre intrépides, & que le secours fût plus grand dans ce dernier passage, où la violence de nos ennemis est plus grande. Ils voyent qu'ils n'ont plus que ce moment pour travailler à nous perdre; & c'est ce qui augmente leur rage, comme il est dit dans l'Apocalypse; (*Apoc.* 12. 12.) c'est aussi ce qui engage J. C. à redoubler en même-tems les effets de son amour; & il veut que sa misericorde abonde, où abonde la malice de nôtre adversaire. C'est ce qui a fait que l'Eglise, dans la plus grande vigueur des Canons, ne refusoit point à la mort l'Eucharistie aux plus grands pécheurs qu'elle en avoit privez pendant toute leur vie: Cette sainte Mere ayant toûjours eu grand soin qu'aucun de ses enfans, autant que cela se pourroit, ne partît de ce monde sans recevoir le Corps de Jesus-Christ, qui est notre voye unique & toute nôtre force pendant le cours de la vie & à l'heure de la mort.

On ne peut donc pas douter que ceux qui nous privent à la mort du Corps de J. C. & qui nous refusent ce saint Viatique à la fin même du chemin où il est plus necessaire, ne nous ôtent en effet un grand secours, mais de même que l'Apôtre dit: Qui accusera les Elûs de

de Dieu ? (Rom. 8. 33.) *Quis accusabit adversus electos Dei* ? Nous pouvons dire aussi : Qui pourra surmonter Dieu ? S'il n'y a pas lieu d'accuser ses serviteurs qui lui sont fideles ; comment pourra-t'on les juger ou les condamner ? comment pourra-t'on les vaincre, ce qui seroit vaincre Dieu-même ? Le même Apôtre ne dit-il pas que *tout coopere en bien à ceux qui aiment Dieu* ? puisque cette grande régle ne souffre point d'exception, il faut donc que le refus qu'on nous fait, à l'heure-même de la mort ; de l'Eucharistie, nous devienne avantageux, si nous demeurons fermes dans sa crainte & dans son amour.

Notre consolation est, que si l'on nous ravit le corps de Jesus-Christ à la mort, aussi-bien que durant la vie, on ne peut nous ravir le grand avantage d'être les membres de son Corps, & de lui demeurer attachez d'autant plus parfaitement dans la patience & l'humble joye de la souffrance, qu'on nous prive de plus de consolation, parce que nous lui sommes demeurez plus fideles. On peut nous ravir son Corps ; mais on ne peut nous ravir son Esprit. Au contraire nous recevrons une plus grande abondance de son Esprit, parce qu'on nous ravit son Corps, cette injustice qu'on nous fait, sera devant Dieu notre justice, nous

perdons beaucoup, étant privez du Viatique ; mais nôtre perte fait nôtre gain ; parce que nous serons récompensez à proportion de ce que nous perdons ; & que nôtre perte ne peut être si grande, lorsque nous la souffrons avec patience & avec charité, que nôtre récompense ne soit encore plus grande : *Tanto majus præmium, quanto grandius damnum.*

Il ne faut point douter que la Moisson ne réponde à la semence, & que nous n'ayons d'autant plus de joye en moissonnant, que nous aurons versé plus de larmes en semant. Si le jeûne le plus ordinaire des enfans de Dieu, ne sera point sans fruit : Quel sera le fruit de ce jeûne si extraordinaire & si long que nous souffrons pour l'amour de lui & pendant la vie & à la mort ? Ce n'est plus un morceau de pain que je seme, qui peut même rapporter une grande moisson : c'est le Corps de J. C. Je ne le séme point dans un tems où il seroit moins penible d'en être privé, mais dans le tems où il m'est le plus necessaire. Je perds le Corps de Jesus Christ pendant la vie & à la mort pour l'amour de lui, & pour ne le pas perdre. Ce ne sont point des filets que je laisse pour le suivre : Ce n'est pas moi-même seulement que j'abandonne pour le servir, c'est lui-même

que j'abandonne en quelque façon, afin de me donner tout à lui pour la défense de sa verité & de sa justice. En achevant le sacrifice de ma vie, j'acheve de lui sacrifier la consolation que j'aurois eu de recevoir son saint Corps pendant ma vie & à ma mort: (Mat. 19. 27.) *Ecce reliquimus omnia & secuti sumus te. Quid ergo erit nobis?*

S'il me fait la grace de me mettre dans une telle disposition, pensez-vous qu'il me soit fort desavantageux de demeurer ainsi privé du Viatique? Pensez-vous que J. C. me sçache mauvais gré de l'avoir servi avec un tel desintereſſement, & de n'avoir retardé que sa gloire & l'avantage de son Eglise? Tant de personnes reçoivent tous les jours le S. Viatique avec une conscience criminelle: Pensez-vous que je deshonore J. C. en ne le recevant point, pour conserver ma conscience pure & ne le point offenser? S'il peut servir à ces personnes qui sont dans un état aussi horrible que celui de Judas, de recevoir J. C. & de l'outrager encore de nouveau immédiatement avant leur mort, je conviendrai avec vous qu'il me nuira de ne recevoir pour le S. Viatique dans une telle rencontre, & que je perdrai beaucoup, en lui faisant même le plus grand sacrifice que je puisse lui faire, avant que de mourir: mais comme il est impossible que ces

malheureux qui donnent un baiser de Judas à Jesus-Christ en le recevant, en retirent aucun avantage : il n'est pas moins impossible que je me nuise en le servant, & en lui sacrifiant la joye de mon cœur, pour accomplir sa volonté.

Il est vrai qu'on peut penser que c'est un grand abandonnement de se voir réduit à mourir sans Viatique : mais lorsqu'on n'est privé de cette derniere consolation, que pour être fidele à J. C. il ne faut pas croire qu'il nous abandonne, quand nous souffrons une grande peine avec patience, afin de ne le point abandonner. Nous éprouvons en un sens quelque chose de semblable à ce saint abandonnement qu'il éprouva lui-même à la Croix, lorsqu'il dit à son Pere : *Mon Dieu mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me !* (Mat. 27. 47.) Nous sommes abandonnez de même qu'il étoit abandonné : mais comme certainement il n'étoit pas abandonné, & qu'il étoit très-intimement uni à son Pere dans le tems de son plus grand abandonnement qu'il ne souffroit que pour nos pechez & pour la sanctification de son Eglise ; il est certain aussi qu'il ne nous abandonne pas à la mort, mais qu'il nous y protege d'une maniere toute particuliere, en nous te-

nant ſous l'ombre de ſes aîles, lorſque nous ſommes privez de ſon Corps pour n'avoir rien eu plus à cœur que les interêts de ſon Egliſe. Je n'héſiterai point de le dire, puiſqu'on m'y contraint; & je reconnois en même-tems que je ſuis très-indigne d'une ſi grande grace : je ſouffre cet abandonnement pour ſon épouſe, de même que Jeſus-Chriſt a ſouffert le ſien pour elle : excepté, outre une infinité d'autres diſproportions, que je le ſouffre auſſi pour mes pechez, au lieu que J. C. qui étoit l'innocence même, ne le pouvoit ſouffrir que pour les miens.

Cet abandonnement qu'il ſouffrit à la Croix avant que de mourir & d'entrer dans la gloire de ſa Reſurrection, pouvoit bien repreſenaer l'état de l'Egliſe dans la fin des tems, où elle paroîtroit étrangement abandonnée, quoiqu'il la dût toûjours défendre; & où on la verroit toute couverte de ſon opprobre, avant que d'être renduë participante de ſon immortalité & de ſa gloire. Dans cet état d'abandonnement où il m'a fait la grace de me réduire pour la cauſe de ſa verité & de ſa juſtice, il voit en moi quelque choſe de ſemblable à l'état où il a été ſur la Croix, & où ſe trouvera ſon Egliſe dans la fin des Siecles. Tout indigne que je ſuis, je porte ſur moi les

glorieuſes marques de ce double abandonnement de l'Epoux & de l'Epouſe ; & ce qui eſt encore une plus grande grace, c'eſt pour leur ſervice que je les porte. Je puis dire en quelque maniere ce que diſoit le grand Apôtre : ( Gal. 6. 17. ) *Je porte les marques du Seigneur Jeſus imprimées ſur moi* : *Ego ſtigmata Domini Jeſu in corpore meo porto* : excepté qu'il les portoit avec incomparablement plus de ſainteté ; & que je ne les porte pas ſur mon corps, qui eſt très-foible, mais ſur mon cœur. Je voudrois qu'il me fût permis de dire en même-tems comme lui : *Au reſte que perſonne ne me cauſe de nouvelles peines ; car je porte imprimez ſur moi les marques du Seigneur Jeſus.* Je n'aurai jamais de honte d'être ſemblable à Jeſus Chriſt c'eſt l'imiter, autant que ma foibleſſe le peut permettre, que d'être abandonné de la ſorte pour le ſervir. Cette peine eſt aſſez grande, quoique d'ailleurs elle ſoit glorieuſe, puiſque je la ſouffre pour Jeſus-Chriſt. Ne m'en faites point de nouvelles. Qu'il vous ſuffiſe de me ravir Jeſus-Chriſt autant que vous le pouvez. Ne me reprochez point que je m'éleve contre lui, lorſque je m'humilie ſous ſa main qui me châtie & me purifie, & que j'honore ſa juſtice toute ſainte, en la perſonne de ceux qui me traitent avec le plus d'injuſtice. Ne

dites point que je souffre pour ma désobéissance : jamais je ne lui ai donné une plus grande marque de mon obéïssance, qu'en consentant d'être privé de recevoir son Corps pour lui demeurer toûjours fidéle & obéïssant. Ne me faites point peur de ce que je meure sans J. C. Je retrouve dans la Verité ce que vous pensez me faire perdre dans l'Eucharistie : & je ne perds rien de l'Eucharistie, parce que c'est la Verité qu'elle contient. Cette Hostie Sainte qui s'est immolée pour nous, est toute entiere sous les moindres fragmens. Qui a quelque chose de J. C. a tout J. C. Comment pourriez-vous me le faire perdre en me privant de son Corps, parce que je crains de blesser sa Verité & sa Justice, qui est lui même ? Comment serois-je sans lui en souffrant pour lui ? Je suis dans la voye : Je ne suis donc pas sans J. C. puisqu'il est la voye. J'abandonne tout pour la Verité, qui est J. C. Je ne suis donc pas sans J. C. Il n'abandonne jamais ceux qui n'ont point d'autre desir que de le suivre : & on ne peut le suivre sans lui. Je vous prouve donc par l'abandonnement même où vous me réduisez que je ne suis point sans J. C. puisqu'il me seroit impossible de le souffrir pour une si sainte cause sans son secours. Privez-moi

donc de la sainte Eucharistie tant que vous voudrez & même à la mort, j'en gémirai ; mais comme je ne laisserai pas de le benir & de le remercier, je ne serai point sans Eucharistie. Si vous me privez de mon Viatique, pendant que vous n'en privez personne, la Verité sera mon Viatique ; la Justice sera mon Viatique : la Charité que je desire toûjours conserver pour tous les membres de J. C. & pour ceux-mêmes qui me persécutent, sera mon Viatique. Après cela, dites tout ce que vous voudrez, je ne mourrai point sans Viatique.

Un des principaux effets de ce divin Viatique, est de nous fortifier dans le dernier passage, lors qu'étant prêts de sortir de cette vie mortelle & d'entrer dans la vie éternelle par la porte de la mort, nos ennemis qui sont les démons nous attendent-là pour tâcher de nous surprendre. C'est à cette porte de l'Eternité qu'ils nous tentent souvent, & qu'ils nous parlent pour nous confondre. Mais nos ennemis visibles, qui nous font priver du saint Viatique qui seroit nôtre défense à cette heure si redoutable, nous fournissent eux mêmes, sans y penser, un autre Viatique qui nous rendra invincibles, & qui nous empêchera d'être confondus, en parlant aux ennemis invi-

fibles qui nous tenteront & nous accuſeront devant Dieu en ce paſſage : ( Pſ. 126. ) *Cum loquemur inimicis noſtris in portâ.*

C'eſt le Prophete qui nous donne cet avis important & ſalutaire dans un paſſage qui a beaucoup d'obſcurité, mais qui eſt auſſi très édifiant, & qui peut beaucoup nous conſoler ; ſon obſcurité même nous étant utile, comme remarque S. Auguſtin ; parce que nous donnant lieu de l'expliquer en pluſieurs manieres, & de lui donner pluſieurs ſens, elle nous rend plus riches, en nous rendant plus inſtruits : *Ut doctiores & ditiores diſcedant homines, quia clauſum invenerunt, quod multis modis aperiretur.* C'eſt à l'occaſion de ces paroles du Pſeaume 126. *Sicut ſagittæ in manu potentis, ita filii excuſſorum. Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis, non confundetur cum loquetur inimicis ſuis in portâ.* C'eſt une maniere de parler aſſez uſitée, dans les Auteurs même profanes, de dire, par exemple, *les enfans des méchans*, au lieu de dire, les méchans. Or il me ſemble fort naturel d'entendre ici par ces termes, *Filii excuſſorum*, les réprouvez & les méchans ; parce que Dieu les éloigne de lui & les rejette, en les traitant ſelon qu'ils le méritent. Mais il ne laiſſe pas de s'en ſervir d'une maniere très-ſainte, & qui

est très-avantageuse pour le salut de ses Elûs. Il est dit dans le Livre de Job, que les méchans *sont dans les tresors de Dieu, comme des instrumens dont il se sert pour accomplir ses plus grands desseins, & pour purifier ses serviteurs.* (*Job.* 38. 22.) Car, comme dit admirablement S. Gregoire, le démon les prend par l'ordre de Dieu, dans ces *tresors de neige & de grêle*, suivant l'expression de l'Ecriture, & s'en sert comme de ses meilleures armes pour exercer les gens de bien : *Per ipsos quippe nos sæviens cruciat, sed nesciens purgat.* Et c'est ainsi, dit ce grand Pape, que tout sert aux Elûs, & que ceux qui se perdent eux-mêmes, contribuent à les sauver : *Quatenus electis Dei non pereat, etiam omne quod perit.* Les méchans que Saint Gregoire appelle les *armes du Diable*, sont donc effectivement comme des fléches, entre les mains de Dieu, parce que ces Ministres de sa justice ne peuvent rien faire que selon ses ordres : *Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum.* Ces fléches entrent bien avant dans la chair, & nous font en apparence de grandes playes ; mais ce n'est que pour nous guérir & pour nous sauver. Car que dit l'Ecriture ? *Heureux celui qui en a rempli son désir.* *Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis.*

Nos ennemis rempliſſent nôtre deſir, lorſque nous n'avons point d'autre deſir, ſinon que la volonté de Dieu ſe faſſe en nous, & que nous nous ſoumettons avec joye aux ordres de ſa Providence, en le loüant dans nos ſouffrances, qui ſont l'effet de ſes plus grandes miſericordes. Nos ennemis rempliſſent nôtre deſir, lorſque nous les aimons, & que nous aimons encore le mal qu'ils nous font, qui nous eſt ſi utile. Car ſi nous le ſouffrions avec impatience, il nous ſeroit impoſſible de les aimer. Ils rempliſſent enfin nôtre deſir, lorſque nous prions Dieu de leur faire miſericorde, & que nous n'avons pour eux que des deſirs de benediction & non de vengeance. Les perſonnes donc que Dieu met dans cette ſainte diſpoſition, & qui, étant perſuadées que rien ne peut être mieux fait que ce qu'il fait, n'admirent pas moins ſa conduite & ſa ſageſſe dans les afflictions qu'il leur envoye, que dans la diſpoſition & la beauté du monde & de toutes les créatures, auront ce grand avantage à la mort, qu'elles ne ſeront point confonduës en parlant à leurs ennemis : *Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis, non confundetur, cum loquetur inimicis ſuis in porta.*

Demandons donc à Dieu qu'il nous rempliſſe de joye dans nos ſouffrances,

& qu'il nous donne un ſi grand amour pour nos ennemis, qu'il nous puiſſe ſervir de Viatique, pour ſuppléer à celui qu'ils nous raviſſent. On nous calomnie : on prévient nos Peres mêmes contre nous : on les anime contre nous : on leur fait croire que nous ſommes poſſedez de l'eſprit de révolte, & que nous ne reſpirons que ſéditlon & que Schiſme, dans le tems que nous n'avons, par la miſericorde de Dieu. que des penſées d'union, de ſoumiſſion & de paix. Voilà des actions de tenebres & d'une grande malice; & ſi ces perſonnes ne ſe convertiſſent, & ne quittent cette voye de réprobation, je ne doute point que ce ne ſoient *Filii excuſſorum.* Il ſont autant éloignez de la paix de nôtre Pere, qu'ils tâchent de nous éloigner de la paix de nôtre Mere. Ils veulent nous chaſſer de l'Egliſe, & ils s'en chaſſent eux-mêmes. Ils veulent nous précipiter dans un abîme, & ils s'y précipitent eux-mêmes : *Non modo excutiuntur, ſed ipſi ſe excutiunt filii excuſſorum.* Ils ſont dignes de compaſſion. Voilà ce qui doit ſenſiblement toucher nôtre cœur, comme cela touchoit celui des premiers Chrétiens, qui ſelon la remarque de Tertullien, aimoient avec tendreſſe ceux qui les perſécutoient avec fureur, & qui, tranquilles ſur eux mê-

mes, ne tremboient que pour leur bourreaux, en penſant aux malheurs dont leur injuſtice étoit menacée : *Quod nulla civitas impune laturа eſſet ſanguinis noſtri effuſionem.*

Si nous ſommes dans cette diſpoſition de patience & de charité, nous aurons un Viatique qui nous mettra en aſſûrance contre tous les efforts du démon & de l'enfer. Car que peuvent ces homicides & les peres du menſonge & de la haine, contre les enfans de la verité & de l'amour ? Que peuvent faire les tenebres contre cette pleine lumiere de l'Evangile qui leur fait peur ? Si Dieu nous fait cette grande miſericorde, nous ne ſerons pas confondus en leur parlant, eux ſeuls le ſeront ; & peut-être qu'ils ne nous parleront pas même, & que Dieu les fera fuïr devant ſa face. Il n'y a rien qu'ils apprehendent davantage que ce Viatique d'amour. Y a-t'il un meilleur Viatique à la mort que celui de la charité qui ſera nôtre nourriture même dans toute l'éternité. C'eſt la Verité, c'eſt la Charité, qui ſont la vie de l'autre vie. Il ne faut donc pas craindre que ce puiſſant Viatique que Dieu donne à ſes Serviteurs, ne prévale pas contre la mort. Et c'eſt pour cela que je n'ai pas crainc de l'appeller de ce nom. Car je croi que

l'Eucharistie même, n'a été appellée Viatique, que parce que lorsqu'on l'a reçûë dignement, elle empêche que le cœur ne nous manque dans ce chemin si périlleux, *Ne deficiamus in viâ*, selon la remarque de Saint Cyprien. C'est pourquoi si la charité qu'on a dans le cœur pour les ennemis, a la même force, de nous préserver contre toutes les attaques des démons, je croi qu'on peut aussi lui donner ce même nom de Viatique: *Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis: non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta.*

Mais les personnes qui sont privez du Saint Viatique pour la cause de J. C. en ont bien plus d'un, (ce qui doit les remplir de confiance & de joye dans ce passage si redoutable.) Il n'y a point de meilleur Viatique que la Croix, & qui nous rende plus terrible à nos ennemis; & je crois que si l'Epouse des Cantiques est appellée *terrible comme une armée rangée en bataille*; c'est sur-tout lorsqu'elle souffre pour son Epoux. Le Diable la craint moins sur le Tabor que sur le Calvaire, où elle est unie à son Epoux & sur la même Croix. Ce n'est pas le tems de surprendre une armée que celui où elle est rangée en bataille & au milieu de ses retranchemens. Les ennemis du

l'Epouse ne peuvent pas la surprendre, quand elle souffre sur la Croix de son Epoux, pourvû qu'elle s'y plaise, & qu'elle ne veuille pas en descendre. C'est pourquoi l'on peut aussi appeller la Croix du nom de Viatique, parce qu'elle a une force toute particuliere pour nous défendre contre toutes sortes d'attaques & de surprises, & pendant la vie & à la mort; & pour nous remplir de courage & de fermeté aussi-bien que l'Eucharistie.

Je ne sçai même si le démon ne fuit pas davantage la Croix que l'Eucharistie. Ce qui me donne cette pensée, c'est qu'il est remarqué dans l'Evangile qu'il entra dans le cœur de Judas immediatement après qu'il l'eût reçûë & l'on voit assez tous les jours qu'il ne s'éloigne pas tant des personnes imparfaites, qui ont plus de soin de communier que de faire penitence, quoiqu'elles reçoivent l'Eucharistie dans une meilleure disposition que cet Apôtre perfide, Si elles mettoient plus leur dévotion à se mortifier qu'à communier frequemment, elles resisteroient au diable avec plus de force; (*Jac. 4. 7.*) & comme dit S. Jacques, cet ennemi s'enfuiroit d'elles, mais il a été trompé par la Croix, & tous les jours elle le surmonte à force ouverte, c'est elle qui

l'a chassé de toute la terre. C'est elle qui a rendu l'Eglise victorieuse, & qui fait remporter la victoire à tous les élûs: & il ne la hait pas moins qu'un captif hait le char de triomphe de celui qui l'a vaincu. Le demon est confondu à la vûë de la Croix de J. C. Nous n'avons donc qu'à monter sur le char de ce conquérant, & nous y asseoir avec lui, en le remerciant humblement de l'honneur qu'il nous fait; & les demons s'enfuiront devant nous, & n'auront non plus de force que des mouches pour nous attaquer à l'heure de la mort. C'est la comparaison dont se sert ordinairement sainte Therese, pour faire voir la grande foiblesse des demons. En effet ils ne sont forts, que contre ceux qui se rendent foibles, par l'usage des voluptez & par l'amour des biens du monde.

J'avouë qu'il y auroit du danger à ne point recevoir le Viatique, si l'on n'avoit soin d'y suppléer par la Croix; mais nos ennemis qui nous en privent y suppléent eux-mêmes; & ils ont grand soin de ne nous laisser pas manquer de Croix. Ils nous fournissent à leurs dépens & avec bien des peines tout le bois qui est necessaire pour la faire; & ils nous l'apportent sur leurs épaules. Quand nous n'aurions pas d'autre Croix, cette

privation même, où l'on nous réduit, eſt une grande Croix.

Que peuvent donc faire nos ennemis contre nous ? Ne rendent-ils pas eux-mêmes tous leurs efforts inutiles ? Ils nous privent du Viatique, pour nous humilier : ils ſont ravis de nous charger de cet opprobre devant les hommes : ils triomphent, en nous cauſant cette peine ; & ils ne prennent pas garde que cet opprobre même & cette peine ſont un puiſſant Viatique qui nous rend inſurmontables. Ils ne ſçauroient nous priver d'un Viatique qu'ils ne nous en donnent un autre. Si nous ſommes ſans l'Euchariſtie, nous ne ſerons pas ſans la Croix. Quelque choſe qu'ils faſſent, nous ne pouvons être privez de ces deux Viatiques tout à la fois. Le Serpent porte avec lui ſon antidote ; & en nous piequant, il nous fournit en même-tems de quoi guerir la bleſſûre qu'il nous a faite.

On ne peut pas douter que la Croix, qui a la force de ſuppléer au Baptême, n'ait auſſi celle de ſuppléer à l'Euchariſtie. Jamais perſonne n'a ſouffert & n'a répandu ſon ſang pour Jeſus-Chriſt, ſans le Sang de Jeſus-Chriſt. Nous n'aurions pas le courage de répandre le nôtre, s'il ne nous faiſoit boire le ſien. Il eſt donc indubitable, que ceux qui ſouffrent

pour Jesus-Christ, ont Jesus-Christ; dans une necessité, ce Viatique supplée à l'autre.

Il me semble, qu'il est bien remarquable que la sainte Vierge, qui étoit dans une disposition très-parfaite pour recevoir l'Eucharistie, ne la reçut point dans le temps de son institution, comme elle reçut ensuite le saint-Esprit avec les Apôtres. Elle pouvoit bien communier avec eux, & recevoir le Corps de son Fils dans la Societé des Apôtres, avec lesquels elle devoit recevoir son esprit: pour le moins, elle pouvoit recevoir en particulier ce Pain de vie, & participer à la benedictions du nouvel Agneau Paschal, en mangeant des prémices de la Loi nouvelle: néanmoins il étoit à propos que cela ne fût pas, puisque cela n'a pas été. Cette sainte Mere étant sur le point de monter au Calvaire avec son Fils, n'eut pas besoin d'une autre Eucharistie. Elle l'y trouva toute entiere: l'Eucharistie étant pour nous representer la mort de Jesus-Christ, qui se passoit sous ses yeux & dans son cœur. S. Jean communia à la Cêne, pour nous montrer qu'il n'y a point de meilleure disposition pour aller au Calvaire, que de manger le Corps de Jesus-Christ; mais la Sainte Vierge n'y communia point, pour

nous apprendre auſſi peut-être que les ſouffrances peuvent ſupléer à l'Euchariſtie, & qu'il ne faut point s'inquieter d'être privé de la recevoir, quand il eſt temps de repreſenter d'une autre maniere la mort de ſon fils, & qu'il faut que nos ſouffrances accompagnent les ſiennes.

Il faut encore obſerver que la veille de la Paſſion, Jeſus-Chriſt étant prêt de retourner à ſon Pere, la Vierge ne communia point le jour de la Cêne du Seigneur, & que Judas y communia. Cette ſainte Mere, & cette Epouſe ſi aimée & qui aimoit ſi parfaitement, ne reçut point le baiſer de l'Epoux, comme nous avons dit, pendant que l'ennemi de l'Epoux, & le plus grand de ſes ennemis, le reçut ſans aucune difficulté. Mais, eſt-ce que Judas gagna beaucoup pour avoir communié, & que la Sainte Vierge perdit quelque choſe pour n'avoir point communié? Eſt-ce qu'elle en fut moins ſainte? Eſt-ce qu'elle étoit ſans Jeſus-Chriſt, pour n'avoir point reçu ſon Corps? & témoigna-t'elle de la peine de ſe trouver ſur le Calvaire au milieu des bourreaux, parce qu'elle n'avoit pas reçu ce Viatique, qui nous anime & qui nous fortifie dans les perils?

Elle n'en eut pas moins de fermeté: n'en ayons donc pas moins auſſi, ſi com-

me elle nous n'avons pas communié, ne laissons pas d'aller à la mort avec joye, & tâchons de mourir avec tant de patience, de soumission, & d'humilité, que nôtre mort merite de representer celle de Jesus-Christ, qui ne peut-être representée par une mort qui n'est pas humble. Soyons nous-mêmes une espece d'Eucharistie par des vertus qui soient dignes de sa Passion & de sa mort : *Ad mortis Dominicæ Sacramentum sumitur Christus*, comme dit Saint Gregoire, si sa mort est representée par l'Eucharistie, élevons-nous jusqu'à cette grande imitation de l'Eucharistie. Il n'y a rien qui puisse si bien representer la mort du Chef, que la mort des membres. Son intention a été de nous donner le même Corps qu'il a livré à la mort pour nous, afin de nous occuper l'esprit de sa mort, & de nous porter à l'imiter. Soit que nous vivions, soit que nous mourions, ne nous occupons que de ce qu'il a souffert pour nous & des obligations infinies que nous lui avons. C'est ainsi que nous aurons tous les avantages de l'Eucharistie, & que nous serons remplis de l'Esprit de Jesus-Christ, quoique nous n'ayons pas communié en Viatique. Mais n'est-ce pas communier, que d'être dans de telles dispositions, en souffrant & en mou-

ture ? Si l'Euchariſtie eſt une imitation de la Paſſion, comme dit le même ſaint Gregoire, la Paſſion eſt pour le moins une imitation de l'Euchariſtie. On ne peut donc abſolument être ſans l'Euchariſtie, en ſouffrant pour Jeſus-Chriſt, & en ne penſant qu'à ſes ſouffrances.

Ce qui doit encore beaucoup adoucir nos peines dans l'impuiſſance où nous ſommes de recevoir le ſaint Viatique, c'eſt que Jeſus-Chriſt nous ayant donné ſon Corps pour être nôtre conſolation dans ſon abſence, nous ſommes ſur le point de l'aller trouver, pour n'être plus ſeparez d'avec lui. Quand l'Epoux arrive, l'Epouſe n'a plus tant de peine de n'avoir point reçû de Lettre pendant ſon abſence, & elle ne s'étonne pas du bruit qu'elle entend, quand elle apprend que c'eſt lui qui frappe à la porte. Elle quitte tout & court au-devant de lui. Ayez un peu de patience, le rideau va être tiré. Vous verrez Jeſus-Chriſt comme il vous voit, ſelon que vous en aſſure l'Apôtre; & vous verrez tout, en le voyant. Il eſt bien aiſé de ſe conſoler de ne le voir plus ſous les Eſpeces, quand on eſt ſi proche de le voir ſans aucunes Eſpeces & face à face, comme dit l'Ecriture. Il eſt vrai, que l'Euchariſtie nous conſole dans ſon abſence; mais puiſqu'il vous eſt impoſſible

de la recevoir, comme vous le desirez, vous avez une autre consolation qui est bien grande ; c'est que vous allez joüir dans un moment de la vuë de Jesus-Christ, & qu'il vous tend déja les bras pour vous recevoir. Consolez-vous de ce qu'on vous empêche de manger vôtre pain, comme les autres hommes le mangent ; vous allez le manger comme les Anges. On vous prive de la chair du Verbe, mais dans ce même moment le Verbe se donne à vous. C'est-là que vous adorerez éternellement cette chair glorieuse qui est la cause de nôtre immortalité, & qui est tellement la chair d'un homme, qu'elle est aussi la chair d'un Dieu.

Il est vrai que l'Eucharistie est nôtre nourriture ; mais outre qu'on peut dire en quelque maniere de ce pain des Anges, (Matth. 4. 4.) *que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* ; les hommes en vous privant du Viatique, & de ce pain qui nous soutient dans nôtre exil, ne vous retranchent vôtre nourriture, que lorsque vous êtes sur la fin du vôtre, & que vous allez être assis à la Table de vôtre Pere. Vous pouvez dire en mourant ce que J. C. lui-même disoit sur le point de mourir : (Marc. 14. 25.) *Je ne boirai plus desormais de ce fruit de la vigne* : *Non bibam amodo de hoc*

*genimine vitis* ; mais dites auſſi pour vous conſoler ce qu'il ajoûte : *Juſqu'à ce jour, où je le boirai nouveau dans le Royaume de Dieu : Uſque in diem illum cum illud bibam novum in regno Dei.* Pourquoi vous affligez-vous de ce que vous ne boirez plus ce vin ſur la terre ; Conſolez-vous plûtôt de ce que vous allez le boire dans le Ciel. Vous ne mangerez plus à cette Table de lait ; comme l'appelle S. Auguſtin ; mais vous allez manger la viande ſolide de l'éternité ſur cette Table admirable dont perſonne ne peut comprendre ni la grandeur, ni la magnificence, que ceux qui ont déja le bonheur d'y être aſſis. Quand il ſeroit vrai que la manne vous auroit manqué, ſouvenez-vous que vous avez déja paſſé le deſert, & que vous avez déja un pied dans la terre de promiſſion. Souvenez-vous auſſi que la croix ne nous fortifie pas ſeulement, mais qu'elle nous nourrit, étant en même tems une viande & un remede. Souvenez-vous enfin qu'il n'y a pas une meilleure viande que de faire la volonté de nôtre Pere, & que ç'a toûjours été l'Euchariſtie de Jeſus-Chriſt, ſelon qu'il nous l'apprend dans ſon Evangile : (Joan. 4. 34.) *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem ejus qui miſit me, ut perficiam opus ejus.*

L'Euchariſtie ne nous a pas été donnée ſeulement pour nous nourrir, mais pour

nous unir aussi plus intimement à Jesus-Christ : c'est pourquoi saint Chrysostome remarque que l'Apôtre ne l'ai pas appellé simplement, (1. Cor. 10. 16.) *Participation*, mais *Communion* ; *Communicatio Corporis Christi*. Or dans cette rencontre où l'on nous prive du Viatique, outre que nous sommes à la veille du grand jour de l'éternité, & prêts d'être unis parfaitement à l'humanité & à la divinité de Jesus-Christ, l'état même de la mort & l'anéantissement de la nature & des sens, en ruinant en nous la source du peché, sont déja un commencement, & une disposition favorable à la sainte union qui va suivre, & par conséquent la mort même dans les Saints & dans les personnes qui sont à Dieu, a quelque chose de l'Eucharistie. C'est la pensée de saint Ambroise sur ces paroles du Prophête : (Ps. 118.) *Oculi mei defecerunt in salutare tuum* ; il faut, dit ce Pere, que les yeux du corps cessent de voir ce qui est de l'homme, afin que les yeux de l'ame commencent de voir ce qui est du Verbe : *Oculi defectum sui patientes, ut assumant quod verbi est.*

S'il est necessaire que l'ame soit moins unie au corps pour être plus unie à Dieu, elle s'unit davantage à Dieu, lorsqu'elle est plus désunie des sens, *cum tota deficit tota unitur.* Saint Cyprien rapporte qu'un

un saint Evêque de ses Confreres étant sur le point de rendre l'esprit, eut la vision d'un Ange qui lui reprocha le peu de foi des Chrétiens qui craignoient la mort : *Adstitit deprecanti, & jam pene morienti, juvenis honore & majestate venerabilis, statu celsus & clarus aspectu, & quem adsistentem sibi vix posset humanus aspectus oculis carnalibus intueri, nisi quod talem videre jam poterat, de sæculo reversurus.* Pourquoi seroit-on plus en état de voir les Anges, quand on est prêt de mourir, comme le dit si expressement ce saint Docteur, sinon parce qu'on est moins en état de voir les autres créatures, & que les yeux qui se ferment au monde, s'ouvrent plus aisément à Dieu. C'étoit aussi la disposition où saint Bernard marque qu'il se trouvoit lui-même, dans la derniere lettre qu'il écrivit à un de ses meilleurs amis, lorsqu'il ressentoit déja les approches de la mort, dans une défaillance presque generale de la nature : *Secundum interiorem hominem, ut minus sapiens dico, Spiritus promptus, in carne infirma.*

Le Sacrifice n'est fait, que quand l'Hostie est consommée. Le Sacrifice ne se perfectione, que quand l'Hostie se consomme, ce qui n'arrive que par la mort qui nous délivre de tous les obstacles qui nous empêchent de joüir de Dieu, en

détruisant tout ce qui nous sépare de sa présence. Il est donc vrai que l'état de la mort même, est un état d'union avec Dieu dans ceux qui le craignent; & quoiqu'on n'ait pas été assez spirituel durant sa vie pour meriter de voir les Anges en mourant, comme le saint Evêques dont nous venons de parler; les débris de la nature & la démolition même du corps, nous unissent d'une maniere plus parfaite à Dieu dans notre mort, si nous avons eu soin de nous unir à lui durant la vie. Car enfin, l'union d'une victime avec Dieu autant qu'elle en est capable, consiste dans son aneantissement. Elle s'unit donc à lui en sa maniere, quand elle s'aneantit; & par consequent je trouve encore quelque chose de l'Eucharistie dans la mort, qui m'unit à Dieu en consommant mon Sacrifice, & en aneantissant la nature, de même que l'Eucharistie m'y unit par l'aneantissement de Jesus-Christ qui, pour ainsi dire, entre dans moi, au lieu que la mort fait entrer les Fideles dans lui, selon ce qui est dit au bon serviteur: *Entrez dans la joye de votre Seigneur: intra in gaudium Domini tui.*

Mais si l'on veut prendre les choses plus à la lettre; sans m'arrêter à toutes ces considérations de la foi & de la pieté chrétienne qui doivent nous persuader

qu'en l'état où nous ſommes nous, ne mourrons point ſans Viatique : combien de fois arrive-t-il que des perſonnes même qui ſont à Dieu, meurent ſans avoir reçu le Viatique, & ſans qu'on s'en étonne, ou qu'on en ait la moindre peine. Je ne parle point de tant de Martyrs & de ſaints Confeſſeurs, qui ayant été ſurpris par la perſécution, n'ont point eu d'autre Viatique que celui de leur ſang & de leur confeſſion, qui eſt un très-bon Viatique. Combien y a-t-il eu dans tous les ſiécles de l'Egliſe de ſoldats Chrétiens (, car je ne parle que des perſonnes qui ſont à Dieu) qui étant morts ſur le champ de bataille & dans des rencontres imprevûës, n'ont point reçû d'autre Viatique que celui de leur generoſité & de leur vertu, qui eſt encore un bon Viatique ? Combien de Fideles ont peri dans des naufrages ? Combien y en a-t-il qui ont été tuez par des voleurs ou dans des embûches ? Combien de morts ſubites, & qu'il étoit impoſſible de prévoir ? Toutes ces perſonnes n'ont point reçû d'autre Viatique que celui de la Foi & de la Charité de Jeſus-Chriſt, qui ſuffit pour les ſauver, & on ne croit point que cela ait fait tort à leur ſalut. Eſt-ce qu'il n'y a de peril à ne pouvoir recevoir le Viatique, que lorſque c'eſt pour la cauſe de

Jesus-Christ ? Est-ce que les rencontres fortuites de la vie nous rendent en cela plus innocens, que le desir de plaire à Dieu, que le soin de conserver nôtre conscience pure, que l'amour de la verité & le zéle de la Justice ? Je ne craindrai donc point de dire ce que disoit Tertullien dans une rencontre assez semblable : *Tout le monde est exposé tous les jours à souffrir, ce qu'on fait difficulté de souffrir pour Dieu : Nemo non etiam hominis causâ pati potest, quod in causâ Dei pati dubitat.*

Je conclus donc que quand il n'y auroit que la seule impuissance, qui nous empêcheroit de recevoir le Viatique, on n'auroit rien à craindre ; la necessité dispense de la Loi. Mais quand on ne se trouve dans cette necessité que pour satisfaire à une loi superieure ; quand on n'est dans l'impuissance de satisfaire à une loi humaine, que parce qu'on ne veut pas violer une loi divine ; il n'y a plus de Loi qui oblige. Le commandement de recevoir le Viatique est Ecclesiastique ; le commandement de ne point porter un faux témoignage, est divin. La Loi du Viatique est temporelle ; la Loi de la verité est éternelle. Je suis dispensé de cette premiere Loi qui est temporelle, si l'on ne me permet de l'accomplir qu'en

violant la seconde qui est éternelle. Mais j'accomplis même cette Loi, en desirant de tout mon cœur de l'accomplir. Je l'accomplis en plusieurs autres manieres. Je trouve un Viatique dans mon Innocence ; je trouve un Viatique dans la confession libre de ma foi ; j'en trouve un dans mes souffrances ; j'en trouve dans l'amour de mes ennemis ; je trouve même dans la mort plusieurs grands effets de l'Eucharistie, lorsqu'on m'empêche de recevoir à la mort l'Eucharistie. Jesus-Christ nous console dans son Sacrement, mais la mort est la grande consolation de ceux qui souffrent pour Jesus-Christ. l'Eucharistie est une Table toute de lait pour les enfans, pendant que nous sommes sur la terre ; mais la mort nous fait asseoir à la Table du Ciel, & nous fait manger le pain solide de l'éternité avec les Anges.

L'Eucharistie nous unit à Jesus-Christ, mais on peut dire que la mort nous y unit encore davantage. L'Eucharistie fait que Dieu entre dans nous, & la mort nous fait entrer dans Dieu. Ne craignons point, en soutenant la cause de Dieu avec humilité & avec un entier desintéressement ; car nous n'avons rien à craindre que nôtre interêt. Si nous ne regardons que celui de Dieu, nous sommes sauvez.

Ne laissons donc pas d'avoir une entiere confiance, quoique nous mourrions sans Viatique; ayons-en même encore davantage, puisque nous n'en sommes privez que pour être fideles à Jesus-Christ. Si cette privation vous inquiette, consolez-vous en pensant à la cause pour laquelle vous la souffrez. Saint Gregoire Pape, dit que nous n'aurons pas besoin qu'on offre pour nous cette Hostie Sainte après la mort, si nous avons soin d'être nous-mêmes une hostie à Dieu durant la vie: *Audenter dico, quia salutari Hostia post mortem non indigebimus, si ante mortem Deo ipsi hostia fuerimus.* Il ne craint pas même d'ajouter, que nous n'en aurons pas même besoin à la mort, si nous souffrons avec douceur & avec une humble tranquilité d'être abandonnez comme des victimes, pour l'amour de Jesus-Christ, & à la vie & à la mort: *Nec salutari hostia in morte indigebimus, si moriendo hostiæ simus.* Amen.

# DE LA PRIVATION de l'Extrême-Onction.

ON peut dire de l'Extrême-Onction ce que l'on a dit des autres Sacremens, quand c'eſt pour la même cauſe qu'on refuſe de nous l'adminiſtrer. Comme tous les hommes enſemble ne peuvent empêcher que Jeſus-Chriſt ne ſe donne & ne ſe communique très-particulierement à ſes Epouſes, quoiqu'on les prive de ſon Euchariſtie, qui eſt le Sacrement de la communication & de ſon amour, n'y a point auſſi de violence capables d'arrêter ou de ſuſpendre la derniere des miſericordes qu'il a voulu leur faire dans le Sacrement de l'Extreme-Onction : Les hommes peuvent les priver de l'Onction exterieure, mais il leur eſt impoſſible de les priver de celle qui eſt interieure. Ils peuvent bien ne pas faire ſur le corps cette Onction qui eſt le Symbole du ſaint Eſprit, mais il leur eſt impoſſible de leur ôter le ſaint Eſprit ; il ſouffle où il veut, & ſon operation ne dépend point de la puiſſance des hommes ; ils ne ſont que ſes miniſtres, pour faire ce qu'il veut, & non pas pour l'empêcher de faire lui-

même ce qui lui plaît. Car peut-on penſer qu'ils ſoient plus forts que lui, & que la volonté de Dieu puiſſe être arrêtée par celle de l'homme ? On ne lie point le ſaint-Eſprit, puiſque c'eſt lui qui nous délie, il eſt l'Auteur de la rémiſſion de nos pechez, & ceux qui ont l'honneur d'être ſes Miniſtres, ne les remettent qu'autant qu'ils agiſſent, pour ainſi dire, de concert avec lui. Quelqu'abſolution que donnent les hommes, nous ne ſommes point abſous, quand le ſaint-Eſprit ne nous abſoût point ; & quelque refus qu'on faſſe de nous abſoudre ; quand il nous donne ſa grace, nous ſommes abſous. Jeſus-Chriſt a dit que tout ce que ſes Miniſtres remettroient ou lieroient ſur la terre, ſeroit auſſi remis ou lié dans le Ciel, mais il a ſuppoſé qu'ils agiroient par ſon Eſprit, & qu'ils ſe conduiroient ſelon ſes Regles. En leur communiquant ſon autorité, il ne s'eſt pas fait tort à lui-même. *Il n'y a rien qui puiſſe préjudicier à la verité*, dit Tertullien ; à plus forte raiſon, elle ne ſe fait pas de préjudice elle-même. Je ne fais point de tort aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt, quand je leur préfere Jeſus-Chriſt. Je les honore ; mais je ne les égale point à Dieu, & c'eſt en cela même que je les honore. Il eſt de l'interêt de l'homme de ceder

à Dieu, dit le même Tertullien ; *Interest, homini Deo cedere.* Si la terre ne s'accorde pas avec le Ciel, j'aime mieux être delié dans le Ciel, & demeurer lié sur la terre, que d'être delié sur la terre, & demeurer lié dans le Ciel. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, on ne peut m'ôter Jesus-Christ, s'il veut me faire misericorde. Si l'on ne peut m'ôter Jesus-Christ, on ne peut me faire perir ; parce que, comme dit saint Ambroise, on ne peut perir avec Jesus Christ, *Nemo potest perire, cui non ablatus est Christus.* Il faut dire la même chose en particulier de l'Extreme-Onction. S'il est question de choisir, j'aime mieux l'Onction du Ciel que celle de la terre. J'aime mieux la recevoir devant les Anges que devant les hommes ; & j'ai droit de l'esperer ; puisque je ne suis privé de l'Onction visible, que parce que je veux demeurer fidele à Jesus-Christ.

Il y a deux choses dans l'Extreme-Onction : l'Onction, & la Grace du saint-Esprit, qui est communiquée au malade par l'Onction. Ce qui se voit est sanctifié ; mais ce qui ne se voit point est la saintеté même. L'Onction n'est rien sans la grace du saint-Esprit ; mais le saint-Esprit qui ne dépend point des instrumens dont il se sert, est tout sans l'On-

ction. On ne peut nous ôter ce qui eſt divin, mais ſeulement ce qu'il y a de ſenſible. Nous trouvons toute la vertu de ce qu'on peut nous ôter, dans ce qu'on ne nous ôte point, puiſque ce qu'on ne nous ôte point, en eſt la ſource; & nous l'y trouvons avec d'autant plus d'abondance, que nous ſommes privez de tout le reſte. La dureté que les hommes nous témoignent, eſt récompenſée par la miſericorde que Dieu nous fait; & il nous traite avec d'autant plus d'indulgence & de bonté, que ſes Miniſtres affectent de n'en avoir aucune pour nous.

Que ſi nous ne perdons rien, étant privez de cette ſorte de l'Euchariſtie, (quoique Jeſus-Chriſt ſoit réellement contenu ſous les Eſpeces qu'on nous refuſe) parce qu'il y ſupplée, & qu'il ſe donne à nous par une autre voye, pouvant entrer dans notre cœur les portes fermées: Comment perdrions-nous quelque choſe en ne recevant point l'Extrême-Onction dans laquelle ce que les hommes nous donnent exterieurement n'eſt pas tant que ce qu'ils nous donnent dans l'Euchariſtie? Jeſus-Chriſt peut bien ſuppléer à lui-même, en ſe donnant à nous d'une autre maniere que celle dont nous le recevons dans le Sacrement: Comment donc l'huile inviſible qui fait toute la

joye des Juſtes, & qui eſt une huile de joye, comme l'appelle le Prophête, ne pourra-t'elle point ſuppléer à cette huile viſible qu'on nous refuſe ? Eſt ce que pouvant bien recevoir Jeſus-Chriſt ſans l'Euchariſtie, nous ne pourrons recevoir le ſaint Eſprit ſans l'huile, qui toute ſanctifiée qu'elle eſt, par les prieres de l'Egliſe, eſt beaucoup moins que l'Euchariſtie, qui contient l'Epoux de l'Egliſe.

Le remede que Dieu nous applique par l'entremiſe de nos ennemis qui veulent nous priver de tous les remedes de l'Egliſe, eſt bien plus puiſſant pour nous guerir de notre concupiſcence, & pour achever de détruire en nous tous les reſtes du peché, que ne le ſeroit l'Extreme-Onction, quoique la vertu de ce Sacrement ſoit très grande. Jeſus-Chriſt nous touche bien plus ſenſiblement par ſa Croix, & ſans doute bien plus efficacement, que nous ne le ſerions par la main d'un Prêtre. C'eſt ce divin Epoux que l'Ecriture appelle un Epoux de ſang, qui nous fait lui-même toutes ces admirables Onctions : & il ne nous les fait pas avec de l'huile, mais avec ſon ſang, qui eſt le beaume & l'Onction de ceux qui l'aident, pour ainſi dire, à porter ſa Croix, & qui s'eſtiment heureux de pouvoir ſouffrir avec lui. C'eſt lui-même qui nous admi-

nistre ce Sacrement en qualité de Grand-Prêtre, nous ne le voyons pas des yeux du corps ; mais nous le touchons par la Foi, en ne rougissant point de lui. Nous le touchons encore par sa Croix, en souffrant pour lui. Voilà comment nous touchons Jesus-Christ, si nous lui demeurons fideles, & de quelle maniere il nous touche. Ce n'est point par les sens, c'est par la foi, comme dit saint Ambroise, *Non corporali tactu Christum, sed fide tangimus*, si nous ne regardons que Jesus-Christ dans tout ce que nous souffrons, il nous touche & nous le touchons. *C'est le toucher que de le voir*, dit le même Pere, *qui videt tangit*. Si nous le voyons dans nos ennemis pour les aimer, il nous fait une grande Onction qui peut nous guerir de tous nos maux. Si nous le voyons dans la pauvreté où l'on nous réduit, & si nous la souffrons avec joye, il nous touche & nous fait une Onction avec cette huile du salut, qui suffit seule pour effacer toutes les taches de nos pechez, & pour nous rendre invulnerables. Car on ne tomberoit jamais dans le peché, si l'on n'aimoit point le monde, & si l'on faisoit ses délices de l'humiliation attachée à la pauvreté. Si nous voyons Jesus-Christ dans les calomnies dont on nous noircit, & dans l'opprobre & la confu-

sion où nous sommes devant les hommes, nous estimant bien honorez de participer à l'infamie de sa Croix, il nous touche, & il nous fait une Onction toute royale qui fera fuïr nos ennemis invisibles de devant nous. Si enfin nous le voyons dans les prisons, dans les douleurs, & generalement dans toutes les peines que l'on peut souffrir pour la défense de la Justice & de la Verité, il ne faut point douter qu'il ne nous touche d'une maniere encore plus efficace, & qu'il ne nous fasse une Onction, par la force & la vertu de laquelle on peut s'élever en un moment jusques dans le Ciel.

Il n'y a point-là d'Onction ômise; elles s'y trouvent toutes, & tous les effets du Sacrement s'y rencontrent. C'est J. C. luimême qui nous les fait. Les Anges y assistent, parce que, comme dit S. Paul, *Nous sommes devenus un spectacle à Dieu, au monde & aux Anges.* (1. *Cor.* 4. 9.) Il nous les fait, en nous donnant son Esprit qui est l'Onction veritable de tous ses Elûs, & qui ne peut jamais leur manquer. Il nous les fait par sa très-grande misericorde: *Per suam piissimam misericordiam*; parce que c'est une grande grace qu'il nous fait que celle de souffrir, & nous pouvons bien dire qu'il ne la fait pas à tout le mõde. Toute la force du diable est éteinte en nous

par cette impoſition des mains du Souverain Prêtre qui nous fait ces onctions, en nous rendant conformes à ſa Croix, qu'il nous applique comme le plus grand remede à tous nos maux. Et c'eſt ce qui eſt marqué dans l'adminiſtration de l'Extrême-Onction ordinaire : *In nomine Patris & Filii, & Spiritus ſancti, extinguatur in te omnis virtus Diaboli per impoſitionem manuum noſtrarum : Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit : que toute la force du Diable ſoit éteinte en vous par l'impoſition de nos mains.* Non-ſeulement l'invocation du nom des trois Perſonnes eſt jointe à ces Onctions ; mais quand on les reçoit comme il faut, on eſt rendu participant de la puiſſance du Pere, de la ſageſſe du Fils, & de la charité du ſaint Eſprit. On joint à cette invocation des trois Perſonnes Divines, celle des Anges, parce que, comme dit ſaint Baſile, *ils ſont les témoins de la Verité* : Celle des Patriarches, parce qu'ils ont été les premiers fondemens de la foi : Celle des Prophêtes, parce qu'ils l'ont prédite : Celle des Apôtres, parce qu'ils l'ont prêchée : Celle des Martyrs, parce qu'ils l'ont défenduë : Celle des Confeſſeurs, parce qu'ils l'ont honorée par la ſainteté de leur vie : Celle des Vierges, parce qu'elles l'ont ornée par leur pureté : Celle

de tous les Saints, parce que tous ceux qui ont été sauvez, l'ont été par l'onction de cette grace, & par le merite de cette foi pour le témoignage de laquelle on nous prive des Sacremens & de l'onction extérieure dont nous parlons. Si nous avions des yeux invisibles nous verrions des Ceremonies toutes Divines qui accompagnent cette Onction; & nous nous trouverions fortifiez du secours de tous les Saints qui assistent à nôtre Onction, & qui nous défendent.

On peut dire que les Invocations ordinaires que l'on fait en administrant l'Extrême-Onction, non-seulement ne manquent pas à la nôtre; mais qu'elles s'y font d'une maniere encore plus consolante; parce que les Saints attentifs à nos souffrances, s'interessent davantage à prier le Grand Prêtre de nous benir, *Per invocationem omnium Sanctorum, Angelorum & Archangelorum, Patriarcharum, Prophetarum, Apostolorum, Martyrum, Confessorum, Virginum atque omnium simul Sanctorum.* (4. *Reg.* 6. 15.) Ce n'est point ici une simple fiction. Si dans l'Ancien Testament un seul Prophête se trouvant assiegé par une armée nombreuse & formidable, le Seigneur lui découvrit un bien plus grand nombre d'Anges qui étoient-là pour le défendre, & fit voir à son serviteur

effrayé, une multitude de chevaux & de chariots de feu rangez autour de lui; je ne doute point que dans le Nouveau Testament, où nous avons bien d'autres prérogatives, quand on souffre pour la Justice & pour la cause de J. C. on ne reçoive un grand secours des armées du Ciel; mais d'une maniere plus spirituelle & moins sensible. Si J. C. dit qu'il est au milieu de ceux qui l'invoquent; à plus forte raison, il est au milieu de ceux qui souffrent pour lui en l'invoquant. S'il est au milieu de nous, les Saints y sont aussi, parce qu'ils l'accompagnent, car J. C. n'est jamais seul. Quand on est assûré de sa protection, on est assûré de celle des Saints, qui est l'effet de la sienne. L'Onction invisible que nous recevons est si efficace, qu'elle s'étend sur tous nos sens & les purifie. Si vous consentez de ne voir personne, & de demeurer, s'il le faut renfermé dans le fond d'une prison, soyez assûrez que Dieu vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par les yeux; *quidquid peccasti per visum.* Si vous voulez bien demeurer dans une entiere séparation du monde, & vous priver d'entendre tout ce qu'il peut vous dire, ayant également aversion de tout ce qui est, & de tout ce qui vient de lui; soyez assûrez que Dieu vous par-

donne tous les pechez que vous avez commis par l'oüie, *quidquid peccasti per auditum.* Si vôtre converſation eſt toute dans le Ciel, & que vous ne trouviez par tout ailleurs qu'une odeur de mort, rien ne pouvant vous plaire de ce qui n'eſt point Jeſus-Chriſt, ſoyez aſſûrez qu'il vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par l'odorat; *quidquid peccasti per odoratum.* Si vous ne trouvez de goût que dans la mortification des ſens; ſi vous aimez mieux vous taire que de parler; ſi vous ſouffrez pour Jeſus-Chriſt dans le ſilence de Jeſus-Chriſt, ſoyez aſſûrez qu'il vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par le goût & par la langue; *quidquid peccasti per gustum & locutionem.* Si vous ſouffrez avec patience que tout ce qui vous environne & ce qui vous touche, ſoit plein d'horreur; ſi vous ne faites que du bien à ceux qui ne vous font que du mal; ſi toutes vos démarches ne vous conduiſent qu'à ſouffrir pour l'Epouſe & pour l'Epoux, ſoyez aſſûrez qu'il vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par le toucher; & par le marcher; *quidquid peccasti per tactum & per incessum pedum.*

Cette Onction ne cede en rien à celle des malades; & ſi elle eſt plus longue,

elle en a plus de merite. C'eſt la coutume, de laiſſer la Croix aux malades après qu'on leur a adminiſtré l'Extrême-Onction. C'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt : il nous a laiſſé ſa Croix, afin que nous puiſſions vivre en toute aſſûrance à l'ombre de ſes aîles, qui eſt l'ombre même de ſa Croix & de ſa Paſſion, comme dit ſaint Ambroiſe : *Umbra alarum, umbra Crucis, umbra eſt Paſſionis.* Si nous nous tenons à cette ombre ſalutaire, & que nous ne demandions qu'à être cachez ſous les aîles de la Croix, nous y trouverons la guériſon de tous nos maux, & une protection invincible contre les efforts de tous les hommes, (1. Cor. 1. 23.) *il n'y a que les Juifs qui croyent que la Croix eſt un ſcandale ; il n'y a que les Payens qui croyent que la Croix eſt une folie ;* mais pour les enfans de l'Egliſe, ils y trouvent toute leur ſageſſe & toute leur force. *C'eſt être enfans de l'Egliſe,* dit S. Ambroiſe, *que de regarder la Croix comme un triomphe, & comme le triomphe de Jeſus-Chriſt : Qui Crucem ſcandalum putat, Judæus eſt ; qui Crucem ſtultitiam putat, græcus eſt ; eſt autem Eccleſiæ Filius qui Crucem triumphum putat, qui Crucem Chriſti triumphantis agnoſcit.* Nous pouvons donc prouver nôtre Onction, par la Croix que Jeſus-Chriſt nous a laiſſée pour nôtre partage, & que ſes Miniſtres laiſſent

toûjours à ceux qui ont reçû l'Extrême-Onction, afin que cette Croix soit toute leur consolation & le fondement de leur esperance. Il faut avoüer que ce Sacrement a un rapport tout particulier à la Croix, parce que celui qui le reçoit voyant la mort de tous côtez, est dans un état beaucoup plus conforme à celui de Jesus-Christ mourant; & cette conformité, quoiqu'elle ne soit qu'extérieure, étant acceptée avec soumission & avec respect, peut produire des fruits de vie jusques dans le sein même de la mort.

Mais lorsque cette conformité est intérieure, & que *nôtre vieil homme étant crucifié avec Jesus-Christ*, comme dit l'Apôtre, (Rom. 6. 5.) *Nous sommes entez en lui par la reßemblance de sa mort, & nous demeurons enßevelis avec lui* par ce Baptême de penitence & de larmes; il ne faut pas douter qu'elle n'opere de plus grands effets, & qu'elle ne rende nôtre onction beaucoup plus efficace. Car il arrive souvent que faute de disposition de la part de la personne qui reçoit l'onction exterieure, pendant que la vie du corps s'éteint, les restes du peché survivent: au lieu que, dans cet état de privation où l'on nous réduit, le peché meurt par l'onction de la Croix; & cette onction

renouvelle tout l'homme intérieur, & lui donne une nouvelle vie & une nouvelle force avec laquelle il eſt capable de vaincre tous ſes ennemis. Il n'y a que le peché qui meurt par la vertu de cette Onction ſainte, & la perſonne qui l'a reçûë vit pour loüer Dieu ; au lieu que dans l'autre Onction, qui eſt une Onction de neceſſité, & non pas de liberté comme la nôtre ; c'eſt la perſonne qui meurt & le peché demeure encore vivant, ſi l'on n'a eu ſoin de le faire mourir par de dignes fruits de penitence.

Que ſi l'on veut qu'après l'Extrême-Onction ordinaire, ce ſoit le plus ſouvent pour la perſonne qui l'a reçûë, un avantage de mourir, parce que la mort eſt aux Chrétiens l'entrée de la vie : on peut dire que l'Onction de la Croix a auſſi cet avantage. Quand on eſt monté ſur la Croix de Jeſus-Chriſt, quoique l'on n'y meure pas toûjours, il eſt vrai neanmoins que l'on y peut toûjours mourir : la Croix n'eſt pas moins le chemin de la mort que les maladies, qui ne ſont pas toûjours mortelles : mais comme il n'y a point de maladie qui ne le puiſſe devenir ſi elle augmente ; il n'y a point auſſi de perſécution dans laquelle on ne puiſſe finir ſes jours, & qui ne puiſſe même les finir, ſi Dieu qui regle tout ce qui ar-

rive dans le monde veut qu'elle devienne plus violente. C'eſt pourquoi de même que dans les maladies ordinaires les perſonnes qui ont de la Religion penſent à la mort : je croi auſſi que dans les perſécutions même mediocres, on devroit toûjours y penſer ; parce que dans quelque tems que ce ſoit, il eſt toûjours neceſſaire de ſe préparer à bien mourir.

La Croix eſt donc tout enſemble un objet de mort & de vie ; & elle doit remplir nôtre eſprit de ces deux idées, quoique differentes. Nous ſommes redevables à Jeſus-Chriſt de ſa mort : *C'eſt une grande dette*, comme dit S. Ambroiſe, *dont nous ſommes chargez envers lui, quoiqu'il ne nous la demande pas toûjours. Il nous a donné ſon Sang ; nous lui devons donner le nôtre : il a payé pour nous de ſon Sang : s'il veut nous faire payer cette dette, ce ne ſera pas pour lui, mais pour nous que nous la payerons. Pretium non ſemper exigens, ſed ſemper debes ; ille pro te ſolvit, tu pro te redde ; il a payé pour vous, rendez-le pour vous.* Nôtre onction a donc un double avantage : celui de la vie, & celui de la mort. Celui de la vie ; elle nous donne la force de benir Dieu en ſouffrant. Celui de la mort : elle nous donne la conſtance de la ſouffrir avec joye, s'il eſt neceſſaire,

pour la Cauſe de Dieu. Mais ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions, elle nous fait être à Dieu, & elle nous conſacre à ſon ſervice. (Rom. 14. 7.) *C'eſt ainſi*, comme dit l'Apôtre, *que nul de nous ne vivra pour ſoi même, & que nul ne mourra pour ſoi-même*; parce que quand on ſouffre pour Jeſus-Chriſt avec joye, la vie & la mort lui appartiennent également, dans quelque état que l'on ſe trouve, & de quelques circonſtances extérieures que ſoit accompagnée nôtre vie ou nôtre mort.

Le Concile de Trente dit, que l'Extrême-Onction eſt le ſupplément de la penitence dans les mourans. Mais y a-t'il un meilleur ſupplément de la penitence que la Croix, que S. Clement d'Alexandrie appelle *une penitence abregée*? La Croix eſt la voye la plus aſſurée de la penitence; elle en eſt la perfection; elle en eſt même la récompenſe. Si l'on a commencé à la faire, on la conſomme par la Croix. Si on l'a faite, on en recueille les fruits; parce qu'on ſouffre avec beaucoup plus de perfection. Si l'on n'a pas encore commencé à faire penitence, on peut l'y commencer & l'y finir en même-tems; & même la rendre parfaite, ſi dans le peu de tems qu'on la porte, Jeſus-Chriſt fait encore la grace de la porter avec une

ſoumiſſion & une patience parfaites.

Nôtre onction a donc ce grand avantage au-deſſus de l'autre, qu'elle peut ſuppléer à la penitence, & la rendre parfaite en même-tems; au lieu que l'Extrême-Onction la laiſſe toûjours imparfaite, ſi elle-même n'eſt perfectionnée par l'onction intérieure de la Croix.

Il eſt vrai que ſi l'on s'arrête aux ſens qui ne jugent jamais bien des choſes de la Foi, cette onction paroît avoir quelque choſe d'effrayant. Si la Croix qui a été figurée par la verge de Moïſe, & qui a operé les plus grands miracles dans la nouvelle alliance, de même que cette verge opera les plus grands prodiges dans l'ancienne: Si, dis-je, la Croix n'eſt enviſagée avec des yeux éclairez & avec foi, elle nous paroît quelquefois comme un Serpent qui donne de l'horreur à la nature, & qui nous fait fuïr à l'heure même, comme fit Moyſe lorſqu'il vit ſa verge ſe changer en Serpent. Mais imitons cet homme plein de foi, qui après avoir d'abord ſuivi le premier mouvement qui le fit éloigner, ſe rapprocha auſſi-tôt, au commandement que Dieu lui fit; & ayant étendu la main ſans crainte pour prendre l'extrêmité de ce Serpent, il fut tout étonné de voir que ce n'étoit plus un Serpent, & que c'étoit ſa verge même.

C'eſt ainſi que ſi nous nous éloignons de la Croix, & ſi nous la rejettons, elle nous paroîtra comme un Serpent ; mais ſi nous obéïſſons ſans heſiter au Commandement de Jeſus-Chriſt qui nous ordonne de prendre nôtre Croix, & de la porter ; en prenant ce Serpent par la queuë ; c'eſt à dire, en conſiderant la fin des ſouffrances qui durent ſi peu, & qui produiſent en nous le poids éternel d'une ſouveraine & incomparable gloire, nous trouverons en effet que ce ne ſera plus un Serpent, mais toute nôtre force, & tout nôtre ſoutien ; & au lieu d'en avoir de l'averſion & de la fuïr, elle deviendra l'objet de nôtre amour & de nos deſirs.

Mais on peut dire que ce refus qu'on nous fait de l'Extrême-Onction à la mort, eſt veritablement nôtre derniere Onction & nôtre derniere Croix ; parce qu'il n'y a plus rien à ſouffrir enſuite, & que les hommes ne peuvent plus nous faire de mal. C'eſt donc là nôtre derniere Croix, & nous la portons dans un tems où même on n'eſt plus capable d'en porter aucune. On ceſſe de ſouffrir quand on ceſſe de vivre ; & l'on peut dire que la mort qui nous effraye tant n'eſt preſque pas ſenſible : parce que pour avoir du ſentiment, il faut avoir de la vie, & même une certaine force que l'on

perd

perd neceſſairement avant que de mourir. N'eſt ce donc pas une conſolation pour les Epouſes de Jeſus-Chriſt que la mortification de ſa Croix les accompagne juſqu'à la mort, & dans la mort même qui a déja fait ceſſer toute ſorte d'autres mortifications. Voilà donc une nouvelle Croix que Jeſus Chriſt preſente à ſes Epouſes, qui eſt proportionnée à leur état de foibleſſe & de mort, & qu'elles peuvent porter encore, lorſqu'elles n'en peuvent plus porter d'autres. Il veut qu'elles ayent quelque choſe à lui offrir juſqu'à la mort, & que ce dernier ſacrifice ne ſoit pas ſeul. La mort qui eſt la plus grande peine du peché, en porte les marques & le caractere qui la rendent horrible : il plaît à Dieu d'y joindre une autre peine, qui au contraire eſt toute pleine des marques & des effets de ſon amour. Le refus de l'Extrême-Onction, quelque reſpect que nous devions avoir pour ce Sacrement, & quelque deſir que nous en ayons, doit moins nous affliger que nous réjoüir, puiſque c'eſt le témoignage de nôtre foi qui nous l'a attiré de la part des hommes. On peut dire avec cela que de toutes nos peines, celle que nous cauſe ce refus eſt la plus courte; elle ne dure preſque qu'un moment, & elle eſt la moins ſenſible à la nature

dans le tems où l'on la souffre.

(*Job.* 5. 10.) Je me souviens à ce sujet de ce qui est écrit dans le Livre de Job, *in sex tribulationibus liberabit te, & in septimâ non tanget te malum : Dieu, après vous avoir affligé six fois vous délivrera, & à la septiéme il ne permettra pas même que le mal vous touche.* Ces six tribulations sont tout ce que nous avons souffert jusqu'ici. Le nombre de six est un nombre indéfini, comme le remarque S. Gregoire, & la septiéme tribulation est la derniere de toutes. Dieu nous sauve par ces tribulations que nos ennemis nous ont suscitées pour nous perdre ; & il a changé le mal qu'ils vouloient nous faire en un remede qui nous guérit. Car si nous veillons un peu sur nous mêmes, si nous sommes attentifs à nôtre bonheur, si nous remercions Dieu de ses graces, nous trouverons nôtre liberté, même dans nôtre plus grande captivité ; & nous croirons en effet que c'étoit là l'unique moyen d'en être délivrez, parce qu'il n'y a que la penitence qui nous délivre. Mais pour cette septiéme & derniere tribulation, il est visible qu'elle ne nous touche presque point, parce que la mort même nous empêche de la ressentir ; si ce n'est qu'on aime mieux dire que le refus de l'Extrême-Onction est pour nous une veritable Onction qui

nous fortifie tellement contre nos ennemis à cette derniere heure, que par la misericorde de Dieu qui bénit ce dernier remede, nos ennemis ne pourront pas même nous approcher ; *in septimâ non tanget te malum.*

Que si neanmoins on a de la peine de se voir sans cette derniere consolation que l'Eglise donne aux mourans, il me semble qu'on s'en peut consoler d'autant plus facilement, que c'est pour l'Eglise même qu'on en est privé. Nous sommes trop heureux, n'ayant pû rien faire pour elle pendant nôtre vie, de pouvoir souffrir quelque chose pour elle à nôtre mort. Cette seule consolation peut suffire pour nous donner du courage & de la joye à cette derniere heure. Mais qu'il est aisé de se priver d'une consolation de peu de durée, quand on est si proche d'une consolation éternelle & infinie ? L'Epoux a soin pendant son absence de consoler souvent son Epouse ; il lui fait sçavoir de ses nouvelles : il lui écrit : il lui donne des marques de son affection & de sa tendresse dans toutes les occasions qui se rencontrent : mais si l'Epouse s'affligeoit de ce qu'elle n'a point reçû de ses Lettres, lorsqu'on l'assûre qu'il frape à la porte, & qu'on lui dit comme à Marie : (Joan. 11. 28.) *Magister adest & vocat te:* Le Maître est

*venu, & il vous demande*; en verité cette affliction seroit-elle raisonnable? Seroit-il juste de pleurer de ce qu'on ne reçoit point de Lettres de son Epoux, lorsqu'on va se réjoüir de l'embrasser, & qu'on ne sera plus jamais separé d'avec lui. C'est l'esperance de ce bien ineffable qui faisoit la consolation de S. Paul, *& sic semper cum Domino erimus.* Où est l'Epouse qui demeureroit triste pour un tel sujet, & dans une telle rencontre, & qui n'oubliroit pas le lieu où elle est, ce qu'elle tient entre ses mains, ce qu'elle fait, & l'état où elle se trouve pour aller se jetter entre les bras de son Epoux? La Mere de Tobie ayant apperçu son Fils, quoiqu'elle ne le vît que de loin, courût à l'heure même dire à son mari qu'il venoit. Elle ne fut plus occupée d'autre chose que du plaisir qu'elle alloit avoir de l'embrasser. D'où vient donc que voyant Jesus-Christ si proche de nous, nous pouvons encore penser à autre chose qu'à Jesus-Christ?

Ne devrions-nous pas craindre qu'il ne nous reprît de nôtre peu de foi, comme il en reprît Madelaine lorsqu'elle voulût le toucher mal à propos, *noli me tangere.* (*Joan.* 20. 17.) Si nous y prenons garde, il nous dit la même chose, lors qu'au lieu de nous consoler par la Foi, qui touche seule Jesus-Christ, com-

me dit S. Ambroise, *Christum nisi fides perfecta non tangit* : Nous cherchons des consolations sensibles qui nous éloignent toûjours de la veritable consolation. Il nous fait reproche de ce que nous ne sommes pas contens de souffrir avec lui, ce qui a toûjours fait la joye des Saints; mais sur-tout il nous dit dans cette derniere épreuve qu'il va lui même être nôtre consolation. Que pouvez-vous craindre lorsque je souffre avec vous, & que j'ai déja la couronne entre les mains pour vous récompenser de ce peu d'opprobre que je vous ai fait la grace de souffrir pour mon Evangile ? Vous ne pouvez me perdre, si vous m'aimez. Que craignez vous? Je suis avec vous & dans vous. Quelques efforts que les hommes fâssent pour vous separer de moi, je suis encore plus avec vous; & ils ne servent qu'à m'enfermer davantage dans vôtre cœur, en vous privant de tout le reste. Personne ne souffre pour moi sans moi. Je suis avec tous ceux qui souffrent, & j'y suis d'autant plus, qu'ils souffrent plus. Si vous m'aimez, que vôtre joye augmente quand on augmente vos souffrances, parce que vous jouïssez davantage de ma presence. Je ne dis pas cela à vos sens : je le dis à vôtre cœur, & c'est la foi que je vous ai donnée qui vous le dit. Si vous croyez,

& ſi vous m'aimez, vous m'entendez. Mais quand vous ne vous ſeriez jamais réjoüi auparavant, réjoüiſſez-vous à preſent que je vous donne mon eſprit avec plus d'abondance dans vôtre derniere affliction, pour être vôtre derniere conſolation. Ne vous attriſtez point de ce qu'on vous refuſe des goûtes de mon ſuile, qui eſt moins que mon eſprit que je vous donne. Je vais vous plonger dans un fleuve de vie qui eſt brillant comme du criſtal & qui ſort de mon Thrône. Je vous ferai même aſſeoir ſur ce Thrône, & vous y regnerez avec moi, parce que vous n'êtes qu'un avec moi. J'ai ſeul vaincu, & je vous ferai part de ma victoire. Venez-en joüir avec moi. *Fiat, fiat. Amen, Amen. Etiam Domine Jeſu. Veni cito.*

Que la grace de N. S. J. C. ſoit toûjours avec nous. *Amen.*

# DE L'AGONIE.

L'Egliſe dont la charité eſt univerſelle & comprend tout le tems, a ſoin de ſes enfans durant leur vie, à leur mort, & après leur mort. Il n'y a point de lieu ni de tems où nous ne reſſentions les effets de la pieté de cette ſainte Mere, mais comme le tems de la mort eſt le plus dangereux pour nous, & celui où nos ennemis qui n'ont plus que ces derniers momens pour nous nuire, redoublent tous leurs efforts pour nous perdre; c'eſt auſſi celui où l'Egliſe nous rend le plus d'aſſiſtance, & où elle fait ce que peut faire une bonne mere pour ſes enfans. Outre les autres devoirs de charité qu'elle nous rend, elle oblige ſes Miniſtres, autant que cela ſe peut, d'aſſiſter à nôtre agonie, pour nous défendre par leurs exhortations & par leurs prieres contre les artifices & la violence de nos ennemis. Mais les hommes, après nous avoir déja refuſé toutes les autres aſſiſtances que l'Egliſe veut qu'on rende à ſes enfans, nous refuſent encore celle-ci. Il n'y a point de Prêtres qui nous aſſiſte à l'agonie, nous mourons ſans leur ſecours. Ils ne font point ſur nous les prieres accoutumées.

Ils ne recitent point auprès de nous la Passion de Jesus-Christ, que l'Eglise veut qu'on nous rappelle dans ces derniers momens, afin que la victoire d'un Dieu souffrant qu'on nous represente, nous encourage & nous faſſe ſurmonter nos ennemis à nôtre mort, comme elle nous a donné la force de les combattre pendant la vie.

Il n'eſt pas difficile de montrer que nous ne perdons rien pour être privez de cette derniere aſſiſtance que l'on a coutume de donner aux mourans. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit très-avantageuſe en elle-même ; mais il eſt encore plus avantageux d'être privé de toutes ſortes d'avantages pour Jeſus-Chriſt. Les Peres ne nous enſeignent-ils pas que c'eſt gagner que de perdre quelque choſe pour lui ? Quand on eſt donc aſſez heureux de perdre tout, afin de lui demeurer fidele, on peut dire qu'on gagne tout. Quelques pechez que nous ayons commis, ſi nous ſouffrons humblement & avec amour, il nous abſout par la vertu de ſa Croix: comme lorſqu'il y étoit attaché, il a abſout le bon Larron : ( Philip. 4. 29. ) *Car puiſqu'il nous a été donné de ſouffrir pour lui*, pour me ſervir des paroles de S. Paul ; *ayant reçû un ſi grand don de Dieu*, dit S. Ambroiſe, *eſt-ce que nous n'aurions pas reçû la remiſ-*

*sion de nos pechez ! Numquid qui donum Dei habet, poteſt non habere indulgentiam ?* C'eſt une moindre grace de recevoir l'abſolution, que de ſouffrir pour l'Evangile. Je trouve ce qui eſt de moins dans ce qui eſt de plus ; & je croi avec confiance que Dieu me pardonne quand il a la bonté de m'appeller à lui, & qu'il veut me rendre participante de ſa Couronne. On m'impoſe de faux crimes, & on me fait ſouffrir injuſtement : c'eſt ce qui me procure le bienfait d'une nouvelle abſolution. Car comme dit admirablement ſaint Ambroiſe, *la peine des innocens eſt leur pardon, pœna innocentium universorum redemptio.*

Je parle exprès d'abſolution parce qu'on nous la refuſe, même à l'agonie, & qu'on ne veut pas nous délier des moindres pechez dans un tems où l'Egliſe dans la plus grande rigueur des Canons les remettoit tous aux plus coupables. Mais nous n'y perdons rien : nous trouvons nôtre abſolution dans nôtre innocence, dans la Croix de Jeſus-Chriſt, dans les entrailles de ſa miſericorde infinie qu'il tient ouvertes pour nous y recevoir, pour nous y cacher, & pour nous y mettre en ſûreté.

Comme donc nous ſommes abſous ſans le miniſtere des Prêtres ; comme nonob-

ſtant le refus qu'on nous fait de nous donner le Corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, nous ne laiſſons pas de recevoir Jeſus-Chriſt, ſi nous portons patiemment ſa Croix : comme enfin il nous fait lui-même les dernieres Onctions par l'application de la derniere Croix qu'il nous fait porter, & qu'il ſupplée par ſon Sang à l'onction qui nous devoit être faite de la part de ſon Epouſe: il ſupplée encore dans nôtre agonie à toute l'aſſiſtance que nous aurions pû recevoir de ſes Miniſtres. Quand Dieu ſupplée à l'homme, on ne perd rien pour être privé du ſecours de l'homme ; un tel ſupplément me dédommage abondamment de tout ce qu'on me refuſe.

Mais je ne ſuis pas même privé de l'aſſiſtance que l'Egliſe procure aux mourans. Mes meres & mes ſœurs me rendent les mêmes devoirs que me rendroient les Prêtres de Jeſus-Chriſt. On recite les mêmes prieres, on fait les mêmes ceremonies. Les Epouſes dans une telle neceſſité ſuppléent aux amis de l'Epoux ; & on peut dire que s'il y a moins d'autorité, il n'y a pas moins de charité. Je me vois environnée de mes ſœurs qui prennent d'autant plus de part à mon dernier ſacrifice, qu'elles portent toutes la même Croix avec moi. Je vois ces larmes

consolantes que la charité fait encore plus couler de leur cœur que de leurs yeux, & qui me rassûrent contre mes ennemis qui les appréhendent. Elles redoublent leur zèle, parce que je n'ai point d'autre secours; & elles me donnent toutes leur cœur, pour suppléer aux prieres d'un Prêtre qui a refusé de m'assister.

Quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à une personne qui se meurt, tous les Fidéles deviennent Ministres de Jesus-Christ. S'il n'y a personne qui dans un cas de necessité ne puisse baptiser un enfant, quoique le Baptême soit un Sacrement & la porte de tous les autres; à plus forte raison, il n'y a point de fidele qui ne soit capable d'assister une personne mourante, & qui ne puisse dire les mêmes Prieres que dit un Prêtre. Il y a d'ailleurs tant de rencontres où l'on meurt sans qu'il s'y en trouve un seul: & avec cela, ce n'est point pour la cause de Dieu, & il n'y a point d'Epouses de Jesus-Christ dont on puisse être assisté. L'assistance que donnent ces Epouses ne procure-t'elle pas une consolation qui peut égaler souvent celle qu'on recevroit de l'assistance d'un Ministre de l'Eglise? Mais je suppose que je n'aye point ce grand avantage, de mourir comme dans le sein de la charité, & en la presence

de toutes mes sœurs qui m'éleveroient entre leurs bras pour m'offrir à Dieu par les merites de son Fils, & avec son Fils qu'elles lui offriroient pour moi : je suppose que dans l'accablement de la nature qui succombe, je ne puisse pas penser moi-même à mon Sacrifice, qui se consomme sans moi, mais non pas sans Jesus-Christ ; & que je meure même dans des mains étrangeres, ou si vous voulez sans être assistée de personne ( car cela pourroit arriver ; ) je serai encore plus heureuse, si je souffre un si grand abandonnement pour l'amour de Jesus Christ. Où est donc la foi de nos Peres ? Où est la foi d'une sainte Vierge, qui étant abandonnée aux dernieres extrêmitez que craignent le plus les Vierges, se consoloit en disant que si elle avoit moins de secours des hommes, elle en auroit plus de Dieu ? *Vacua præsidio, sed Deo plenior.*

Si je reçois moins de consolation à la mort, j'en aurai plus de merite. Si j'ai moins de consolation, les Anges en auront davantage, parce qu'ils me verront souffrir davantage pour la cause de Jesus-Christ. Comme ils sont impassibles par leur nature, c'est pour eux un objet de joye de voir que dans le peu de tems que dure nôtre vie, nous ayons la gloire de souffrir quelque chose pour l'Evangile.

*Si vous cherchez Dieu*, me dit S. Ambroise, *il est avec vous, puisque vous souffrez pour lui. Si vous cherchez un homme, ce n'est pas-là ce que vous avez promis à Dieu, quand vous vous êtes faite Religieuse. Si Deum quæris, tecum est : si hominem quæris, non hoc vovisti.* Pendant que j'aurai la liberté de l'esprit, je n'ai qu'à offrir à Dieu mon Sacrifice avec celui de son Fils qui fait tout le merite du mien. Lorsque je n'aurai plus cette liberté, mon sacrifice est consommé, & je n'ai plus rien à craindre : si l'on me laisse seule pendant que j'aurai l'usage des sens, la solitude où j'ai fait vœu de passer mes jours, & qui m'a défenduë durant la vie, me défendra jusqu'à la mort. Ayant cho si de vivre seule, j'aurois tort si je craignois de mourir seule, & si je cherchois compagnie dans le tems qu'il faut quitter toute compagnie. Saint Augustin prioit avec instance dans sa derniere maladie qu'on ne permît à personne d'entrer dans sa chambre. On m'offre le même avantage sans que je le demande : si l'on me laisse encore seule, quand j'aurai perdu le sentiment, je demeurerai seule dans mon lit, comme je demeurai seule dans le Sepulchre, jusqu'à ce que je me réveille de l'assoupissement de la mort, & que je me trouve entre les bras de Jesus-Christ.

qui ne recevra, si c'est lui-seul que j'ai cherché & pendant la vie & à l'heure de la mort.

Quand l'ame joüit de Dieu, ou quand elle est sur le point d'en joüir, elle ne s'interesse plus à ce qui regarde le corps: & lorsqu'il pourrit dans la terre, elle n'en est non plus inquiete ni affligée que le seroit une personne dont, par ordre du Souverain, on auroit démoli la Maison pour la changer en un Palais. C'est la même chose pour un moribond qui n'a plus de sentiment, d'être seul sur un lit, ou d'être dans le sepulchre; & d'ailleurs il est certain que si nos corps ont été les temples du S. Esprit pendant la vie, ils conservent encore cette qualité glorieuse après la mort. Le S. Esprit reside dans leurs cendres pour y être le principe de leur resurrection à la fin des siecles, ce qui doit beaucoup diminuer l'horreur naturelle que nous avons de la mort. Le point capital est de bien vivre, & d'être solidement à Dieu. Nôtre mort & toutes les choses exterieures qui l'accompagnent ne doivent point nous mettre en peine; c'est l'affaire de Dieu, & non pas la nôtre: de quelque maniere qu'il en ordonne, ce ne peut être que pour nôtre bien & pour sa gloire.

Si je meurs entre les mains de person-

nes, qui non-seulement ne m'assistent pas, mais qui m'insultent; je serai d'autant plus heureuse que ma mort aura plus de conformité avec celle de Jesus-Christ, qui fut un spectacle d'opprobre à toute la Terre. On a insulté à Jesus-Christ jusqu'à la mort. Non seulement il est mort entre les mains de ses ennemis, mais seulement l'ont fait mourir Il a été traité comme un voleur, & il est mort au milieu des voleurs, comme plus criminel que tous les voleurs. Celui qui étoit la sagesse increée a passé pour un insensé. Celui qui étoit la verité a passé pour un fourbe & un seducteur. Les Pharisiens & les Scribes ont triomphé de lui, & en sa presence; & ils se sont comme rassasiez de son Sang. Jesus-Christ est mort dans l'infamie du supplice le plus honteux, & dans les douleurs les plus sensibles de la Croix. Qu'est ce que la mort de l'Epouse pourra avoir de semblable à cette mort que l'Epoux a voulu souffrir pour elle? De quelque maniere qu'elle meure, elle ne mourra point sur la Croix. Quelque douleur qu'on lui puisse faire souffrir, il n'y aura point de cloux ni de Couronne d'Epine. Quelque amertume qu'on lui puisse faire goûter à la mort, il n'y aura point de fiel. Peut-être qu'on branlera la tête devant l'E-

pouse, de même que les Juifs la branlerent devant l'Epoux ; peut-être qu'elle sera traitée avec quelque opprobre, ce qui étoit le sujet de la gloire des Apôtres. Peut-être qu'il faudra souffrir de quelques discours ; mais ils ne seront jamais si injustes ni si offensans que ceux que Jesus-Christ a souffert pour elles. Si l'Epouse est abandonnée dans son agonie, elle aura plus de ressemblance avec son Epoux, lor qu'il étoit à l'agonie. S'il ne se trouve personne qui la console, personne aussi ne s'y trouva pour consoler Jesus Christ : & je ne sçai si l'Ange qui fut envoyé pour suppléer à la dureté & à l'insensibilité des hommes, ne le fut point, pour nous apprendre que dans une telle rencontre nous recevrions de la consolation du Ciel, quand celles de la Terre nous manqueroient. Les Anges suppléent aux hommes dans les necessitez de l'Eglise, comme nous apprennent les Peres. Ce ne fut point sans un mystere & sans un dessein de Dieu particulier, que les Apôtres qui eussent dû consoler Jesus-Christ, demeurerent dans un profond assoûpissement, qui est si bien marqué dans l'Evangile. Mais que l'Epouse ne s'étonne point si les Apôtres dorment, les Anges ne dorment point, & son Epoux ne dormira point pour elle. Qu'el-

se ne s'effraye point de se voir sans Prêtres à cette derniere heure, puisqu'elle y voit son Epoux sans ses Apôtres, ce qui peut-être n'est arrivé à l'Epoux que pour consoler l'Epouse elle-même Jesus-Christ fit des reproches à ses Apôtres de ce qu'ils dormoient. Ces reproches pouvoient leur faire voir ce qu'ils eussent dû faire, mais il ne leur en fit point de ce qu'ils le laissoient ainsi sans aucune consolation; pour nous apprendre à nous rejoüir plûtôt qu'à nous plaindre, quand nous entrerons seules comme lui & avec lui dans le Jardin des Oliviers, où la joye de la foi qui peut subsister avec la tristesse des sens, suffit pour nous procurer une plus grande consolation que celle que tous les hommes ensemble pourroient nous donner.

On craint peut-être que les démons n'ayent plus de force pour faire succomber à la tentation une personne qui est abandonnée de tout le monde, & destituée de tout secours: mais c'est au contraire ce qui fera fuïr davantage ces ennemis. Ce ne sont pas les hommes qui environnent notre lit qui leur font peur; ce n'est que Jesus-Christ qu'il appréhendent; ce n'est pas ce qu'on nous peut dire qui les écarte, c'est ce que nous souffrons pour Jesus-Christ. Ils ne se-

roient pas fâchez peut-être que nous eussions toutes sortes de consolations exterieures, parce qu'assez souvent, lorsque nous nous y reposons avec trop de confiance, elles les rendent plus forts contre nous ; ce n'est que la consolation du S. Esprit, qui est l'onction de la Croix de Jesus-Christ, qui fait leur peine. A proportion que nous serons plus pauvres, plus solitaires & plus abandonez à l'heure de notre mort, nous en serons plus fortes affectivement ; & les démons en seront plus foibles, souvent même ils ne peuvent approcher de la Croix, & ils n'oseroient la regarder : c'est elle qui les a vaincus. L'ombre seule de ce bois salutaire peut faire mourir le Serpent ; & ce qui nous délivre de notre supplice fait celui qu'ils souffrent. Ne craignons donc point la solitude de notre agonie : car ils la craignent eux-mêmes, comme étant marquée du caractere & des Stigmates de la Croix de Jesus-Christ. Nous n'aurons besoin d'aucune assistance exterieure, parce que la privation que nous en souffrons pour l'amour de Jesus Christ, nous tiendra lieu de toute assistance. La Croix seule de Jesus-Christ est assez forte contre les démons & contre tout l'enfer. Nous n'avons qu'à y mourir en paix, sans en vouloir descendre. Jesus-Christ n'en

deſcendit qu'après ſa mort. Ne perdons point de vûë ce modele, imitons-le & nous n'aurons rien à craindre.

Il ne faut pas oublier que l'Egliſe ſera d'autant moins abandonnée que nous le ſerons davantage & pendant la vie & à la mort, ce qui nous doit tenir lieu de la plus grande conſolation qu'une ame fidele puiſſe jamais recevoir. Heureuſes les ſouffrances qui ſeront cauſe que l'Egliſe ſouffrira moins. Heureuſe l'agonie qui pourra contribuer en quelque choſe à retirer l'Egliſe de celle où elle paroît être. C'eſt une grace & une faveur extraordinaire que nous recevons ſans en être dignes, mais que Jeſus-Chriſt ſeul nous a meritée par ſa mort, de pouvoir mettre la main au-devant des coups que l'on veut porter à ſon Epouſe, & d'empêcher qu'elle ne ſoit frappée autant que le voudroient ſes ennemis. Il vaut bien mieux que ces coups tombent ſur nous que ſur elle. On peut dire que la ſainte Vierge a ſouhaité de recevoir cette grande grace. Car S. Ambroiſe remarque qu'elle demeura toûjours au pied de la Croix de ſon Fils, parce que n'ignorant pas qu'il mouroit pour la redemption de tout le monde, & pour former ſon Egliſe, elle eſperoit pouvoir auſſi contribuer en quelque choſe à ce grand ouvrage par

ſes ſouffrances & par ſa mort. *Forſaſſe quid cognoverat per Filii mortem mundi remptionem, putabat ſe & ſua morte publico muneri aliquid additurum.*

C'eſt ainſi que cette Vierge & cette Mere unique, ne craignit point d'irriter les Juifs par ſa preſence; & que peut-être elle avoit quelque eſperance qu'ils pourroient la faire mourir avec ſon Fils, mais ce Fils vouloit qu'elle vêquît pour l'Egliſe, & non pas qu'elle mouroût pour l'Egliſe. Ils l'avoit deſtinée pour contribuer à la ſanctification de ſon Epouſe par ſon exemple & par ſes prieres. Nous devons toûjours apprendre de-là que cette Mere Vierge n'eût point craint d'être dans l'état où nous ſommes, & n'eût point apprehendé une agonie pendant laquelle elle eût été delaiſſée de tous les hommes. Elle ne fût jamais troublée dans les abandonnemens, dans les privations, & dans les ſouffrances. Elle eût crû que c'eût été une veritable gloire & une vraye felicité, de pouvoir ſouffrir avec ſon Fils & pour ſon Fils; & elle eût été ravie de pouvoir ſuppléer par ſes ſouffrances pour le bien de l'Egliſe à ce qui manquoit encore à celles de Jeſus-Chriſt dans ſes membres.

C'eſt pourquoi ne craignons qu'une ſeule choſe dans toutes ces agirations qui

troublent la paix de l'Eglise & dans tous les maux qu'on nous peut faire ; c'est de perdre Jesus Christ. Que ce soit là notre seule crainte, & cette crainte nous rendra invincibles soit pendant la vie, soit à la mort. Nous sommes assurez de vivre, si nous demeurons avec Jesus-Christ ; parce que Jesus Christ est la vie, & que *la vie consiste à demeurer avec Jesus Christ*, comme dit S. Ambroise : *vita est esse cum Christo.* Que nous soyons en liberté ou dans la captivité, nous sommes assûrez de regner, si nous demeurons perseveremment avec Jesus-Christ : parce que *c'est regner que d'être avec Jesus-Christ ; ubi Christus, ibi regnum.*

Nous ne pouvons mourir dans un meilleur temps, & qui soit plus avantageux à notre salut, que dans ce temps d'abandonnement & de souffrances. *C'est le temps de mourir*, dit S. Ambroise, *lorsque la vertu est la plus forte dans notre cœur, & que l'iniquité y est captive : Tunc emigrandum ex hac vitâ, quando virtutes vigent & vitia captiva sunt.*

Si mes vices ne sont pas captifs autant qu'ils devroient l'être, j'ai du moins cette consolation que je suis tout-à-fait captive moi-même. Peut-être que je trouverai dans la captivité de mon corps ce qui manque à la liberté de mon cœur. Peut-

être que mon peu de vertu ne me sera pas imputé, si je ne crains point d'être persecutée pour l'amour de Jesus-Christ. Peut-être que l'ombre de sa Croix couvrira tous mes défauts, & que je gagnerai à ma mort ce que j'ai perdu durant ma vie. Je ne craindrai point une agonie qui me fera trouver ce que je n'aurois jamais pû esperer. J'étois trop imparfaite pour meriter d'être visitée & assistée particulierement de Jesus-Christ à la derniere heure de ma vie : j'espere que j'en serai assistée, parce que je serai abandonnée. Mon abandonnement sera mon merite ; je n'en ai point d'autre que celui-là ; mais il me suffit, parce que j'ai un Epoux infiniment misericordieux.

Je n'ai donc qu'à confesser ses misericordes, & à esperer en sa bonté, pour vivre & pour mourir dans sa paix. Qu'on me la refuse au dehors tant qu'on voudra : j'aime mieux la paix du dedans, que celle du dehors. Je prefere la paix de Dieu à celle des hommes. Tout ce que les hommes peuvent donner est beaucoup moins que ce que Dieu donne. Je desire la paix de l'Eglise de tout mon cœur, & ma grande consolation, m'en trouvant separée exterieurement, est que peut-être ce que je souffre pourra contribuer à lui procurer cette paix qu'on

me refuſe. Je ne l'ai point à preſent ; mais pourvû que ma Mere l'ait, je l'aurai. L'heritage de ma Mere eſt l'heritage de ſes enfans, & ſon bien nous appartient par la miſericorde de ſon Epoux qui l'a donné pour elle & pour nous. Je ſouffre en paix qu'on m'en dépoüille, afin qu'elle n'en ſoit point dépoüillée ; & ainſi je trouve en elle & dans l'amour que je lui porte, ce qu'on me peut faire perdre des biens qu'elle m'avoit preparez.

Ma mort quand je ſerai ainſi abandonnée, ſervira peut-être auſſi à rendre à mes ennemis la vie qu'ils ont perduë. Je leur ſouhaite, en penſant à eux le plus ſouvent que je puis, le bien qu'ils me procurent ſans y penſer. Je leur ſouhaite la paix qu'ils veulent me faire perdre. Je deſire de tout mon cœur qu'en croyans me ſeparer de l'Egliſe, ils ne s'en ſeparent point eux-mêmes. Nous pouvons nous en ſeparer nous-mêmes ; & ce ſeroit un effet terrible de la juſtice de Dieu ſur nous ; mais nous ne ſçaurions en ſeparer les autres injuſtement, & ſans qu'ils le veüillent. Perſonne ne demeure dans l'Egliſe par force, & perſonne n'en eſt chaſſé par force ; parce que pour y demeurer, il ſuffit de le vouloir, & de ne rien faire qui merite que l'on nous en chaſſe. Je crains que mes perſecuteurs ne ſe perdent

dent en voulant me perdre. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me rende plus sensible au mal qu'ils se font à eux-mêmes qu'à celui qu'ils peuvent me faire ; & que j'entre dans les sentimens du Roy Prophête qui sont si dignes de l'Evangile de Jesus-Christ : *Vidi prevaricantes & tabescebam, quia eloquia tua non custodierunt.* Faites-moi la grace, Seigneur, que je seche d'ennui & de regret en voyant le mal qu'ils font, mais que ce ne soit pas à cause qu'ils me le font. Que je ne considere point mon interêt, & que je n'envisage que le vôtre & celui de leur salut. Que ma douleur ne soit que de ce que vous êtes offensé, & de ce que ce sont mes freres qui vous offensent. Qui suis-je, Seigneur, pour ne m'occuper alors que de moi seule ? N'avez-vous pas assez de bonté pour vous en occuper vous-même ? Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Tout ce que je desire, c'est que vous ne soyez plus offensé. Arrêtez le bras de mes ennemis, qui se déchirent eux mêmes & qui vous outragent. Je suis la moins à plaindre, & peut-être la plus coupable devant vous. Peut-être que j'ai donné lieu à leur jalousie & à leur haine. C'est moi peut-être qui suis cause de leur aveuglement. O mon Dieu ! nous sommes tous coupables ; faites nous à

tous

tous miſericorde Seigneur, convertiſſez-les, ou que je n'aye plus d'autre douleur que de ce qu'ils ne ſe convertiſſent pas. *Amen.*

Ces ſentimens ne viennent point de l'eſprit de l'homme. Je ne dois pas douter, ſi je les ai effectivement, que ce ne ſoit Dieu qui me les donne. Ce qui eſt bon vient de ſon eſprit & non pas du mien. Que ſi je ſuis aſſez heureuſe pour vivre de ſon eſprit, (comme je dois croire que j'en vivrai, ſi j'aime mes ennemis avec tendreſſe) que dois-je craindre autre choſe que de ne pas continuer toûjours à les aimer, comme dit S. Auguſtin. En les aimant de tout mon cœur, je puis croire que le S. Eſprit eſt dans mon cœur. S'il y eſt, quel abandon ou quelle agonie peut me nuire? Qu'on m'abandonne, qu'on me rejette comme une excommuniée, qu'on me traite de Vierge folle tant qu'on voudra, Dieu ne rejettera jamais perſonne qui aura l'eſprit de Jeſus-Chriſt. C'eſt S. Ambroiſe qui me l'apprend: *Non projicitur in quo eſt Spiritus ſanctus.*

# De la privation de la Sepulture Eccleſiaſtique.

UNE perſonne d'ailleurs recommandable par ſa pieté, me fit un jour compaſſion, en témoignant qu'elle auroit beaucoup de peine s'il arrivoit qu'elle mourût dans une terre étrangere, & que ſon corps ne fût pas inhumé avec les ceremonies ordinaires de l'Egliſe. Car quoiqu'en general toutes les ceremonies de l'Egliſe ſoient ſaintes, & qu'elles puiſſent être une ſource de ſainteté, quand on les regarde avec un eſprit de Foi & de Religion, & qu'en particulier celles de la ſepulture ſoient comme conſacrées par la Loi ancienne & par la nouvelle; il me ſemble neanmoins qu'un Chrétien doit ſe tenir de telle ſorte attaché à l'ordre de la Providence qui gouverne toutes choſes, que rien ne ſoit capable de le troubler, ni pendant la vie ni à la mort, pourvû qu'on reſpecte ce que fait l'Egliſe, & qu'on eſtime ſes coûtumes, ſes obſervances, & les moindres ceremonies dans leſquelles on reconnoît la ſainteté de l'Eſprit qui la conduit, on doit être tranquille. Si ce n'eſt point par

ma faute que je ſois privé de la ſepulture Eccléſiaſtique pour laquelle j'ai beaucoup de veneration, & ſi je me ſoumets en cela avec humilité & avec patience à l'ordre de Dieu, je n'y perdrai rien, j'y gagnerai au contraire; mais ſi c'étoit par une action de vertu, ou pour avoir rendu témoignage à la verité que je m'en viſſe privé, ce ſeroit le ſujet d'une nouvelle couronne.

Il n'y a point d'avantage ſi conſiderable ſur la terre, auquel on ne doive préférer celui de s'en voir privé pour être fidele à Jeſus-Chriſt. Il eſt impoſſible d'être plus magnifique que lui; il nous donnera toûjours plus que nous ne lui donnons; & on ne peut faire une ſi grande perte pour l'amour de lui, qu'elle ne ſoit ſuivie d'une récompenſe encore plus grande. Les ſaints Martyrs dont les corps ont été jettez dans la mer, ou ſont demeurez ſans ſepulture, expoſez aux bêtes, ou dont les cendres ont été jettées au vent, n'ont rien perdu; au contraire l'inhumanité des tyrans qui n'a pû même être ſatisfaite par leur mort, leur a été avantageuſe, puiſqu'elle a été cauſe que leur gloire n'a point été enſevelie dans le tombeau, leurs humiliations ayant plus duré que leur vie.

Les perſonnes qu'on prive ainſi de la

sepulture, reçoivent encore une nouvelle gloire. Comme ils ont tâché d'imiter Jesus-Christ durant leur vie, ils ont encore quelque ressemblance avec lui, même après leur mort. Ce ne fut pas sans un dessein bien consolant pour nous, qu'il permit que les Pharisiens missent des gardes à son sepulchre. Il voulut, après qu'il eût operé la rédemption de tout le monde sur la Croix, que son corps demeurât en la puissance de ses ennemis dans le tombeau, qui est la porte de la liberté, même pour les esclaves; & par là il nous a montré que nous ne devons pas avoir tant d'empressement de nous voir délivrez de la domination de nos ennemis, puisqu'il a voulu que les siens exerçâssent une espece de domination sur lui jusques dans le sepulchre. C'est une marque que la grandeur du supplice de la Croix qui avoit étonné la nature, n'avoit point encore satisfait, pour ainsi dire, la grandeur de son amour. Il a voulu que son assujettissement à la violence de ses ennemis ne se terminât pas au supplice de la Croix. Il l'a porté encore plus loin, afin de nous apprendre à ne nous point ennuyer de la domination des nôtres, quelque longue & quelque dure qu'elle puisse être. Jesus-Christ a voulu pour nous consoler & nous témoigner

ſon grand amour, que ſa Croix l'accompagnât en quelque ſorte juſques dans ſon ſepulchre; & il a conſenti d'y être comme en priſon, dans le tems même qu'il donnoit la liberté aux morts.

Nous n'avons rien à lui offrir qui ait le moindre rapport avec ce qu'il a eu la bonté de faire pour nous; mais les perſonnes que l'on priveroit de la ſepulture auroient cette privation à lui offrir, en reconnoiſſance de ce qu'il a bien voulu ſouffrir que ſes ennemis fiſſent mettre une garde à ſon ſepulchre. Les gens du monde ont quelquefois en mourant la foible & vaine conſolation de laiſſer des monumens de leur gloire, dans la vûë de ſe faire encore admirer après leur mort. Il me ſemble que les amateurs de Jeſus-Chriſt, & les vrais Diſciples de la Croix ont une raiſon bien ſolide de ſe réjoüir à la mort, quand ils penſent qu'ils auront encore le bonheur de ſouffrir en quelque façon pour lui, même après leur mort; & c'eſt un grand témoignage qu'il leur donne de l'amour qu'il a pour eux, puiſque n'étant plus capables de rien faire ni de rien ſouffrir pour lui, il trouve le ſecret de continuer leur victoire & leur merite après leur vie. Ce ne doit donc pas être une peine pour les perſonnes qui ont de la foi, de ſe voir menacées d'être privées

de la sepulture Eccléſiaſtique : au contraire, elles doivent être dans une ſainte joye de ce qu'elles vont encore remporter une victoire, de ce qu'elles vont rendre un nouveau témoignage à J. C. lors même que leur langue ne pourra plus le faire ; de ce qu'elles vont encore défendre la verité & l'annoncer publiquement juſques dans le ſilence de la mort.

Voilà ce que ces perſonnes peuvent offrir à Jeſus-Chriſt, lors même qu'il ſemble que l'on n'a plus rien à lui offrir. Elles lui offrent ce qu'on leur refuſe ; elles lui offrent la violence qu'on doit exercer ſur leur corps ; elles lui offrent, non pas la garde qu'on doit faire à leur ſepulchre, mais l'injuſtice qu'on leur fait de leur refuſer même un ſepulchre. Elles lui offrent la privation des ſaintes ceremonies dont leurs corps devoient être honorez, & dont leurs ames reçoivent le fruit avec beaucoup plus d'avantage, que ſi on ne les en avoit pas privé. Les Anges font leurs funerailles au défaut des hommes qui refuſent de leur rendre ce devoir ; mais ils les font en Anges, & avec une magnificence digne du Ciel. Car s'il eſt écrit qu'ils ſe réjoüiſſent à la converſion d'un pecheur, on ne peut pas douter de leur joye dans la continuation de la penitence & des ſouffrances des Juſtes,

qui s'y trouvent encore en quelque façon aſſujettis, même après avoir été reçus en leur compagnie, pour avoir eu comme eux la gloire de rendre témoignage à la Verité. C'eſt une des loüanges que ſaint Baſile donne aux Eſprits bien-heureux, de les appeller les *Aides de ceux qui ſervent avec eux le Seigneur, & les témoins de la Verité: Adjutores conſervorum, & teſtes veritatis.* Ils n'ont garde d'abandonner des corps qui ne demeurent abandonnez après la mort, que parce qu'ils ont été des organes de la Verité durant la vie. Comme les Anges ſont demeurez fermes dans la Verité, ils honorent des corps qui ont honoré la Verité par leurs ſouffrances. Ils admirent la magnificence de Dieu & la grandeur de ſes miſericordes, en voyant qu'il a élevé ſi haut un peu de terre, qu'elle ait été capable de ſervir à la défenſe de la Verité, & d'être aſſociée à cette grande grace qu'il leur a faite de veiller & de combattre pour elle. Comme ils ſe ſont jointe au Prince de la Milice Celeſte, & qu'ils ont terraſſé avec lui Lucifer qui a été le premier ennemi de la grace, ils ſe joignent encore à tous ceux qui la défendent; & lorſque nos Chefs s'endorment, ce ſont ces Protecteurs de l'Egliſe qui les réveillent ou qui veillent pour eux.

Il y a des Peres qui disent que les Anges suppléent à nos Pasteurs, & qu'ils sont nos Pasteurs eux-mêmes quand nous n'en avons point. Il ne faut donc pas douter que dans une rencontre si importante à la gloire de leur Maître, qui est le nôtre, ils ne fassent pour nous ce que les hommes devoient faire; & qu'ils ne nous rendent, en leur maniere, ce dernier devoir de pieté qu'on nous refuse injustement. La joye qu'ils ressentent dans une telle occasion, supplée aux ceremonies de l'inhumation; & les benedictions qu'ils donnent à Dieu dans leurs Cantiques, l'honorent bien autrement que ne feroit le chant des hommes.

Qu'on ne nous menace donc plus qu'on ne chantera point à nôtre enterrement; puisque nous aurons cette grande consolation, en demeurans fideles à Dieu, que les Anges y chanteront. Nous ne devons point nous affliger d'être privez du chant des hommes, quand leur silence nous procure le chant des Anges. J'aime mieux la musique du Ciel que celle de la terre. Les hommes qui n'ont que des oreilles corporelles ne l'entendent pas; mais Dieu qui souvent n'entend pas la nôtre, entend bien celle-là. Quand nous serons délivrez de la prison de nôtre corps, nous l'entendrons avec joye; &

nous remercierons le Seigneur de ce que l'injuſtice qu'on nous aura faite, nous ſera devenuë ſi glorieuſe, que nous aurions honte de l'avoir apprehendé, s'il étoit poſſible qu'on eût de la honte quand on ſera avec Dieu.

Saint Auguſtin a bien raiſon de dire que tout ce qu'on peut faire de plus extraordinaire pour ceux qu'on aime en leur rendant les derniers devoirs, ne ſoulage que les vivans, (ſi même on peut dire proprement qu'ils en ſoient ſoulagez :) *Pompa funeris, agmina exequiarum ſumptuoſa diligentia ſepultura, monumentorum opulenta conſtructio, vivorum ſunt qualiacumque ſolatia, non adjutoria mortuorum*; & ſaint Ambroiſe dit en parlant d'une perſonne qui enſevelit un mort & qui l'enterre par un motif de charité, *vous vous êtes ſoulagé vous-même en l'enterrant : Continuo miſertus ſepulturæ te ſolatiis tradidiſti.*

Nous devons du reſpect à nos corps, parce qu'ils ont été les temples du ſaint Eſprit, & nous devons penſer en les regardant, que le Verbe s'eſt fait chair, & a pris un corps ſemblable au nôtre. Le Corps d'un Dieu rend le corps d'un homme venerable, quand on a de la foi. Il faut confier avec des ſentimens & des marques de pieté ce ſacré dépôt à la terre

qui le rendra tout entier, au ſon de la trompette de l'Archange. Il faut honorer les Sacremens de Jeſus-Chriſt que ce corps a reçû; & l'on ſatisfait à ce devoir en l'honorant par la ſepulture. Mais je voudrois, lorſqu'on nous en prive pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, ce qui eſt un plus grand honneur que celui de la ſepulture même, que nous euſſions cette fermeté & cette confiance, dont la foi de l'Evangile & l'aſſûrance que nous donne Jeſus-Chriſt que tous nos cheveux ſont comptez, doivent remplir les Chrétiens.

Il eſt honteux que nous deshonorions nôtre vie & nôtre mort par une crainte ſi puerile, qui fait injure à la grandeur de Dieu & à ſa puiſſance. Nous l'étendons cette crainte, juſqu'au tems où nous n'avons plus rien à craindre; & malgré l'avertiſſement que nous donne Jeſus-Chriſt de ne pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps, & qui après cela n'ont plus rien à nous faire; (Luc 12. 4.) *Et poſt hoc non habent amplius quid faciant*, nous craignons encore ce qu'ils nous feront après la mort. Le grand S. Arſenne qui fuyoit ſi fort la vûë des hommes, & qui vouloit demeurer encore inconnu après ſa mort, comme il avoit tâché de l'être pendant ſa vie, recommanda à ſes diſciples avec un eſprit de mortification

& d'humilité qu'on ne peut trop admirer, de ne rendre aucun honneur à son corps, leur ordonnant même qu'aussi-tôt qu'il seroit expiré, ils lui attachâssent une corde aux pieds, & traînassent son corps sur la montagne pour le dérober à la connoissance des hommes : *Nescitis mittere funem in pede meo & me trahere in montem ?* Il ne s'agissoit point-là de la cause de Jesus-Christ, il ne s'agissoit que d'imiter son humilité, quoiqu'en un sens on puisse dire que l'humilité est toûjours la cause de Jesus-Christ. Mais enfin si ce saint Solitaire aimoit mieux être privé de la sepulture, que d'être honoré par ses freres, même après sa mort ; se fût-il mis en peine d'en être privé pour être fidele à Jesus-Christ, & pour honorer son Evangile : Eût-il apprehendé qu'on n'eût point chanté à ses funerailles, & qu'on l'eût enterré sans aucune ceremonie, si cela eût été necessaire pour la défense de la justice ; puisqu'il ne l'apprehendoit pas, lors même que cela n'étoit point necessaire ? Il ne mépriſoit pas sans doute de si saintes ceremonies, mais il leur préféroit l'humilité de l'Evangile. Il ne faut donc pas douter qu'on ne doive leur préférer la verité qui est comme l'ame qui anime ces ceremonies, & sans laquelle elles sont inutiles. S. Arsene

ſçavoit bien ce que ſaint Auguſtin a dit depuis, *que l'honneur des funerailles conſole ſeulement les vivans, & ne ſert de rien aux morts.*

Mais, me direz-vous, ce ne ſont que les Prieres de l'Egliſe dont je ne puis ſouffrir d'être privé. Je ne demande après la mort, que ce qui eſt utile aux morts. Je ne demande que le Sacrifice que l'on offre pour les vivans & pour les morts. Et moi je vous dis qu'il eſt impoſſible que ceux qui ſouffrent pour la verité & la juſtice en ſoient privez. Quand on n'a point d'autres interêts que ceux de l'Egliſe, on ne peut être ſans le ſecours des Prieres de l'Egliſe. Si l'Egliſe s'oublie elle-même, elle pourra vous oublier. Mais cette ſainte Mere a incomparablement plus de charité que les autres meres qui n'oublient point leurs enfans. Ce n'eſt point la nature qui l'a fait mere; c'eſt la charité de ſon Epoux; & par conſéquent elle ne peut manquer de charité, ſans laquelle elle ne ſeroit point Mere. Ceux qui offriront le Saint Sacrifice ſur l'Autel, ne voudront peut-être pas penſer à vous; mais aſſûrez-vous que l'Egliſe ne vous oubliera pas. Elle ſe ſouviendra de vous d'autant plus efficacement que ſes Miniſtres affecteront davantage de vous oublier. S'ils vous ferment leurs entrailles,

elle vous ouvrira les siennes. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise : quelque tempête qu'on excite contre vous, soit pendant la vie, soit à la mort, si vous demeurez toûjours fideles à son Epoux, vous demeurerez toûjours dans son sein, & soit que vous viviez soit que vous mouriez, elle vous tiendra toûjours entre ses bras, pour vous offrir à Dieu sur l'Autel invisible où elle se consomme elle-même par le feu de son amour.

Si vous craignez que l'Eglise ne vous refuse ses Prieres lorsque vous mourez en combattant pour elle, quoiqu'elle ne les refuse pas même à ses ennemis, fiez-vous du moins à l'Esprit qui la conduit. C'est cet Esprit Saint qui la fait prier; c'est lui-même qui prie, comme dit saint Paul. C'est l'Esprit de Verité; est-ce qu'il l'oubliera ? S'il pouvoit oublier ceux qui n'aiment en effet que sa Verité, & qui s'oublient eux-mêmes pour elle, il l'oublieroit cette Verité; ce qui seroit s'oublier lui-même. Or Dieu ne peut pas s'oublier, comme il ne *peut se contredire*, *negare seipsum non potest.* (2. *Tim.* 2. 13.) Ne craignez donc rien, l'Eglise ne peut pas vous oublier dans ses Prieres, lorsque vous souffrez pour elle. L'Esprit de Dieu qui l'a fait prier ne peut vous oublier, lorsqu'il vous

fait la grace que vous vous oubliez vous-même pour son service ; c'est l'Epouse qui prie en commun ; mais c'est l'Epoux qui applique en particulier toutes ses Prieres. Ainsi quand même personne ne penseroit à vous, il suffit que Jesus-Christ y pense. C'est lui qui a les clefs de tous les tresors de son Epouse ; elle ne les tient que de lui ; & c'est lui qui en est le Dispensateur. Il ne seroit pas juste, dit saint Augustin, que des riches qui ont si peu pensé à Dieu durant leur vie, & pour lesquels on prieroit beaucoup après leur mort, reçussent un plus grand avantage des Prieres de l'Eglise, que des pauvres qui semblent n'avoir personne qui prie pour eux, & qui ont servi Dieu avec fidelité durant leur vie. Il ne s'agit donc point ici des Prieres de l'Eglise, qui sont encore plus assurées aux personnes qui souffrent pour elle : il ne s'agit que des ceremonies extérieures & de la sepulture ordinaire, dont vôtre corps est privé, & dont vous êtes bien dédommagé par les Prieres que toute l'Eglise fait pour vous. Si la privation de la sepulture peut-être dans certaines occasions une espece de supplément de penitence devant les hommes, comme il est rapporté dans la vie des Peres, qu'un Solitaire en fut privé pour suppléer à l'imperfection de

sa vie : qui doute qu'elle n'en puisse être l'accomplissement & la Couronne devant Dieu, lorsque nous la souffrons avec soûmission, comme venant de sa part, & comme une peine que nous n'avons à soutenir, que parce que nous sommes fideles à sa verité.

J'ose dire que si l'on souffre cet opprobre avec une disposition digne de Dieu : quand on ne feroit point de Prieres pour nous, & que dans toute la terre, il n'y auroit personne qui se souvînt de nous à l'Autel de JesusChrist, cela seul suppléeroit au Prieres de l'Eglise, & seroit capable de nous purifier & de rendre complette la satisfaction dont nous serions encore redevables à la Justice de Dieu. Non-seulement nous devons croire que nous ne perdrons rien dans cette privation de la sépulture & des ceremonies de l'Eglise, nous devons au contraire être persuadez que nous y gagnons. Croyez-vous que des personnes qui, à la honte du Chistianisme, ont mené une vie toute payenne, & qui, en apparence, meurent dans la paix de l'Eglise, après avoir reçû tous les Sacremens sans esprit de penitence & sans une veritable conversion, sont enterrez jusques dans le Sanctuaire avec pompe & magnificence, & dont les heritiers devenus riches

par leur mort, ont soin de faire dire des mille Messes en un jour, sans parler des Services solemnels qu'on fait pour eux dans toutes leurs terres & en plusieurs autres lieux, (car tout cela fait partie de la pompe,) croyez-vous, dis-je, que des impies gagnent beaucoup de mourir avec tous ces avantages? Dieu nous préserve d'avoir de toutes pensées qui sont si indignes de la grandeur de nôtre Religion & de la majesté de l'Evangile. Rien de tout ce que les hommes peuvent faire pour nous après nôtre mort, n'est capable de nous sauver quand nous nous sommes perdus nous-mêmes; comme rien de tout ce qu'ils peuvent nous ôter, n'est capable de nous perdre, quand Dieu nous a fait la grace de nous sauver.

S. Gregoire Pape, dit que si des personnes qui se sont avilies par une vie toute criminelle, veulent qu'on les enterre dans le Sanctuaire, elles seront jugées & condamnées pour cette présomption même; & que non-seulement la sainteté du lieu ne les sauvera pas; mais que leur témérité même les accusera devant Dieu: *Illis quos peccata gravia deprimunt, si in sacro loco sepeliri se faciant; restat ut etiam de suâ præsumptione judicentur; quatenus eos sacra loca non liberent, sed culpa temeritatis accuset.* Il est facile de conclure

de-là, que si l'honneur de la sepulture ne sert de rien aux méchans, la privation de ce même honneur, n'est en aucune maniere nuisible aux gens de bien; & que si cet honneur injustement demandé par les impies, les rend plus coupables, comme dit ce grand Pape, le refus injuste qu'on en fait aux Saints, augmente devant Dieu leur merite & leur innocence. Quand il n'y auroit que le seul opprobre qui accompagne ce refus, il ne peut que leur être très-avantageux; car comme la Verité nuit toûjours, l'humilité sert aussi toûjours. (*S. Leo.*) Si l'Eglise a été édifiée de l'humilité d'un saint Evêque, qui voulût être enterré sous la gouttiere de l'Eglise de sainte Colombe; combien le sera-t'elle davantage de la fermeté de ceux qui aiment mieux être privez de la sepulture, que de cesser d'être fideles à la Verité? Il y a de l'humilité à choisir une sepulture si humble; mais il y en peut encore avoir davantage, où il y a plus d'humiliation: & l'on fait sans doute quelque chose de plus agreable à Dieu, quand on souffre avec joye l'humiliation d'être privé de toute sepulture Ecclesiastique pour l'amour de la Verité & de la Justice.

Ce n'est pas au reste une chose extraordinaire, que de n'être point enterré dans

le tombeau de sa famille & avec ses ancêtres. Abraham n'eût point de peine d'avoir son sépulchre dans une terre étrangere. Il est vrai qu'Isaac fut enterré avec son pere, & que Jacob voulut qu'on les transportât dans le même sépulchre; mais Rachel qu'il aima toûjours tendrement, & qui mourût hors de sa maison, fut enterrée sur un chemin, & il est bon de remarquer qu'il n'est point dit dans l'Ecriture qu'après qu'Isaac, Jacob, & tous les autres eurent été mis dans le tombeau de leurs peres, on ait erigé quelque monument pour conserver leur mémoire; mais il y est dit que Jacob en dressa un pour Rachel; (Gen. 35. 20.) *erexitque Jacob titulum super sepulchrum ejus* & l'Ecriture ajoûte, *c'est ce monument de Rachel qu'on voit encore aujourd'hui*: *Hic est titulus monumenti Rachel, usque in præsentem diem.* Ce fait est trop circonstancié pour ne pas croire que l'esprit de Dieu a voulu s'en servir pour nous donner quelqu'instruction particuliere. Il semble que c'étoit assez d'avoir dit: *Jacob dressa un monument de pierre sur son sépulchre*: *erexitque Jacob titulum super sepulchrum ejus*, sans ajoûter *c'est ce monument de Rachel que l'on voit encore aujourd'hui*; *hic est titulus monumenti Rachel.* Il est parlé deux fois de ce titre dans le même lieu; & il est remarqué

que ce titre ou monument de Rachel a subsisté dans la posterité, & qu'on le voyoit encore dans le tems que Moïse écrivoit le livre de la Genese. Ne sera-t-il pas permis de croire que le Seigneur a voulu faire part de ce détail à son Eglise, afin de soutenir dans la suite ceux de de ses enfans qui mourroient sans la consolation que cette bonne Mere a coutume de procurer à tous ses enfans. Ne seroit-ce point pour fortifier au lit de la mort ceux qui se verroient mourir exterieurement & en apparence hors de la Maison de leur Mere, pour le service de leur Pere ? Ne seroit-ce point pour nous apprendre que comme Rachel est morte & a été enterrée sur un chemin après avoir enfanté Benjamin, dont le nom signifie *le Fils de ma droite*; nous devons être contens de n'avoir pas une sépulture différente de celle-là, lorsque par nôtre fermeté, nous avons servi comme de bras à Jesus-Christ, pour résister aux ennemis de sa verité.

Cette privation de sépulture est un titre pour Jesus-Christ, qui confirme sa verité, & qui montre le droit qu'il a dans notre salut, dont toute la gloire lui appartient, & lui appartient à lui seul. On est si curieux de prendre des actes de tout ce qui peut le moins du monde

faire connoître nôtre droit. Jesus-Christ en prend un de cette privation de sepulture. Il permet qu'on nous fasse cette injustice, pour être une preuve contre les ennemis de sa Verité & de sa Justice. On refuse la sepulture à ceux qui ne veulent point consentir à une injustice; donc on resiste à l'injustice; en voilà un acte formel qui se verra dans toute la posterité. On est heureux de souffrir quelque chose pour servir de témoignage au droit de Jesus-Christ, & lui faire gagner sa cause; car c'est ce qui nous fera gagner la nôtre. Il n'avoit que faire de nous; mais puisqu'il a la bonté de vouloir, pour ainsi dire, nous avoir cette obligation; nous serions bien insensez de refuser la grace qu'il nous veut faire, & bien ingrats de ne l'en pas remercier. Il nous est bien avantageux d'être privez de la possession même de nôtre sepulchre, qui est la seule qu'Abraham voulût avoir dans la terre de Chanaan, afin de confirmer à Jesus-Christ la possession de son heritage, qui est sa Verité, jusqu'à la fin des siecles. Il n'y a point d'enterrement, quelque pompeux & quelque magnifique qu'il puisse être, qui ait rien de comparable à celui-là.

Il est vrai que les Anciens ont regardé comme un acte de Religion le desir d'être

enſeveli dans le ſepulchre de leurs Peres, & c'étoit une eſpece de malédiction, d'être enterré dans une terre étrangere. Jacob conjura ſon Fils Joſeph de le faire porter après ſa mort dans le ſepulchre d'Abraham ſon Pere, & Joſeph conjura ſes freres de ne laiſſer point ſes os en Egypte; mais nous devons tellement nous ſouvenir de la crainte qu'ils ont eu que leurs corps ne fuſſent pas mis dans le tombeau de leur famille, que nous n'oubliions pas la cauſe de cette crainte. Il n'y avoit rien qui fût ſi cher aux Saints de l'Ancien Teſtament que l'heritage & le ſepulchre de leurs Peres; mais ils voyoient quelque choſe en cela, que les perſonnes charnelles n'y voyoient pas. Ils aimoient & ils reſpectoient dans le ſepulchre de leurs peres la foi de leurs peres. C'étoit une figure; ils n'étoient ſi jaloux de conſerver l'heritage de leurs peres, que pour nous apprendre à n'abandonner jamais, quelque violence qu'on puiſſe nous faire, l'heritage de la foi que nous avons reçûë de pere en fils par une tradition non interrompuë. Leur ſepulchre ne leur étoit une choſe ſi ſainte, qu'à cauſe de la ſainteté de la foi qui étoit repreſentée par ce ſepulchre. Ils apprehendoient d'être enterrez avec des étrangers, parce qu'ils apprehendoient comme

la mort une foi étrangere ; & qu'ils vouloient montrer à leurs descendans à l'apprehender comme eux. Il ne faut pas les imiter dans la crainte qu'ils avoient de n'être point enterrez avec leurs proches, parce que le tems du Nouveau Testament ne nous permet plus de rien craindre sur cela ; mais nous devons les imiter dans la cause de cette crainte. Cette crainte ne s'accorderoit pas bien avec la Foi de l'Evangile ; mais ce qui est le sujet, s'accorde parfaitement avec cette Foi. Prenons donc garde, qu'étant trop jaloux de notre sepulture, nous ne le soyons pas assez de notre Foi, pour laquelle seule nos Peres dans le tems de l'Ancien Testament, ont regardé cette sepulture comme une chose sacrée. Ce seroit un échange horrible de perdre la Foi pour un sepulchre, qui dans le tems même de l'ancienne Loi, n'étoit considerable que pour la Foi.

Il peut donc nous être avantageux d'être privez de la sepulture, & même nous y pouvons gagner. Mais comment gagnerons-nous après la mort, puisque ce n'est plus un tems de gagner ? ( Luc. 19. 13. ) *Faites profiter mon argent jusqu'à ce que je revienne*, dit le Pere de famille, *negotiamini dum venio.* Quand il est venu, il n'y a donc plus de profit ni de gain à faire. Il est

vrai que les occaſions de gagner beaucoup dans le tombeau ſont rares; mais le bras de Dieu n'eſt point racourci & nous les avons entre les mains. On nous menace de nous priver de la ſepulture, ſi nous ne faiſons ce qu'il nous eſt impoſſible de faire ſans trahir la verité : choiſiſſons plûtôt mille fois d'être privez de toute ſepulture, que de bleſſer nôtre conſcience, & nous gagnerons encore après la mort. C'eſt ainſi que nous acheterons par nôtre foi & comme Abraham, *pecuniâ dignâ*, un ſepulchre plus magnifique que celui des Rois, & dont la gloire ſubſiſtera dans toute l'éternité, lorſqu'il n'y aura plus de ſepulchre. Ne nous mettons point en peine de ce que deviendra nôtre corps aprés la mort. De quelque maniere qu'on le traite, il reſſuſcitera glorieux, ſi nous conſervons nôtre cœur pur & nos mains nettes. Sa gloire ſera plus grande dans le Ciel à proportion qu'il aura été traité ſur la terre avec plus d'ignominie ; *ſeminatur in ignobilitate*, comme dit l'Apôtre, *ſurget in glorià*. La moiſſon aura du rapport à ce que nous aurons ſemé. C'eſt pourquoi nous devrions plûtôt craindre de perdre par nôtre faute quelque choſe de cette illuſtre infamie, qui ſera comme la ſemence d'une ſi grande gloire. Vous me menacez de

me priver de la sepulture ; si je ne consens à l'oppression d'un innocent, & si je ne rends un témoignage que je crois faux ; si vous ne m'en privez, que parce que je crains de faire un mensonge & de commettre une injustice, vous me procurez vous-même un des plus grands avantages qui me puisse jamais arriver. Si je n'étois persuadé qu'étant *foible* comme je suis, je serois temeraire de m'expoſer à la moindre tentation, & qu'il n'y a jamais rien de si assûré que de laisser faire Dieu, vos menaces me paroîtroient dignes d'envie. Il n'y a rien qui ne merite d'être desiré, dans ce que vous voulez me faire craindre. Vous me menacez comme d'un grand mal, de ce que je regarde comme un grand bien. J'ai perdu toute ma vie, & je l'ai passée inutilement pour mon salut ; je suis indigne de reparer une vie lâche par une mort courageuse : Cela est au-dessus de mes forces. Il n'y auroit plus de ressources pour moi, & je demeurerois toûjours pauvre, si vous ne me faisiez trouver un tresor dans mon sepulchre. Je reconnois la grace de Dieu dans vôtre haine ; & j'adore la misericorde infinie dans la rigueur que vous exercez contre un mort. Faites de mon corps ce qu'il vous plaira, j'y consens ; je vous l'abandonne faites-

le

le pourir où vous voudrez, il n'en deviendra pas moins incorruptible. Faites-le jetter dans la mer; exposez le à être devoré par les bêtes, ou faites-le brûler, si vous voulez: il ne se perd rien dans la nature; & quand elle-même se perdroit, Dieu ne peut rien perdre. Pourvû qu'on meure dans la paix de Dieu, il n'y a point d'abîme ni de lieu si éloigné où l'on ne soit très-proche de la bien heureuse resurrection; parce que Dieu qui nous ressuscite, est par-tout. On entendra également en tous lieux le son de la trompette. Par la grace de Dieu, je suis en assûrance de ce côté-là. Je crains avec raison que les ceremonies de ma sepulture ne m'eussent été fort inutiles, & que je n'y eusse rien gagné; au lieu que Dieu par vôtre moyen me presente l'occasion de gagner, peut-être plus que je n'ai fait dans toute ma vie.

Mais aussi il faut avoüer que si nous negligeons la grace de Dieu, & si nous reculons dans une telle rencontre où il est si aisé de vaincre, nous nous rendons entierement inexcusables. Car que pourrions-nous dire pour nôtre défense, s'il arrivoit que nous fussions infidéles à Dieu par la crainte de ce qu'on peut faire à nôtre corps après la mort. Nous n'avons pas le courage de pratiquer de

grande austeritez, & nous croyons que ce sont les forces qui nous manquent. Nous n'avons pas assez d'humilité pour aimer les grandes humiliations qui pouroient suppléer aux autres fruits de penitence; nous disons d'abord ce que dit ce serviteur de l'Evangile sur le point d'être disgracié de son Maître: (Luc. 16. 3.) *Je ne sçaurois travailler & j'aurois honte de mandier: Fodere non valeo, mendicare erubesco.* Nous n'avons rien à donner, & nous n'en avons pas même assez pour nous. Je devrois donner aux autres de mon travail, & ils me donnent du leur. Je devrois nourrir les pauvres, & ce sont eux qui me nourrissent. Cependant il faut se sauver; & on ne se sauve point sans faire quelque effort considerable: (*Matt.* 11. 12.) Car il est écrit que *le Royaume des Cieux se prend par violence.*

Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvez, a eu compassion de notre foiblesse; & il nous presente une occasion de lui rendre un grand service à peu de frais. Nous n'avons pas besoin d'une force extraordinaire, pour accomplir ce qu'il demande ici de nous. Les foibles le peuvent faire comme les forts. Il n'est plus question de dire: *je ne sçaurois travailler, & j'aurois honte de mandier*; ce qu'il éxige de nous n'a besoin ni d'un

grand travail ni d'une humilité extraordinaire. Si nous n'avons rien à donner, nous ne donnerons rien. Le peu qu'il demande ici que nous lui donnions, n'eſt qu'après la mort. Ce qu'il veut que nous ſouffrions pour ſon ſervice, nous ne le ſouffrirons que dans un tems où l'on ne ſent point ce que l'on ſouffre. Y a-t'il rien de plus aiſé ? Il ſera content de nous, ſi ayant quelque confuſion de ne pouvoir rien faire davantage pour ſon ſervice, nous conſentons volontiers que nôtre corps ſoit enterré ſans aucune ceremonie, ou qu'il ſoit même privé de ſepulture, pour rendre un témoignage à ſa verité, qui ſoit autentique, dont on ne puiſſe douter, & qui ayant quelque choſe d'éclatant & d'extraordinaire, ſoit capable de réveiller pluſieurs de ſes ſerviteurs qui ſont dans l'aſſoupiſſement & qui s'endorment ſur le bord du précipice.

Quand on mépriſe ſa vie, on ne ſe met point en peine de ſes funerailles. Saint Ignace le martyr qui avoit tant d'ardeur pour être devoré par les bêtes, n'eut point d'horreur d'un tel ſepulchre ; il le préferoit même à un mauſolée. Les martyrs ne ſe ſont jamais mis en peine de leur enterrement. Tant de ſaintes Vierges ſe ſont vûës entre les mains des bourreaux

ſans avoir la moindre inquiétude de ce qu'on feroit de leurs corps. Quand on ſe fie bien à Jeſus-Chriſt durant la vie, on peut bien s'y fier après la mort. Saint Ambroiſe remarque que ces illuſtres Confeſſeurs qui changeoient ſi ſouvent d'exil & qui rempliſſoient toute la terre de la gloire de la verité qu'ils annonçoient ſi hautement & d'une maniere ſi intrépide, n'avoient pas le moindre deſir d'être enterrez dans leurs païs. Ils ne penſoient point où ils laiſſeroient leurs corps. Ils ne s'occupoient que du lieu où iroient leurs ames; & la vûë de la terre des vivans leur ôtoit même le ſouvenir de la terre des mourans : *Non deſiderarunt patrium ſepulcrum, quibus reſervabatur cœleſte domicilium.*

Ce n'eſt qu'un mal imaginaire que nous apprehendons, & qui nous bleſſe. Car quand même on ne pourroit ſe repreſenter ſans horreur le traitement qu'on doit nous faire après la mort, nous en ſerions conſolez à l'heure même, en penſant que c'eſt le traitement que l'on a fait aux Saints. L'imagination même ne demeure point frappée d'un opprobre, qui devient glorieux par le merite & la qualité de ceux qui le ſouffrent. On eſt bleſſé à la Cour de voir une perſonne habillée autrement que tous les autres;

mais quand le Roy & toute la Cour portent un habit de même façon, cet habit fût-il le plus extraordinaire du monde, il n'eſt point remarquable, parce qu'il eſt commun, & perſonne ne s'en choque : il y auroit même de la honte à ne le pas porter. L'imagination ſe fait aux modes. La Cour de J. C. n'auroit-elle point, pour ainſi dire, les ſiennes. N'y a-t'il point de certaines choſes dans le Royaume de Dieu, à l'égard deſquelles on doit ſe conformer au tems. Les richeſſes n'étoient point un ſujet de honte dans l'ancien Teſtament, comme elles le ſont dans le nouveau; & S. Jacques dit, que *celui qui eſt riche, doit ſe confondre dans ſon veritable abaiſſement.* Au contraire dans l'ancien Teſtament, il y avoit une eſpece de deshonneur attaché à la virginité : au lieu qu'il n'y a rien de ſi glorieux dans le nouveau. Dans quelque tems que ce ſoit, ce qui eſt plus en uſage parmi les Saints, devient plus honorable dans l'Egliſe; parce que ce ſont les Grands de cette Cour Sainte que nous devons regarder pour apprendre d'eux comment il faut honorer J. C.

S'il arrivoit donc dans l'Egliſe que les Princes de ſa Cour & les perſonnes qui lui ſeroient le plus agreables, ne fuſſent plus enterrées, ceux qui ſont ſenſibles

au veritable honneur, devroient avoir quelque honte de n'avoir point de part à cette glorieuſe ignominie. La veritable gloire eſt d'être traité comme les Saints; & il n'y a point d'autre infamie, que de ne leur être pas ſemblables, & pendant la vie & à la mort. Conformons-nous donc avec joye à ces modes ſaintes & glorieuſes de l'Egliſe, qui ne viennent point du caprice des hommes comme celles du monde, mais d'un ordre exprès de Dieu, & de la conduite de ſa providence qui eſt toûjours admirable. Soyons contens d'être un jour enterrez ſelon l'uſage devenu commun parmi les Saints: (Joan.) *Sicut mos eſt ſepelire.*

C'eſt un bonheur d'être inhumé en Terre-Sainte : qui en doute ? Mais auſſi peut-on douter que s'il étoit queſtion de défendre la ſainteté de l'Evangile, il ne valût beaucoup mieux n'être point mis en Terre-Sainte, & être Saint. Tâchons d'acquerir la veritable ſainteté en demeurant inébranlables dans la confeſſion de la verité ; & alors toute Terre nous ſera Sainte. Puiſque S. Bernard ne craint pas de dire que nos Temples ſont Saints à cauſe de la ſainteté de nos corps : on peut dire auſſi ſans crainte, que la Terre devient ſainte en quelque maniere, quand on y met les corps des Saints. Les habits

de tant de saints Confesseurs qui ont fait des miracles, n'avoient point d'autre benediction particuliere que d'avoir touché à leurs corps ; & cela suffisoit pour les rendre les instrumens de la puissance de Dieu.

La seule chose donc qui pourra nous faire tort, ce sera de n'être pas Saints. Mais confessons le Saint Nom de Jesus-Christ avec une voix libre, un cœur intrépide & une force tout divine, pour me servir des paroles de S. Cyprien, & nous serons Saints : *Voce liberâ, mente incorrupta, virtute divinâ, telis quidem sæcularibus nudi, sed armis fidei, credentes armati.* Confessons la grace de Jesus Christ qui fait les Saints, par une foi vive, & par une vie sainte ; & de quelque maniere qu'on nous enterre, nous serons Saints. Nous ne sentirons pas même l'indignité des traitemens qu'on pourra nous faire ; & cette espece de souffrance morte & insensible ne laissera pas d'être récompensée d'une couronne : *Quam felix pœna in quâ nihil sit quod sentias, & plurimum sit quod acquiras.*

# QUE L'ON NE DOIT jamais tant eſperer de Dieu, que lorſque tout paroît deſeſperé du côté des hommes.

QUoique les évenemens extraordinaires dont nous ſommes témoins aujourd'hui, ſemblent ne preſenter que des idées très-affligeantes à ceux qui aiment ſincerement l'Egliſe ; cependant on peut dire avec verité que nous n'en devons être ni conſternez, ni même alarmez. Il ſemble au contraire ( ce qui paroîtra ſans doute un Paradoxe ) que nous ſommes dans une ſituation plus avantageuſe que celle où nous avons été juſqu'ici ; & qu'en ce qui nous regarde perſonnellement, nous devons en avoir de la joye. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit ſe diſſimuler que tout ce qui ſe paſſe peut avoir de grandes ſuites ; il ſuffit même que tout ce que nous voïons ſoit l'ouvrage de nos ennemis, pour penſer qu'il pourroit nous en coûter tout ce que nous avons de plus cher en ce monde : mais c'eſt cela même qui doit nous perſuader qu'en perdant tout, nous aurions tout

gagné : ce qui eſt vrai, ſelon les vûës de la foi toûjours ſi differentes de celles de la nature.

Ce ſont nos ennemis qui ſont Juges dans leur propre cauſe ; mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui eſt le Juge de la nôtre, & la nôtre eſt la ſienne. Il a reçû toute puiſſance dans le Ciel & ſur la Terre : ainſi rien n'arrive que par ſon ordre, ou par ſa permiſſion. Pourquoi donc, ſi nous croïons que ce que nos ennemis ont fait contre nous, nous eſt nuiſible, ne croirons-nous pas auſſi que ce que Jeſus-Chriſt a fait pour lui & pour nous, nous eſt utile ? Eſt-ce que nos ennemis ne ſe trompent point, & que Jeſus-Chriſt ſe trompe ? Eſt-ce que nos ennemis font ce qu'ils veulent, & que Jeſus-Chriſt ne fait pas ce qu'il veut ? Une telle penſée ne peut venir dans l'eſprit de perſonne. Il eſt donc aiſé de conclure, que ſi Jeſus-Chriſt a quelque part dans tel & tel évenement, il ne tiendra qu'à nous que cet évenement ne nous ſoit très-avantageux. Jeſus-Chriſt eſt la puiſſance du Pere : il fait donc ce qu'il veut, & perſonne ne peut lui reſiſter. Il eſt la ſageſſe du Pere ; & il nous a tant aimez qu'il eſt mort pour nous : Il ne faut donc rien que ce ne ſoit pour nous rendre ſa mort utile & avantageuſe ; & ſi nous avons les ſentimen-

que nous devons avoir de ſa bonté, de ſa ſageſſe, & de ſa puiſſance; quoiqu'il arrive, nous devons être en paix. Je dirai plus : ſi nôtre foi n'eſt point chancelante, nous devons être comblez d'une ſainte joye.

Quand Dieu ne regleroit pas juſqu'aux plus petites choſes ; il eſt clair que ces grands coups viennent de lui & quand il tonne, il n'eſt rien de ſi aiſé que de dire que c'eſt lui-même. Oüi, c'eſt lui, & c'eſt lui qui ſe déclare hautement pour les interêts de ſa gloire ; & nous y trouverons toujours notre ſalut, ſi nous n'avons point d'autre penſée ni d'autre deſir que de contribuer à cette gloire aux dépens même de notre propre vie. Il n'eſt pas neceſſaire de pénetrer dans l'avenir ni de comprendre la ſuite des plus grands évenemens pour s'aſſûrer qu'ils nous ſont avantageux : il ne faut qu'avoir de la foi. On ne ſe trompe pas quand on dit que Dieu a bien fait toutes choſes. C'eſt être ſage que de le croire toujours ſage ; non-ſeulement dans ſes paroles, mais dans tout ce qui arrive ; puiſqu'en un ſens, il n'arrive rien qui ne ſoit l'effet de ſa parole. Je ne me connois point du tout en peinture ; mais ſi je voyois un tableau où le Peintre ſe ſeroit fait un plaiſir d'employer tout ſon Art : ſi j'étois

bien perſuadé que ce Peintre eſt le plus habile du monde, & ſi je l'aimois uniquement ; quoique mon admiration ne pût ſervir de rien pour relever l'excellence de l'ouvrage, je ne pourrois pas néanmoins m'empêcher de le trouver beau & de l'admirer. Nous voyous l'ouvrage de Jeſus-Chriſt, & il le conſomme à nos yeux. Son grand ouvrage c'eſt ſon Egliſe. Tout ce qui arrive dans le monde & durant le cours de tous les ſiecles, n'eſt que pour elle. Il accomplit ce qui lui manque, & il l'accomplit devant nous, pour ne rien dire de plus, ce qui ſuffit pour nous donner de la joye. Il nous ouvre les yeux ; & dans le temps qu'il ſe cache à preſque toute la terre, il nous communique ſa lumiere, il veut que nous le voyous travailler : & nous pouvons dire, que quoique ſa main ſoit inviſible, nous le voyons dans tout ce qui ſe paſſe ajourd'hui. Pourquoi donc ne diſons-nous pas comme ces peuples de l'Evangile : *Il a bien fait toutes choſes : bene omnia fecit.* Eſt-ce qu'on penſe qu'on gouverneroit mieux ſon Egliſe qu'il ne la gouverne ? ( *Marc.* 7. 37. ) Il vient nous trouver, ſon amour le fait ſe hâter ; & par ſes œuvres, il nous dit ce qu'il a fait écrire dans l'Apocalipſe : *je vais venir bientôt : ecce venio cito.* ( *Apoc.* 3. 11. ) Eſt-il de démarches plus aimables que celles

qu'a fait Jesus-Christ ? Quoi ! l'Epoux a la bonté & la condescendance d'admirer les démarches de l'Epouse ; & l'Epouse n'admirera pas les siennes, lors même qu'il accourt pour venir l'embrasser & la sauver ? Y auroit-il de la justice, ou plûtôt n'y auroit-il point de l'ingratitude ? L'admiration d'un ignorant ne sert de rien à un Peintre, & le Peintre n'en fait pas d'état. C'est une admiration inutile & à celui qui admire, & à celui qui est admiré. Mais la nôtre nous servira infiniment, si nous admirons l'ouvrage de Jesus-Christ : & j'ose dire qu'elle lui servira à lui-même, parce qu'il nous sauvera par cette admiration, & que sa gloire est de nous sauver. Cette admiration où nous serons de sa grandeur & de sa sagesse sera un instrument de sa miséricorde sur nous ; c'est pourquoi elle lui sera utile, parce qu'il nous confond, pour ainsi dire, avec lui-même, & que les membres de Jesus-Christ sont tellement ses membres, qu'ils sont Jesus-Christ même, comme dit S. Fulgence : *Membra unum est corpus, & hoc corpus sic est Christi, ut Christus sit.*

Ne refusons pas nôtre admiration à Jesus Christ, puisqu'il veut s'en servir pour nous sauver. Ne lui refusons point les applaudissemens qu'il nous demande

& qu'il nous eſt ſi glorieux de lui donner. Il veut notre approbation pour nous faire du bien & pour en faire à ſon Egliſe. Si nous admirons comme nous y ſommes obligez, la conduite de Jeſus-Chriſt, la ſituation de cette ſainte Mere en ſera plus avantageuſe; puiſque ſes veritables avantages viennent de la vertu & de la patience de ſes enfans. Jeſus-Chriſt attend de nous que nous lui diſions dans de telles rencontres; *il a bien fait toutes choſes : bene omnia fecit.* Portons donc ce jugement ſi juſte pour ſa gloire, & ſi avantageux à l'Egliſe & à nous-mêmes. Diſons cette parole pour lui & pour nous: nous rendrons un ſervice important à l'Epoux & à l'Epouſe, pourvû que cette parole vienne du cœur, & que ce ne ſoit pas ſeulement la langue qui la profere. Cette parole étoit la loüange que les peuples donnoient à Jeſus-Chriſt, lorſqu'ils lui voyoient operer tant de guériſons miraculeuſes; & elle nous apprend à le loüer en nous conformant à ſa volonté, ce qui eſt lui donner une loüange toute divine. Mais nous la lui donnerons ici avec encore plus de juſtice. Car ce que fait Jeſus-Chriſt à preſent eſt bien plus grand que ce qu'il faiſoit alors. Il guériſſoit les corps, aujourd'hui il guérit les ames. Il ajoute ce qui

manque au corps de l'Egliſe. Il acheve le nombre des Saints. Il ſe hâte de remettre ſon Royaume entre les mains de ſon Pere pour y regner éternellement. Nous avons donc bien plus de raiſon de dire à preſent *il a bien fait toutes choſes*: *bene omnia fecit.*

En quelque conjoncture qu'on ſe trouve, c'eſt une grande loüange que celle qui eſt renfermée dans ces paroles; mais quand on les dit en ſouffrant, c'eſt un miracle qu'il aime peut-être mieux que les autres qu'il a fait ſur la Terre: & il le fait dans le cœur de ceux qui le loüent. Pour moi je crois qu'il n'y a point de voye plus courte & plus efficace pour accomplir toute juſtice, que de dire cette ſainte parole en portant la Croix de Jeſus-Chriſt; & c'eſt pour nous une nouvelle raiſon de dire à preſent: *il a bien fait toutes choſes*: *bene omnia fecit*: parce qu'il ſe ſert de nos ſouffrances pour nous punir de nos pechez & pour nous les pardonner: ce qui n'eſt pas moins un effet de ſa miſericorde que de ſa juſtice. Mais il s'en ſert encore pour l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur ſon Egliſe, qui eſt la fin & la conſommation de toutes ſes miſericordes. Voilà une raiſon generale qui montre que nous ne pouvons nous tromper en adorant les jugemens

de Dieu ſur nous, & en croyant que nos affaires vont bien, puiſque c'eſt Dieu que nous en avons chargé & qui en a le ſoin.

Il me ſemble neanmoins qu'on peut dire encore quelque choſe de plus que cela. Car ſoit que Dieu ait réſolu de nous laiſſer dans cette oppreſſion particuliere pour abreger le tems, & nous délivrer encore plûtôt de l'oppreſſion generale du monde : ſoit qu'il ait réſolu au contraire de nous délivrer pour quelque tems de la puiſſance de nos ennemis : je croi que nous devons avoir plus d'eſperance que nous n'en avions auparavant. En voici la raiſon : c'eſt que Dieu eſt plus prêt de nous ſecourir quand il n'y a perſonne qui nous ſecoure, & que toutes les puiſſances du monde jointes enſemble ne ſçaurolent ni diminuer ni augmenter la puiſſance de Dieu. Certainement nous ſommes infiniment plus forts, lorſqu'il n'y a que lui-ſeul qui nous aſſiſte, & que tout le monde eſt contre nous : ce qui a fait dire à S. Paul : ( 2. Cor. 12. 10. ) *lorſque je ſuis foible, c'eſt alors que je ſuis fort : cum infirmor, tunc potens ſum.* Dieu eſt naturellement la défenſe des pauvres. Il eſt de foi qu'il les défend & qu'il les délivre lorſqu'il ne ſe trouve perſonne pour les délivrer, & qu'ils n'eſperent qu'en lui-

seul : ( Pſ. 71. ) *Liberabit pauperem à potente & pauperem cui non erat adjutor.* Mais le ſecours que l'on attend des hommes, ou retarde ou affoiblit celui de Dieu dans lequel eſt toute notre force. Or il me ſemble que nous ſommes à peu près dans l'état où étoit David. Nous ſommes pauvres, nous ſommes opprimez, comme il l'étoit, par des ennemis qui ſont puiſſans ; & il n'y a perſonne qui nous délivre : *pauperem cui non erat adjutor* ; il s'enſuit donc que Dieu nous délivrera, pourvû que nous ne renoncions point à notre avantage, en faiſant attention au ſecours des hommes ; ce qui feroit regarder derriere nous. C'eſt pourquoi nous devons avoir de la joye, quand nous nous voyons abandonnez : & il arrive ſouvent que lorſque des perſonnes du monde diſent aux ſerviteurs de Dieu qu'ils ſont perdus, parce que ces perſonnes n'ont pas d'yeux pour voir le ſecours de Dieu, les Anges au contraire ſe réjoüiſſent avec eux, en diſant : *courage, vous ſerez bien-tôt délivrez.* C'eſt la conſolation que Raphaël donna à Tobie : *forti animo eſto : in proximo eſt ut à Deo cureris. Ayez bon courage ; vous allez être bien-tôt gueri.* L'abandonnement des hommes eſt un remede ſi ſouverain, quand on ſçait s'en ſervir, qu'il n'y a point de mal ſi incurable qu'il ne gué-

riſſe : & ce remede eſt toujours efficace, quoiqu'il ne le ſoit pas toujours de la même maniere. On pourroit montrer cela par une infinité d'exemples de l'un & de l'autre Teſtament, ce qui ſeroit trop long & n'eſt pas neceſſaire, parce qu'on les ſçait, & que nous devons les avoir toujours devant les yeux.

Il eſt ſi vrai qu'il n'y a rien de ſi avantageux que d'être ſans ſecours, que David ne deſiroit point d'autre ſecours : (Pſ. 50. 12.) *Secourez-nous dans l'affliction*, diſoit-il à Dieu, *Da nobis auxilium de tribulatione :* & la raiſon en eſt admirable & digne du S. Eſprit qui parloit en lui ; *c'eſt*, dit-il, *que le ſalut qui vient de l'homme n'eſt que vanité : quia vana ſalus hominis.* Comme s'il diſoit : le ſecours des hommes eſt ſi vain, que c'eſt un grand ſecours que d'être abandonné d'un tel ſecours. David le diſoit pour nous inſtruire, & il le pratiquoit comme nous le pouvons voir dans ces paroles ſi admirables : (Pſ. 26. 5.) *Quand je ſerois aſſiégé par toute une armée, mon cœur ne craindra rien. Quand elle fondroit ſur moi pour me combattre, le combat même redoubleroit mon eſperance. Si conſiſtant adverſum me caſtra, non timebit cor meum : ſi exurgat adverſum me prælium, in hoc ego ſperabo.* Quand une puiſſante armée vient fondre ſur nous, il y a plus de péril qu'à

être simplement assiegé : c'est pourquoi quand le peril est moindre, le Prophête se contente de dire qu'il ne craindra point: *non timebit cor meum*; mais quand le peril est extrême ; il ne croit pas que ce soit assez de ne point craindre ; mais afin de ne se point montrer ingrat envers Dieu, & indigne de sa grace & de sa protection, qui est plus grande lorsque nos ennemis sont beaucoup plus forts que nous, il témoigne expressément, que non-seulement il ne craindra point, mais qu'au contraire, cela lui fera une occasion d'esperer : *in hoc ego sperabo.*

Ce qui est arrivé jusqu'ici à nôtre égard étoit comme un siege : & sans doute nous ne devions point craindre, parce que Dieu est avec nous, quand nous sommes dans l'affliction. C'est alors qu'il falloit dire : *mon cœur ne craindra point* : *non timebit cor meum.* Mais ce qui est arrivé depuis nous annonçant comme une bataille qu'on est prêt de nous livrer, nous devons reconnoître que Dieu approche de nous davantage : & par conséquent, si nous avons de la foi, nous devons dire avec joye pour honorer son secours : *c'est le danger même où nous sommes qui nous donne de l'esperance* : *in hoc ego sperabo.* C'est ce que Jesus-Christ demande de nous, quand il nous dit : *que c'est alors*

*qu'il faut regarder en haut & lever nos têtes, parce que nôtre redemption eſt proche : reſpicite & levate capita veſtra : ecce enim appropinquat redemptio veſtra.* Cela ſeroit encore plus vrai quand même Dieu ne voudroit pas nous délivrer viſiblement, pour nous délivrer inviſiblement & avec plus de gloire : ce qui pourroit être le ſujet d'un grand diſcours. Mais il eſt certain que quand le Seigneur a réſolu de nous délivrer des mains de nos ennemis, il execute ſes deſſeins, quand les hommes ne voyent plus d'apparence que nous en puiſſions être délivrez : & c'eſt alors au contraire que les ſerviteurs de Dieu commencent d'y voir plus d'apparence ; parce qu'ils n'en jugent que par la foi, dont les vûës ſont oppoſées aux ſens & au-deſſus des raiſonnemens humains.

Quand Abraham eut épouſé Sara, il étoit aiſé de juger en les voyant tous deux ſe portans bien & dans un âge peu avancé, qu'ils n'étoient pas éloignez d'avoir des enfans : au contraire, quand on les vit dans la derniere vieilleſſe, on pouvoit bien dire qu'ils en étoient très-éloignez. Mais ſi quelqu'un eût été inſtruit du deſſein de Dieu, il eût eu raiſon de ſe mocquer de tous ces jugemens. Car comme Dieu avoit réſolu de faire paroî-

tre ſa puiſſance dans Abraham & dans Sara, & qu'il vouloit qu'Iſaac fût un fils de promeſſe, comme le dit l'Apôtre; il n'y avoit dans la verité aucune apparence qu'ils duſſent avoir des enfans, lorſqu'il ſembloit y en avoir toutes les apparences du monde: & auſſi lorſqu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils en duſſent avoir, on devoit juger qu'ils en auroient bien-tôt parce que c'étoit le vrai tems que Dieu avoit choiſi pour leur en donner.

Je ne ſçai pas ce que Dieu a réſolu de faire; ni s'il nous veut donner un peu de tems pour reſpirer & reprendre nos forces: mais certainement s'il le veut faire, & que ce ſoit ſon deſſein de montrer encore par un ſi grand exemple qu'il n'y a rien de ſi ſûr que de s'abandonner entre ſes mains & de renoncer à toute la fauſſe ſageſſe du ſiecle: s'il veut nous délivrer pour ſa gloire; il faut avoüer qu'il n'y a jamais eu lieu d'avoir tant d'eſperance qu'à preſent: parce que non-ſeulement les étrangers ne nous ſecourent pas; mais ceux de notre propre maiſon nous perſecutent. Ce ſont les enfans même & ceux qui paroiſſoient nos amis qui nous oppriment & qui ſervent d'inſtrument à nos ennemis: à qui aurions-nous donc recours? Toute la Terre eſt contre nous, on craint même de dire qu'on nous con-

noît & qu'on nous aime. Nous voilà donc parfaitement ſans ſecours, & par conſequent nous voilà aſſurez du ſecours de Dieu: ſelon la parole du Prophête: (Pſ. 71. 12.) *il délivrera le pauvre des mains du puiſſant, & le foible qui n'avoit aucun ſecours: quia liberabit pauperem à potente; & pauperem cui non erat adjutor.* La ſeule choſe que nous avons à craindre eſt de n'être pas pauvres. Car Dieu ne dit pas qu'il aſſiſtera tous ceux qui demeurent ſans aucune aſſiſtance; mais ſeulement les pauvres qui ne ſont point aſſiſtez & qui ne peuvent l'être: *pauperem cui non erat adjutor.*

Gedeon qui avoit beaucoup de foi, ſelon le témoignage que lui rend l'Apôtre, comprenoit bien que Dieu n'a pas beſoin des moyens humains: c'eſt pourquoi ayant été choiſi par le Seigneur pour délivrer ſon Peuple de la puiſſance des Madianites, il ne ſe mit pas tant en peine d'amaſſer une grande armée que de s'aſſurer de ſa volonté. Il ne leva des troupes que de quatre tribus; & il ne prit que ceux qui s'offrirent à la guerre de Dieu. Car il eſt dit ſeulement qu'il envoya des courriers, ſans faire une convocation particuliere, ni recommander avec inſtance de prendre les armes: & cependant il ne comprenoit pas encore

assez combien il est vrai que Dieu n'a pas besoin du secours des hommes ni de leur multitude pour executer ses plus grands desseins. Dieu lui dit donc que son armée étoit trop nombreuse pour vaincre ses ennemis : (Judic 7. 2.) *multus tecum est populus nec tradetur Madian in manus tuas.* Qui a jamais entendu parler d'un semblable raisonnement, *Vous ne vaincrez pas parce que vous êtes trop forts* ; puisqu'au contraire on n'est vaincu que parce qu'on est le plus foible ? C'est là aussi un raisonnement de Dieu & non pas des hommes ; & il faut avoüer que ses pensées sont bien differentes des nôtres : comme il nous le dit si souvent dans ses écritures. Si nous avions été en ce tems-là, nous eussions crû facilement que Gedeon ne pouvoit pas vaincre avec une telle armée, parce qu'elle n'étoit pas assez grande : & si nous avions été de son conseil, nous lui aurions donné avis d'assembler toutes les forces du peuple de Dieu, afin de pouvoir remporter la victoire avec plus d'assurance : ce qui eût été le vrai moyen de la lui faire perdre ; car le dessein de Dieu étoit de faire connoître à son Peuple, qu'il n'étoit pas délivré par ses propres forces, mais par sa seule misericorde : (Ibid) *de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi ; & ne dise : j'ay été délivré par*

*ma propre force : ne glorietur contra me Iſraël & dicat : meis viribus liberatus ſum.* C'eſt la raiſon que Dieu en apporte, qui nous apprend que c'eſt ſe glorifier contre lui que de mettre ſa confiance en ſoi-même, ou dans le ſecours des hommes. Gedeon renvoya donc la plus grande partie de ſon armée qui n'étoit pas grande : & quoiqu'en cela il eût ſuivi exactement l'ordre de Dieu, il ſe trouva néanmoins qu'il étoit encore trop fort : *& le Seigneur lui dit : le Peuple eſt encore en trop grand nombre : Dixitque Dominus ad Gedeon : adhuc Populus multus eſt.* Sur ce ſecond ordre il congedia preſque tout le reſte de ſon armée, ne retenant que trois cens hommes & encore ſans armes : puis qu'au lieu d'épées & de boucliers *il ne leur donna dans les mains que des trompettes, & des pots de terre vuides avec des lampes : & dedit tubas in manibus eorum, lagenaſque vacuas ac lampades in medio lagenarum.* Dieu avoit réſolu de donner la victoire à ſon Peuple ; mais il vouloit qu'il demeurât entierement perſuadé que c'étoit Dieu ſeul qui avoit vaincu & non pas l'homme.

Si dans les guerres qui arriverent enſuite aux Iſraëlites ſous les autres Juges ou ſous les Rois, Dieu leur eut fait le même commandement qu'il avoit fait à

Gedeon, & qu'il eut ordonné de renvoyer la plus grande partie des troupes? n'eſt-il pas vrai qu'au lieu de s'en affliger, ils euſſent cru au contraire que c'étoit une marque aſſurée qu'il vouloit leur donner la victoire ſur leurs ennemis? Je me demande donc à moi même pourquoi j'ai moins de foi que les Juifs? D'où vient que je perds courage, en voyant que Dieu renvoye la plus grande partie de ſes troupes, & qu'il retient ſi peu de monde pour combattre ſous ſes enſeignes & pour ſa cauſe? C'eſt cela même qui nous doit faire eſperer davantage, au lieu de nous faire craindre. Indubitablement Dieu vaincra, mais il veut qu'on croye que c'eſt lui ſeul qui nous fait vaincre. Si cette conduite étoit nouvelle, elle pouroit nous ſurprendre, quoiqu'elle ſoit ſi juſte & ſi digne de Dieu: mais après tant d'exemples, nous devons être aſſurez que, puiſqu'il ſe comporte avec nous de la même maniere dont il s'eſt comporté avec ſon Peuple ſous Gedeon, il eſt viſible qu'il a auſſi le même deſſein; & qu'il veut tellement nous faire vaincre, que nous ne nous en glorifions que dans lui ſeul.

Il eſt écrit qu'*il y a beaucoup d'appellez & peu d'élûs*; mais à preſent on peut dire qu'il y a même peu d'appellez en compa-

comparaiſon de ceux qui ne le ſont pas. Il y a un grand nombre de perſonnes dans l'Egliſe qui devroient combattre pour la cauſe de Dieu ; mais Dieu les renvoye, parce qu'ils ſont timides & qu'ils craignent plus de perdre quelque peu de bien ou quelques commoditez temporelles que de perdre leur ame : & le Seigneur dit encore aujourd'hui ce qu'il fit dire par Gedeon : (Judic. 7. 3.) *Que celui qui a peur & qui eſt timide s'en retourne : Qui formidoloſus & timidus eſt revertatur.* C'eſt ici le langage de ſa juſtice ; & il ne fait pas la grace à ceux qui ne ſe donnent pas tout-à-fait à lui de ſe ſervir d'eux. Ne nous étonnons donc point du grand nombre de perſonnes qui le quittent.

Gedeon ne fut point ſurpris de voir que vingt-deux mille hommes quittoient le camp & s'en retournoient chez eux. Il ne fut point ſurpris non plus, quand de dix mille hommes qui lui reſtoient, il ne lui en demeura que trois cens qui ne plierent point le genoüil pour boire. Ce peu de perſonnes ne devoit pas être dans l'abattement & dans la triſteſſe, parce qu'ils ſe voyoient en petit nombre. Mais il devoit être dans la joye de ſe voir préferez par le choix de Dieu à tant d'autres. Ils ne devoient pas en avoir moins de courage, mais plus de reconnoiſſance.

C'eſt-là notre regle. Quand Dieu execute ſes ordres, nous ne devons pas perdre notre paix, s'il eſt le ſeul que nous aimons: car ceux qui n'aiment que ſa Loi, comme dit le Prophete, ne s'affoibliſſent point de quelque évenement que ce puiſſe être: *Pax multa diligentibus legem tuam, & non eſt illis ſcandalum.* Ce ne leur eſt pas un ſcandale que Dieu faſſe ſa volonté qu'ils preferent toujours à la leur, mais une occaſion de le ſervir encore avec plus de fidelité, & de le loüer avec plus d'amour: ſelon ce qui eſt écrit: (Iſai. 25. 3.) *Super hoc laudabit te populus fortis, quia factus es fortitudo pauperi & egeno in tribulatione ſua &c.* C'eſt pour cela qu'un peuple puiſſant vous rendra gloire, parce que vous êtes devenu la force du pauvre & du foible dans ſon affliction, &c.

Dans ces grands jugemens que Dieu exerce, ceux qui le craignent ont de la triſteſſe & de la joye; mais leur triſteſſe n'a pour objet que le malheur de leurs ennemis, parce qu'ils ſe perdent; & leur joye eſt pour eux-mêmes, parce qu'ils ſe ſauvent. Ne diſons donc point: tout le monde nous perſecute, ou nous abandonne. Que votre eſperance ne s'affoibliſſe pas dans de telles rencontres; mais qu'elle ſe releve par la foi que nous avons que le ſecours de Dieu eſt tout proche;

il ne nous dira point à preſent comme à Gedeon : *Vous avez encore trop de monde avec vous : Adhuc populus vobiſcum multus eſt.* Ce n'eſt plus notre nombre qui nous nuit : *quia pauci facti ſumus valde.* Graces à Dieu nous n'avons point d'armes : nous ſommes ſans aucune protection de la part des hommes ; & par conſequent, nous voilà en état de vaincre, ſi la trompette de la verité ſe fait entendre dans notre cœur, ſi la lampe de la charité eſt dans nos mains par le bon exemple que nous donnons, & ſi nous ne faiſons non plus d'état de nos corps que de pots de terre, pour les briſer en les ſacrifiant à Jeſus Chriſt.

En quelque petit nombre que ſoient les amateurs de la verité, pourvû qu'ils ſoient dans de ſemblables diſpoſitions, ils vaincront toujours. Pourquoi comptons-nous les goutes de pluye qui tombent ſur nous ; & pourquoi ſommes-nous ſi attentifs à obſerver les nuées, contre la défenſe du ſage ; puiſque nous ſommes aſſurez que *les grandes eaux ne peuvent éteindre le feu de la charité*, comme il eſt dit dans le Cantique ; (Cant. 8. 7.) *& que des fleuves entiers ne ſont point capables de l'étouffer.*

N'ayons d'autre ſoin que de demander ſans ceſſe à Dieu qu'il allume dans notre cœur ce grand feu de la charité, & laiſ-

ns faire le monde. Quoiqu'il puisse faire contre nous ; ne l'aimons point, & il est déja vaincu. Il ne peut nuire que quand on l'aime, & il sert toûjours quand on le haït. Qu'on nous calomnie, qu'on nous trahisse, qu'on nous persécute, qu'on nous opprime, que tout le monde nous croye perdus sans ressource : si nous ne regardons que Dieu seul, & si toute nôtre confiance est en lui, nous vaincrons la persécution par son secours, quelque grande qu'elle puisse être : ou s'il veut nous faire encore une plus grande misericorde, la persécution nous fera vaincre. Quand nous voyons que les maux croissent, croissons aussi dans l'esperance des plus grands biens, & animons-nous par la foi, pour nous relever encore plus haut à proportion qu'on nous accable. La mesure est certaine, & c'est le poids du Sanctuaire. Dieu nous aime autant qu'on nous haït pour l'amour de lui. Je craindrois que nous ne fussions ingrats & infidéles, si nous avions plus de tristesse de la haine du monde & de sa persécution, que nous n'avons de joye de l'amour que Dieu nous porte & de sa protection si particuliere. Pour bien faire nous devrions être si attentifs à louer Dieu & à l'aimer, que nous ne nous apperçûssions pas même, pour ainsi

dire, de ce que le monde fait contre nous.

J'ai honte quand j'apprend qu'un Philoſophe Payen étoit tellement attentif à des figures de Mathematiques, qu'il ne fut point détourné de cette occupation de vanité par la priſe de la Ville où il étoit. Il ne s'apperçût point de la deſolation publique, & il y fut tué ſans qu'il y penſât. Pourquoi les Epouſes de Jeſus-Chriſt ſeront-elles moins fermes & moins tranquiles dans l'application qu'elles doivent toute entiere à la verité, & à la charité de leur Epoux? Ne ſeroit-il pas honteux qu'elles demeurâſſent conſternées à la vûë d'une feüille que le vent emporte, lorſque les eſclaves du demon ont tant de force. Je ne voudrois pas au fond ne me point apperçevoir de tant de maux, puiſque Jeſus-Chriſt me commande de lever alors la tête: *levate capita veſtra*: Je ne voudrois pas être inſenſible, puiſqu'il me commande de m'en réjoüir: *gaudete & exultate.* Quand on leve la tête comme Jeſus-Chriſt l'ordonne, on voit bien la perſécution, mais on la mépriſe. Quand on ſe réjoüit dans les maux qu'on ſouffre, on n'eſt pas inſenſible, mais on n'a point d'autre ſentiment que celui que l'amour donne. Nous devons ſi peu avoir de reſſentiment contre nos enne-

mais, à cauſe du mal qu'ils nous font, que nous ne devons preſque pas nous appercevoir qu'ils nous en font. Mais nous devons avoir un ſi grand reſſentiment de la miſericorde que Dieu nous fait de nous expoſer à ſouffrir quelque choſe pour la juſtice, que nous devons l'en loüer par des actions de graces continuelles.

Si nous levions ainſi nos têtes pour remercier Dieu du mal qu'on nous fait, & pour pardonner de tout notre cœur à ceux dont il ſe ſert pour nous le faire notre eſperance croîtroit à proportion que croîtroit les maux qu'on nous fait ſouffrir : ce qui obligeroit Dieu de les faire finir par une infinité de moyens qu'il a toujours en ſa diſpoſition, ou pour donner la paix à ſon Egliſe, ou pour nous la donner à nous-mêmes en rendant notre couronne parfaite, s'il ne voulbit pas les faire finir. Une Epouſe de Jeſus-Chriſt pourroit ſe ſervir des paroles de l'ami de l'Epoux ; & dire ici avec ſaint Paul : ( Philipp. 1. 22. ) *Je me ſens preſſé des deux côtez* : *Coarctor è duobus*. Car, qu'y a-t-il que les enfans de l'Egliſe puiſſent deſirer avec plus de raiſon que la paix de l'Egliſe ? & qu'y a-t-il que les Soldats de Jeſus-Chriſt puiſſent deſirer plus ardemment que de mourir pour ſon ſervice ? C'eſt

pourquoi il n'y a point d'eſperance qui ſoit ſi bien fondée que celle qui naît & qui ſe fortifie de la grace de la perſecution : car elle eſt cauſe que la perſecution même finit, ou qu'elle nous couronne.

Nous ne devons point vouloir entrer dans les deſſeins de Dieu, non plus que les trois enfans de la fournaiſe : mais il eſt certain que ſi Dieu a réſolu de faire éclater les merveilles de ſa puiſſance ſur nous en nous protegeant viſiblement, & s'il veut nous délivrer de la puiſſance de nos ennemis, nous devons croire fermement que nous ſerons d'autant plus proches de ce port ſi deſiré de la paix, que la tempête qui s'éleve contre nous ſera plus grande, & qu'il n'y a point de voye plus courte pour y arriver, que la grandeur même de nos maux, pourvû qu'elle ſoit accompagnée d'une grande *patience dont l'ouvrage eſt toujours parfait*, ſoit qu'elle mette fin à la perſecution, ou que la perſecution mette fin à notre vie, (ce que nous ne meritons pas) parce que nous n'avons pas rendu notre vie aſſez conforme à la Croix de Jeſus-Chriſt pour mériter cette grande grace d'y pouvoir mourir. Mais quoiqu'il arrive, c'eſt toujours une grande grace que Dieu délivre ſon Egliſe pour un

tems, ou qu'ils nous délivre nous-mêmes. Laiſſons-le faire, car il fait tout avec une ſageſſe & une charité infinie : mais quoiqu'il faſſe, ſi nous n'eſperons qu'en lui-ſeul, nous verrons toûjours de grandes choſes, ſoit dans la délivrance de l'Egliſe, ſoit dans la nôtre, qui ſera d'autant plus réelle qu'il ne nous délivrera de nos ſouffrances que par la mort.

Nous avons encore un autre ſujet d'eſperance qui vient de la haine implacable de nos ennemis qui ſe réjoüiſſent & qui triomphent de nos maux ; ce qui eſt ſeul ſuffiſant pour attirer la miſericorde de Dieu ſur nous, ſi nous ne répondons à leur haine que par nôtre douceur & par nôtre amour. (*Prov.* 24. 18.) Si Dieu retire ſa colere quelquefois de deſſus ſes ennemis, comme Salomon nous en aſſure, lorſque ceux qui les haïſſent ſe réjoüiſſent de leur miſere ; à plus forte raiſon il l'ôte de deſſus ſes enfans qui ne ſouffrent pas ſeulement pour leur injuſtice particuliere, mais auſſi pour ſa juſtice, lorſque la cruauté de leurs ennemis ſe baigne dans leur ſang, & leur fait trouver de la joye dans leurs ſouffrances. Nos adverſaires en criant contre nous, font plus que s'ils prioient pour nous ; & en tâchant d'allumer la colere des puiſſances contre des perſonnes innocentes à leur

étard, ils éteignent celle de Dieu contre des coupables.

Pour moi j'espere que Dieu nous pardonnera, quand je vois que nos ennemis qui nous offensent sans que nous les offensions, ne veulent pas même nous pardonner; & il n'est pas difficile de présumer que nôtre Juge s'appaise, & qu'il nous veut faire misericorde, lorsque ces ennemis si implacables & si cruels ne se laissent toucher d'aucun sentiment de compassion dans l'extrêmité de nos miseres. Nous devons regarder ces paroles de sang qu'ils vômissent contre nous, & que Saint Cyprien appelle des paroles meurtrieres : *parricidalia verba*, comme des gages de la protection de Dieu & de sa paix, de quelque maniere qu'il nous la donne. C'est ainsi qu'on trouve dans le Serpent même un antidote contre son venin. C'est ainsi qu'ils nous presentent eux-mêmes le remede du mal qu'ils nous font; pourvû que nous ne refusions pas de nous en servir & que nous les aimions toûjours; car ce remede n'est salutaire & efficace qu'entre les mains de la charité.

Je conclus donc, que si nous devons être délivrez, il y a de l'apparence que nous le serons bien-tôt; parce que nous n'avons aucun secours, parce que tout

le monde nous opprime, parce que nos maux augmentent toujours ; & que la haine que nous portent nos ennemis eſt ſi grande qu'elle ne peut preſque plus augmenter. Nous avons donc occaſion de prier Dieu qu'il ait pitié de nous à cauſe de nos ennemis : (Pſ. 58. 19.) *propter inimicos meos eripe me* : (Dan. 9. 17.) : à cauſe de lui-même : *propter temetipſum* : & à cauſe que nous ſommes entierement abandonnez : (78. 8.) *quia pauperes facti ſumus nimis.*

Que ſa ſainte volonté ſoit faite, & qu'il nous faſſe la miſericorde de nous délivrer de quelque maniere qu'il nous délivre. *Amen.*

## Qu'il ne ſert de rien de s'approcher des Sacremens, ou d'en être privé, même pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, ſi l'on n'a d'ailleurs une ſolide & veritable pieté, qui ſeule eſt utile à tout.

COMME Dieu n'a pas beſoin des moyens ordinaires qu'il a établis dans ſon Egliſe pour le ſalut des hommes ; nous pouvons être ſauvez quand il le voudra ſans nous confeſſer ; nous pouvons être ſauvez ſans communier, mais il n'en eſt pas de même de ſon amour : jamais nous ne pouvons être ſauvez ſans l'aimer, & c'eſt en cela que conſiſte principalement notre bonheur. C'eſt le plus grand effet de ſa miſericorde ſur nous, de nous avoir obligez de l'aimer, & de nous avoir mis par là dans la neceſſité d'être heureux. Car comme il eſt impoſſible d'être heureux ſans l'aimer : il eſt impoſſible auſſi de n'être pas heureux en l'aimant. C'eſt pourquoi l'obligation de l'aimer, non-ſeulement n'a rien de rude, mais il

n'y a rien même de plus doux. Non-seulement elle eſt éloignée de toute ſervitude ; mais elle eſt le principe de nôtre liberté. Ce ſeroit une neceſſité bien agreable à un ambitieux de ſe voir obligé d'être Roy ; c'en doit être une bien plus agreable à un homme raiſonnable, d'être obligé d'aimer Dieu. Car ſi c'eſt regner déja que de commencer à le ſervir ; que ſera-ce de l'aimer parfaitement ?

Il n'y a point ici d'exception, quoiqu'on puiſſe faire, il faut toûjours obéïr à Dieu, il faut toûjours l'aimer. Mais en lui obéïſſant & en l'aimant, quoiqu'on puiſſe faire, on eſt heureux, & on n'a rien à craindre, puiſque la ſeule choſe que nous devions craindre eſt de ne lui obéïr pas & de ne le pas aimer. Sans cet amour qui eſt l'eſprit & la vie de tout, rien ne ſert, ou plûtôt tout nuit. La verité que nous liſons dans l'Ecriture Sainte, ne nous délivre point ſans l'Eſprit de la Verité que ſaint Ambroiſe appelle, *Penetralia Veritatis* : Il ne ſert de rien, ſelon ſaint Auguſtin, de manger la vie ſi l'on n'a déja la vie ; de même il ne faut pas croire non plus qu'il nous puiſſe être utile d'être retranchez exterieurement de la participation à la vie, quand ce ſeroit pour l'intérêt de la vie même, qui eſt Jeſus-Chriſt, ſi l'on ne vit pas. Le

Corps de Jesus-Christ même ne peut nous profiter sans son Esprit : (Ioan. 6.) *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat :* à plus forte raison ce n'est pas assez d'être séparé de ce Saint Corps, pour quelque bonne cause que ce puisse être, sans ce même Esprit qui est un Esprit de Foi & de Charité.

Il faut que la Foi animée de la Charité, coopere avec toutes nos œuvres, pour les rendre saintes devant Dieu, comme elle cooperoit avec celles d'Abraham, selon S. Jacques, (Jac. 2. 22.) *fides cooperabatur operibus illius.* Il faut se confesser devant Dieu quand on ne peut se confesser devant les hommes, afin que la peine de ne nous point confesser nous soit utile. Il faut communier interieurement quand on ne peut communier à l'exterieur, afin que la peine d'être privez de l'Eucharistie nous soit utile, & contribuë à notre salut. Il faut faire toujours spirituellement ce qu'on nous empêche de faire d'une maniere sensible ; & nous serons censez avoir fait devant Dieu ce qu'on nous empêche de faire. Si je me confesse à Dieu avec une douleur humble & paisible de ne pouvoir plus me confesser aux hommes, j'ay le fruit du Sacrement de Penitence ; & j'ai encore le merite de ce qu'on m'en prive. Si je m'unis à Jesus-Christ par la foi,

j'ai le fruit de l'Eucharistie, & j'ai encore le merite d'en être separé pour l'amour de lui & pour la défense de sa cause. Quand je serois excommunié pour ce sujet ; & retranché de la Communion des Saints à la vûë de toute l'Eglise : si j'ai encore plus de soin de m'unir à ces membres dont on me separe par le lien d'une charité sincere & qui ne s'aigrit de rien ; j'ai le fruit entier de la Communion de l'Eglise, & cette excommunication devient pour moi un nouveau merite devant Dieu, qui suffit pour me sanctifier, si je suis dans les dispositions que je viens de dire.

Mais si je me contente de l'avantage que j'ai d'être separé des Sacremens de l'Eglise pour la cause même de l'Eglise, sans me mettre en peine d'honorer ce retranchement par une pieté solide & par des fruits dignes de penitence, je suis en danger d'être condamné avec ceux qui se confessent mal ; & qui communient indignement ; puisque j'abuse de la grace de Dieu aussi bien qu'eux ; & que je ne reconnois point le temps de sa visite. On sera puni pour avoir approché des Sacremens avec les meilleures intentions du monde, si on n'en a retiré aucun fruit : on sera puni aussi pour en avoir été separé si l'on n'a tiré aucun avantage de

cette ſeparation, quoique ç'ait été pour la meilleure cauſe du monde. La juſtice de la cauſe ſupplée à tout, puiſqu'elle ſupplée même au Corps de Jeſus-Chriſt avec une abondance de merite : mais elle ne ſupplée pas à Jeſus-Chriſt & à ſon amour. Rien n'y ſupplée : ( 1. Cor. 3. 13. ) *Car il n'y a point d'autre fondement que Jeſus-Chriſt ; dit S. Paul.* La pieté eſt bien utile à tout ; mais rien n'eſt utile ſans la pieté.

Il ne faut donc pas ſe repoſer ſur cette ſeparation non plus que ſur la reception de l'Euchariſtie qui eſt ſi ſainte par elle-même. Quoique nous nous approchions de l'Euchariſtie ; ſi elle demeure inutile en nous, elle nous nuit. Quoiqu'on nous en ait ſeparez injuſtement ; ſi nous laiſſons cette ſeparation oiſive, notre ſituation n'a plus de quoi nous raſſurer ; & elle ſe trouve même moins favorable au ſalut que celle où nous étions auparavant L'Euchariſtie eſt ſainte, & cette ſeparation de l'Euchariſtie eſt ſainte : mais en prophanant la ſainteté de l'Evangile, & en vivant negligemment, nous ſommes privez de toutes les graces qu'une telle ſeparation devoit nous procurer ; & ce talent qu'on peut dire être unique, & qu'on ſçait être rare & ſi capable de nous rendre riches à jamais ſi nous le faiſons valoir comme il faut, ſera la cauſe prin-

cipale de notre condamnation, si nous sommes assez lâches pour l'enfouïr dans la terre, au lieu d'en faire notre profit.

Tout le monde demeure d'accord qu'il ne pouvoit y avoir rien de si saint que de confesser le Nom de Jesus-Christ avec une fermeté Chrétienne devant les Juges & en presence d'un peuple idolâtre & de souffrir toutes sortes de supplices, plûtôt que de renoncer à la foi : cependant les Apôtres, les saints Evêques qui leur ont succedé & tous les Peres ne dispensoient pas ces martyrs de la pratique de l'Evangile qui n'est point une obligation particuliere, mais commune & generale à toute sorte d'états & en tout tems. Tertullien representoit aux Confesseurs de la Foi, que c'étoit dans le temps qu'ils souffroient davantage qu'ils devoient faire paroître une plus grande sainteté. Je ne trouve rien de plus beau que ces paroles de S. Cyprien, lorsqu'il loue toutes les vertus Chrétiennes dans les Confesseurs de Jesus-Christ. (Ep. 86.) *Vous avez toujours observé*, leur dit-il : *les Commandemens du Seigneur avec une vigueur digne de votre fermeté. Vous avez conservé la simplicité & l'innocence ; la charité & la concorde ; la modestie & l'humilité. Vous vous êtes acquitez de votre ministere avec beaucoup de soin & d'exactitude. Vous avez fait*

*paroître de la vigilance pour aider ceux qui avoient beſoin du ſecours, de la compaſſion pour les pauvres, de la conſtance pour défendre la verité, & du courage pour maintenir la ſeverité de la diſcipline. Et afin qu'il ne manquât rien à ces grands exemples de vertu que vous avez donnez juſquici; voilà que par une confeſſion & des ſouffrances genereuſes vous animez hautement vos freres au martyre & leur en tracez le chemin. Semper in Eccleſiâ Domini, cuſtodito fidei tenore viguiſtis: conſervantes firmiter dominica mandata; in ſimplicitate innocentiam; modeſtiam in humilitate; diligentiam in adminiſtratione; vigilantiam in adjuvandis laborantibus; miſericordiam in fovendis pauperibus; in deffendendâ veritate conſtantiam; in diſciplinæ ſeveritate menſuram. Ac ne aliquid ad exemplum bonorum factorum deeſſet in vobis, etiam nunc in confeſſione vocis & paſſione corporis fratrum mentes ad divina martyria provocatis, duces vos exhibendo virtutis.*

Il dit ailleurs & en pluſieurs endroits, qu'il n'y en avoit point qui fuſſent plus obligez de maintenir la ſainteté de l'Evangile, & de la faire paroître dans toute leur vie, que ceux qui avoient eu le bonheur de ſouffrir pour l'Evangile. Lorſqu'il loüe Aurele, & qu'en récompenſe d'une fermeté extraordinaire qu'il

avoit témoigné, il le fait lecteur, il ne le louë pas seulement de la gloire de ses playes, mais de la sainteté de ses mœurs : (Ep. 38:) *Nec in venio quid in eo prædicare plus debeam : gloriam vulnerum, an verecundiam morum* ! Quand il louë encore un autre illustre Confesseur nommé Celerin pour la même cause, & qu'il lui confere le même honneur en le joignant à Aurele ; il remarque particulierement qu'ils étoient tous deux aussi recommandables par leur humilité que par leur constance : ce qui ne les rendoit pas moins utiles à l'Eglise dans la paix que dans le combat : *Quantum divinâ dignatione promoti, tantum suâ quiete & tranquillitate summissi, & congressioni & paci congruentes.* Cette humilité qu'il louë en eux, & cet amour de la paix & de l'obéïssance qui est le caractere des humbles, faisoient bien voir que cette ardeur qu'ils avoient fait paroître pour la défense de l'Evangile, ne venoit pas d'une impetuosité de nature qui rend agissant & hardi, mais de la force du S. Esprit qui les enflammoit. Si ç'eut été une humour boüillante qui les eût fait agir de la sorte ; comme la nature ne change point, ils auroient agi toujours de même : au lieu qu'ayant été des lions dans le combat, ils étoient des agneaux avec leurs freres. Le même es-

prit qui leur faiſoit aimer le travail, leur faiſoit enſuite aimer le repos. Et c'étoit l'effet de la même grace, de ce qu'ils ne s'étoient point cachez pendant la guerre, & qu'ils aimoient tant à ſe cacher durant la paix. *Quantum divinâ dignatione promoti, tantum ſuâ quiete & tranquillitate ſummiſſi.*

Il eſt donc bien remarquable que le ſaint martyr en louant ces genereux Confeſſeurs, ne les loüe pas ſeulement de ce qu'il n'y avoit rien de ſi relevé que leur Confeſſion, mais auſſi de ce qu'il n'y avoit rien de ſi humble: *Nihil in honore ſublimius, nihil in humilitate ſummiſſius.* En un mot ce ſaint Evêque vouloit *que la ſainteté de leur vie fit connoître à toute la terre, que ceux qui avoient eu le plus de courage pour confeſſer Jeſus-Chriſt, étoient auſſi les plus recommandables par l'éminence de leur vertu: ut appareat quomodo ſervi Dei in Confeſſione virtutibus vincerent; poſt Confeſſionem, moribus eminerent.*

Mais ce qu'il faut ſurtout bien remarquer, c'eſt que lorſque S. Cyprien écrivoit à ces illuſtres Confeſſeurs du Nom de Jeſus-Chriſt qui étoient renfermez dans des cachots, & qu'il les conſoloit de ce qu'ils ne pouvoient plus aſſiſter à la celebration des ſaints myſteres, perſuadé qu'en effet ils n'y aſſiſtoient pas moins

que s'ils eussent été presens de corps dans le lieu où l'on les celebroit ; il joint toujours à la gloire de cette séparation la gloire de toutes sortes de vertus. Il ne leur dit pas seulement qu'ils n'avoient rien perdu, & qu'il ne leur manquoit rien de ce qui regarde le culte de la Religion : *Sed nec in illo, fratres dilectissimi, aliqua potest aut religionis aut fidei jactura sentiri, quod illic nunc sacerdotibus Christi facultas non datur offerendi & celebrandi officia divina* ; mais il leur dit qu'ils devoient travailler à se rendre agreables à Dieu, en renonçant parfaitement au monde, comme l'ordonne le grand Apôtre : (Rom. 22. 1.) *Nolite conformari huic sæculo, &c.* il ne leur dit pas seulement qu'ils offroient à Dieu un sacrifice bien glorieux, & d'un prix inestimable, en souffrant pour la justice de l'Evangile : *Celebratis, immo atque offertis sacrificium Deo pretiosum pariter & gloriosum* ; mais il leur dit aussi qu'ils devoient se rendre eux-mêmes des Hosties saintes & des victimes sans taches : *Hostiæ facti Deo, & vosmetipsos sanctas atque immaculatas victimas exhibentes.* Il ne leur dit pas seulement que ce divin Sacrifice qu'ils offroient à Dieu leur seroit d'un merite extraordinaire pour acquerir la vie éternelle : *Sacrificium plurimum vobis ad retributionem præmiorum cœlestium profu-*

*turnm* ; Mais il leur dit auſſi qu'ils devoient l'offrir ſans ceſſe & ſans aucune interruption, en paſſant les jours & les nuits dans cè ſaint exercice : *Hoc ſacrificium ſine intermiſſione die ac nocte celebratis.*

Voilà notre regle. C'eſt beaucoup de ſe confeſſer & de communier ; c'eſt encore davantage d'être privé de la Confeſſion & de la Communion pour la défenſe de la Verité & de la Juſtice, pour la gloire de Dieu & pour l'interêt de ſon Egliſe ; mais ce n'eſt point aſſez, ſi vous n'accompagnez la Communion, ou cette ſeparation ſainte de l'Euchariſte, de l'exercice continuel de l'humilité, de la patience & de la charité. Sans ces grandes vertus, il n'y a rien de Saint & qui ſoit capable de plaire à Dieu. Si j'étois auſſi humble & auſſi aſſiegé de mes pechez, lorſque je ne puis pas les confeſſer que lorſque je les confeſſe, je m'approcherois de la ſainte Euchariſtie avec la même confiance que ſi je m'étois confeſſé. Pourquoi ! c'eſt qu'il n'y manque rien de ma part que ce que je ne puis ajoûter ſans offenſer Dieu : l'impuiſſance où je me trouve n'eſt que l'effet de ma fidelité. Si je ſuis dans les mêmes diſpoſitions qui auroient rendu ma Confeſſion bonne & ſainte ; dans le cas dont il s'a-

gir, c'eſt comme ſi je m'étois confeſſé actuellement. (1. *Tim.* 3. 9.) La Confeſſion que j'aurois faite alors m'auroit dû mettre l'eſprit en paix; je dois être dans la même paix, puiſque je poſſede par la miſericorde de Dieu le principe de cette paix qui eſt Jeſus-Chriſt, & *le myſtere de ſa foi avec une conſcience pure & nette.* Il en eſt de même de l'Euchariſtie: ſi je ſuis dans la diſpoſition qui pourroit rendre ma Communion ſainte, je dois être aſſuré que je ne perdrai rien de cette ſainteté que Dieu m'auroit communiquée par la reception de l'Euchariſtie, & que je la trouverai toute entiere en ne communiant point; puiſque ce n'eſt que pour l'amour de lui que j'en ſuis privé.

Non-ſeulement je ne perds rien, & je recevrai la même grace ſi j'ai la même foi; mais cette ſeparation rendant ma foi plus vive & plus enflamée par l'application de la Croix qui n'eſt jamais inutile, elle me fera croître en grace & augmentera mon merite. Bien plus: pourvû que j'aye une bonne volonté à laquelle rien ne peut ſuppléer, & que j'aye un deſir ſincere d'être à Dieu & de faire penitence; quand ma conduite n'auroit pas été juſqu'à preſent auſſi ſainte qu'elle auroit dû l'être, je ne dois rien craindre; & je dirai avec confiance dans le même

eſprit qui animoit David : [1. Reg. 21. 5.] *Il eſt vrai que je ne ſuis pas dans toute la pureté où je devrois être : mais la circonſtance où je me trouve aujourd'huy me purifie : Porro hæc vie polluta eſt ; ſed & hodie ſanctificabitur in vaſis.* Ce qui m'aſſure de cela, c'eſt que comme la Croix de Jeſus-Chriſt qu'on a l'honneur de porter dans une telle ſeparation, n'a pas moins de force ſans doute que la Confeſſion qui peut ajoûter quelque choſe à la diſpoſition du penitent quand elle eſt bien faite, & que même toute la ſainteté de la penitence ne vient que de la Croix ; il n'y a point de doute que la Croix dans ce cas extraordinaire, ne puiſſe ſuppléer à l'avantage qu'on pourroit retirer d'une ſainte Confeſſion.

Si ceux qui n'étoient pas préparez ; ſelon toutes les règles, pour manger l'Agneau Paſchal ; pourvû qu'ils cherchaſſent Dieu en effet, ne laiſſoient pas de manger ſaintement cet Agneau, comme nous apprenons dans l'Ecriture que le crut Ezechias ; (2. *Paral.* 30. 2.) Il ne faut pas douter que quand notre ſeparation ne ſeroit pas accompagnée de toute la perfection qui ſeroit à deſirer, pourvû que nous en gémiſſions humblement, nous ne trouvions dans cette ſeparation même de quoi la purifier ; & nous pourrons dire hardiment avec ce ſaint Roy : ( Ibid. 18. ) *Le Seigneur eſt*

*bon, il nous fera miſericorde : Bonus Dominus repropitiabitur.* Quand on eſt bien réſolu de ſe convertir & de tout ſouffrir, on peut dire que Dieu pardonne tout, & que le zèle de la verité & de la charité eſt un grand manteau qui couvre la multitude de nos pechez, & qui la couvre d'autant mieux que nous ne nous mettrons point en peine pour l'amour de lui de demeurer expoſez à tous les traits de la calomnie autant de temps qu'il le permettra.